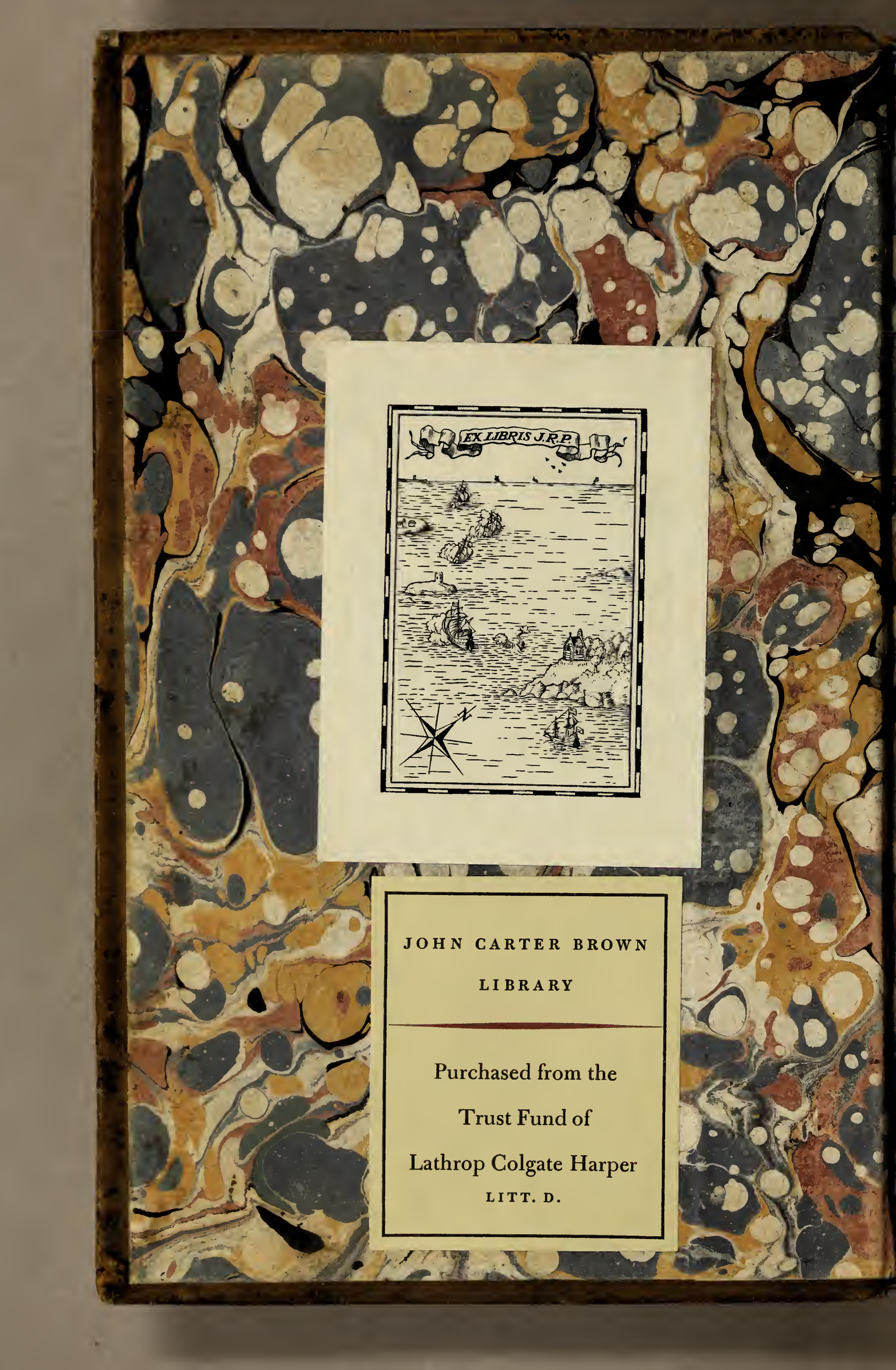
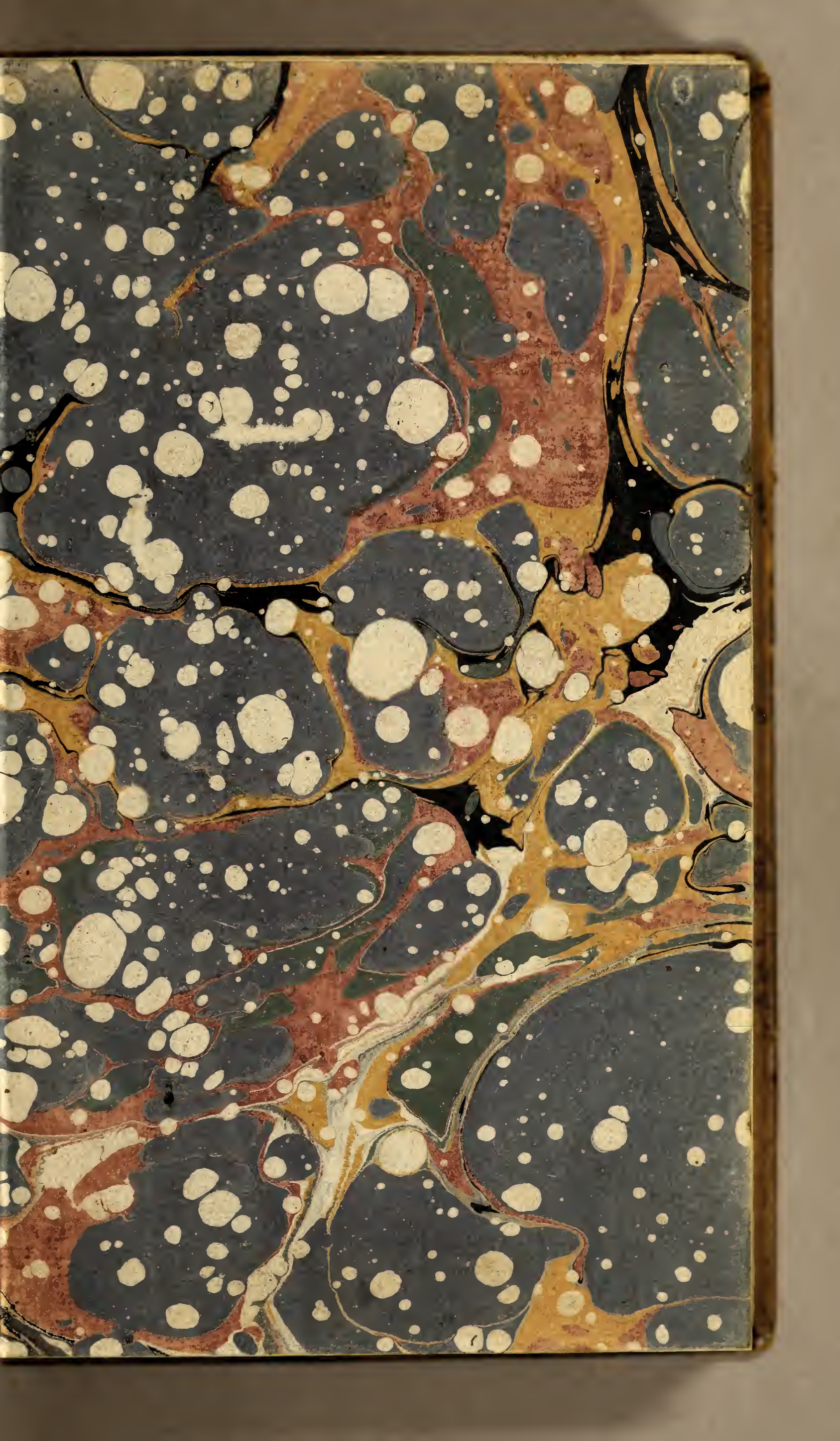
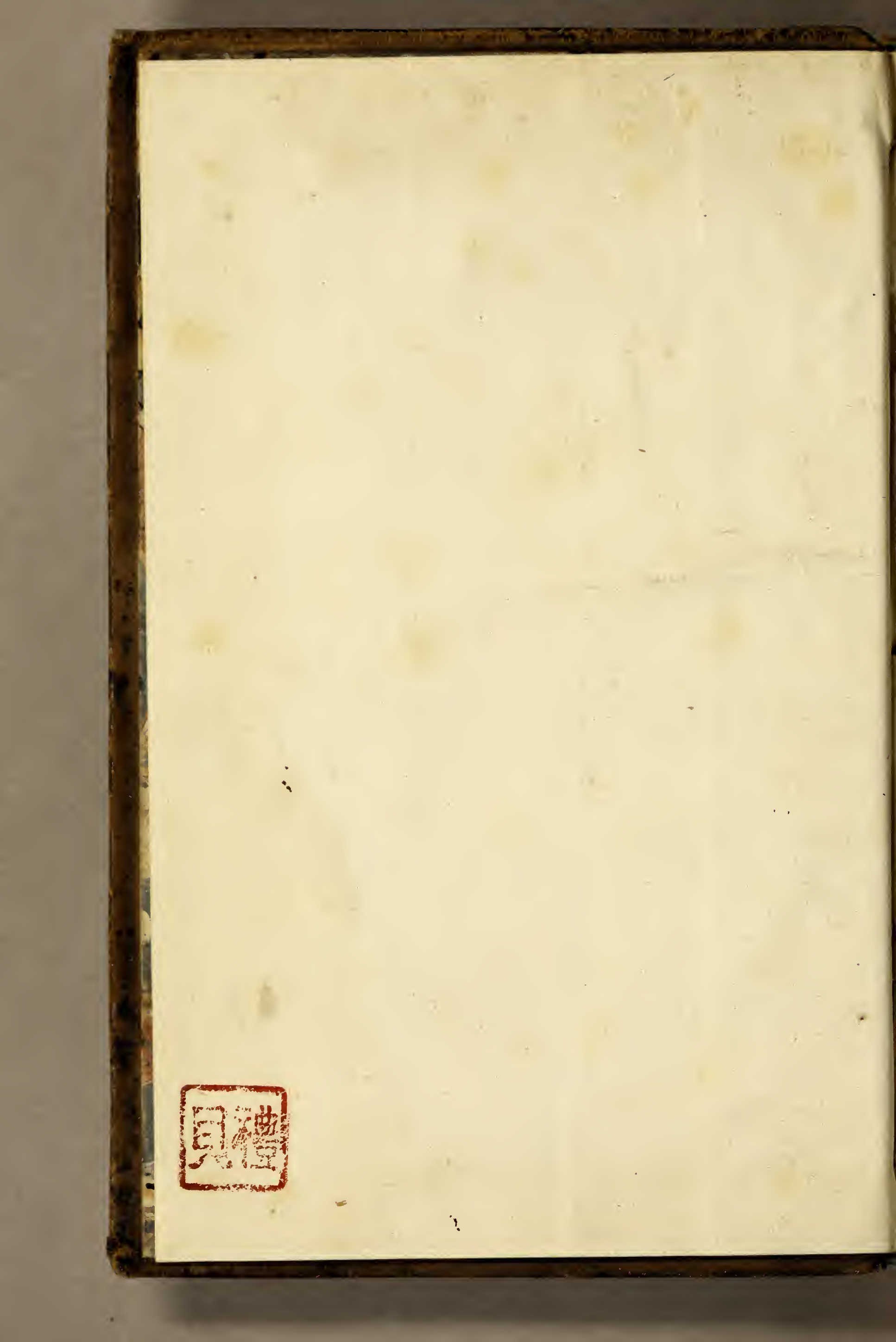



EX LIBRIS J.R.P.





VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

TOME V.

Se vend, A PARIS,

Chez LE PETIT jeune et GÉRARD, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44; et au palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 223.

VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE,

Entrepris par ordre de sa MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Exécuté, pendant les années 1790, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, par le capitaine GEORGE VANCOUVER

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY;

Et accompagné d'un ATLAS, composé de diverses planches et de cartes géographiques.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN X.

VOYAGE
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

Passage de l'*Entrée-de-Cook* à *Prince-William's sound*. — Rencontre d'une grande flotte de pirogues. — Notre mât de beaupré est endommagé par un coup de vent. — La vergue de misaine est emportée. — Arrivée au *Port Chalmers*. — Reconnaissance de *Prince-William's sound* en canots. — Violente tempête. — Nous recevons la visite de quelques Russes. — Détails sur leurs établissements dans le *sound*. — Le *Chatam* est détaché pour continuer la reconnaissance de la côte à l'est du *Cap-Hinchinbrook*.

Le temps était agréable et serein, le 16 au matin, et la journée s'annonça par un spec-

tacle que nous attendions peu dans ces mers. Une nombreuse flotte de pirogues de peaux, contenant chacune deux hommes seulement, s'avança vers la *Découverte* ; et en y comprenant les naturels du pays, qui visitèrent le Chatam, cette flotte ne portait pas moins de quatre cents Indiens. C'étaient tous des hommes faits, et il en résultait qu'ils appartenaient à une considérable tribu. Ils nous vendirent des instruments de pêche et de chasse, des lignes et du fil, très-propres et très-bien faits, tirés des nerfs de quelque animal, et des sacs fort agréablement ornés d'une sorte de broderie à l'aiguille sur la membrane même que leur fournissent les intestins de la baleine. Ces divers objets, un peu de poisson, et des modèles de pirogues avec toute la garniture, formaient les articles de commerce dont ces bonnes gens, ainsi que nos amis de l'Entrée-de-Cook, pouvaient disposer; car, à l'exception des fourrures que nous donnèrent les Indiens qui composaient la troupe de Chatidoultz, les naturels du pays ne nous en présentèrent aucune; et même nous n'en vîmes pas une seule qui fût employée dans leur vêtement, quoiqu'ils en portassent la première fois que je visitai cette contrée (1). Cette

(1) Avec le capitaine Cook.

fois-ci, ils étaient principalement vêtus de peaux d'oiseaux ou de quadrupèdes, qui n'avaient pas la moindre valeur. Il est probable que leurs amis les Russes leur ont fait adopter cette méthode économique, afin d'accroître la quantité des peaux de loutres de mer, de renards, de martres, d'hermines, et d'autres animaux à fourrures, qui valent la peine d'être exportées.

Ces bonnes gens se conduisirent très-bien ; et comme il faisait peu de vent, ils demeurèrent avec nous jusqu'à près de midi, qu'ils se retirèrent dans une baie ou un havre en travers duquel nous étions. Notre marche, depuis notre sortie de l'Entrée-de-Cook avait été si lente que les Iles-Stériles se trouvaient encore en vue, du 34° sud-ouest au 48° sud-ouest du compas ; et la plus orientale des îles situées près du Cap-Elisabeth, se montrait du 46° sud-ouest au 55° sud-ouest, à la distance de 5 lieues. Du côté intérieur de cette île, une pointe basse et plate se projette vers la terre principale. La pointe ouest de la baie ou du havre dont je viens de parler, nous restait au 72° du compas, à cinq milles de distance. La terre qui en forme la pointe est, laquelle est un promontoire fort en saillie, et qui a de loin l'apparence d'une île, se

présentait du 42° nord-ouest au 2° nord-est, à peu près à une demi-lieue. Du côté de la mer, elle se termine en une falaise modérément élevée, mais coupée à pic, et elle est liée à la grande terre par une basse péninsule, couverte d'arbres. Nous gouvernâmes vers la partie la plus septentrionale de la côte en vue, qui nous restait au 29° nord-est du compas. Notre latitude observée, dans cette position fut de 59° 9′ ½, et notre longitude, de 209° 48′, ce qui place la partie la plus méridionale du promontoire dont il vient d'être question, et que nous supposâmes celui que M. Portlock appelé *Pointe-Gore*, par 59° 11′ de latitude, et 209° 49′ de longitude. Nous jugeâmes que la baie ou le havre que ce promontoire présente sur la côte ouest est le *Port-Dick* (Voy. pl. XIV). Cependant nous en doutâmes au premier instant; car, au lieu de trouver la Pointe-Gore à la distance de quatorze lieues à l'est du Cap-Élisabeth, à peine y a-t-il un intervalle de dix lieues de l'un à l'autre de ces deux promontoires.

D'après notre position, relativement à la côte, la terre qui se présentait devant nous, au nord, ne pouvait être que la plus méridionale des îles *Pye*, vers lesquelles nous nous avançâmes rapidement, à l'aide d'une

jolie brise du sud-ouest, et nous tenant à trois ou quatre milles du rivage. Nous laissâmes de l'arrière plusieurs ouvertures, et nous vîmes, le long de la côte, diverses roches détachées, à une plus grande distance que nous n'en avions vu jusqu'alors. Nous remarquâmes en particulier un groupe situé au 75° sud-ouest, à la distance de près de quatre milles de la plus méridionale des îles Pye, qui doit être fort dangereux dans les gros temps, et surtout dans les grandes marées où il est probablement recouvert. La plus grande partie de la côte que nous prolongeâmes ce jour, est très-montueuse, et descend à la mer par une pente assez brusque, excepté lorsqu'elle se trouve coupée en vallons, dont quelques-uns sont étendus, et s'abaissent par degrés jusqu'au bord de l'eau. Le terrain était en beaucoup d'endroits couvert de glace et de neige, à peu de verges de la ligne du flot; et çà et là, les têtes des pins les plus élevés se montraient au dessus de cette surface glacée. Toute cette côte offrait plus de traces de l'hiver que les contrées dans lesquelles pénètrent si avant les eaux que nous venions de quitter.

La plus méridionale des îles Pye présente, sous plusieurs points de vue, le pic le plus

remarquable, non par la hauteur, mais par la régularité de la pente qu'il offre depuis la cime jusqu'à bord de l'eau. D'après nos observations, l'extrémité sud en est située par 59° 19′ de latitude, et 210° 21′ de longitude. Au sud-est de cette île, la côte se montre très-coupée, et nous vîmes, le soir, dans le nord-est et à l'extrémité de l'horizon, un groupe d'îles et de rochers, se prolongeant à quelque distance de la grande terre. Nous supposâmes que c'étaient les *îles Chiswell* de M. Portlock, lesquelles gissent au-devant du *port Andrews*, c'est-à-dire, au-devant de *Blying's sound*, sur lequel nous gouvernâmes jusqu'à dix heures du soir ; et nous louvoyâmes à petites voiles pendant la nuit. Le beau temps fut de courte durée. Le 17, à une heure du matin, le vent tourna à l'est et au nord-est, et en quelques heures, nous réduisit à nos huniers, tous les ris pris. Dans la matinée, notre mât de beaupré ayant consenti d'une manière dangereuse, nous mîmes à la cape, pendant une heure, pour tâcher de remédier à cet inconvénient, et nous marchâmes de nouveau au plus près du vent, tous les ris pris aux huniers. Quoiqu'il plût considérablement, le vent continua de croître, accompagné d'une grosse mer qui nous ré-

duisit à notre voile de misaine et à nos voiles d'étai de gros temps, jusqu'à quatre heures après-midi que nous hissâmes de nouveau la grande voile et les huniers, tous les ris pris.

Le temps se modéra le 18 au matin, mais la pluie continua. Nous fîmes de la voile, et le vent ayant tourné au sud du côté de l'est, dans la matinée, nous gouvernâmes sur les îles Chiswell. Dans l'après-dînée, la pluie ayant cessé, nous les aperçûmes qui nous restaient au nord-nord-ouest du compas; mais le vent ayant passé de nouveau au nord-est, nous courûmes de petites bordées, toute la nuit, dans l'espoir que, le lendemain, le temps serait plus favorable à nos projets. Nous nous trompions; le vent fut toujours variable entre l'est et le nord-est, avec une pluie de brume. Quelques courts intervalles de soleil nous permirent cependant, le 19, de déterminer la latitude par 59° 16', et la longitude par 211° 13'. La brume était si épaisse du côté du nord, qu'elle nous empêcha de voir la côte. Dans l'après-midi, nous dépassâmes les îles Chiswell et nous trouvâmes que le centre du groupe le plus méridional gît par 59° 31' de latitude, et 211° 10' de longitude. Tout ce que nous avons vu de ces îles se réduit à un groupe de ro-

ches nues, qui paraît privé de terre et de toute espèce de végétation. Le mauvais temps nous empêcha de constater leur distance des côtes de la péninsule et de visiter, comme j'en avais le dessein, l'établissement russe que l'on nous avait dit situé dans les environs.

Le vent soufflant directement de l'endroit vers lequel je voulais gouverner, nous ne fîmes, jusqu'au 20 au soir, que nous en éloigner davantage. A l'aide d'une brise légère du sud, nous fîmes route alors vers la partie sud de l'île *Montagu*, que nous aperçûmes, le 21, au matin. Toutefois la brume et la pluie ne nous permirent de la voir distinctement que vers midi. L'atmosphère s'étant éclaircie, nous fûmes en état de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer notre position. Notre latitude, à midi, fut de 59° 38′, et notre longitude, de 212° 52′ ½. La terre la plus au sud, qui fut en vue, nous restait au 88° sud-ouest du compas. Nous avions au 64° nord-ouest, à la distance de dix milles, la pointe sud de l'île Montagu, d'où il résulte que cette pointe paraît située par 59° 46′ de latitude, et 212° 41′ de longitude. La partie la plus septentrionale de la même île, qui fût en vue, et qui semble former une basse pointe en saillie

et couverte de bois, se montrait au 1° nord-ouest, à la distance de 17 milles; et nous avions au 7° nord-est, le plus extérieur d'un groupe de six îlots de roche, qui s'étend en avant de l'île. Ce groupe n'a point été vu par le capitaine Cook; et il ne paraît pas même qu'il ait été aperçu par ceux qui ont suivi dans cet hémisphère, cet habile et infatigable navigateur. Ces îlots semblent principalement composés de falaises à pic, dont le sommet est presque plat, et ils peuvent, par un temps obscur, servir à se diriger vers la pointe sud de l'île Montagu, dont ils sont éloignés d'environ 17 milles, dans le 62° nord-ouest. Ils sont assez bien boisés, et il n'est pas possible de les prendre pour les îles Chiswell, celles-ci étant absolument nues.

Mon intention avait été de prolonger le côté sud-est de l'île Montagu; mais le vent ayant repassé à l'est, et le temps étant devenu sombre, je fis arriver vent arrière; et, le soir, nous mouillâmes en dedans de la pointe sud de cette île par 21 brasses. Les îles formant le côté ouest du canal, conduisant à *Prince-William's-sound*, se montraient du 12° nord-ouest au 89° sud-ouest, et la partie la plus méridionale de la grande terre en vue, au 69° sud-ouest. Durant la nuit, nous

eûmes de la pluie avec une petite brise de terre et une très-forte houle qui, tournant autour de la pointe sud de l'île Montagu, se dirigeait dans le canal, et nous donna lieu de supposer que nous avions échappé à un très-grand coup de vent de l'est, les hautes montagnes de l'île nous ayant abrités. Le même temps continua avec une brise du nord-est, et un courant que nous prîmes pour le jusant jusqu'à dix heures du matin (le 22), qu'il suivit une direction opposée. Alors nous levâmes l'ancre, mais la marée ne nous étant que d'un faible secours, nous n'allâmes que fort lentement.

Tandis que nous étions à l'ancre, nous eûmes la visite de quatre naturels du pays, qui arrivèrent dans de petites pirogues de peaux. L'un d'eux était un homme âgé qui paraissait savoir que nous venions d'Angleterre ; car il faisait fréquemment usage des mots, *English*, *Portlock* et *Noutka.* Nous ne pûmes nous méprendre sur ce qu'il voulait exprimer par les deux premiers, et nous supposâmes que, par le dernier, il désignait le navire dans lequel M. *Meares* avait passé l'hiver dans ce sound. Ces Indiens n'avaient rien dont ils pussent se défaire, et toutes nos instances ne purent les engager à monter à

bord, quoiqu'ils eussent accepté avec empressement les bagatelles dont nous leur avions fait présent. Ils nous remercièrent en langue russe, et nous donnèrent à entendre que quelques individus de cette nation résidaient vers le haut du sound.

L'après-midi, le vent fut frais du nord-est. Vers le soir, il devint violent, et fut accompagné de grains et de pluie. Dans un de ces grains, la tête de notre mât de beaupré cassa net, mais nous continuâmes à faire quelques progrès, en pinçant le vent, vu surtout que nous avions trouvé d'assez bonnes sondes près de l'île Montagu, du côté du canal, jusqu'au nord d'une pointe que j'ai nommée POINTE-BASILE, et qui est située par 60° 1′ de latitude. Au sud de cette pointe, vers le mouillage que nous avions quitté, 60 et 80 brasses de ligne ne pouvaient toucher le fond, à un mille de la côte. A dix heures du soir, une rafale subite, formant un courant dont le lit n'était pas plus large que la longeur du vaisseau, nous assaillit avec tant de furie, que nous craignîmes de voir tous nos mâts renversés. Heureusement nous en fûmes quittes pour la perte de notre vergue de misaine, et la déchirure de la plupart de nos voiles. Étant alors à peu de distance de la côte de

l'île Montagu, nous mouillâmes par 15 brasses. Durant la nuit, le vent souffla violemment de l'est-nord-est, accompagné de rafales, de grêle et de pluie. Le 23 au matin, le temps étant plus modéré, le lieutenant Swaine alla avec des charpentiers et d'autres travailleurs, chercher une épare pour une vergue de misaine, et ils ne tardèrent pas à trouver l'espèce de bois dont nous avions besoin.

Le 24, dans la matinée, il s'éleva une petite brise du nord. Quoiqu'elle le fût accompagnée de pluie, nous levâmes l'ancre et nous serrâmes le vent, mais nous fîmes peu de chemin. Le vent s'éteignit sur les neuf heures du soir, et nous jetâmes l'ancre par vingt brasses, fond mou. Le 25 au matin, une petite brise du nord-nord-est souffla presque dans la direction de notre route, vers le havre *Chalmers*, où nous arrivâmes sur les six heures du soir en louvoyant. Notre marche avait été fort retardée par le peu de fixité du vent, et par deux battures situées à peu près à mi-canal, entre la pointe sud du havre et une roche hachée, qui gît presque à un mille de la côte est de la plus considérable des *Iles-Vertes*. Nous fûmes tout-à-coup portés sur la plus méridionale de ces battures, la

sonde passant de 19 brasses à 6, sans que nous eussions vu aucune herbe marine, ni le moindre indice de bas-fond. Sur l'autre batture, qui s'élève aussi très-brusquement, il y avait une petite lisière de goëmons, qui croissaient à trois brasses d'eau, la sonde en rapportant de 5 à 7 à l'entour. Ni l'une ni l'autre ne paraissait occuper en toutes directions, une étendue plus considérable que la longeur du vaisseau. Nous trouvâmes entre ces battures et les îles Vertes, un chenal, dans lequel nous serrâmes le vent jusqu'à ce que nous pussions entrer dans le havre. Le Chatam louvoya aussi entre ces mêmes îles et l'île Montagu, sans apercevoir ces écueils, qui, selon toute apparence, si nous avions suivi la même route, n'eussent point été découverts. Lorsque nous approchâmes du havre, une très-forte marée, ou un courant, nous poussa si loin au sud, que nous fûmes presque portés au dessus de l'Entrée. Quoique ce fût alors le temps du flot, le courant de la marée ne produisait pas le moindre effet dans le havre, et son action ne paraissait pas s'étendre au-delà de ce que j'ai nommé SOUTH-PASSAGE-ROCK (*Rocher-du-Passage-sud*), qui gît à un peu plus d'un mille à l'ouest de la pointe nord du havre ouest, et à peu près à trois quarts

de mille d'un îlot boisé, situé au 15° degré nord-ouest, vis-à-vis l'entrée du havre. Nous passâmes au nord de ce rocher ; et, au nord de nous, il y en avait un autre, que je nommai NORTH-PASSAGE-ROCK (*Rocher-du-Passage-nord*) qui est au 26° nord ouest, à deux milles et demi de la pointe nord du havre, et dans l'est-sud-ouest, à trois quarts de mille de la pointe sud de ce que M. Portlock appelle *Havre-de-Stockdale.* Il dit dans son journal qu'il a vu ces rochers ; mais on n'en trouve point de traces dans son esquisse de cette partie de l'île Montagu. Toutefois il était important de les indiquer avec précision, parce qu'ils sont couverts au temps de la haute mer, et que rien ne les annonce. Nous prîmes une position convenable vers la partie supérieure du havre; et lorsque nous fûmes amarrés, la pointe nord nous restait au 58° sud-ouest du compas, l'îlot boisé au 45° sud-ouest, une roche détachée au 38° sud-ouest, la pointe sud-ouest du havre au 36° sud-ouest, et l'aiguade au 85° nord-ouest, à la distance d'environ une demi-encablure. Le temps ayant été serein pendant toute la journée, nous en profitâmes pour faire sécher nos voiles.

Le 26, on fit tous les préparatifs nécessaires à la reconnaissance du Sound par deux déta-

chements, l'un, sous la direction de M. Whidbey, l'autre, sous celle de M. Johnstone. Le premier, qui emmenait la yolle et le grand canot avec des vivres pour quinze jours, reçut mes instructions pour entrer dans le Sound, du côté de la pointe sud-ouest, et pour, partir de cette pointe, reconnaître la côte ouest de cette entrée, aussi avant qu'il lui serait possible et d'en faire le tour jusqu'à la pointe sud de *Snug-Corner-Cove* (Anse-de-bon-abri), où M. Johnstone, avec le petit canot de la Découverte et celui du Chatam, devait commencer la reconnaissance des côtes sud, ainsi que celle de la côte extérieure jusqu'au *Cap - Suckling*. Ils partirent l'un et l'autre, le 27 au matin.

Un beau temps favorisait ces expéditions, ainsi que nos différentes occupations à bord. Nous jetâmes la seine, mais sans succès. Le jour suivant, le ciel fut chargé et menaçant dans toutes les directions. Le 29, nous eûmes vers midi, un vent violent d'est-nord-est, accompagné de rafales et d'une forte pluie, qui interrompirent nos travaux sur la côte, jusqu'au 30 au soir, que le vent se modéra et que la pluie, qui avait tombé par torrents, cessa. Dans le cours de la nuit, il y eut un calme; mais sur les cinq heures du matin,

le vent repassa à l'est et redoubla de fureur. Le cable de l'ancre de touée rompit près de l'étalingure, et nous restâmes désaffourchés pendant la tempête. A la mer basse, le vaisseau échoua ; mais, au retour de la marée, il se remit à flot. Ce mauvais temps, qui nous causa beaucoup d'inquiétude pour nos canots, continua la plus grande partie du jour suivant ; mais le 1.er juin, au matin, il se calma, le vaisseau fut affourché de nouveau, nous recouvrâmes notre ancre et nous reprîmes nos travaux. Nous fûmes un peu surpris de voir, dans la matinée, reparaître le détachement de M. Whidbey. Il revenait parce qu'un de ses matelots avait été blessé de manière à ne pouvoir plus faire son service ; et le mauvais temps ayant rendu ses progrès très-lents, il profitait de cette occasion pour recompléter ses provisions, avec lesquelles il repartit dans l'après-dînée.

Le 3, le temps fut nuageux et il tomba un peu de pluie. Le lendemain, jour anniversaire de la naissance de sa majesté, on ne s'occupa que de jeter la seine, afin d'avoir du poisson pour le dîner de l'équipage ; mais nous ne fûmes pas plus heureux que la première fois. Cependant on servit un dîner aussi bon que purent le fournir les provisions du vaisseau ;

et

et au moyen d'une double ration de grog, la journée se passa gaiement.

Pour la première fois depuis notre arrivée dans le havre, nous eûmes, dans l'après-midi du 5, la visite de quelques étrangers qui, en débarquant de leurs pirogues, se rendirent à la tente où l'on brassait la bière. Comme ils ne montraient aucune disposition à venir à bord, j'allai les voir et je trouvai que leur troupe consistait en huit Indiens et un Russe. J'invitai celui-ci, d'une manière pressante, à m'accompagner au vaisseau, et je le priai d'envoyer en même temps les Indiens nous chercher quelques poissons qui leur seraient bien payés. Il s'y refusa positivement, en disant pour excuse qu'il irait lui-même à la pêche pour nous. Après cette réponse, les canots furent remis à l'eau, et cette petite troupe nous quitta.

Deux des pirogues avec quatre Indiens revinrent le soir, mais le Russe ne fut point de la partie, et ils n'apportèrent ni poisson, ni aucun article de commerce. Je leur fis présent de quelques bagatelles qui parurent leur causer beaucoup de plaisir, et j'essayai de leur faire entendre que j'avais de ces objets en abondance, et que je les échangerais contre du poisson, des oiseaux sauvages, etc. Le Russe ayant

paru craindre infiniment pour sa sureté personnelle, s'il visitait le vaisseau, je lui envoyai par ces Indiens, du pain, du bœuf, du porc et du rhum, dans l'espoir que ces témoignages d'amitié lui feraient prendre confiance en nous.

Le 6, au matin, le ciel était clair et annonçait un jour d'été. Nous en profitâmes pour faire à bord de bonnes observations de distances.

Nos quatre Indiens revinrent et apportèrent deux oies sauvages et deux plongeons que nous envoyait le Russe, qui, si nous comprîmes bien ses messagers, craignait toujours de se hasarder à venir nous voir, quoiqu'il desirât bien évidemment les objets que nous pouvions lui donner. Il avait instruit ces Indiens à nous les demander, et nous les leur confiâmes en renouvellant les assurances de notre amitié pour lui, et en témoignant le desir de le recevoir à bord. Il y vint le lendemain matin (le 7) et nous dit que les Indiens avaient fidellement exécuté leur commission. Deux autres russes nous arrivèrent aussi de bonne heure, mais les mains vides, ce à quoi nous ne nous attendions point; car ceux dont nous avions eu la visite, en travers de la pointe Bede, avaient scrupuleusement

tenu leur promesse, en nous apportant une quantité considérable de poisson. Celui qui avait montré tant de répugnance à venir au vaisseau, se nommait *Ammus Niconnervitch Ballusian*. Il paraissait avoir plus de connaissance de la géographie et des cartes marines que ses compagnons. A d'autres égards, il annonçait de l'intelligence. Il comprit bientôt quel était l'objet de nos recherches dans cette partie du monde, et que je desirais vivement de voir une carte des découvertes récemment faites par les Russes, dans ces parages. Il me dit qu'il pouvait aisément me satisfaire, vu qu'il avait au *Port Etches* une carte nouvellement dressée et envoyée du Kamtschatka. Il m'offrit très-poliment d'aller la chercher; et après avoir pris quelques rafraîchissements, il partit à cet effet, laissant ses deux camarades avec nous.

Le 8, le vent fut grand frais de la partie du nord, avec un temps clair et brillant. Dans la matinée, M. Johnstone revint avec son détachement. Le soir du jour de son départ, il avait atteint une petite île, située à peu près à deux milles au sud-ouest de la pointe sud, de *l'Anse-de-bon-Abri*. C'était là qu'il devait commencer ses reconnaissances; mais n'ayant point d'esquisse de cette partie du Sound, et

ne se souvenant d'aucune île ainsi placée, il fut embarrassé de déterminer si une pointe qui gît au 49° nord-est, à peu près à une demi-lieue de distance, ou une autre pointe éloignée de deux lieues dans le nord, était celle d'où il devait prendre son point de départ. Cependant, comme une ouverture très-étendue conduisait au nord-est entre ces deux pointes, M. Johnstone, dans la crainte que cette partie n'échappât et à son examen et à celui de M. Whidbey, se porta sur cette petite île où il passa la nuit, qui fut très-sombre, et pendant laquelle il tomba un peu de pluie.

Le 28, à quatre heures du matin, il recommença ses opérations à cette île, qui reçut le nom d'ILE BLIGH. Ensuite il se dirigea vers une pointe qui gît au 30° nord-est de la pointe sud de cette même île, à la distance de quatre milles et demi. Il jugea, avec raison, qu'elle appartient au continent. Dans l'espace qui la sépare de l'île Bligh, il y a quelques îlots et des rochers. Cette pointe qui gît par 60° 50′ de latitude, et 213° 51′ de longitude, forme la pointe ouest d'une petite baie, d'environ deux milles de profondeur, dans le nord-nord-est, où il y a deux îlots et une anse près de la pointe est, laquelle se trouve au 80° sud-est, à deux milles de distance. Le détachement

prolongea le rivage de babord ou septentrional de l'ouverture qu'il avait vue, la veille au soir, s'étendre dans le nord-est. Elle serpente dans cette direction, sur un espace d'environ cinq lieues et demie, et elle se termine au 65° sud-est, deux lieues et demie plus loin, par 60° 55′ de latitude, et 204° 35′ de longitude. Elle a, en général, un peu plus de deux milles de largeur, vers l'extrémité supérieure. On y trouve quelques îles, et il est probable que, si le temps, au lieu d'être sombre et très-pluvieux, avait été beau, le pays adjacent eût offert un très-agréable aspect; car les rivages sont généralement bas et terminés par une grève de petits cailloux, d'où le sol, qui s'élève graduellement, se montrait dégagé et verdoyant. Le terrain est orné par des touffes d'arbres, principalement du genre de l'aune et qui annoncent une forte végétation. Ces arbres occupent des plaines étendues vers le bord de la mer, et l'on voit au-delà une chaîne de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. M. Johnstone employa toute sa journée à l'examen de ce bras de mer; et, le lendemain matin, il le redescendit, en prolongeant la côte sud.

Cette spacieuse entrée, et particulièrement la partie nord-est, avait été parcourue, en

1790, par M. Fidalgo, en vue de reconnaître la nature, l'étendue et la situation des établissements russes. Ce navigateur a mis beaucoup de soin dans ses recherches géographiques, et a donné des noms à différents lieux. Ses opérations ayant été antérieures aux nôtres, j'ai conservé tous ces noms; mais le sien ne s'y trouvant pas, j'ai, en mémoire de ses travaux, nommé ce bras PORT-FIDALGO.

Le temps devint très-mauvais, dans la matinée, et il s'éleva de la partie de l'est un vent très-violent, qui fut accompagné d'une grosse pluie. Vers midi, le détachement atteignit *Snug-Corner-Cove*, ou *l'Anse-de-bon-Abri*, mais ne s'y arrêta point. Il continua sa route en s'avançant entre la pointe sud de l'anse et l'île qui en est par le travers, dans un passage d'environ un mille de largeur, semé d'un grand nombre de rochers. Le vent d'est croissait toujours; et, en passant au sud de cette terre, les embarcations eurent une grosse mer contre laquelle elles luttèrent avec beaucoup de fatigue et peu de succès, jusqu'au soir, que la violence de la tempête contraignit M. Johnstone à se réfugier sur l'île dont je viens de parler. Les canots furent retirés sur la côte pour les sauver de la violence des vents et de la mer.

Le détachement était à peine débarqué, lorsqu'il entendit crier *Lawly, Lawly*! qui signifient *amitié*, *amitié*! Aussitôt quatre Indiens sortirent d'un bois, en répétant ces mots, en étendant les bras et en faisant tous les signes qui pouvaient annoncer des intentions pacifiques. Nos gens y répondirent, et au moyen de quelques présents, la bonne intelligence et l'amitié furent bientôt établies. La pirogue des ces Indiens venait d'être retirée à terre, à la lisière du bois; mais il paraissait que le lieu de leur résidence était au nord-ouest, et que la violence de la tempête les avait forcés de chercher un abri. Cet endroit offrit heureusement un emplacement favorable pour y dresser les tentes, où le détachement fatigué prit des rafraîchissements et du repos, ce qu'il n'avait pu faire de la journée. Il y passa la nuit, dans l'espérance que la tempête étant si violente, ne serait pas de longue durée; mais, au lieu de se calmer, elle redoubla de fureur, et il tomba des torrents de pluie. Les Indiens s'étaient retirés sans être aperçus; et en cherchant la cause de ce brusque départ, on découvrit bientôt qu'il manquait une hache, dont on s'était servi la veille au soir.

Le 31, au matin, le vent et la mer s'é-

taient apaisés, mais la pluie continuait à tomber en abondance. Toutefois ce temps n'empêcha pas M. Johnstone de procéder à la reconnaissance du rivage continental, qui, depuis la *Pointe-de-bon-Abri*, laquelle, d'après nos observations, est située par 60° 45′ de latitude, et 213° 48′ de longitude, prend d'abord la direction du 17° sud-est, l'espace de quatre milles, puis celle de l'est sur une distance de cinq autres milles, point où, avec beaucoup de travail et de difficulté, le détachement arriva fort tard, dans l'après-dînée. Le vent d'est ayant repris avec une violence extrême, la mer brisait à la côte ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à opérer le débarquement, sur une petite grève, entre deux roches avancées, où les embarcations furent encore retirées à terre.

Durant la nuit, M. Johnstone remarqua que cette tempête avait au moins autant de violence que précédemment, et le jour suivant fut tout aussi fâcheux ; mais, le 2 juin, le vent perdit beaucoup de sa force, quoiqu'il plût toujours considérablement, et que le ciel fût très-sombre. On reprit l'examen de la côte continentale, dont la direction est presque parallèle au port Fidalgo, ce qui réduit la

terre intermédiaire à une lisière étroite qui n'a pas plus de trois ou quatre milles de largeur. Le temps étant devenu serein, on put déterminer à 60° 45′ la latitude, sur une pointe dans la direction du 72° nord-est ; à huit ou neuf milles de la pointe où le détachement s'était retiré pendant la dernière tempête. Il remontait alors une autre branche du Sound, que M. Fidalgo a nommée *Puerto-Gravina* (*Port-Gravina*), et dont la rive nord-ouest se prolonge, l'espace de quatre milles, dans la même direction, et présente quelques petites anses, au-devant desquelles gissent des îlots de roches et des rochers. Cette branche court ensuite brusquement au nord-nord-est, l'espace de quatre milles et demi, où se termine le Port-Gravina. De là M. Johnstone revint le long des rives de l'est et du sud qu'embarrassent des îlots et des rochers. Il atteignit, de bonne heure dans la matinée, la pointe sud-est de la branche, qui est située par 60° 41′ de latitude, et 214° 11 ½ de longitude, et au sud-ouest de laquelle gissent une île et quelques rochers. Le détachement y passa la nuit, et profita du beau temps pour faire sécher ses hardes. et mettre en état ses armes. Le 3, au matin, il continua à prolonger la rive continentale qui, depuis la pointe où l'on avait

passé la nuit, prend la direction du 30° sud-est, l'espace de deux milles, et court ensuite presque à l'est, treize milles plus loin. Dans cet intervalle il y a une baie et une petite branche, où se trouvent plusieurs roches, et des îlots. La côte, qui est généralement basse aboutit à une grève de cailloux, précédée d'une batture qui s'étend à quelque distance, et rend le débarquement très-difficile à la mer basse.

Les rivages que M. Johnstone venait de parcourir depuis le Port-Gravina, forment le côté nord d'un bras de quatre à six milles de largeur, lequel se réduit ensuite à moins de deux milles au point où le détachement était parvenu, et prend la direction du nord-nord-est, l'espace de six milles, puis se termine à une batture, par 60° 44′ de latitude, et 214° 45′ de longitude. Il n'y arriva que dans la matinée du 4, et il ne lui fut pas possible, en remontant ce bras, d'examiner les côtes avec soin, parce que le temps était pluvieux et sombre. Les deux rives sont plus escarpées et présentent plus de roches que celles des autres bras, que l'on avait examinés; mais à l'extrémité intérieure, le terrain bas se prolonge au loin jusqu'à ce qu'il atteigne la base des montagnes, qui sont d'une grande

hauteur, s'élèvent brusquement et étaient couvertes d'une neige qui probablement ne fond jamais. Les productions des terres basses ressemblent à celles du nord-ouest de la *Nouvelle-Georgie*, que j'ai si souvent décrites. En débarquant, on découvrit une ourse perchée presque au sommet d'un pin, avec deux petits. La mère descendit très-vîte et s'échappa, mais les deux petits furent tués et fournirent un excellent dîner. On vivait assez bien dans cette expédition, car on avait tiré beaucoup d'oiseaux sauvages, et trouvé sur les rochers des œufs, en quantité. Au retour, on rencontra un chenal, ou une ouverture, à l'est de celle par laquelle le détachement s'était avancé. M. Johnstone le suivit dans la direction du 25° sud-ouest, croyant que la terre intermédiaire, formant la côte sud d'un autre bras, était une île, et qu'en suivant la direction que prend la ligne continentale, il arriverait à un passage qu'il avait découvert lui-même, la première fois qu'il avait parcouru ce Sound, étant alors sur le *Prince de Galles* de *Londres*, et qu'il avait vu séparer le Cap-Hinchinbrouk de la grande terre, par un canal qui, quoiqu'il ne soit navigable que pour des canots, suffit cependant pour tracer la ligne continentale. A peine

eut-il dépassé quelques îlots semés dans le canal, et fait une lieue, que le ciel redevint menaçant; et, vers midi, un gros vent d'est, accompagné d'une forte pluie, se leva subitement. Étant abrité par la rive de l'est, le détachement continua sa route. Il fit rencontre de vingt Indiens sur douze petites pirogues de peau. Quelques-uns s'approchèrent des canots, mais les autres qui étaient occupés à pêcher ne se dérangèrent pas. Ceux qui abordèrent le détachement se conduisirent très-décemment; et cependant, de tout le poisson qu'ils avaient pris, il ne voulurent donner qu'un seul flet.

Après avoir fait, dans la direction que je viens d'indiquer, environ huit milles, à partir de l'extrémité intérieure du bras, M. Johnstone débarqua sur un îlot situé très-près du rivage est, où il lui sembla voir deux petites îles, qui paraissaient situées à l'entrée sud-ouest du canal qu'il suivait; mais entre la position qu'il avait prise et ces îles (c'était à la mer basse) un banc de sable à découvert semblait s'étendre de l'un à l'autre côté du passage. Ne doutant pas que les rivages qu'il avait jusqu'alors reconnus, ne fissent partie du continent, M. Johnstone avait beaucoup de répugnance à abandonner son objet, sans

être convaincu que le passage où il se trouvait, était réellement fermé. A cet effet, il se porta sur la rive de l'ouest, ou sur la rive opposée ; et lorsqu'il en fut à la distance d'un demi-mille (les deux côtés étant séparés par un intervalle d'une lieue), la sonde rapporta tout-à-coup trois, cinq et dix brasses. Ces sondes sont régulières près du côté ouest, ou de l'île, dans un canal navigable, d'environ un demi-mille de largeur, et qui se dirige au 54° sud-ouest. Là se termine le banc de l'est ou de la rive continentale. Ce fait fut constaté par un des canots, tandis que M. Johnstone, sur l'autre, rangea le bord de la batture jusqu'à ce qu'il eût atteint la plus orientale des deux îles, laquelle est située au 54° sud-ouest, à la distance d'environ neuf milles de l'îlot qu'il venait de quitter. Il y fut conduit par deux Russes qu'il avait rencontrés en son chemin; et, en débarquant, il en trouva huit autres qui le reçurent avec des démonstrations de plaisir et d'hospitalité, dont leur pauvreté ne leur permettait pas de donner d'autres preuves. Ils semblaient ne résider que momentanément sur cette île; car pour tout abri, ils n'avaient qu'une grande pirogue de peaux, renversée et posant à terre d'un côté sur un des plats bords, l'autre étant sou-

tenu par des pieux assez hauts pour qu'il fût possible d'entrer en rampant. Tout à coté, il y avait un gros village qui ne contenait pas moins de deux cents Indiens. M. Johnstone ne se fut point hasardé à passer la nuit dans le voisinage d'une peuplade si nombreuse, s'il n'eût été rassuré par la confiance que montraient les Russes eux-mêmes, et qui n'était pas mal placée.

Tandis que le détachement se disposait à prendre quelque repos, les douze pirogues que l'on avait vues dans la matinée arrivèrent, et livrèrent aux Russes les produits de leur pêche de la journée, qui consistaient en une douzaine de flets, en quelques petits poissons et en un très-beau saumon. Les Russes offrirent sur le champ le saumon à M. Johnstone et exprimèrent le desir que ses gens prissent autant de flets et de petits poissons qu'ils en voudraient. Ces offres furent acceptées avec reconnaissance, et le détachement fit un excellent repas, dont les Russes prirent leur part. Sur ces entrefaites parurent deux grandes pirogues de peaux, qui pagayèrent à loisir en avant et en arrière au-devant du village, et les Indiens qui les conduisaient chantaient une chanson d'un mouvement lent, qu'ils accompagnaient de gestes semblables à ceux

que font les habitans du nord-ouest de l'Amérique, lorsqu'ils abordent des étrangers. Il y en avait à peu près vingt dans chaque pirogue. Cette circonstance ayant fait concevoir quelque inquiétude à M. Johnstone, il demanda quel était entre les Russes l'officier ou le principal personnage; mais on lui répondit qu'il n'y avait rien de pareil parmi eux, tous étant ou des soldats ou des matelots, envoyés de *Nouchick*, c'est-à-dire du *Port-Etches*, à l'effet de ramasser des fourrures.

Les nouveaux venus ne furent cause d'aucun changement dans la conduite des Russes; et les soupçons de M. Johnstone se dissipèrent entièrement. Un de ces Indiens qui paraissait être un chef, remit aux Russes un papier plié en forme de lettre, et dix peaux, dont neuf paraissaient être des peaux de castors, et l'autre de loutre de mer. Quoiqu'il ignorât la langue Russe, M. Johnstone comprit clairement que ces étrangers arrivaient à l'instant de *Grousginclouse* ou de *l'Entrée-de-Cook*, et *qu'ils avaient traversé par terre, avec leurs pirogues, l'isthme qui sépare ce Sound, du Bras Turnagain.*

La nuit fut orageuse et il plut beaucoup. Le 5 au matin, le temps fut moins mauvais; mais malheureusement un des grapins s'étant

engagé sur le fond, le canot toucha pendant qu'on s'efforçait de le lever ; et comme c'était le moment du reflux, le détachement ne put passer la batture, et fut forcé d'attendre le retour du flot. Se trouvant alors à l'entrée du chenal qui, dans la direction de l'est, conduit à la haute mer, M. Johnstone s'avança avec l'autre embarcation pour chercher les moyens de faciliter ses progrès au retour de la marée. S'étant porté aussi loin que la batture et le jusant le lui permirent, il observa que tout l'espace entre la pointe jusqu'où il avait prolongé le rivage du continent, pointe située par 60° 29′ ½ de latitude, et 214° 29′ de longitude (qui, du nom du capitaine Witshed de la marine, reçut celui de POINTE-WITSHED), et l'*île Hinchinbrouk*, était, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, rempli par des sables stériles, formant une continuation de la batture qu'il avait suivie depuis qu'il avait quitté l'îlot, l'après-midi du jour précédent. Il ne paraissait pas qu'il fût possible de passer sur ce banc ; mais comme ces observations furent faites à la mer basse, où il ne restait que quelques pieds d'eau au dessus d'un lit de sable très-étendu et d'une surface presque plane, M. Johnstone jugea qu'il n'était pas improbable d'y trouver un chenal qui conduisît les

canots

canots jusqu'à l'océan. A son retour sur l'île, il fut confirmé dans cette opinion par ses amis les Russes, dont ensuite il prit congé et auxquels il fit quelques présents, qu'ils acceptèrent avec plaisir.

Le vent du sud-est soufflait avec violence et était accompagné de pluie. Cependant l'espoir de continuer ses recherches, le long de la rive continentale dans l'est, détermina M. Johnstone à s'avançer vers la pointe nord-est de l'île Hinchinbrouk, comme le moyen le plus probable de trouver le passage qu'il cherchait ; mais en atteignant cette pointe, qui reçut le nom de POINTE-BENTINCK, il aperçut la prolongation du banc de sable, et vit que ce banc lie la terre de l'île au continent ; mais il y avait un peu plus d'eau, la marée étant moins basse alors qu'auparavant. A l'est, l'océan semblait fort agité, et l'espace entre la pointe Bentinck et la pointe Witshed était battu par un ressac terrible, qui rendait tout passage impraticable en cet instant.

Le détachement était alors absent depuis dix jours, espace de temps pour lequel il avait pris des provisions ; et le seul moyen de reconnaître la côte extérieure était de doubler le Cap-Hinchinbrouk. Cette navigation

se trouvait trop étendue pour l'entreprendre avec ce qui restait de vivres ; et, d'ailleurs, il eût fallu s'exposer à toute la furie de l'océan sur une côte absolument inconnue. Ainsi M. Johnstone se vit contraint d'abandonner son objet et de revenir au mouillage. A son retour, il prolongea les rivages de l'île Hinchinbrouk, presque dans l'ouest, doutant toujours si la terre, formant la côte nord-ouest du canal qu'il avait parcouru, était une île, ou seulement une péninsule. Au premier cas, sa route vers les vaisseaux eût été abrégée de plusieurs lieues ; et, pour assurer le fait, il fit ramer jusqu'à près de minuit qu'étant à peu près à huit milles au-delà de la pointe Bentinck, il vit ses travaux récompensés, en atteignant le côté ouest du passage desiré conduisant dans le Sound, par un chenal, d'environ une demi-lieue de largeur et d'à peu près deux milles de longueur, où il y avait quelques îlots et des rochers, avec une batture au-devant de l'entrée nord. La terre dont je viens de parler, était une île de la largeur d'un à quatre milles, et d'environ vingt milles de longueur. Je l'ai nommée ILE d'HAWKINS.

Le détachement se remit de bonne heure en route, le 6, de grand matin ; mais un

vent d'ouest très-fort retarda sa marche. Il prolongea la partie nord-ouest de l'île Hinchinbrouk qui, dans la direction de l'ouest offre des anses et de petites baies ouvertes dans l'une desquelles il s'arrêta pour déjeûner. On y trouva plantée sur le rivage une croix sur laquelle étaient ces mots : *Carolus IV. Hispan. rex. an.* 1790. *P^r. D^n Salvador Fidalgo.* M. Johnstone atteignit l'extrémité nord de l'île vers midi, et il observa 60° 30′ de latitude, et 213° 54′ de longitude. Il se trouvait alors à sept milles et demi dans l'ouest du passage qu'il avait suivi la veille, au soir.

A partir du point où il avait pris hauteur, les rivages se montrent dentelés par de petites anses et prennent la direction du sud-sud-ouest, l'espace de huit milles jusqu'à la pointe nord-ouest d'entrée dans le *Port-Etches.* j'avais chargé M. Johnstone de le visiter, si les circonstances le lui permettaient, dans l'espoir qu'il pourrait obtenir quelques renseignements géographiques des Russes qui résidaient dans ce lieu, et dont, le 7, au matin, il atteignit l'établissement, situé dans la partie nord-ouest du port. Il y fut reçu par le principal d'entre eux, M. Pierre Colomeny, avec la politesse et l'hospitalité que l'on devait attendre d'un homme à qui l'on

avait confié la direction d'un commerce très-étendu. M. Colomeny conduisit aussitôt le détachement à l'habitation des Russes, qui, à beaucoup d'égards, ressemblait à celle que j'avais visitée dans l'Entrée-de-Cook, quoique cependant elle fût un peu plus petite. Cependant elle était mieux défendue, au moyen d'une galiote du port d'environ 70 tonnes, qui était retirée sur le rivage, placée sur sa quille et formait presque un des côtés du carré dans lequel les maisons étaient construites. Toute l'habitation dominait le pays des environs, qui forme à l'entour, jusqu'à une considérable distance, une étroite et basse péninsule. Quelques Russes bien armés résidaient constamment à bord de ce navire, sur le pont duquel étaient montés des pierriers et des canons. Il y avait aussi trois canons, à l'entrée de la grande maison, qui servait d'habitation commune. On servit un déjeûner consistant en chair de phoque bouillie et à l'huile, et en œufs, cuits à l'eau, le tout avec une propreté qui répondait à la délicatesse de ces mets, et qui était telle que la plupart des poils tenaient encore à la chair du phoque. Ce repas étant fort peu attrayant pour des personnes accoutumées à un régime différent, M. Johnstone demanda la permis-

sion d'y ajouter du chocolat, du bœuf et du pain, auxquels son hôte fit honneur.

M. Johnstone observa qu'il n'y avait que quelques naturels du pays, dans le voisinage de cet établissement, mais il croit qu'il se trouvait une grosse bourgade indienne, à l'entrée du port. On lui dit que les Russes étaient au nombre de cent, qui, ainsi que ceux qui habitent vers la partie supérieure de *l'Entrée-de-Cook*, sous les ordres de M. Zikoff, étaient au service d'une compagnie de marchands, différente de celle qui est propriétaire de l'établissement que dirige M. Berrenoff, lequel paraissait avoir sa résidence principale à *Kodiak*. On ajouta que M. Zikoff faisait le commerce le long de la côte extérieure de la péninsule, vers l'île Montagu, que les détails que l'on nous avait donnés sur l'établissement de M. Berrenoff, dans *Blying Sound*, étaient exacts, et que l'Anglais qu'on y employait à la construction d'un navire s'appelait *Shields*.

D'après les recherches de M. Johnstone, il ne paraît pas que les Russes ayent aucun établissement à l'est du *Port-Etches*, mais que leurs canots font de longues excursions, le long de la côte extérieure jusqu'au *Cap Suckling*, et que leurs galiotes vont beaucoup

plus loin. Dans une de ces expéditions, il s'éleva entre eux et les naturels de la *Baie-de-l'Amirauté*, une querelle très-sérieuse, dont toutefois il n'a pas été possible de connaître les particularités. M. Johnstone eût desiré de voir une carte des découvertes des Russes dans ces régions. M. Colomeny n'en avait point, mais il lui dit qu'à ce qu'il croyait le commandant de la galiote, M. Smyloff, possédait des connaissances et des documents très-satisfaisants sur ce point. Malheureusement cet officier était absent ; et d'ailleurs la difficulté de se faire entendre, d'un côté et de l'autre, eût empêché d'obtenir des renseignements de quelque importance.

Le temps fut très-beau durant le jour; mais comme les canots eussent eu à lutter contre un vent très-fort de la partie de l'ouest, M. Johnstone crut devoir s'arrêter jusqu'à l'heure où le vent se calme, ce qui arrive assez généralement le soir. Pour témoigner à M. Colomeny sa reconnaissance de l'accueil obligeant et cordial qu'il en avait reçu, il lui fit présent de quelques objets et de quelques provisions qui lui restaient, et parmi lesquelles il y avait un demi-gallon de rhum. Ce dernier article parut-être le plus précieux pour M. Colomeny, qui depuis longtemps,

à ce qu'il dit, n'avait eu en sa possession une si grande quantité de liqueur spiritueuse. A l'instant même, il en fit l'usage le plus immodéré, et il était dans un état d'ivresse qui le privait de toute connaissance, lorsque le détachement se remit en route.

Le vent s'éteignit sur les huit heures du soir, et l'on employa toute la nuit à traverser le *Sound*. Dans la matinée, le calme fut suivi d'un vent de nord, avec un beau temps, et le détachement arriva aux vaisseaux.

Le 8, après midi, nous reçûmes la visite d'une troupe de vingt Russes, qui vinrent du *Port-Etches*, dans une de leurs grandes pirogues de peaux. Ils étaient conduits par le personnage qui se trouvait à la tête de ceux qui vinrent nous voir, à travers les glaces, dans la partie supérieure de l'Entrée-de-Cook. J'appris de lui, qu'en quittant le vaisseau, il avait remonté le *Bras-Turnagain*, qu'ensuite il avait traversé l'Isthme par terre, et qu'il s'était rendu au Port-Etches, où il était resté depuis ce temps-là. Il me dit aussi que M. Colomeny nous ferait visite dans la matinée. Celui-ci arriva en effet, avec M. Ballusian, qui apportait la carte qu'il était allé chercher, et que très-poliment il me permit de copier.

Selon l'inscription de cette carte, elle avait

été dressée dans les années 1789 et 1790. Ce fut là tout ce que nous pûmes comprendre au titre assez diffus qu'elle portait, et qui paraissait tout aussi inintelligible pour les Russes que pour nous ; car ils ne purent (ou ne voulurent point) nous le lire, ni nous apprendre en vertu de quelle autorité elle avait été faite. Elle comprenait, 1.° sur la côte d'Asie, la mer d'*Ochotsk*, du 50e au 63e dégré de latitude nord ; 2.° la côte d'Amérique et les îles dans l'est, sur la mer Pacifique du nord jusqu'à *Cross-Sound*, et au nord jusqu'au *Shoal-Ness*. En la comparant aux parties de la côte d'Amérique, reconnues par le capitaine Cook, ou par nous-mêmes, elle nous satisfit relativement à quelques points sur lesquels nous avions des doutes, et principalement à l'égard de la côte située entre le *Cap-Trinité*, et la *Pointe-Banks*, qui s'y trouvait représentée comme un groupe d'îles très-étendu, désigné sous le nom de *Kodiak*. La plus large de ces îles se prolonge depuis le *Cap-Trinité* jusqu'au *Cap-Greville*, où la mer la sépare de la terre à l'ouest de l'Ile St.-Hermogènes, terre que les Russes appellent *Fogniak*, et qui forme, avec celle qui est au sud, ce que le capitaine Cook a nommé *Whitsuntide-Bay* (*Baie de la Pentecote*), mais qui est un pas-

sage conduisant dans l'ouest, au détroit qui sépare le *Kodiak* du continent, au sud-ouest du *Cap-Douglas.* La carte Russe donne à ce détroit une largeur, en général, de plus de dix milles, et libre de tout obstacle, la terre aux environs du Cap-Trinité en formant la pointe sud-ouest d'entrée. J'ai compris dans mes cartes les parties ainsi décrites que nous n'avons point vues, mais sans pouvoir en garantir l'exactitude. Au reste, la description en diffère en plusieurs points et très-essentiellement de celle qu'à publiée M. *Meares.*

Le mauvais temps ayant empêché M. Johnstone d'examiner la côte extérieure, et retardé considérablement nos travaux, je donnai ordre à M. Puget de s'avancer avec le *Chatam* et de continuer la reconnaissance de la côte continentale jusqu'au *Port-Mulgrave*, où il devait m'attendre jusqu'au 1.er juillet. Il partit le lendemain matin (le 11), ainsi que nos amis les Russes à qui je fis présent d'un assortiment composé d'objets qu'ils pouvaient considérer comme étant pour eux de la plus grande utilité, et qui consistait en ustensiles de cuisine, en outils de fer, d'acier et de cuivre, en haches, etc, en quelques provisions salées, en fleur de farine, en rhum, et en tabac,

qu'ils reçurent en témoignant la plus grande satisfaction.

L'un des canots dont s'était servi M. Johnstone, étant libre, je l'employai, dans les trois jours suivants, à lever le plan du havre et des rivages adjacents.

Le 15, vers midi, M. Whidbey arriva, ayant rempli la tâche que je lui avais donnée; de sorte qu'en réunissant les résultats des recherches des deux détachements, la reconnaissance de cette spacieuse Entrée se trouva complétement terminée.

Dans son passage vers la pointe sud-ouest du Sound, M. Whidbey visita deux baies sur les côtes de l'île Montagu, l'une nommée par M. Portlock, *Hunnings's-Bay* (Baie-d'Hunnings) et l'autre *M'-Leod's-Harbour* (Havre-de-M'-Leod). L'ancrage de toutes deux est peu sûr, et les pointes en sont environnées de rochers couverts. En passant de l'île Montagu à la pointe sud-ouest du Sound, M. Whidbey laissa de l'arrière une terre coupée qu'il considéra comme un groupe d'îles élevées. Cette conjecture s'est vérifiée depuis; et il a été également reconnu que la pointe à laquelle j'ai donné le nom de CAP-PUGET, appartient à la grande terre de la péninsule. Ce cap, situé par 59° 55′ de latitude, et 212°

9′ ½ de longitude, est la pointe ouest d'une branche du *Sound* conduisant au nord, et que j'ai nommée PORT-BAINBRIDGE. La pointe opposée qui reçut aussi de moi le nom de POINTE-ELRINGTON, est la partie la plus sud-ouest du groupe d'îles hautes dont je viens de parler, lequel se prolonge dans l'est, à la distance d'environ cinq milles. Cette pointe forme un promontoire élevé, escarpé, stérile et de peu d'étendue, tenant à l'île par un isthme étroit, qui alors était couvert d'oiseaux sauvages de différentes espèces. Du même côté du port, dans la direction du nord-nord-ouest, à peu près à cinq milles de la Pointe-Elrington, se trouve la POINTE-PYKE, remarquable par sa forme en pain de sucre. Entre ces pointes, il y a quelques baies et une grande ouverture qui se dirige au nord-est, et est semée, près de la côte, de plusieurs rochers à fleur d'eau; mais le côté opposé, ou le côté ouest du port, est sans coupures, quoiqu'un peu dentelé par de petites baies et des anses. Au nord de la Pointe-Pyke, on trouve une baie assez bien abritée, et de toutes parts entourée de montagnes qui s'élèvent brusquement, et étaient couvertes de neige. Au nord de cette baie, il y en avait une autre, ainsi qu'une étroite ouverture conduisant au nord-est. M. Whidbey

continua sa reconnaissance sur la côte ouest, dans un canal qui se dirige au nord, et qui a de deux à trois milles de largeur. Le 28 mai, le détachement s'arrêta dans une petite anse. La nuit fut aussi fâcheuse que l'avait été la journée, le vent soufflant du nord-nord-est avec beaucoup de violence, et accompagné d'une pluie froide. Le lendemain matin, une grande houle remontait de l'océan dans le port, qui se termine au-delà de la petite anse, à 60° 13′ $\frac{1}{2}$ de latitude et 212° 12′ $\frac{1}{2}$ de longitude, par une petite lisière de terre basse en travers de laquelle, de même qu'au-devant de la côte ouest, gissent quelques îlots de roche et des rochers. Quoique ces roches ne fussent qu'à la distance de dix huit milles de l'entrée du port, et que le vent soufflât presque en ligne directe vers le bas du canal, la mer brisait dessus avec une telle violence, qu'elle rendait le débarquement dangereux. M. Whidbey y rencontra un Indien solitaire, qui l'accompagna à son retour, le long de la côte est du Port-Bainbridge. Il en trouva le rivage sans coupures jusqu'à la pointe nord de l'étroite ouverture dont j'ai déja fait mention, et à laquelle j'ai donné le nom de POINTE - WATERS. Cette pointe se dirige au 15° sud-est, à la distance

de huit milles de l'extrémite intérieure du port; et au-devant il y a quelques rochers et des brisans. Le détachement les ayant dépassés, remonta l'ouverture, qui se dirige au 50° nord-est. Après s'être avancé, l'espace d'environ cinq milles, il fut forcé par un très-mauvais temps à chercher un abri. Ayant atteint une petite anse, assez médiocre, située sur la rive nord, il s'y arrêta, et ne put qu'avec peine dresser une petite tente et allumer du feu. La force de la tempête n'y fut pas moindre qu'à l'endroit où l'avait essuyée M. Johnstone. Elle retint M. Whidbey jusqu'au 1.er juin; mais elle fut à son plus haut degré de violence, à peu près à midi du jour précédent, qu'un coup de vent terrible, détacha des montagnes, qui sont à pic jusqu'au bord de l'eau, et fit tomber d'une considérable hauteur, une masse énorme de terres, d'arbres et de neige gelée. Cette chute fut accompagnée d'un bruit épouvantable, et se fit à moins de cent verges de l'emplacement qu'occupait le détachement. Ce fut pendant qu'il demeura stationnaire ici, qu'arriva l'accident qui avait en grande partie déterminé M. Whidbey à rentrer à bord une première fois.

Présumant d'après sa direction, que cette

ouverture séparait de la grande terre, la terre hachée dont j'ai parlé ci-dessus, et qu'elle communiquait au *Sound* par le nord-est, M. Whidbey continua sa route dans cette direction, accompagné de l'Indien qui était resté avec lui durant la tempête. Après avoir fait environ six milles, il se vit à l'entrée du Sound. Le canal qu'il avait suivi, a, presque partout, un peu moins d'un mille de largeur. La longueur en est environ onze milles, et l'on y trouve qnelques rochers couverts. Les rivages de ce canal sont composés de montagnes de roche, à pic.

Dans la soirée du 3, le détachement atteignit de nouveau la pointe nord-ouest de ce passage, que, du nom du capitaine Countess de la marine, j'ai nommée POINTE-COUNTESS. Cette pointe, située par 60° 13′ de latitude, et 212° 3c′ ½ de longitude, forme aussi la pointe sud-est d'un bras conduisant au nord-ouest, que M. Whidbey remonta, en rangeant la ligne de babord, ou la ligne continentale; et, en faisant route, il laissa de l'arrière de grandes pièces de glace flottantes, qui se trouvaient en quantité dans cette partie du Sound. A deux milles au nord-ouest de la même pointe, il atteignit une petite ouverture, d'environ un mille de largeur, qui prend

la direction du sud, et où il passa la nuit. Le lendemain, de grand matin, il se remit en route, par un temps pluvieux, et il reconnut que cette ouverture est composée de deux baies, et se termine à peu près à une lieue de son entrée. De-là il gouverna au nord-nord-ouest, et passa devant une baie située sur la rive ouest, d'environ une lieue de largeur, d'à peu près quatre milles et demi de profondeur, et dont l'extrémité intérieure était bordée par un amas de glace, occupant tout l'espace qui se trouvait entre de hautes falaises à pic et le bord de l'eau. Cette baie est entièrement entourée de montagnes d'une élévation prodigieuse, et alors couvertes de neige. Le détachement se trouvait sur la côte ouest du Sound, à la hauteur du mouillage des vaisseaux, à peu près à neuf lieues de distance, presque dans la direction de l'est et de l'ouest. L'intervalle est rempli par des terres que coupent plusieurs ouvertures. M. Whidbey avait laissé de l'arrière deux de celles-ci, qui conduisent au nord ; et en avant, il en avait une qui se dirige au nord-est. Depuis la pointe nord de la baie de glace, la côte du continent s'étend au 30° nord-ouest, environ à six milles, le long d'un petit bras qui tourne brusquement au sud et se termine à

peu près une lieue plus loin, en un bassin circulaire, semé de rochers les uns au dessus, les autres au dessous de la surface de l'eau. Du fond de ce bassin, les canots revinrent le long de la côte nord qui les conduisit jusqu'à une pointe de l'ouverture que j'ai dit s'étendre au nord-est, pointe située par 60° 20′ de latitude, et 212° 26′ de longitude. Ce passage, à partir de la pointe nord de la baie de glace, a environ deux milles de largeur et se prolonge au 42° nord-est, l'espace de neuf milles et demi, puis communique à la plus occidentale des deux autres ouvertures dont j'ai parlé ci-dessus, faisant ainsi de la terre qui en forme la côte est, une île d'environ trois lieues et demie de longueur. Le grand nombre de roches dont il est rempli, n'en permettent la navigation qu'à des pirogues et à des canots. Sur la côte ouest, il y a deux petites branches, chacune d'environ un mille de largeur et de quatre milles de longueur, qui courent au nord-ouest, et dans lesquelles on trouve aussi un nombre infini de rochers. La rive continentale suit la direction du passage, à peu près une lieue et demie au-delà de la plus septentrionale de ces branches, jusqu'à une pointe, d'où elle court au 27° nord-ouest. Cette pointe, à laquelle j'ai donné

donné le nom de POINTE-NOWELL, est située par 60° 27′ de latitude, et 212° 42′ ½ de longitude. M. Whidbey la quitta, le 5 à midi, et après avoir fait à peu près onze milles, le long d'une côte de roche, au-devant de laquelle gissent quelques îlots, il arriva à la pointe sud d'entrée d'une ouverture dans la grande terre, dont la pointe opposée est distante d'environ deux milles. Les côtes qu'il rangea, offrent de petites baies, bordées de rochers sans nombre et exposées à toute la longueur qu'a, dans le Sound, la houle du nord-est, rumb d'où une très-grosse mer brisait avec une grande violence, et rendait la navigation extrêmement dangereuse, même pour des canots.

Cette ouverture se divise en trois petites branches, dont deux conduisent au sud, et la troisième au nord-ouest. M. Whidbey trouva ensuite que la rive continentale se dirige à peu près vers le nord, en tournant un peu à l'est, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-CULROSS, et qui est située 60° 45′ de latitude, et 212° 32′ de longitude. Chemin faisant, il dépassa une île séparée de la côte par un intervalle d'environ une lieue, et d'à peu près quatre milles de longueur, dans

la direction du nord-ouest. La pointe dont je viens de parler, forme la pointe sud-ouest d'une ouverture d'environ deux milles et demi de largeur, qui se dirige au 30° nord-ouest; mais à mesure que M. Whidbey s'avança entre ces deux pointes d'entrée, il vit l'ouverture se partager en deux branches très-étendues, l'une courant au nord, et l'autre à l'ouest. La dernière attira d'abord son attention. Après en avoir prolongé la côte sud, l'espace de quatre milles et demi, à partir de la pointe Culross, il entra dans une baie de près d'une lieue et demie de largeur et de trois milles d'enfoncement, dans la direction du sud, où elle aboutissait à une masse de glace et de neige gelée, pareille à celle que j'ai déja décrite, et qui descendait du sommet de hautes montagnes jusqu'au bord de l'eau. Les rivages situés entre ces baies de glace étaient la plupart formés par une bordure de terre fort basse, bien garnie d'arbres, de l'espèce de l'aune et du pin, et s'étendant depuis la base de montagnes d'une prodigieuse hauteur, jusqu'à la mer. Le détachement passa la nuit sur la pointe-ouest de cette baie, que j'ai nommée POINTE-COCHRANE. M. Whidbey reconnut qu'elle forme la pointe sud d'une

branche, conduisant à l'ouest, et qu'elle est à huit milles de la pointe Culross, dans la direction du 77° nord-ouest. La pointe opposée ou la pointe nord, gît au nord-nord-est, à une demi-lieue de distance. Le 7, au matin, on vit la branche se diviser en deux bras, dont le premier, d'environ deux milles de largeur, se prolonge de la Pointe-Cochrane au 68° sud-ouest, l'espace de deux lieues et demie; et l'autre, s'étendant du même point vers l'ouest, l'espace de treize milles, se termine dans la direction du 33° sud-ouest, à peu près à quatre milles. La largeur de celui-ci est en général d'une demi-lieue à deux milles et demi. Quoique M. Whidbey eût lieu de présumer que son examen s'était porté sur la rive continentale, toutefois d'après les coupures très-extraordinaires que nous avions trouvées sur la côte nord-ouest d'Amérique, il conçut quelques doutes jusqu'à son arrivée à l'extrémité nord-ouest de cette branche, laquelle est située par 60° 48′ de latitude, et 211° 52′ de longitude. Là, il se vit à douze milles au 60° sud-ouest, du point où il avait achevé sa reconnaissance du Bras Turnagain. L'espace intermédiaire forme l'isthme dont j'ai parlé si souvent, et de chaque côté duquel, le pays parut composé de hautes montagnes, sté-

riles, impraticables et enveloppées de neiges perpétuelles ; mais l'isthme même est une vallée de quelque largeur, qui, quoiqu'élevée, n'offrait point de neige et semblait d'un accès facile. Un peu à l'est de cette vallée, un rapide courant d'eau douce sortait d'une crevasse formée dans les montagnes, et se rendait à la mer, à travers une lisière de terre basse, qui commence au pied des monts et produit des pins, des vaciets et quelques autres arbrisseaux. Sur la pointe ouest d'entrée dans ce ruisseau, se trouvait une petite maison d'environ cinq pieds de hauteur, de huit pieds carrés, couverte d'écorce, et construite, non à la manière des Indiens, mais à celle des Russes, avec des pièces de bois non travaillées, et dont les interstices étaient remplis par de la mousse et de l'argile. De l'herbe sèche couvrait l'aire de cette habitation, qui, non-seulement paraissait avoir été récemment occupée, mais l'être aussi très-souvent.

Cette maison et l'aspect général du pays prouvèrent clairement à M. Whidbey qu'il se trouvait au côté est du passage au moyen duquel les Russes entretiennent la communication entre leurs établissements de *l'Entrée-de-Cook* et de *Prince-William's-Sound*. Il desirait vivement de voir le chemin ou le sentier,

qu'ils suivent; mais il n'en découvrit point, et il lui parut qu'ils n'avaient pas besoin de route frayée, la surface de la vallée étant assez unie, presque totalement dénuée de productions végétales, et praticable en toutes directions. La position et tous les autres caractères distinctifs en étaient absolument semblables à ceux que lui avaient assignés les Russes ; et les mesures de M. Whidbey s'accordaient à peu près à la distance de seize verstes, qu'ils disaient avoir à parcourir. Une coïncidence si décisive lui parut suffisante sur ce point.

Le bras de mer reçut le nom de Canal-du-Passage. Le détachement dîna au bord du ruisseau, et mangea deux porcs-épics, dont la chair, à ce qu'on m'a rapporté, a le goût de celle du lapin. On en avait tué un troisième, dont les émanations étaient d'une telle puanteur, que l'on ne put faire aucun usage de cet animal. Le plus gros des trois pesait environ 25 livres. Ceux de leurs piquants qui n'avaient pas plus de six pouces de longueur, étaient rudes et en bon état ; mais il y en avait d'autres qui étaient beaucoup plus longs, et n'avaient aucune force.

En remontant le Canal-du-Passage, M. Whidbey fut infiniment contrarié par un vent d'ou-

est très-fort, et il ne se fut pas plutôt remis en route pour revenir au mouillage des vaisseaux, que le vent sauta et souffla de l'est avec une force égale, qui le contraignit à faire ramer continuellement et jusqu'à dix heures du soir, pour en atteindre l'entrée. Là, il s'arrêta pour passer la nuit dans une petite anse, à peu près à une demi-lieue au nord de la pointe nord d'entrée dans le canal, et que j'ai nommée POINTE-PIGOT, du nom d'un jeune homme qui suivit constamment M. Whidbey dans ces excursions. Cette pointe est située par 60° 47′ ½ de latitude, et 212° 16′ ½ de longitude. Le 8, de grand matin, on reprit l'examen de la côte continentale, qui forme la côte ouest de la branche nord du bras que j'ai indiqué ci-dessus; et qui, dans la direction du 30° nord-est, a environ quatre milles de largeur. La côte continentale de cette branche est composée d'une chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuse et couvertes de neige, du pied desquelles s'étend un terrain bas qui forme des pointes et compose les rivages, clair-semés de pins nains et d'aunes rabougris.

Sur une des pointes où le détachement eut occasion de débarquer, on trouva un tombeau. Dans le cours de son excursion, M. Whidbey

avait déjà observé des monuments de ce genre ; mais si anciens, si dégradés et si mutilés, qu'il n'avait pas été facile de juger quelle en était la destination. Celui-ci justifia les conjectures auxquelles les autres avaient donné lieu ; et comme il avait été plus récemment élevé, M. Whidbey l'examina. C'était une fosse d'un pied de long sur une profondeur d'environ un pied, et une largeur de quatre. Le fond était couvert de quelques planches minces, en travers desquelles, à peu près vers le milieu, étaient placés deux morceaux de bois d'environ neuf pouces d'épaisseur, à un pied l'un de l'autre, et entre lesquels se trouvaient les restes d'un corps, enveloppés dans une peau de phoque, soigneusement liée avec des courrois de la même substance. Ces restes consistaient en quelques cendres et en os calcinés que l'on jugea être des os humains ; et, comme toutes les parties du tombeau indiquaient manifestement l'action du feu, il est naturel d'en inférer que c'est la coutume des habitants de brûler les morts. L'enveloppe qui contenait les cendres et les os était couverte d'une autre planche, sur laquelle il y avait des pierres, de la mousse, et quelques vieilles pagaies rompues. La direction du tombeau était à peu près du nord

au sud; et une petite perche d'environ huit pieds de longueur était élevée à l'extrémité sud. La curiosité du détachement ayant été satisfaite, le monument fut rétabli dans son premier état, et M. Whidbey s'avança vers une autre pointe basse qui se projette sur la rive continentale, au 63° nord-ouest du tombeau, et à la distance de trois milles. Entre ces pointes se trouve une baie d'environ une lieue et demie d'enfoncement, vers le nord-nord-ouest, dans laquelle il y a plusieurs bas-fonds, et où l'on vit beaucoup de glaçons. L'extrémité intérieure de cette baie aboutit à la continuation de la chaîne de hautes montagnes dont j'ai déja parlé. La latitude observée sur la seconde pointe en saillie, que M. Whidbey a nommée POINTE-PAKENKAM, fut de 60° 59′ $\frac{1}{2}$, et la longitude de 212° 29′. La largeur du bras est là, réduite à deux milles, et l'on y vit beaucoup de roches à demi-recouvertes, et de glaces flottantes, à travers lesquelles le détachement continua sa reconnaissance jusqu'à une pointe située trois milles plus loin, sur la rive ouest, qui est toujours sans coupures, et s'étend au 30° nord-est. Dans cette direction, il rencontra une telle quantité de masses de glace, les unes à flot, les autres échouées près de la rive, sur dix et douze brasses d'eau,

qu'il eût été téméraire d'avancer davantage. Néanmoins avant de rétrograder, il eut la facilité de voir distinctement que le bras se termine à peu près deux lieues plus loin, dans la même direction, par un corps de glace solide qui allait d'une rive à l'autre, et était infiniment au dessus du niveau de la mer. Au-delà s'étendait la même chaîne de montagnes dont les sommets parurent les plus élevés que l'on eût vus sur cette côte.

Tandis que le détachement dînait, il entendit fréquemment un très-grand bruit semblable à celui du tonnerre, lorsqu'il gronde à quelque distance. M. Whidbey avait ouï des bruits pareils, dans le voisinage de grandes masses de glace, mais sans pouvoir en découvrir la cause. Il reconnut ici que c'était l'effet de la chute d'énormes fragments de glace, se détachant de masses plus considérables encore, et tombant de très-haut. Un de ces coups fut si violent que chacun de ceux qui composaient le détachement en ressentit la commotion, quoiqu'à la distance d'au moins deux lieues de l'endroit où la glace était tombée. M. Whidbey observa que la plus grande partie du petit nombre d'arbres que produit cette région stérile et désolée, avaient été fort endom-

magés par le dernier ouragan. Il y en avait quelques-uns d'arrachés par les racines, d'autres étaient courbés jusqu'à terre, et plusieurs avaient été absolument étêtés. Après le dîner, il redescendit la branche, le long de la côte de l'est, qui, comme celle de l'ouest, est continue et sans coupures, jusqu'à une étroite ouverture qui mène au sud, et se trouve à la distance de quatre milles de la seconde basse pointe en saillie. Cette ouverture le conduisit par un passage qui, en quelques endroits a un mille de largeur, et en d'autres n'en a pas un quart, dont la longueur est d'environ trois lieues, et qui se dirige d'une manière irrégulière à peu près au 39° sud-est, jusqu'à une pointe du continent. Il communique avec le *Sound* et fait de la terre du côté de l'ouest une île d'environ dix milles de longueur sur quatre de largeur, dont la pointe sud forme la pointe nord-est d'entrée dans le bras qui mène au Canal-du-Passage. Le détachement reposa sur cette pointe; et le 9, au matin, M. Whidbey continua ses recherches le long de la rive du continent, qui prend, quoiqu'avec une sorte d'irrégularité, une direction à peu près est-nord-est, l'espace de dix milles, jusqu'à la pointe sud-ouest d'un bra , pointe

que j'ai nommée POINTE-PELLEW, qui conduit au nord, et sur laquelle on observa 60° 51' de latitude, et 212° 57' de longitude. Les rivages composant cette étendue de côte, sont formés par une lisière de terrain bas, dentelé par de petites baies, qui se prolonge depuis la base des montagnes, est, à la haute mer, extrêmement coupé par les eaux, et produit des arbres nains et quelques plantes médiocres ainsi que les autres parties du continent qui bordent le Sound. Ces mêmes rivages sont précédés de petites îles, d'îlots et de rochers, qui s'étendent à perte de vue, et rendent la navigation très-difficile pour les canots. Là, le détachement fut visité par une petite troupe d'Indiens qui se conduisirent d'une manière très-amicale, et invitèrent avec beaucoup de politesse les officiers à se rendre à leurs habitations qu'ils montrèrent et qui étaient à peu de distance. M. Whidbey n'ayant pas le temps de s'arrêter, leur fit promptement ses adieux; et, en avançant, il trouva que le bras se dirige vers le nord, que la largeur en est en général d'environ une lieue, et qu'il se termine à la distance d'à peu près quatre lieues au pied de la continuation de la chaîne de montagnes élevées. Les parties

supérieures de ce bras étaient encombrées d'une grande quantité de glace, et les côtes est et ouest sont bordées d'innombrables rochers et de quelques îlots. Dans la soirée, le détachement atteignit une pointe, qui gît au 83° nord-est, à la distance de huit milles de la pointe sud-ouest du bras qu'il venait de quitter. Il y passa la nuit. Sur les deux heures du matin (le 10), le repos de nos gens fut troublé par quatre Indiens, poursuivant dans le voisinage un grand flet qu'ils avaient blessé, et qu'ils ne prirent qu'avec beaucoup de peine et d'adresse. Le dérangement qu'ils avaient occasionné fut amplement compensé par ce poisson qu'on leur acheta, et qui fournit plusieurs bons repas.

A quatre heures du matin, selon sa coutume, M. Whidbey s'avança le long de la rive continentale, à travers un passage d'une demi-lieue de largeur, que forment la grande terre et la côte d'une île d'environ une lieue de largeur, et de sept milles de longueur, dans la direction du nord-est quart-d'est. Presque au milieu de ce passage, il y a une baie d'à peu près deux milles d'enfoncement et de largeur. Cette baie, dont la pointe nord est située par 60° 56′ ½ de latitude, et 213°

25′ de longitude, fut le terme des recherches de M. Fidalgo, dans l'ouest du Sound, et fut nommée par ce navigateur *Puerto* (port) *Revilla-Gigedo*. A l'est de cette baie, il y en a une autre plus profonde et plus large, près de l'angle nord-est de laquelle gît une île. C'est, vu que toutes deux sont à peu de distance de la continuation de la haute chaîne de montagnes couvertes de neige, une circonstance digne de remarque, que de ces baies si voisines l'une de l'autre, la première faisant face au sud-est, et la seconde au sud, la plus à l'ouest ait été plus tôt débarrassée des glaces, que la plus à l'est, qui, quoique exposée au plein midi, était entourée par une masse solide de glace, très-élevée et pareille à celle que j'ai déja décrite. Lorsqu'il passa devant la baie de l'est, le détachement entendit encore un bruit semblable à celui du tonnerre, qui était causé par la chute de grands morceaux de glace, selon toute apparence très-récemment détachés de la masse, qui s'étendait à travers le passage, vers la pointe nord-est de l'île, de telle sorte que les canots ne purent s'en tirer qu'avec beaucoup de peine. A midi, M. Whidbey atteignit la pointe ouest

d'entrée (à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-FREMANTLE) dans le *Puerto* (port) *Valdes*, ainsi nommé par M. Fidalgo, et il y observa 60° 57′ de latitude; la longitude était de 213° 34′. Depuis cette pointe, le bras ou le port, qui est semé de beaucoup de rochers, se dirige au 33° nord-est, l'espace de douze milles, au bout desquels un petit ruisseau, alimenté par la fonte de la glace et des neiges sur les montagnes, coulait dans le bras qui, à peu près à cinq milles de là, se termine, dans la direction de l'est, par 61° 7′ de latitude, et 213° 56′ de longitude. L'extrémité intérieure de cette branche du Sound est sous le même parallèle et tout aussi exposée au sud que celle où le détachement avait remarqué la grande chute de glace; et, quoiqu'elle constitue la limite nord du Sound, et qu'elle soit terminée par des eaux basses, et entourée aussi par de hautes montagnes, couvertes de neige, on n'y vit point de glace. La première baie de glace que rencontra le détachement est exposée à l'est et au sud-est, et presqu'à la distance d'un degré plus au sud que l'extrémité intérieure de cette branche; et la seconde,

dans le bras conduisant au Canal-du-Passage, était exposée au nord; mais dans les baies sur le côté sud du canal, on n'aperçut point de glace, ce qu'il n'est pas facile d'expliquer.

Le 11, de grand matin, M. Whidbey revint le long de la côte ouest du *Puerto-Valdes*, dont la largeur est d'une demi-lieue à une lieue. Le rivage est dentelé par quelques petites baies, et bordé d'îlots de roche et de rochers. En suivant cette route, le détachement atteignit une pointe du continent, laquelle gît au 85° sud-est de la pointe ouest d'entrée dans le port, à la distance de quatre milles et demi. Il y trouva une ouverture d'environ un mille de largeur, qui s'étend au 33° sud-est, et forme un passage d'environ sept ou huit milles de longueur, entre le continent et une île gissant au 19° nord-ouest et au 19° sud-est, et de sept milles de longueur sur environ deux milles de largeur. Le rivage de cette île, comme celui que l'on venait de prolonger, est précédé d'îlots de roche et de rochers. En atteignant la partie sud du passage, il parut évident à M. Whidbey que c'est celui dont le capitaine Cook a fait mention, à la date du 17 mai

1778, et qui fut reconnu par le *Master* de *la Résolution*, et que le Puerto-de-Valdes est le bras qui occasionna, dans le temps, une différence d'opinions entre le lieutenant Roberts et M. Gore.

La pointe sud de cette île, qui est l'*île Bligh*, étant le point où M. Johnstone avait commencé ses recherches, la reconnaissance de *Prince-William's-Sound* se trouvait complète, relativement à la limite continentale; mais les îles, les îlots, les rochers, les bas-fonds, contenus, en nombre infini, dans cet espace, formaient un objet secondaire, sur lequel il ne nous était pas enjoint de prendre des connaissances précises. Cependant nous les avons examinés autant que les circonstances et la nature de nos travaux l'ont permis, sans perdre de vue que notre principal objet devait être *la reconnaissance de la ligne du continent.* En conséquence, je termine ici le compte de l'excursion de M. Whidbey, quoiqu'il ait examiné le port Fidalgo, où il ne trouva rien de nouveau.

Rien ne nous retenant plus dans le *Port-Chalmers*, nous nous préparâmes à le quitter. La longitude vraie de ce port est de 213° 22', et la latitude de 60° 16'. Nous y avons

avons trouvé une différence considérable entre les marées de jour et les marées de nuit, les premières, durant les sysygies, s'élevant à 13 pieds 4 pouces, tandis que les dernières ne parvenaient pas à 12 pieds un pouce. La mer était haute une heure après le passage de la lune au méridien.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Nous quittons *Prince-William's-Sound.* Observations géographiques et autres sur le pays adjacent et sur ses habitants. — Nous continuons la reconnaissance de la côte extérieure. — Nous dépassons le *Port Mulgrave.* — Nous recevons l'avis que la reconnaissance a été poussée jusqu'à ce port par le *Chatam.* — Nous arrivons dans *Cross-Sound.* — Le *Chatam* y rejoint la *Découverte.*

Je me proposais d'échouer la *Découverte* sur le rivage de ce havre, afin d'en examiner, et, s'il était nécessaire, d'en réparer la carène ; mais la différence de hauteur entre le flot et le jusant était trop peu considérable pour faire cette opération sans alléger le vaisseau, ce qui nous eût causé une grande perte de temps. Plusieurs autres circonstances me forcèrent aussi d'abandonner cette mesure, qui, d'ailleurs ne me parut pas d'une absolue nécessité.

Une brise modérée du sud-ouest, soufflant directement dans le havre, nous essayâmes (le 16) de touer la Découverte jusqu'à l'en-

trée où ce vent nous eût été favorable; mais les cables étant trop usés, rompirent à la première tentative. Le vent du sud-ouest continuant toujours, nous retint jusqu'au 17, à trois heures du matin, qu'ayant été suivi d'un calme, le vaisseau fut toué à l'entrée du port, où, sur les sept heures du matin, nous eûmes une jolie brise du sud-ouest, avec laquelle nous mîmes toutes nos voiles dehors, et en nous dirigeant vers le mi-chenal entre les îles Vertes et l'île Montagu. Bientôt notre marche fut arrêtée par un rocher couvert sur lequel le vaisseau toucha; et comme c'était le temps de l'èbe, il y demeura fixé. Il n'y avait pas moins de neuf à dix brasses d'eau tout autour de cet écueil que rien n'indiquait, et qui, en toutes directions, n'occupe pas une étendue plus considérable que celle d'un canot à six ou à huit rames. Les joues se trouvant à découvert, nous profitâmes de cette occasion pour remplacer beaucoup de feuilles de cuivre qui avaient été emportées par les glaces. Sur les onze heures, le retour du flot nous tira d'embarras. Nous n'avions éprouvé aucun dommage, au moins visible.

Le vent d'ouest s'affaiblit, et un fort courant portant sur la côte de l'île Montagu, nous empêcha d'avancer. L'après-midi, nous

nous occupâmes à touer le vaisseau plus loin, et à le dégager de la ligne des roches couvertes qui se trouvent dans le milieu du canal. Nous y ancrâmes sur vingt-une brasses d'eau, fond de vase, à peu près à un mille trois quarts de la côte de l'île Montagu, dont la pointe nord-ouest nous restait au 11° nord-ouest. Nous prîmes pendant la nuit quelques morues et des flets; et le lendemain, 18, un temps pluvieux et un calme nous rendirent stationnaires pendant une grande partie de la matinée. Une brise légère de l'est nord-est s'étant élevée, nous fîmes route; et, après avoir passé au nord du Rocher-du-Passage-Nord, nous n'eûmes point de fond au petit plomb de sonde; mais, à peu près à une demi-lieue de la pointe nord-ouest de l'île Montagu, la sonde rapporta soixante-cinq brasses, fond de vase. A partir de cette pointe, une chaîne de rochers s'étend à la distance d'environ un demi-mille. La côte nord-est de l'île, que nous rangeâmes, nous parut offrir des baies ou des rades, deux desquelles semblaient fort étendues; mais, au-devant des pointes d'entrée de chacune, se prolongent à une considérable distance, des rochers, les uns à fleur d'eau, et les autres montrant à peine leurs têtes au dessus du niveau de la

mer. Toutes ces ouvertures nous ont paru avoir de semblables obstructions.

Le vent ayant passé au sud, nous était favorable pour gagner le cap Hinchinbrouk ; mais, à l'approche de la nuit, il devint léger et variable, et fut interrompu par des calmes, ce qui, avec le retour du flot, qui eut lieu sur les trois heures du matin, nous porta directement vers la pointe nord d'entrée dans le *Port Etches*, où une ligne de cent brasses ne rapportait point de fond, à peu près à un quart de mille de la côte, sur laquelle la mer brisait avec une grande violence. Heureusement qu'au milieu de cette fâcheuse position, dont nous n'avions aucun moyen de sortir, il s'éleva une brise de l'est-nord-est, précisément assez forte pour nous faire refouler le courant, ce qui nous tira d'inquiétude. Cette brise fut bientôt remplacée par des calmes et de légers souffles du sud, qui, avec l'action du flot, nous poussèrent à l'entrée du port, sans que nous pussions nous en défendre ; et, comme je savais que la marée devait continuer à monter jusqu'à près de cinq heures du soir, nous arrivâmes vent arrière pour trouver un mouillage ; mais la sonde ne rapporta point de fond, jusqu'à ce que nous eussions dépassé les îlots de roche

qui gîssent au-devant de la côte nord-ouest, en dedans de l'entrée, et presqu'en travers de la lagune derrière laquelle les Russes ont leur établissement. Nous mouillâmes par trente et une brasses, la lagune nous restant au 20° nord-ouest du compas, à la distance d'un demi-mille, l'enfoncement du havre au 29° nord-est, et les pointes d'entrée au 3° sud-ouest et au 25° sud-ouest.

L'après-dinée, je me rendis au rivage, accompagné de quelques officiers, et nous fûmes reçus par MM. Colomeny et Ballusian, avec tous les témoignages d'amitié et l'hospitalité compatibles avec leur situation, c'est-à-dire, avec leur pauvreté. Nous fûmes présentés à M. Smyloff, qui était à la tête des opérations maritimes de sa compagnie de commerce à laquelle appartient l'établissement, et qui, outre la galiote dont avait parlé M. Johnstone, avait sous ses ordres deux autres bâtiments de même port.

Ce M. Smyloff ayant appris notre arrivée dans l'Entrée-de-Cook, s'y était rendu pour nous voir; mais il ne nous y avait pas trouvés, et il n'en était revenu que depuis quelques jours. Il avait traversé l'isthme, et il nous fit une description du canal du passage qui se rapporta parfaitement à ce que nous

avions vu. Il nous dit que le *Chatam* était sorti du Sound, le 12 du mois (de mai), et que depuis le départ de ce navire, un brig y était remonté, gouvernant vers *Snug-Corner-Cove* (l'Anse-de-bon-Abri). Il ne nous fallut que peu de temps pour examiner la factorerie, que nous trouvâmes telle qu'elle a été ci-dessus décrite. A notre retour à bord, nous fûmes accompagnés de M. Ballusian et de M. Smyloff. Le premier nous quitta après souper, mais le second demeura avec nous, jusqu'à ce que nous fussions hors du port, ce que des vents variables et légers nous empêchèrent d'effectuer jusqu'à près de midi, le 20, temps auquel d'excellentes observations nous donnèrent 60° 18′ ½ de latitude. Le cap Hinchinbrouk nous restait, à cette heure, au 36° sud-est, à la distance de deux milles. D'après nos calculs, ce promontoire est situé par 60° 16′ ½ de latitude, et 213° 56′ de longitude.

Profitant d'une favorable brise de l'ouest, je gouvernai vers la pointe sud de l'*Ile Kaye*. Notre traversée n'ayant rien eu d'intéressant, je placerai ici quelques remarques récemment faites, et qu'il ne m'a pas encore été possible de rapporter.

J'indiquerai d'abord la différence qui se

trouve entre le résultat de notre reconnaissance de *Prince-William's-Sound* et la description que le capitaine Cook en a faite dans son dernier voyage, surtout relativement à l'île Montagu, à laquelle il donne sept milles de longueur de plus, et qu'il place dix milles plus au sud que nous ne l'avons trouvée.

La pointe ouest de *Snug-Corner-Cove* (de l'Anse-de-bon-Abri) est aussi placée à cinq milles au sud des observations de M. Whidbey et de M. Johnstone, lesquelles furent parfaitement d'accord. Il se trouve, dans la direction du 50° sud-ouest, à sept milles du cap Hinchinbrouk, et presqu'à la même distance de la côte de l'île Montagu, un îlot de roche, stérile et plat, et entouré de plusieurs rochers, dont il n'est aucunement question, ni sur la carte, ni dans la relation du même voyage, quoique ceux qui étaient alors à bord de la *Découverte* l'eussent remarqué, et qu'ils en eussent déterminé la position, à peu près de même que nous. Les observations qu'ils firent aussi pour constater la latitude de la pointe ouest de l'Anse-de-bon-Abri et de l'île Montagu, sont également d'accord avec nos calculs. J'ai d'ailleurs reconnu, dans cette même relation, des erreurs qui sont évidemment des fautes d'impression;

mais il est inconcevable qu'elles se retrouvent sur la carte. Malgré mon profond respect et ma haute estime pour le savant éditeur de ce voyage, je pense que si le capitaine Cook eût assez vécu pour en surveiller la publication, il eût rectifié ces fautes, qui sont peut-être dues à la perte de quelque écrit ou de quelque document, relatif à cette partie de ses recherches. Mon opinion est fondée sur le grand vide de détails nautiques, relativement à l'espace qui se trouve entre la pointe sud de l'*Ile Kaye* et le *Cap Elisabeth*. Cet espace, par la route de *Prince-William's-Sound*, comprend une étendue de côtes de plus de quatre-vingt-dix lieues, navigation à laquelle le capitaine Cook mit dix jours, savoir, depuis le 11 jusqu'au 21 mai 1778, dont sept furent employés à traverser cette entrée, presque de l'extrémité la plus au nord, à l'extrémité la plus au sud. Pendant ce temps, il eut de fréquentes occasions de faire des observations de latitude, et de reconnaître la longitude, à l'aide du chronomètre. Cependant, excepté la situation où fut le vaisseau, le 12 à midi, il n'en est question nulle part, non plus que de la position d'aucune pointe ou d'aucune station sur la côte, ni des îles contenues dans cet espace, ni des marées, si ce n'est que le

flot vient du sud. On ne trouve point de description topographique de la côte, ni des rochers et des îles qui la précédent, au sud-ouest, depuis l'île Montagu jusqu'au Cap Elisabeth, quoique la *Découverte* l'eût rangée à peu de distance et qu'on eût alors remarqué qu'elle prend une direction tout opposée à celle qu'on lui supposait. En outre, la position presque centrale que cette vaste entrée occupe dans l'espace dont il s'agit, et l'aspect insulaire et haché qu'elle offre, rendaient une telle étendue de côtes plus susceptible d'une description particulière. Il résulterait d'une pareille omission, un défaut d'attention, relativement aux détails nautiques, qu'à ce que je crois, on ne trouverait nulle autre part dans la relation des travaux d'un navigateur si justement célèbre, et dont probablement ne s'apercevraient que ceux qui, pour leur instruction, auront recours aux résultats de ses opérations, que jusqu'ici rien ne peut égaler.

D'après l'attention minutieuse que nous avons eu le temps d'apporter à l'examen de *Prince-William's-Sound*, non-seulement nous en avons reconnu les limites les plus reculées, en toutes directions; mais nous avons constaté que c'est une branche de l'océan Pacifique, et qu'on ne doit y naviguer qu'avec

les plus grandes précautions. Quoique cette branche se partage en plusieurs bras très-étendus, il n'y en a aucun que l'on puisse considérer comme un havre commode, à cause des roches et des bas-fonds qui en embarrassent les approches, ou de la grande hauteur de l'eau à leur entrée ou dans les environs. D'après toutes nos recherches, l'anse *Snug Corner*, et le passage de l'Océan à cette anse, nous ont paru les meilleures retraites de tout le sound. On ne peut considérer le lieu de notre mouillage dans le *Port Chalmers*, que comme une petite anse placée sur une côte escarpée et de roche, et dont l'accès et la sortie sont extrêmement difficiles. C'est aussi le cas de déclarer ici ce que M. Portlock a appelé *Havre-de-Stockdale*, n'est qu'une baie remplie de rochers, qui par conséquent ne méritait aucun examen.

Dans les environs du port Chalmers, les flancs des montagnes jusqu'au point où s'étend la végétation, étaient presque entièrement dégagés de neige, avant que nous quittassions ce mouillage, et nous fournirent l'occasion de porter quelque jugement sur la nature du sol, qui, par l'inégalité de la surface dans les plaines et sur les espaces dénués d'arbres, offrait à l'œil un aspect agréable et

verdoyant. Mais un examen plus attentif nous fit reconnaître que ce n'est presque partout qu'un marais d'une terre noire, formée, selon toute apparence, par une décomposition imparfaite de végétaux qui n'est propre à produire que des mousses grossières, mais variées, des gramens très-courts, des vaciets et quelques autres plantes d'une très-petite espèce. Quelques-uns de ces marais se trouvent sur les flancs des collines, et quoique l'inclinaison en soit considérable, ils ont néanmoins la propriété de retenir l'eau de manière à tromper l'œil; car, quoique la surface en paraisse solide et verte, on y enfonce presque jusqu'à mi-jambe. Le sol des forêts est de même nature et n'est pas plus décomposé. En général, il est placé sur un fond de roche, d'où les pins semblent tirer une abondante nourriture; car nous en avons trouvé de très-gros, qui croissaient sur le roc nu. Dans les environs de ce port, ces arbres n'avaient pas la même force de végétation que ceux du lieu d'où nous tirâmes notre vergue de misaine, et qui en est à la distance de cinq lieues au sud-ouest; mais ils composent plutôt une forêt d'arbres nains, qui, quoiqu'on y voie plusieurs arbrisseaux portant des baies, ne peut être considérée comme obstruée par le

sous-bois. En général, les rivages sont bas, et comme je l'ai déja observé, très-marécageux en plusieurs endroits, sur lesquels la mer paraît faire les envahissements les plus rapides que j'aie remarqués, où dont j'aie eu connaissance. Depuis que les Européens visitent cette contrée, beaucoup d'arbres y ont été coupés, ce qui est démontré par les traces de la scie et de la hache. Nous jugeâmes qu'ils l'avaient été pendant que MM. Portlock et Dixon s'y trouvaient; c'est-à-dire sept ans avant notre arrivée; car les troncs tenaient toujours à la terre, et se trouvaient à plusieurs pieds au dessous de la ligne de la mer basse, même dans les mortes-marées. Une pointe en saillie, étroite et basse, derrière laquelle nous mouillâmes, et qui était alors recouverte à chaque marée, avait offert, il n'y avait pas longtemps, quelques grands arbres; mais si j'en excepte deux, qui produisaient encore des feuilles, le reste ne présentait plus que des troncs dépouillés, morts et blanchis par l'effet de l'envahissement des flots. A peu près à la hauteur des basses marées des sysygies, nous en découvrîmes quelques-uns, dont les racines étaient encore vivantes, mais qui commençaient à se pourrir.

Nous ne pûmes nous procurer dans ce port que quelques mauvais crabes. Les lisières des forêts nous fournirent du céleri sauvage, et la bière de spruce que nous y fîmes, était infiniment supérieure à toute celle que nous avions jusqu'alors brassée sur la côte. Nos chasseurs tuèrent, en petit nombre, des oies, des canards, et d'autres oiseaux aquatiques. Nous eûmes aussi un ours noir, dont la chair ne nous fit que peu de plaisir, quoique nous ne vécussions principalement que de viandes salées.

Nous n'avons pas eu occasion de prendre beaucoup de renseignements sur les naturels du pays; car, à l'exception de ceux qui vinrent nous voir, auprès de la pointe sud de l'île Montagu, aucun d'eux n'approcha du vaisseau; et M. Whidbey, en prolongeant l'espace de 420 milles les rivages de la péninsule, et du continent, ne rencontra pas plus de treize Indiens, et n'aperçut aucune de leurs habitations, aucun village abandonné, comme nous en trouvions fréquemment sur les autres parties de la côte. Il en résulte évidemment que la population de ce vaste *Sound* est très-peu considérable, relativement à son étendue, en admettant que tous ceux des indigènes qui furent vus par les divers détachements, et que les quatre qui visitèrent le

vaisseau, étaient tous des personnes différentes, leur nombre total ne se monte qu'à deux cent quatre-vingt-un, sans compter cependant ceux qui étaient au *Port Etches*, avec les Russes, et qui vraisemblablement appartenaient au village où se rendit M. Johnstone. Ce calcul est infiniment au dessous de celui qu'ont donné M. Meares et d'autres navigateurs; et l'on peut en inférer que depuis le temps dont ils ont parlé, le nombre des habitants s'est considérablement affaibli, et que la cause de cette dépopulation doit être attribuée aux progrès des Russes. Une telle explication acquiert de la vraisemblance, lorsqu'on se rappelle que nous avons trouvé plusieurs tombeaux anciens, et que nous n'en avons vu qu'un seul qui nous ait semblé récemment construit. Cependant il ne serait pas difficile de combattre cette supposition; car je suis persuadé que la population actuelle de cette contrée diffère peu de ce qu'elle était lorsque le capitaine Cook en fit la découverte. Durant les huit jours qu'il mit à traverser ce *Sound*, le nombre des habitants qui visitèrent les deux vaisseaux, ne fut pas de plus de cent personnes des deux sexes et de tout âge. La *Résolution* et la *Découverte* étaient probablement les premiers

navires européens qui eussent pénétré dans ces parages, et comme aucun des naturels du pays ne craignit de s'en approcher, il est permis de supposer que des objets si merveilleux et si nouveaux pour eux, excitèrent puissamment leur curiosité, et que tous ceux qui purent la satisfaire, ou se procurer des articles qui avaient un grand prix à leurs yeux, se montrèrent dans cette occasion, et que ce fut le plus grand nombre. Mon opinion se trouve fortement appuyée par ce fait, que nous n'avons point vu d'habitations abandonnées. Quant à l'ancienneté de tous les tombeaux, que nous rencontrâmes sur la côte ouest de l'entrée, ce peut être l'effet d'une sorte de migration des indigènes qui, depuis peu d'années, se sont portés vers l'est du *Sound*, pour la plus grande facilité de leurs opérations de commerce avec les Européens, qui l'ont généralement choisi pour leur rendez-vous. Cependant, je ne prétends pas dire que l'établissement des Russes dans cette contrée n'a pas fait répandre de sang. Je tiens d'eux-mêmes qu'il en a coûté la vie à des Russes et à des Indiens, en petit nombre, il est vrai. Si je me suis étendu sur ce sujet, c'est pour faire voir que la population de ce pays a

été

été extrêmement exagérée par ceux qui l'ont visité depuis le capitaine Cook ; car, en adoptant leurs calculs, elle paraîtrait maintenant diminuée de moitié.

M. Meares prétend que ces Indiens n'ont ni ville ni village, ni aucune résidence fixe. Certainement il a été mal informé à cet égard ; et peut-être en est-il de même relativement aux puissantes et nombreuses tribus qu'il suppose dans leur voisinage. L'aspect général des pays adjacents nous autorise à croire qu'ils sont très-mal peuplés.

Durant les excursions en canots, on n'aperçut pas une seule loutre de mer, et l'on ne vit que très peu de baleines ou de phoques. Enfin, le détachement de M. Whidbey rencontra moins d'oiseaux sauvages que celui de M. Johnstone.

Telles sont les remarques que nous avons pu faire sur l'état actuel de *Prince-William's-Sound* Je regrette d'autant plus que personne parmi nous n'ait eu connaissance de la langue russe, que le résultat de nos recherches sur le but que s'est proposé la Russie en étendant son vaste empire jusqu'à ces contrées lointaines et inhospitalières, a été, en grande partie, vague ou contradictoire. Cependant nous avons compris clairement que le gouver-

nement russe ne s'occupe que très-peu de ces établissements, qui se trouvent uniquement sous la direction de quelques compagnies de commerce qui les soutiennent ; que l'établissement du *Port-Etches*, formé dans le cours de l'été de 1793, est le plus septentrional qu'ayent ces compagnies, sur la côte d'Amérique ; mais je ne pus connaître le nombre de postes qu'occupent les Russes, quoique j'aie appris de M. Smyloff que la totalité de ceux de sa nation qui sont employés entre ce port et Ounalashka, est d'environ quatre cents, en y comprenant ces deux factoreries. Ce nombre doit suffire à leurs opérations ; car ils ne songent point à la culture de la terre ; et leur objet unique est de ramasser des fourrures, qu'ils se procurent principalement par les soins des Indiens, dont ils ont complètement gagné la confiance, surtout dans l'Entrée-de-Cook, dans les îles du Kodiak, et celles qui sont au sud-ouest de ce groupe. Quant au pays adjacent, ils le représentent comme stérile et inhabité. J'éprouvai beaucoup de satisfaction en observant avec quelle tranquillité ils vivent au milieu de ces enfants grossiers de la nature. Après les avoir soumis à leurs volontés, il paraît qu'ils conservent leur empire sur eux, non par la crainte

et par l'effet de la conquête ; mais parce qu'ils ont trouvé le chemin de leur cœur, et qu'ils se sont acquis leur estime et leur affection. On en voit la preuve dans tous les rapports qu'ils ont avec les Indiens, et principalement avec ceux de l'Entrée-de-Cook et du Kodiak. Plusieurs d'entre ces derniers, hommes et femmes, sont au service des Russes, qui en vantent infiniment l'attachement et la fidélité, et qui les emploient avec autant de confiance que leurs compatriotes. Cependant les naturels de *Prince-William's-Sound* n'ont pas la même part à la bonne opinion des Russes. Je ne sais pas positivement s'il faut attribuer cette différence aux dispositions de ces Indiens, ou à ce que les Russes se trouvent depuis trop peu de temps parmi eux, pour en avoir obtenu la confiance et assuré la subordination. D'après ce que nous ont dit ceux-ci, le premier cas est le plus probable ; cependant ils paraissaient ne pas avoir la moindre défiance contre les Indiens que M. Johnstone trouva au grand village, et ne craindre nullement de se mettre en leur pouvoir. Il faut sans doute qu'ils en agissent ainsi pour le succès de leurs opérations de commerce qui doit être fort avantageux pour les entrepreneurs. Ceux-ci peuvent envoyer leurs four-

rures dans les parties septentrionales de la Chine, où ils les vendent très-bien; et cela, après les avoir achetées à meilleur marché que ni les Européens ni les Américains ne peuvent le faire, tant parce que ces derniers se nuisent réciproquement par la concurrence, que parce qu'ils n'ont qu'un seul débouché dans les parties les plus méridionales de la Chine, où les marchands de *Canton* fixent le prix de cette marchandise, probablement fort au dessous de sa valeur réelle.

Il est très-possible qu'aucune autre nation ne soit par la suite en état de tirer parti de ce commerce lucratif. Les Russes, nés dans un pays froid, et naturellement robustes, ont à cet égard de grands avantages sur tous les autres peuples civilisés. Sans s'éloigner beaucoup des habitudes qu'ils ont contractées dès leur plus tendre enfance, ils peuvent adopter la plupart des coutumes des Indiens. Ils se nourrissent et s'habillent comme eux. Les principales occupations des naturels du pays étant la chasse et la pêche, les Russes, qui n'ont guère de meilleur moyen de passer leur temps, car à peine avons-nous vu un seul livre parmi eux, sont vraisemblablement en état, par la supériorité de leurs connaissances, de leur donner, en ce genre, des instructions qui

peuvent rendre ces exercices plus agréables et plus avantageux. Quelques ustensiles, quelques parures, qu'ils distribuent de temps en temps, en font des hommes très-utiles aux naturels du pays. D'ailleurs, par la supériorité de leurs armes et de leurs connaissances dans l'art de la guerre, ils pourront, la bonne intelligence une fois bien établie, protéger les indigènes contre leurs voisins. Tout ce qu'ils demandent à ceux-ci pour de si importants services, consiste en peaux, de peu ou de nulle valeur pour les naturels, qui chassent les animaux qui les fournissent, plutôt pour en avoir la chair que pour tout autre objet. L'intérêt que les Indiens semblent prendre au bien-être et au succès de ces Européens, a sa source dans des principes d'estime et d'attachement que des étrangers ne détruiraient pas facilement. Il est même probable que ces liens se resserreront encore davantage, surtout par l'effet de l'éducation que les Russes ont soin de donner de bonne heure aux enfants des naturels du pays.

Le vent favorable avec lequel nous avions fait route pour sortir de *Prince-William's-Sound*, fut bientôt suivi d'un calme, qui peu d'heures après fut remplacé par un vent de sud-ouest accompagné d'un temps pluvieux.

Dans l'après-midi du 21 (juin), nous étions à peu près à quatre lieues de l'île de Kaye. Le vent qui alors changea subitement, se fixa dans la partie de l'est, avec quelques variations dans sa force et sa direction. Nous louvoyâmes avec si peu de succès, que, le 26 au matin, la pointe sud de l'île de Kaye, que du nom de sir André Snape Hamond, j'ai nommée CAP-HAMOND, nous restait au 16° nord-est, à dix lieues de distance. Après cinq heures de calme, nous eûmes une brise légère de l'ouest, accompagnée d'un beau temps. Je fis alors gouverner sur le *Cap-Suckling*. Notre latitude observée à midi fut de 59° 33′, et notre longitude de 215° 26′. Dans cette position, la haute terre du Cap-Suckling nous restait au 23° nord-est du compas, et le Cap-Hamond au 13° nord-est. D'après d'excellentes observations que nous fîmes pendant que nous l'avions en vue, ce dernier cap, qui est très-remarquable, gît par 59° 48′ ½ de latitude, et 215° 51′ de longitude. La relation du troisième voyage du capitaine Cook l'indique à 216° 58′ de longitude; mais, sur la carte, il se trouve à 215° 3′. Ce même navigateur ayant déterminé sa position de la veille au soir, à 215° 56 de longitude, place l'île de Kaye, cinq ou six lieues plus à l'ouest, c'est-à-dire à 215° 3′ de

longitude : ainsi nos observations en longitude diffèrent moins des siennes dans cette partie que sur le reste de la côte à l'ouest.

La différence en longitude entre les calculs du capitaine Cook et les nôtres paraissait diminuer à mesure que nous avancions à l'est ; car au Cap-Elisabeth, elle était de 1° 8′, au Cap-Hinchinbrouk de 54′ ; mais au Cap-Hamond, elle se trouvait seulement de 48′. Dans la soirée, nous doublâmes le Cap-Suckling, qui gît par 60° 1′ de latitude, et 216° 19′ de longitude. Voulant commencer l'examen de la côte, à partir de ce point, je la rangeai à la distance d'environ deux lieues. Elle offre de petites pointes en saillie, avec de basses falaises ou des grèves de sable blanc, terminant une bordure de terre basse et boisée, qui se prolonge à quelque distance et jusqu'au pied de hautes montagnes couvertes de neige, lesquelles forment une continuation de la chaîne que constamment nous avons vue depuis le fond de l'Entrée-de-Cook, le long de la limite nord de *Prince-William's-Sound*. Les saillies dont je viens de parler sont précédées de quelques battures, l'une desquelles s'étend vers le sud, à deux milles d'une basse pointe de terre, formant la pointe ouest d'une baie, qui paraît de très-petit fond, et qui d'après la quan-

tité d'eau bourbeuse qui en sortait, nous fit juger qu'elle recevait les eaux produites par la fonte de la glace et de la neige sur les montagnes voisines, et qui, à cette saison, devaient être abondantes; car nos thermomètres étaient généralement entre 50 et 65°, et les parties les plus élevées de la côte se trouvaient encore chargées de neige, jusqu'à la ligne où commencent les pins. Depuis la pointe ouest de cette baie, pointe située par 60° 3′ ½ de latitude, et 216° 57′ de longitude, la côte, vers le Cap-Suckling, tourne un peu au nord-ouest; mais la direction générale en est à peu près est et ouest, et elle nous a semblé sans coupures.

Le 27, à 6 heures du matin, le vent d'ouest s'éteignit, et nous demeurâmes à peu près en calme jusqu'à midi. Pendant ce temps, le vaisseau dériva de quelques milles à l'est, et la profondeur de l'eau diminua de 60 à 42 brasses, sans que rien annonçât l'approche du rivage. Notre latitude, à midi, fut de 59° 57′, et notre longitude de 217° 46′. La terre la plus à l'ouest que nous eussions en vue, nous restait au 60° sud-ouest du compas. Nous avions au 66° nord-ouest, à la distance de neuf milles, une petite ouverture dans la grève, qui, si l'on en jugeait par l'eau bourbeuse qui en

sortait, aboutit vraisemblablement à une lagune, ou bien à un petit ruisseau. Le rivage le plus voisin, lequel est une falaise à pic, placée à l'extrémité d'une chaîne de collines qui se prolongent et s'élèvent perpendiculairement jusqu'au pied des montagnes, interceptant la basse lisière du rivage, et s'avançant jusqu'au bord de la mer, se montrait au 9° nord-ouest, à la distance de cinq ou six milles. Enfin, la terre la plus méridionale qui fût en vue, laquelle est basse et paraissait former une pointe en saillie, se présentait au 54° nord-est.

Le beau temps disparut avec le vent d'ouest; et nous eûmes, dans l'après-midi, un ciel sombre et menaçant, particulièrement du côté de la terre qui, à l'exception des bords et des collines les plus basses, était enveloppée d'une grande obscurité. Un petit vent du sud nous permit d'avancer un peu, le long de la côte. La nuit, nous eûmes des calmes ou des vents variables et légers. Le 28, à midi, le vent devint frais du nord-est, accompagné de rafales et d'ondées de pluie. La latitude observée fut de 59° 51′, et la longitude de 218° 17′. Dans cette position, la terre que nous ne faisions qu'apercevoir confusément, nous restait comme il suit. La partie la plus

occidentale se montrait à l'ouest quart-nord; la pointe en saillie, ci-dessus désignée, et qui était la côte la plus proche, au 25° nord-ouest; une haute pointe, en falaise à pic, formant la pointe ouest d'une baie, bornée par une masse solide de glace ou de neige gelée, au 21° nord-est. Depuis la partie est de cette baie, la côte formée d'une terre basse, ou plutôt modérément élevée, s'étend au 64° nord-est; et au-delà, se présentaient au 67° nord-est, de hautes montagnes couvertes de neige.

Le 29, à dix heures du matin, nous étions à une lieue de la pointe est de la baie de glace, que j'ai nommée POINTE-RIOU. Cette pointe est basse, bien boisée; et un petit îlot s'en détache à peu de distance à l'ouest. A partir des falaises escarpées qui bordent la baie, et sont revêtues de glaces qui aboutissent à la mer, la côte à l'est est formée de nouveau par une large lisière de terre basse, qui s'exhausse ensuite d'une manière graduelle et uniforme, jusqu'à la chaîne des hautes montagnes; dont les sommets semblent ne former que la base sur laquelle s'élève majestueusement le *Mont-St.-Elias* (Voyez pl. XV.), dont la tête se cache dans une région où règnent des glaces éternelles. La latitude ob-

servée à midi fut de 59° 45′, et la longitude de 219° 0′. Dans cette position, la terre la plus occidentale qui fût en vue, nous restait au 85° nord-ouest du compas; la Pointe-Riou, au 23° nord-ouest, à la distance de neuf milles; et, à partir de cette pointe, la terre basse se prolongeait au 55 nord-est. Le vent était à l'est; mais il s'opposait à notre marche, car nous perdîmes la terre de vue jusqu'au premier juillet, qu'il s'éleva une légère brise de l'ouest, accompagnée d'un beau temps; et je fis gouverner vers la terre basse à l'est de la Pointe-Riou. A midi, la latitude observée était de 59° 39′, et la longitude de 219° 15′. La terre la plus occidentale, alors en vue, nous restait à l'ouest du compas. Nous avions la pointe Riou, au 54° nord-ouest, et la côte la plus proche au 21° nord-ouest, à la distance de sept milles. Celle-ci est une basse pointe de terre en saillie, située, selon nos observations par 59° 47′ de latitude, et 219° 17 de longitude. Une pointe que j'ai nommée Pointe-Manby, et que j'ai prise pour la pointe ouest de ce qui, sur la carte de M. Dixon est désigné sous le nom de *Baie-de-l'Amirauté*, se présentait au 39 nord-est, à la distance de sept lieues. Derrière cette pointe se montrait au 80° nord-est, et dans le lointain, les

hautes montagnes couvertes de neige. A mesure que nous prolongeâmes la côte, à partir de la Pointe-Riou, nous trouvâmes le pays moins boisé; au-delà de la basse pointe en saillie, les plantes avaient une teinte brunâtre; plus loin, à l'est, il n'y en avait plus, et l'on ne voyait qu'un amas stérile et nu, qui paraissait n'être composé que de pierres de diverses grandeurs.

A l'aide d'un vent favorable, et par un beau temps, nous avançâmes le long de la côte, qui continuait à être formée par une lisière de terre basse et sans coupures. Vers la Pointe-Manby, elle reprenait un aspect verdoyant et paraissait fertile, et à l'est de cette pointe, elle redevenait boisée. Dans la soirée, nous dépassâmes la Pointe-Manby, et nous vîmes à l'est-nord-est, les îles qui forment le *Port-Mulgrave*, vers lequel nous gouvernâmes, dans l'espoir d'y trouver le Chatam; mais ayant été surpris d'un calme, nous ne fîmes que peu de progrès. A dix heures du soir, nous entendîmes un coup de canon du côté de ce port, et nous jugeâmes qu'il avait été tiré par notre conserve. Cette conjecture se trouva vraie; car le lendemain, à quatre heures du matin, le *master* du *Chatam*, M. Manby, arriva sur une pirogue des Indiens

du Kodiak, qui était accompagnée de deux autres. Les Indiens avaient dit qu'ils avaient vu un vaisseau près de la côte ; et comme nous avions répondu au coup de canon de la veille au soir, on n'avait point douté, à bord du Chatam, que la Découverte ne fût arrivée. Supposant que j'avais intention d'entrer dans le Port-Mulgrave, M. Manby était venu pour nous y conduire. M. Puget m'apprenait, par une lettre, que, le 29 juin, le Chatam avait atteint ce port, après avoir achevé la reconnaissance de la côte continentale, depuis le Cap-Hinchinbrouk jusqu'à cette station, où il avait trouvé le Russe George-Portoff (dont il a déja été question), à la tête de neuf de ses compatriotes et de neuf cents Indiens de l'Entrée-de-Cook et du Kodiak, qui avaient poussé jusque-là leurs excursions, dans leurs petites pirogues de peaux, pour se procurer des fourrures.

Le vent d'ouest étant tombé, le beau temps cessa. Nous eûmes des brises variables et faibles d'entre le nord et le sud-est, accompagnées de bruines et de brumes, qui nous dérobaient presque entièrement la vue de la terre. Tandis que nous étions dans cette position, les pirogues qui avaient amené M. Manby, s'éloignèrent du vaisseau, sans être aperçues ;

et au lieu de revenir, lorsqu'on les rappela, elles ramèrent avec force vers la côte. Le mauvais temps qu'accompagnaient des calmes, dura jusqu'à deux heures après midi, qu'il s'éleva une jolie brise du nord-ouest; mais comme, pour pouvoir entrer dans le Port-Mulgrave, nous avions alors dérivé trop à l'est du *Cap-Phipps*, et que M. Puget ne m'annonçait rien qui dût me faire renoncer à l'avantage que me donnait un vent favorable pour suivre la côte, je fis continuer la route, pour me rapprocher du Cap-Phipps, autant qu'il serait possible ; et après avoir tiré quelques coups de canon pour avertir le Chatam de notre situation, nous arrivâmes vent arrière le long de la côte, laquelle depuis le Port-Mulgrave, est composée d'une lisière basse, bien boisée, et qui se prolonge de la base des montagnes jusqu'à la mer. Le vent cessa bientôt de nous favoriser. Le 3, au matin, il devint variable dans la partie de l'est, et nous louvoyâmes. A dix heures, on découvrit une voile dans l'est; et la latitude observée à midi fut de 59° 6', et la longitude de 221° 10'. Dans cette position la côte paraissait s'étendre du nord-ouest au 82° sud-ouest du compas; la partie dont nous étions le plus près, nous restait au nord-est, à

trois lieues de distance. Les rivages qui continuaient d'être boisés, étaient bas et paraissaient couverts d'eaux, qui s'écoulaient dans la mer, en petits ruisseaux, par deux ou trois coupures de la grève.

La voile que l'on avait signalée, nous rejoignit l'après-midi. C'était le *Jackall ;* commandé par M. Brown. Ce navire avait visité les parties de la côte pendant les étés précédents, comme attaché au *Butterworth*, alors sous les ordres du même M. Brown; mais à la fin de la belle saison, il avait été expédié en Angleterre, avec l'ordre de faire la pêche de la baleine et des phoques en traversant l'Océan-Pacifique et sur la côte de la terre des états, où M. Brown avait formé un établissement temporaire. Avec ce bâtiment et son autre brig, le *Prince-Lee-Boo*, il s'était rendu à Canton, d'où il était parti, le 24 février; et, après une ennuyeuse traversée, il avait atteint cette côte, le 30 de juin, dans le dessein de gagner *Cross-Sound.* Mais comme plusieurs jours de suite, le temps ne lui avait pas permis de faire une seule observation, il gouvernait au nord-ouest pour y arriver. Il venait de reconnaître son erreur, et comme, selon toute apparence, nous ne devions pas nous arrêter avant d'avoir atteint

ce Sound, il me proposa de nous y accompagner. Il nous donna les derniers détails arrivés en Chine sur la situation de l'Europe. Nous apprîmes non-seulement la funeste nouvelle de la mort de Louis XVI, et de l'anarchie à laquelle la France était en proie, mais aussi la déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne, et les tentatives faites en Angleterre même, pour y propager les principes français et renverser notre admirable constitution. Je laisse au lecteur à imaginer l'impression que nous reçûmes de nouvelles si peu attendues, et je me borne à dire qu'elles furent pour nous le sujet des plus tristes, des plus douloureuses réflexions.

Le 4, le vent et le temps étaient très-mauvais. Le vent se fixa au sud-est et fut accompagné d'une forte houle avec des rafales et un ciel noir et pluvieux. Nous fûmes séparés du Jackall, et nous tentâmes de louvoyer, mais nous perdîmes du terrain jusqu'au 6. Après quelques heures de calme, nous eûmes. dans la matinée de ce jour, une jolie brise du nord-ouest, avec laquelle le beau temps reparut. Nous avions alors une vue très-prolongée de la côte, qui s'étendait du 77° sud-ouest au 86° nord-est du compas. Dans les bornes de notre horizon, se trouvaient contenus

tenus

tenus le *Mont-Saint-Élie* et le *Mont-Fair-weather*, qui s'élevaient dans toute leur magnificence, au dessus de la chaîne des hautes montagnes, couvertes de neige. Nous regagnâmes bientôt ce que nous avions perdu ; et, à midi, nous avions atteint 59° 3′ de latitude, et 221° 41′ de longitude. Dans cette position, le Mont Saint-Élie, la terre la plus occidentale en vue, nous restait au 73° nord-ouest du compas. Le *Mont-Fairweather* était alors caché par des nuages. Nous avions à l'est-nord-est, à la distance de sept milles, la côte la plus voisine de nous, qui se trouvait près d'une ouverture étroite et de petit fond, terminée par une lagune. Enfin la terre la plus orientale en vue, se présentait au 85° sud-est. La partie de la côte que nous avions prolongée depuis le 3, paraissait, d'après sa latitude et sa position relativement à ces deux montagnes remarquables, dont je viens de parler, être celle où le capitaine Cook supposa qu'avait mouillé Beering, et à laquelle il a donné le nom de *Baie-de-Beering*, la prenant pour une baie, en travers de la pointe sud de laquelle gissait une île boisée. Mais dans les environs, il n'existe point de baie, ni d'île de cette sorte ; et le capitaine Cook doit avoir été trompé par l'effet

de la grande distance à laquelle il en était, et qui l'empêcha même de remarquer cette longue bordure de terrain bas, qui se prolonge en avant de la vaste chaîne de hautes montagnes, et compose le rivage de la mer. La base de ces montagnes, qui, en quelques endroits et particulièrement dans celui dont il s'agit, se retire au loin, peut, sous un point de vue moins rapproché que le nôtre, porter l'observateur le plus attentif à considérer la côte, d'après l'apparence, comme offrant des baies profondes, ou des ouvertures, où l'on peut trouver un bon abri. Sans M. Brown, qui l'a rangée de près, nous eussions d'abord supposé, que nous avions la Baie-de-Beering devant nous. L'erreur est occasionnée par les branches des montagnes qui se prolongent vers l'océan, et se terminent par une falaise à pic, comme si elles formaient le rivage de la mer. La portion la plus élevée de la bordure de terrain bas, au sud-ouest étant couverte d'arbres, la partie de montagnes qui s'avance, aperçue à quelque distance, paraît être la pointe est d'une baie très-étendue, et le terrain le plus bas, une île qui en est par le travers. Mais ces montagnes sont réellement à quelques milles de la côte qui, depuis le Port-Mulgrave jusqu'à ce point, se dirige

généralement au 65° sud-est, et est principalement composée d'une bande de terre très-basse, qui aboutit à des grèves de sable, sur lesquelles on voyait, du haut des mâts, des mares ou des lagunes, communiquant avec l'océan par des coupures peu profondes, où la mer entrait avec beaucoup de violence. Partout où cette terre basse n'était point entrecoupée par des eaux intérieures, elle se montrait assez bien boisée ; mais à mesure que nous avancions à l'est, la bordure devenait plus étroite, plus élevée, beaucoup moins couverte d'arbres, puis, l'espace de quelques milles, totalement dénuée de bois et de verdure, et, comme cette partie de la côte située entre la Pointe-Riou et la Pointe-Manby, composée de fragments de roches nues, de différente grandeur, et présentant vis-à-vis le *Mont-Fairweather* le même aspect que le rivage vis-à-vis le *Mont-Saint-Elie.*

La base de la chaîne de hautes montagnes s'approche ensuite graduellement de l'océan ; et au sud du *Cap-Fairweather* (Cap-Beau-Temps) on peut dire qu'elle est baignée par les eaux de la mer. Durant notre navigation le long de la côte, dans le cours de cette journée, nous remarquâmes l'interruption entre les sommets de ces montagnes si éle-

vées, de laquelle parle le capitaine Cook. Elle paraissait comme une plaine de glace ou de neige gelée, allant en pente vers le terrain bas qui forme la bordure, dont la surface uniforme et plane donne l'idée d'une contrée, jadis couverte par les eaux au-delà de l'étendue de notre horizon. Dans ce cas, les eaux auraient passé sur cette partie basse des montagnes, jusqu'à ce que la rigueur du froid en eût arrêté les progrès, et que, par l'accumulation des neiges, se gelant sur cette masse de glace, il se fût formé une barrière qui les eût empêchées de se rendre à la mer. Ce n'est pas là le seul endroit qui nous ait offert un tel aspect, puisqu'en passant devant la baie de glace, dont j'ai parlé à la date du 28 juin, nous vîmes d'autres vallées qui ressemblaient extrêmement à celle-ci; mais elles avaient moins d'étendue, la surface en était moins propre, et quelques-unes même paraissaient très-sales. Cependant, je ne prétends pas assurer que ces plans inclinés de glace ont été formés par le passage des eaux intérieures vers l'océan; car, ce qui combat fortement cette conjecture, leur élévation est de plusieurs centaines de verges au dessus du niveau de la mer, et les glaces sont perpétuelles dans ces climats. Mais la contem-

plation de tout grand phénomène de ce genre, conduit naturellement à des conjectures pour en expliquer l'origine ; et, en hasardant mon opinion, j'ai eu plutôt pour objet de décrire l'aspect des lieux, que d'assigner les causes de l'état où ils se trouvent. Sur les dix heures du soir, nous passâmes à peu près à une demi-lieue du *Cap-Fairweather* qui, selon nos observations, est situé par 58° 50′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 222° 20′ de longitude. On ne peut considérer ce cap comme un promontoire très-apparent. On le voit plus distinctement lorsqu'on se trouve du côté du sud, parce que la terre à l'ouest s'enfonce de quelques milles au nord, et là, forme un coude qui est le point le plus remarquable de la côte à l'est du Cap-Phipps. Il est terminé par une falaise basse et à pic sur une grève de sable, au-devant de laquelle il y a quelques îlots détachés. A huit heures du soir, le *Mont-Saint-Elie* nous restait au nord 73° $\frac{1}{2}$ ouest du compas, et le *Mont-Fairweather* au 10° nord-est. Le premier paraît être situé par 60° 22′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 219° 21′ de longitude, à la distance de 25 milles de la côte de mer la plus proche, qui est celle de la baie de glace. Le dernier gît par 58° 57′ de latitude,

et 222° 47′ de longitude, à neuf milles du rivage.

La brise favorable continuait, le temps était serein ; et la lumière du jour se prolongeant presque dans toute la durée des vingt-quatre heures, nous fûmes en état de nous tenir à cinq milles de la côte, qui de nouveau se montrait bien boisée, et qui, depuis le *Cap-Fairweather*, se dirige au 43° sud-est. Elle est à pic et sans coupures, à l'exception d'une petite ouverture, complétement bornée à peu de distance par des montagnes escarpées et continues, formant une prolongation de la chaîne qui s'étend à l'est. A onze heures du soir, le Mont-Saint-Élie était encore visible, et paraissait toujours très-haut quoique nous en fussions éloignés de cent cinquante milles géographiques. Cependant la vue nous en fut bientôt dérobée par une grosse brume, qui se rassembla sur la côte, et qui, le 7, à quatre heures du matin, devint un brouillard épais, au dessus duquel les sommets des monts les plus voisins paraissaient distinctement, quoique la côte nous fût entièrement cachée. Cette circonstance nous contraignit à serrer le vent pour attendre un moment plus favorable à l'examen

de la côte. Nous le reprîmes à sept heures du matin, et nous fîmes route sur un promontoire élevé et très-remarquable qui est la pointe ouest d'entrée dans *Cross-Sound*, et qu'en l'honneur de lord Spencer, j'ai nommé CAP-SPENCER. Le vent ayant molli, nous prolongeâmes lentement la côte, qui présente un rivage escarpé et boisé, fort dentelé par des anses et des baies, dont la bordure est inégale et montueuse, et aud-evant duquel sont épars jusqu'à la distance d'environ un mille, quelques îlots de roche et des rochers. La latitude observée à midi, fut de 58° 14′, et la longitude de 223° 21′. La partie la plus occidentale de la côte nous restait au 47° nord-ouest du compas. Nous avions, au 6° nord-est, et à peu près à deux milles, le plus extérieur des îlots de roche, au 59° nord-est, le Cap-Spencer, en travers duquel gisent des îlots de roche, qui se prolongent à une demi-lieue, et au 85° sud-est, la partie la plus à l'est de la côte, qui fût alors en vue.

Un peu après midi, nous eûmes la visite de quelques naturels du pays, qui vinrent dans une pirogue, et s'approchèrent sans beaucoup d'hésitation; mais aucun d'eux ne voulut monter à bord, que je n'en eusse ga-

ranti le retour, en envoyant un otage. J'y consentis. Un de nos matelots descendit dans la pirogue, et un Indien monta sur le vaisseau. Je lui fis présent de tous les objets que je crus de son goût, et il demeura quelque temps sur la *Découverte*, où il paraissait rassuré totalement, et fort à son aise. Une brise du sud-ouest, favorable à notre entrée dans *Cross-Sound*, s'étant élevée, je témoignai le desir de voir revenir notre matelot, et je fis signe à l'Indien de retourner dans sa pirogue; mais ses compatriotes parurent avoir envie de retenir leur nouveau compagnon, et nous firent entendre qu'ils voulaient l'emmener au rivage. Ce ne fut qu'après leur avoir fait quelques menaces, leur avoir montré des fusils, et avoir fait des préparatifs pour mettre en mer un canot, qu'on permit à notre matelot de quitter la pirogue, où l'Indien que nous avions à bord se rembarqua sur le champ.

Je ne saurais dire positivement quelles étaient les intentions de ces indigènes; mais, à les juger sur les apparences, je crois qu'elles étaient favorables, car ils se conduisirent avec ordre et décence, et se montrèrent de bonne humeur. Notre matelot ne fut pas plutôt à bord, qu'une peau de loutre de mer et quel-

ques bagatelles lui furent données en présent, par un homme qui paraissait le personnage principal ou le chef de la troupe, et à qui je rendis, avec usure, la valeur de ce qu'il avait donné. Cela fait, ses compatriotes et lui partirent en chantant, et nous nous avançâmes vers *Cross-Sound*, qui est une spacieuse ouverture dans la côte, et qui, comme le capitaine Cook l'observe avec justesse, se divise en plusieurs bras, dont le plus considérable prend la direction du nord. Sur la surface de l'eau, dans le Sound, flottaient beaucoup de petites pièces de glace détachées, et fort dures, que nous prîmes d'abord pour des roches à fleur d'eau. Nous crûmes pendant quelque temps que la navigation de cette entrée serait extrêmement dangereuse et très difficile, vu surtout que 80 et 90 brasses de ligne ne rapportaient point de fond près de ce que nous jugions des écueils. Bientôt nous reconnûmes notre erreur, et j'eus lieu de croire que le Sound est très navigable, et qu'il n'est embarrassé par aucune roche ou par aucune batture, qu'on ne puisse éviter aisément.

Le vent de sud-ouest était trop faible pour nous aider à gagner un mouillage sur l'une ou l'autre rive; et comme il fut, le soir, suivi

d'un calme accompagné d'une brume épaisse, nous fûmes contraints, durant la nuit, de nous laisser aller à l'influence des marées ou des courants, 140 brasses de ligne ne touchant pas le fond. Le 8, à huit heures du matin, le rugissement du ressac, qui brisait sur les rochers, dans la direction de l'est, nous annonça que nous en approchions. La sonde rapportait alors 46 brasses; et, comme en jetant de nouveau le plomb, nous n'en trouvâmes plus que 40, nous ancrâmes à l'instant, sur un fond de vase et de sable.

Sur les dix heures du matin, la brume se dissipa et nous reconnûmes que nous étions sur la côte de l'est, entre deux rochers, distants l'un de l'autre d'environ un mille, et gissant chacun à la même distance à l'ouest de deux pointes de terre, l'une formant la pointe nord, et l'autre la pointe sud d'un havre spacieux, dont l'entrée nous paraissait ne présenter aucun obstacle. Comme ce lieu semblait former un bon mouillage pour les vaisseaux, tandis que les canots iraient reconnaître cette spacieuse entrée, je chargeai M. Whidbey d'examiner le havre, et de choisir une convenable position.

A peu près à midi, le *Chatam* parut à l'entrée du Sound, et je lui envoyai M. Manby

pour l'amener près de la *Découverte*. M. Whidbey revint sur les trois heures de l'après-midi. Il avait trouvé une anse assez commode derrière la terre qui forme la pointe nord du havre, et qui est une petite île. Nous nous y rendîmes sur le champ; et, à l'instant précis où nous levions l'ancre, la hauteur de l'eau diminua de 40 brasses à 11. On sonda ensuite le chenal, mais on ne découvrit aucun danger, l'eau la moins profonde étant de 9 brasses, tout près de l'endroit où il s'en était trouvé 11, et qui était un petit amas de rochers autour duquel la sonde rapportait de 30 à 40 brasses. Bientôt nous atteignîmes l'anse et nous amarrâmes par 14 brasses, fond d'argile dure, à peu près à une encablure de la côte, où le Chatam vint aussi se placer le soir.

Dans le cours de la journée, nous reçûmes la visite de quelques-uns des naturels du pays, qui se conduisirent d'une manière amicale et polie. Nous leur achetâmes quelques poissons et d'assez médiocres peaux de loutres de mer, que nous leur payâmes en vieux habits de toutes sortes, qu'ils préférèrent à du drap en pièce.

Comme nous n'avions encore aperçu qu'im-

parfaitement le Sound, je le parcourus en partie, le 9 au matin, pour déterminer la meilleure manière d'en opérer la reconnaissance. Il me parut qu'elle ne pourrait se faire que par un détachement, et qu'elle serait très-pénible, à raison du nombre infini de grosses pièces de glaces qui flottaient en toutes directions. Je réglai, qu'au lieu de deux, on préparerait, pour ce service, trois embarcations, qui prendraient des vivres pour quinze jours, et seraient sous la direction de M. Whidbey qui, en conséquence, partit le 10, au matin, accompagné de M. Menziez, lequel se proposait de faire des recherches de botanique. Ceux qui demeurèrent à bord s'occupèrent des différents services qu'exigeait la *Découverte*, et l'on brassa de la bière de *Spruce*, qui se trouva très-bonne.

Je rapporterai dans le chapitre suivant, les informations recueillies par M. Puget, pendant la séparation des deux vaisseaux; et l'on verra que j'ai employé la dénomination de *Baie-de-Beering*, au lieu de celle de *Baie-de-l'Amirauté*, dont s'est servi M. Dixon. J'en ai usé ainsi, d'après la conviction que c'est l'endroit où aborda Beering, et pour me conformer aux intentions du capitaine Cook, qui a

voulu que la baie où mouilla Beering en portât le nom. J'avais aussi d'autres raisons que voici :

La carte de M. Dixon, place à l'est de celle dont je parle, une autre baie spacieuse, en travers de la pointe sud-est, de laquelle gît une île, et qu'il nomme *Baie-de-Beering.* En cela MM. Portlock et Dixon ont évidemment suivi la carte du capitaine Cook; car la distance à laquelle ils se tinrent de la côte, la leur fit paraître sous le même point de vue qu'à ce navigateur, qui représente aussi une baie très-étendue à l'ouest de la baie de Beering. J'avais pensé que M. Dixon était le premier européen qui fût entré dans cette baie; mais un examen plus approfondi m'a démontré qu'entre le *Cap-Suckling* et le *Cap-Fairweather*, il n'y a qu'une seule baie; que par conséquent ce doit être celle où Beering a mouillé, et de la reconnaissance de laquelle il chargea son *master, Chitrow.* « Chitrow, « est-il dit dans la relation du voyage de « Beering, par M. Muller, trouva entre quel- « ques îles un ancrage commode et à l'abri « de tous les vents; mais il ne fut pas dans le « cas de s'y arrêter. » Puisque le *Port-Mulgrave* est formé par des îles, que c'est le seul endroit sur la côte entre le *Cap-Hinchinbrouk*

et le *Cap Fairweather*, qui « offre un ancrage commode et à l'abri de tous les vents, » et que la latitude est précisément celle qui a été donnée au mouillage de Beering, comme M. Smyloff le dit au capitaine Cook, à Ounalashka, en octobre 1778, il n'est point du tout probable que Beering ait jeté l'ancre ailleurs, ni que la *Baie-du-Contrôleur et l'île de Kaye*, soient les lieux dont parle Muller ; car des battures les rendent inaccessibles, et elles ne peuvent procurer aucun abri. Cette baie, puisqu'il n'en existe aucune autre dans les limites dont il s'agit, doit être celle que le capitaine Cook avait intention de nommer *Baie de-Beering*, en l'honneur de celui qui l'a découverte le premier, quoique cependant elle ne soit pas située précisément sur le point de la côte où le capitaine Cook la supposait alors, et qu'elle se trouve un peu plus loin dans la direction du nord et de l'ouest. Si les circonstances avaient permis au capitaine Cook d'en approcher un peu plus, certainement il n'eût pas commis cette erreur, et il n'eût pas été si embarrassé de concilier les rapports des découvertes des Russes, dans cette partie de l'Amérique. Tels sont les motifs qui m'ont fait changer la dénomination dont je viens de parler. Quant au *Port-Mul-*

grave, et aux autres parties de la baie, je leur ai conservé les noms que leur a donnés M. Dixon.

CHAPITRE HUITIÈME.

Récit des opérations de M. PUGET, et de la reconnaissance qu'il a faite de la côte, entre *Prince William's-Sound* et *Cross-Sound*, pendant que le *Chatam* fut séparé de la *Découverte*.

LE 11 juin, le *Chatam* se trouva hors de Prince-William's-Sound ; et, arrondissant le *Cap-Hinchinbrouck*, il prolongea la côte est de l'île de ce nom, à la distance d'environ une lieue. Cette côte est irrégulièrement coupée par de petites baies, et prend la direction du 53° nord-est, l'espace d'environ dix-sept milles, jusqu'à la *Pointe-Bentinck*. A peu près à deux milles au sud de cette pointe, commence le bas-fond reconnu par M. Johnstone, et qui s'étend jusqu'à la rive continentale du passage qu'il ne put franchir. Ce bas-fond se dirige à l'est, le long de la côte extérieure du continent, à la distance d'environ cinq milles, sans offrir une seule ouverture. M. Puget le prolongea, en se tenant à près de deux milles des brisans, ayant des sondes de 7 à 9 brasses. A 10 ou 11 milles de la Pointe-Bentinck, le bas-fond, que composait principalement un sable sec et stérile, quoiqu'en

quoiqu'en quelques endroits, il offrît quelque verdure, tournait plus au sud, et s'éloignait davantage de la haute terre, dont la ligne s'étendait plus au nord. Celle du bas-fond se dirigeait à peu près au 41° sud-est. M. Puget la prolongea à la distance d'environ une lieue, le rapport des sondes variant de 4 brasses et demie à 9 brasses. A neuf heures du soir, il avait côtoyé le banc, l'espace de sept ou huit lieues; mais alors la brise favorable ayant été remplacée par des vents variables, qu'accompagnait un temps des plus brumeux, il fut contraint de courir de petites bordées, avec peu de voiles, dans le dessein de recommencer son examen le lendemain matin. La batture, sur aquelle il vit quelques hautes crètes de sable, dont la réunion formait en quelque sorte une chaîne, se prolongeait alors à 3, 6 ou 7 milles de la grande terre qui, en quelques endroits, présente uue côte basse, et, en quelques autres, des falaises à pic. Cette terre paraissait assez bien boisée et semblait offrir de petites coupures derrière le bas-fond; mais la chaîne continue de hautes montagnes couvertes de neige, qui court sur une ligne presque parallèle à celle de la côte, et à peu de distance, annonçait évidemment qu'elles étaient

les bornes de ces coupures; et en outre le banc n'est divisé par aucun chenal qui permît d'approcher. Vers minuit, le vent et le temps furent plus variables ; et, à la fin, il s'éleva une forte brise de l'est, ce qui engagea M. Puget à porter au sud, de peur que ce ne fût l'avant-coureur d'un de ces fâcheux coups de vent de l'est, que nous avions si fréquemment essuyés, et qui avaient si fort retardé nos recherches dans cette région. Mais le 13, au matin, le vent devint étale; et, le temps étant assez fixe, le Chatam se porta de nouveau au nord; et, à quatre heures de l'après-midi, il fut en vue du continent qui présentait une basse côte, laquelle restait du nord-ouest au nord-est du compas. Environ une heure après, la sonde rapporta vingt brasses. Bientôt on vit le bas-fond s'étendre le long de la côte, dont à sept heures du soir, le Chatam se trouvait à peu près à la distance de deux milles; et alors étant sur six brasses, il vira vent devant. La batture forme ici une barrière non-interrompue, le long de la côte qui s'étend du 66° nord-est au 76° sud-ouest du compas, aussi loin [que l'œil peut la découvrir, sous l'un et l'autre point de vue ; et comme le vaisseau n'était pas à plus de deux ou trois lieues au sud-est du point d'où il avait pris le

large la veille au soir, M. Puget ne douta nullement que ce ne fût la continuation du même banc.

La clarté du ciel lui permit de voir distinctement les rivages voisins. Au moment où il vira vent devant, l'île qui gît au nord-ouest de l'Ile-de-Kaye, et qu'il nomma Ile-Wingham, lui restait du 87° nord-est au 81° nord-est du compas. Les deux îlots de roche qui se trouvent en travers de la pointe nord-est de la Baie-du-Contrôleur, que du nom de sir Henry Martin, j'ai nommée Pointe-Martin, laquelle est située par 60° 13′½ de latitude, et 215° 36′ de longitude, se présentaient, l'un au 59° nord-est, et l'autre au 52° nord-est; et au 3° nord-est, il paraissait y avoir une petite ouverture dans la grande terre. Sous ce point de vue, le bas-fond semblait se joindre à la Pointe-Martin, et laisser entre celle-ci et l'Ile-de-Kaye, un passage vers le Cap-Suckling. Pour assurer le fait, M. Puget porta sur cette île, entre laquelle et l'Ile-Wingham, il se proposait de passer; mais comme le vent soufflait fortement du nord-est, il courut de petites bordées durant la nuit; et, le lendemain matin, il vira vent devant, à peu près à une lieue de la Pointe-Martin, qui lui restait au 10° nord-ouest du compas. Entre cette pointe et le vaisseau se

trouvaient et les îlots présentant des rivages en falaises, et la continuation de la batture qu'il avait suivie depuis l'île Hinchinbrouk jusqu'à cette station, la sonde rapportant dix brasses. Cependant il n'en avait pas encore atteint l'extrémité; car il la vit s'étendre vers le sud-est, et empêcher toute communication avec la côte, ce qui le fit douter de la réalité du passage vers le Cap-Suckling. Afin d'éclaircir ce point, M. le Mesurier, un des *Midshipmen*, fut détaché dans le grand canot, tandis que le Chatam gouvernerait vers l'Ile-de-Kaye, à la recherche d'un mouillage et du passage entre cette île et l'Ile-Wingham. Celle-ci a, dans la direction du nord et du sud, environ une lieue de longueur, et à peu près un mille de largeur. Elle est séparée de la pointe nord-ouest de l'Ile-de-Kaye, par un intervalle d'environ une lieue de largeur, qui a l'apparence d'être navigable, et dans lequel la sonde rapporte régulièrement de 20 à 6 brasses, jusqu'à ce que l'on en soit à l'extrémité est, où la profondeur diminue subitement à 3 et à deux brasses et un quart. Cette circonstance contraignit M. Puget à ne pas aller plus loin, avant de connaître mieux le passage; et un canot ayant été détaché à cet effet, on lui rapporta que, d'une île à l'autre, la sonde ne donnoit que de 2 à 3 brasses.

En conséquence, il attendit le retour du grand canot vers la partie nord-ouest de l'Ile-de-Kaye, sur 7 brasses. La côte la plus prochaine, qui étoit une pointe verte et escarpée de cette île, lui restait au 11° sud-ouest, à la distance d'un mille.

M. le Mesurier fut de retour à minuit. Il avait d'abord tourné l'Ile-Wingham par le nord et l'est, où, près des rivages, il avait trouvé de 15 à 10 brasses, dans un chenal étroit formé par la continuation du bas-fond, à la distance d'environ un demi-mille au nord et à l'est de cette même île, d'où il avait gouverné vers la côte nord de l'Ile-de-Kaye, la sonde rapportant de 3 à 5 brasses. A peu de distance, au nord de sa route, il avait vu le bord de la batture entremêlé de bancs de sable paraissant tenir à la grande terre qui, au loin, s'élève en hautes montagnes, et forme l'enceinte de la Baie-du-Contrôleur. Depuis la pointe nord-est de l'Ile-de-Kaye, il s'avança vers deux îlots qui sont à l'est de cette île, vers le Cap-Suckling. A peu de distance de ces îlots, la hauteur de l'eau était de 4 à 4 brasses et demie. M. le Mesurier fit ensuite deux milles dans la direction du nord, ayant de 3 à 6 brasses près du bord de la batture, qui semblait alors se prolonger jus-

qu'au Cap-Suckling. Ce fut là le terme de ses recherches à l'est, et il revint par le passage, entre l'Ile-Wingham et l'Ile-de-Kaye, la sonde rapportant de 4 à 6 brasses, jusqu'à l'endroit où le Chatam s'était arrêté, où il n'en eut pas plus de 2 à 3. Aussi loin que s'était avancé M. le Mesurier, il ne paraissait pas que le navire dût trouver d'obstacles à passer entre les îles et le Cap-Suckling, ce qui, non-seulement aurait, de beaucoup, facilité ses progrès le long de la côte, mais pouvait devenir très-utile à d'autres navigateurs.

Le Chatam l'entreprit le lendemain matin (15 juin), en tournant la côte nord de l'Ile-Wingham, qui présentait le chenal le plus sûr, et en rangeant de près les rivages de cette île, la sonde rapportant de 15 à 17 brasses; mais le vent venant à lui manquer, le flot le poussa à l'est et sur la batture. M. Puget fit sur le champ porter au large une petite ancre. A 11 heures, le vaisseau se remit à flot, et mouilla sur 13 brasses, près de la côte est de l'Ile-Wingham, sans avoir essuyé aucun dommage. C'était à peu près le temps de la plus grande hauteur de la marée, et une brise favorable prévalait de l'est; mais M. Puget ne jugea pas qu'il fût prudent, à l'approche du jusant, de se hasarder dans un

chenal si embarrassé. Ayant résolu de demeurer à l'ancre jusqu'à l'instant de la mer basse, il détacha une seconde fois M. le Mesurier, qui fut chargé d'examiner le passage. A cinq heures du soir, le Chatam était de nouveau sous voile, avec un petit vent d'ouest. Un calme ayant bientôt succédé à ce vent, le vaisseau fut encore porté sur le banc par le flot. Enfin, une légère brise du nord s'étant élevée à propos, il se dégagea promptement, et jeta l'ancre sur 9 brasses, près et à environ un quart de mille de la côte est de l'Ile-Wingham.

M. le Mesurier ne reparut qu'à minuit. Il avait, depuis les îlots de roche, suivi un petit chenal fort embarrassé, qui mène à l'Océan, et dans lequel la profondeur de l'eau s'augmentait graduellement de 4 à 16 brasses. Il avait éprouvé dans ce chenal une très-forte houle venant du sud, et reconnu qu'un lit de roche en forme le fond. Il avait aussi constaté que la batture, sur laquelle la mer brise avec beaucoup de violence, se prolonge absolument jusqu'au Cap-Suckling.

Ayant rempli le principal objet de sa mission, en déterminant la limite continentale jusqu'au Cap-Suckling, et en acquérant la preuve que la côte de la mer depuis l'Ile-

Hinchinbrouk jusqu'à ce cap, est inaccessible, à raison du banc de sable continu, qui s'étend à plusieurs milles de la grande terre et principalement de la Baie-du-Contrôleur, qu'il ferme entièrement à la distance de six lieues du rivage, ou de la terre élevée, M. Puget tourna, le 17 au matin, le côté ouest de l'Ile-Wingham, puis, à l'aide d'une petite brise du nord, il gouverna vers le Cap-Hamond, par un temps variable et sombre.

M. Puget remarquait dans son journal que les Espagnols lui avaient donné comme absolument fermé, le chenal que suivit son canot, et qui fut trouvé navigable pour des vaisseaux. Il observait aussi que, dans la carte de cette côte, par M. Dixon, le banc se prolonge dans la partie sud-ouest de l'Ile-de-Kaye, et que néanmoins le Chatam a navigué sur une grande partie de l'étendue attribuée de la sorte à la batture, sans que la sonde y rapportât moins de 70 brasses. L'effet d'une telle erreur serait d'empêcher les navigateurs de chercher l'excellent abri que fournissent contre les vents de sud-est, l'Ile-de-Wingham et l'Ile-de-Kaye. La première présente sur la côte de l'est, une rade assez bien abritée où il y a un bon ancrage au sud. Il s'en trouve aussi un pareil sur les côtés nord et ouest de

cette île. L'endroit où le Chatam jeta l'ancre, par le travers de l'Ile-de-Kaye, est également très-bien défendu contre les vents dominants. L'équipage fit de vains efforts pour prendre du poisson à la ligne ; mais sur le côté ouest de l'Ile-Wingham, il trouva plus de soixante douzaines d'œufs qui étaient excellents, quoiqu'on les eût pris dans des nids d'oiseaux de mer, et principalement de deux sortes de mouettes, de perroquets de mer, de nigauds et de courlis. On ne vit point de canards, et l'on n'aperçut que deux oies. Les œufs furent ramassés dans les creux des falaises de roches, à pic et hachées qui forment presque partout les rivages de l'île, qui est modérément élevée, bien boisée, et sur le côté est de laquelle il y a deux petits courants d'eau douce. Il ne paraît pas qu'elle soit bien fréquentée par les naturels du pays ; mais M. le Mesurier rencontra près de la pointe nord-est de l'Ile-de-Kaye, un village abandonné. Il décrit le côté nord de cette île comme formé d'une lisière basse et bien boisée, qui offre deux petites baies ou deux anses. Derrière la Baie-du-Contrôleur et le banc qui s'y rattache au nord-ouest, se montre une prolongation des montagnes élevées et couvertes de neige, qui bornent les branches

nord de Prince-William's-Sound; et la rive, où l'on avait cru voir deux petites ouvertures, observée du haut des collines de l'Ile-Wingham, se trouva parfaitement continue. Pendant que le Chatam était mouillé par le travers de cette île, M. Puget détermina la latitude de la pointe nord, à 60° 5′ $\frac{1}{2}$, et la longitude à 215° 46′.

La reconnaissance de la côte continentale à l'est de la *Baie-de-Beering* ayant été faite à une distance plus considérable de la côte par le *Chatam* que par la *Découverte*, et d'ailleurs les remarques de M. Puget n'ajoutant rien aux miennes, je passe au résultat de ses opérations après son arrivée dans la Baie-de-Beering.

Le *Chatam* se trouva, le 26 juin au soir, en travers de la *Pointe-Manby*. L'eau était extrêmement décolorée à quatre milles de la côte, quoiqu'on ne pût toucher le fond avec le petit plomb de sonde, et qu'on ne vît ni clapotage, ni aucun autre indice de bas-fond ou d'écueil caché. Nous avions fait à bord de la Découverte, et en plusieurs occasions, à l'est du Cap-Suckling, de pareilles remarques; et j'en avais conclu que le changement de couleur des vagues est causé par les eaux que produit la fonte de la glace et

des neiges sur les flancs des montagnes, à cette saison de l'année. L'écoulement ayant lieu sur la basse lisière qui est au bord de la mer, les eaux s'imprègnent de particules du sol, qui, se trouvant spécifiquement plus légères que l'eau de la mer sur laquelle elles nagent, occasionnent l'espèce de phénomène dont il s'agit. M. Puget passant à peu près à huit heures du soir, le long des rivages nord de la Baie-de-Beering, entendit un coup de canon venant de terre ; et bientôt il vit paraître cinq Indiens du Kodiak, qui arrivèrent dans une pirogue de peaux, et annoncèrent qu'il y avait sur la côte neuf Russes, qui les avaient chargés d'une lettre adressée en Anglais au commandant de la *Découverte* ou du *Chatam*. Cette lettre datée du 13 juin, était de M. Shields, le constructeur anglais au service Russe, à Blying-Sound.

Ayant appris que nos vaisseaux avaient essuyé plusieurs accidents, et que je desirais trouver un lieu convenable pour échouer la Découverte, M. Shields assurait que nulle part cette opération ne se ferait mieux qu'à Blying-Sound, et il offrait, de la manière la plus cordiale et la plus honnête, toute l'assistance qui était en son pouvoir, ainsi que ses ouvriers et tout ce que pourraient fournir

les magasins de sa compagnie. Il regrettait beaucoup de n'avoir su qu'après notre départ que la Découverte était dans son voisinage, et il remarquait, dans sa lettre, qu'il n'avait pas écrit quatre mots d'anglais depuis quatre ans; mais elle n'annonçait pas moins son intelligence que la bonté de son cœur, et elle manifestait au plus haut degré son attachement à sa patrie, au gouvernement et aux lois. Je ne prétends pas dire que ces sentiments soient plus communs chez nos compatriotes que chez les autres peuples; mais ils existaient bien réellement et dans toute leur force, dans le cœur de M. Shields et des quatre Anglais, qui étaient avec lui, et qui envoyèrent aussi quelques mots d'écrit, par lesquels ils demandaient avec instance des nouvelles de la santé de sa majesté et de la prospérité de la vieille Angleterre.

A cette lecture, je regrettai profondément, ainsi que le commandant du Chatam, de n'avoir pas rencontré M. Shields, qui nous aurait probablement donné d'utiles renseignements.

M. Puget fit inviter les Russes à venir le voir, et continua sa route le long de la côte, qui, depuis la Pointe-Manby, se dirige d'abord au 85° nord-est, l'espace de deux lieues, puis au 63° nord-est, huit milles plus loin.

Ici, en se repliant, elle forme une petite baie, au nord-nord-est de laquelle gît une île basse d'environ deux milles de longueur. De-là, elle s'étend plus à l'est, vers une ouverture, formée par deux pointes escarpées, séparées l'une de l'autre par un intervalle d'une demi-lieue à peu près est et ouest. La plus orientale de ces pointes, à laquelle M. Puget a donné le nom de POINTE-LATOUCHE est située par 59° 51′ de latitude et 220° 44′ ½ de longitude. Les rivages présentent une lisière basse, s'étendant du pied des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ils sont presque en ligne directe et sans coupures, et étaient bordés par de la glace, ou de la neige gelée. Il y en avait aussi en grande abondance dans l'ouverture dont j'ai parlé ci-dessus, et qui reçut le nom de DIGGES'S-SOUND (*Rade-de-Digges*). Le 27, au matin, le temps n'étant pas favorable à la reconnaissance de la côte par le vaisseau, M. Puget détacha un canot pour continuer cet examen, et bientôt après il vit paraître, au sud, un grand nombre de pirogues, qui lui causèrent quelque inquiétude; car les habitants de la baie ont la réputation d'être perfides et barbares. Ses craintes se dissipèrent à la vue du russe Portoff, qui lui apprit que ces pirogues lui appartenaient,

et qu'elles étaient occupées à pêcher pour ses amis les Anglais. En effet, au bout de quelque temps elles apportèrent une grande quantité d'excellents flets. Elles contenaient une troupe nombreuse d'Indiens du Kodiak et de l'Entrée-de-Cook, plusieurs desquels étaient de nos amis ; mais il n'y en avait pas un seul de la baie. Portoff dit qu'il avait quitté cette Entrée, un mois ou cinq semaines auparavant, avec sept cents pirogues de peaux, portant à peu près quatorze cents Indiens du Kodiak et de l'Entrée-de-Cook, et neuf Russes, les uns et les autres sous ses ordres, et allant à une expédition pour se procurer des peaux de loutres de mer et d'autres fourrures. Toute sa flottille était rassemblée dans la baie. Elle avait rangé la côte de près ; et, dans une baie de petit fond, éloignée à peu près de huit lieues à l'est du Cap-Suckling, et de laquelle j'ai parlé à la date du 27 juin au matin, les pirogues s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, à laquelle les Indiens donnent le nom de *Rica-Malo-Unala*. L'entrée en est obstruée par une barre sur laquelle, par les vents d'est, la mer brise avec une grande violence, et qui, lorsque le temps est beau, n'est navigable que pour des canots ; mais derrière la barre, la profondeur s'accroît sur un es-

pace peu considérable. Après avoir quitté cette rivière, dont la source paraît être près des montagnes, la flottille en atteignit une seconde, quelques lieues plus à l'est, et qui est probablement l'ouverture dont j'ai fait mention à la date du 27 juin, à midi. Elle est également obstruée par une barre, au-delà de laquelle la profondeur est moindre, et on la nomme *Riko-Bolshe-Unala*. Là, Portoff rencontra cinquante ou soixante naturels du pays, lesquels assassinèrent un des Russes, qui était endormi à quelque distance de ses camarades. Il s'ensuivit une escarmouche dans laquelle cinq ou six de ces Indiens furent tués, et leur chef fait prisonnier. Après son départ de ce lieu, Portoff s'était arrêté à l'embouchure d'une autre petite rivière, sur la côte est de la baie de glace, d'où, environ quatorze jours avant l'arrivée du Chatam, il s'était porté avec toute sa troupe dans la baie où il trouva M. Puget. Il ajouta qu'au sud-quart-d'ouest du compas, à la distance de 63 milles, et près d'un lieu qu'il appela *Leda-Unala*, il y avait une très-dangereuse batture de roche, d'environ quinze milles de longueur. M. Puget jugea qu'elle est placée près de la pointe que j'ai nommée Pointe-Riou. Portoff lui-même avait été sur ce bas-fond pour y prendre des loutres de

mer, et il en attribua la découverte à une galiote russe qui avait eu, quelques années auparavant, le malheur d'y faire naufrage. Deux hommes de l'équipage avaient péri, et le reste s'était sauvé en canots. Depuis, on y est allé tous les ans, pour y tuer des loutres de mer; et Portoff comptait s'y arrêter en retournant à l'Entrée-de-Cook.

Les Espagnols m'informèrent aussi qu'il existe dans ce voisinage une roche très-dangereuse au 41° sud-est du Cap-Suckling, à la distance de 26 lieues, et qu'ils nomment *Roca-Pamplona*. Lorsqu'elle fut retracée sur nos cartes, elle parut située au 77° sud-est, à huit milles de l'écueil de roche décrit par Portoff. On peut en inférer que ce Russe et les Espagnols parlent du même bas-fond, quoique les derniers ne lui donnent pas une si considérable étendue que le premier. Il est, sans contredit, très-dangereusement situé pour la navigation sur cette côte; et il est possible qu'il ait été fatal au compagnon de voyage de M. Méares, à M. Tipping, dont on n'a eu aucune nouvelle depuis qu'il est parti, avec son vaisseau, de Prince-William's-Sound, en 1786.

Il paraît que les Russes, en navigant le long de cette côte, font très-peu d'usage de la boussole

boussole, même aux environs de l'écueil dont je viens de parler. Ils prennent leur point de départ de quelque endroit particulier de la côte, règlent leur marche sur la vue de la terre, et ne manquent jamais de donner sur quelque partie de la batture, ce qui semble prouver qu'elle est très-étendue.

Portoff dit aussi qu'une petite rivière, comme celle de *Riko-Malo-Unala*, débouche sur le même bas-fond, dans la partie nord-ouest de la Baie-du-Contrôleur. J'en avais appris autant de M. Symloff; mais j'avais laissé le fait à vérifier par le Chatam.

Dans la matinée, il y eut un calme avec des ondées de pluie, accompagnées d'une houle du sud-ouest. A midi, la Pointe-Latouche restait à M. Puget, au 34° nord-ouest du compas, à une lieue et demie de distance. Il avait au 45° nord-est, et à deux milles, la côte la plus proche; et, au 78° sud-est, une ouverture dans une côte basse, laquelle commence à peu près à une lieue de la Pointe-Latouche, et se dirige au 14° sud-est. Un peu après midi, le canot envoyé à la reconnaissance de *Digges's-Sound*, revint, et M. Puget apprit que cette rade était fermée de l'une à l'autre rive par une masse solide de glace, derrière laquelle une petite entrée

semblait s'étendre au 55° nord-est, l'espace d'environ une lieue. La profondeur de l'eau est considérable à l'entrée de l'ouverture, sur le côté nord-est de laquelle se trouve une baie qui offre un bon mouillage, mais dont les environs présentent un aspect affreux, à raison du voisinage des glaces, qui cependant n'empêchaient pas la végétation d'être fort avancée.

Depuis la Pointe-Manby, jusqu'à cette station, les sondes rapportèrent d'abord de 60 à 40 brasses, puis de 35 à 20, et de 13 à 30. Digges's-Sound était la seule partie de la baie, qui parût offrir quelque navigation intérieure, et encore cette navigation doit-elle être fort bornée par la chaîne non interrompue de hautes montagnes couvertes de neige, qui s'étend le long de la côte, à peu de distance du bord de la mer. M. Puget se porta ensuite vers l'ouverture, dans la basse terre; mais comme le vent était variable et contraire à la marche du navire, un canot fut détaché pour continuer l'examen de la côte, qui, depuis la Pointe-Latouche se montra sans coupures et dégagée de glaces. On reconnut que cette ouverture est formée par une île, d'environ deux milles de longueur, dans la direction du 50° sud-est et du 50° nord-ouest,

de près d'un mille de largeur, et située à la distance d'environ un demi-mille de la grande terre. A l'opposite de la partie sud de cette île, nommée par M. Puget ILE-DE-KNIGHT, se trouve *l'Anse-d'Eléonore*, qui est à l'extrémité orientale de la Baie-de-Beering, et gît par 59° 44′ de latitude, et 220° 51′ de longitude. Un passage navigable règne à l'entour de cette île, à un demi-mille de la pointe ouest de laquelle il y a quelques rochers; et, entre la côte nord-est et la grande terre, il se trouve un îlot. Depuis l'Anse-d'Éléonore, la côte se dirige au 30° sud-ouest, l'espace d'environ six milles, jusqu'à la pointe est d'un chenal qui mène au sud-ouest, entre le continent et quelques îles, qui en sont par le travers. M. Puget dit que ce chenal conduit le long de la côte de la terre principale, jusqu'à la Pointe-Mulgrave. Au cas où on l'eût trouvé navigable, la reconnaissance de la baie eût été complète, et le vaisseau se fût porté au lieu de notre rendez-vous, que l'on supposait n'être pas à une grande distance. Cinquante pirogues de la flottille de Portoff s'approchèrent en cet instant du canot, et les Indiens échangèrent contre des chemises, des bas, des cravattes et d'autres parties de l'habillement des officiers, qui s'en défirent sans peine,

des objets de curiosité, tels que des arcs, des flèches, des dards, des javelines, des harpons de pêche, des chemises de boyaux de baleine, et quelques ouvrages à l'aiguille, très-curieux. Quoique fort éloignés de leur habitation, ils étaient bien pourvus de ces articles pour lesquels ils avaient espéré trouver un marché avantageux. Ils montrèrent de la finesse, et parurent entendre fort bien leurs affaires, cependant ils traitèrent avec beaucoup de confiance et d'honnêteté.

Sur ces entrefaites, deux Indiens de la baie visitèrent le Chatam ; et après avoir, selon la coutume, chanté une chanson, ils montèrent à bord sans hésiter. Quelques présents consistant en fer, en miroirs et en plusieurs autres bagatelles, les mirent parfaitement à l'aise. Ils examinèrent tous les meubles avec la plus minutieuse attention.

Dans la soirée, les Indiens de l'Entrée-de-Cook et du Kodiak, eurent achevé leurs échanges. Portoff, après avoir distribué quelques pincées de tabac aux uns, et en avoir rempli la boîte des autres, sépara toute sa troupe en trois divisions, qu'il envoya à la recherche des loutres de mer. Tous partirent en montrant beaucoup de bonne humeur; et Portoff demeura sur le Chatam, où bientôt il fut re-

joint par ses compatriotes, et par l'autre détachement de ses Indiens.

Dans la matinée du 28, le Chatam entra dans le chenal dont j'ai parlé ci-dessus (un canot avait été envoyé en avant pour continuer la reconnaissance de la côte continentale). La sonde rapportait 30 brasses. Lorsqu'il se fut avancé à quelque distance, M. Puget trouva que le chenal se réunit à un passage, qui prend un cours sinueux entre les îles à l'ouest, et qu'embarrassent plusieurs roches et de grosses pierres détachées, semblables à celles dont j'ai parlé, en décrivant l'Entrée-de-Cook.

Il fut constaté que le chenal qui s'étend le long de la côte du continent, n'a pas plus de cinquante verges de largeur, presque à l'instant de la mer haute. Sur un petit espace, la profondeur n'est que de 15 pieds, puis elle est bientôt de 10 brasses. Cette partie étroite et de petit fond fut examinée soigneusement. La profondeur augmenta jusqu'à 17 brasses, lorsque le Port-Mulgrave fut en vue, la Pointe-Turner restant au 33° sud-ouest. Le nombre des naturels de la baie se montaient alors à dix, et ils paraissaient être amis des Indiens du Kodiak. L'un des premiers s'efforça, par des signes et par des

paroles, de faire entendre qu'il était de toute impossibilité que le vaisseau suivît ce passage étroit ; cependant il se trompait, car en tenant le milieu du chenal ; nulle part on ne trouva moins de trois brasses. Ce passage d'environ 600 verges de longueur, s'étend depuis l'entrée du chenal au 60° sud-ouest, et à deux milles. Dans cet espace, la côte du continent offre une petite baie, et prend, au sud de la partie la plus étroite, une direction plus sud. Elle est précédée de quelques îlots et de rochers ; et la côte ouest du chenal est très-coupée. A peu près à une lieue de l'endroit où il se resserre le plus, la profondeur continue d'être de 17 à 12 brasses, jusqu'à une batture qui gît à travers le passage. M. Johnstone avait eu connaissance de ce banc dans un premier voyage. Un canot détaché pour en reconnaître la partie la plus profonde, fut à peine à une faible distance, que tout-à-coup la sonde ne donna plus que cinq brasses et qu'immédiatement le vaisseau toucha. Le grand canot qui était entre les îles, fut rappelé sur le champ, et l'on s'occupa du soin de relever le Chatam ; mais comme c'était l'instant de la marée tombante, on ne put y réussir.

Les naturels du pays reparurent en cet

endroit, et apportèrent d'excellent saumon. Ils paraissaient triompher de voir que les informations qu'ils avaient données semblaient exactes ; mais M. Puget voulut faire une nouvelle tentative.

La mer devait être basse, à huit heures du soir, et elle n'était pas tombée de plus de six pieds depuis que le Chatam avait touché. La marée montante étant venue plus tôt qu'on ne l'attendait, le vaisseau fut à flot, à onze heures du soir, sur 13 brasses, sans qu'il parut avoir éprouvé le moindre dommage. Le Chatam demeura stationnaire pendant la nuit, qui fut sombre, et accompagnée de pluie et d'un vent frais de l'est. Le 29, au matin, l'èbe étant tombée de cinq pieds plus bas que la veille au soir, M. Puget eut la facilité de voir les bas-fonds dont il était entouré, et qui, en beaucoup d'endroits, étaient à sec, ainsi que deux grandes roches, entre lesquelles le vaisseau avait touché ; et s'il eût gouverné seulement de quelques verges plus à droite, ou plus à gauche, il est très-probable qu'il y serait resté, ce qui l'eût mis fortement en danger de chavirer. A peu près à la fin du jusant, un canot fut envoyé pour examiner deux endroits de la barre, où il y avait de l'eau. Quoiqu'ils fussent étroits, on

les trouva d'une profondeur suffisante, et sans aucun danger, pourvu que l'on traçât la ligne du passage par des bouées, ce qui fut fait à l'instant; et, à mi-flot le Chatam suivit cette route, n'ayant pas moins de 3 brasses, qui bientôt s'accrurent jusqu'à 15. Lorsque M. Puget approcha des bas-fonds, indiqués, sur la carte de M. Dixon, au nord-est de la Pointe-Turner, qui est une bande de terre étroite et à pic, formant la pointe sud-est de l'île qui garantit le Port-Mulgrave de la fureur des vagues, la sonde ne rapporta bientôt plus que 4 brasses et même 3 et demie; mais en passant à l'ouest du plus méridional de ces bas-fonds, on trouva un bon chenal que traversa le Chatam, qui, à peu près à midi, mouilla dans le Port-Mulgrave sur 12 brasses, fond d'argile dure. La Pointe-Turner lui restait au 32° sud-est du compas, les bas-fonds, dont je viens de parler, du 65° sud au 80° sud-est, le Mont-Saint-Élie au 69° nord-ouest. Le rivage sud, le plus proche, était à trois encablures, et les bas-fonds, à peu près à la même distance.

La rive continentale de cet étroit passage ayant été en partie examinée par le canot, il fut détaché de nouveau pour en achever la reconnaissance jusqu'au Cap-Phipps, qui forme

la pointe est de la Baie-de-Beering. Il paraît que, depuis la partie la plus resserrée, cette rive court au 28° sud-ouest, l'espace d'une lieue, qu'elle est dentelée par de petites baies ou des anses, et qu'il y a plusieurs îlots près de la côte. A peu de distance d'une pointe qui gît au 86° nord-est de la Pointe-Turner, à environ une lieue, la grande terre se dirige d'abord au sud, puis à l'ouest et au nord-ouest, et forme une baie arrondie, d'environ quatre milles de largeur jusqu'à la *Pointe-Phipps* qui, selon nos observations, est située à 59° 33′ de latitude, et 220° 29′ de longitude, la Pointe-Turner restant au 77° sud-est, à la distance de deux milles. A peu près à la même distance, en dedans du Cap-Phipps, il y a dans les terres basses, une petite ouverture qui n'est accessible que pour des canots, et près de laquelle se trouvait un village abandonné, selon toute apparence depuis très-peu de temps. On n'aperçut aucun habitant; mais on vit une cinquantaine de chiens qui poussaient d'horribles hurlements. Cette circonstance fit penser que l'arrivée de Portoff et de ses Indiens avait déterminé les naturels du pays à quitter leurs habitations, et à se retirer dans les bois, ou plus loin sur la côte à l'est. M. Puget jugea la chose vrai-

semblable, d'après la description de Portoff, qui représente cette peuplade comme une réunion d'hommes perfides et barbares, contre lesquels sa troupe, quoique nombreuse se tenait continuellement sur ses gardes. Il présuma aussi qu'antérieurement, les Russes avaient fait usage de moyens violents pour forcer les habitants de cette baie, à commercer avec eux. Néanmoins Portoff le niait positivement, et assurait qu'il n'y avait eu aucune escarmouche entre eux et les Russes. Selon lui, il n'y avait alors qu'une trentaine d'habitants, quoique M. Dixon, en porte le nombre à soixante et dix. M. Johnstone qui visita cette baie, l'année suivante, dit qu'il en trouva cent cinquante de l'un et de l'autre sexe, et de tout âge. Cette différence de nombre peut provenir de la vie errante, que mènent la plupart des naturels du nord-ouest de l'Amérique, surtout en été, saison pendant laquelle ils font des courses, à l'effet d'amasser du poisson et d'autres provisions pour l'hiver. Au reste, nous avons eu depuis la preuve que ces rivages ne sont pas si habités qu'on l'a supposé; et, en conséquence, le rapport de Portoff est probablement le plus exact.

Portoff n'était point à cet instant sur le Chatam; et M. Puget fut un peu surpris d'en re-

cevoir un message, par lequel il demandait si l'on n'avait pas perdu à bord, une chaîne de montre et des cachets en or, parce que le chef indien prisonnier, à qui l'on avait permis de passer la nuit dans la chambre des officiers, avait montré ces bijoux, qu'il prétendait avoir reçus de M. Puget, qui jusqu'alors avait ignoré qu'il eût fait cette perte. Le messager, instruit du vol, répondit que Portoff le rapporterait le lendemain matin (le 30), ce que fit réellement celui-ci, qui annonça en même temps que, le 28 au soir, pendant qu'il se trouvait avec toute sa troupe sur une des petites îles du Port-Mulgrave, il avait été fort étonné de recevoir la visite d'une cinquantaine de naturels du pays, et que, malgré la supériorité du nombre de ses gens, il avait si peu de confiance dans le courage des Indiens du Kodiak et de l'Entrée-de-Cook, qu'il avait été fort inquiet tout le temps qu'avait duré cette dangereuse visite. Il ajoutait qu'il était déterminé à s'en retourner au Kodiak, aussitôt que le Chatam quitterait la baie, et qu'en attendant, il se proposait de se porter avec toute sa flottille, à la Pointe-Turner, ce qu'il effectua le 1.er juillet.

Le soir, le Chatam était prêt à mettre en mer; mais M. Puget s'attendant continuelle-

ment à voir la Découverte, jugea plus convenable de rester stationnaire jusqu'au lendemain matin. Ses conjectures se vérifièrent, et il m'envoya M. Manby, comme je l'ai déja dit; mais ne me voyant pas paraître, il pensa que je me rendais au Port-Mulgrave, et il demeura à l'ancre.

Dans l'après-midi, M. Puget alla sur la Pointe-Turner visiter le camp des Russes qu'il trouva en bon état. Portoff avait une petite tente de toile de Russie, qui paraissait destinée à son seul usage, et servir de dépôt pour les armes à feu, les munitions et les articles de quelque valeur. Tout auprès, on avait construit, à la manière des Indiens, une hutte pour les autres Russes. Le chef captif et sa famille, ainsi que le reste de la troupe, étaient postés de telle sorte qu'il n'y avait aucune surprise à craindre de leur part. Leurs javelines, dont la pointe était semblable à celle d'une hallebarde, étaient placées près de chaque habitation; et les dagues, de même que les autres armes, étaient également bien disposées. Chacune des habitations était formée par deux pirogues, posées sur le bord, et à quatre pieds de distance l'une de l'autre; et les pagayes soutenaient, au dessus, d'épaisses fourrures d'animaux de terre, qui garantis-

saient bien de l'inclémence du temps. Cette sorte de hutte, quoique basse, était assez logeable, et l'aire en était couverte par une natte, sur laquelle on avait étendu de l'herbe sèche, fort propre. Quelques Indiens du Kodiak ayant, au moment même, apporté sur le rivage des peaux de loutres de mer, fournirent à M. Puget l'occasion de voir la manière dont ils préparent ces peaux, laquelle diffère essentiellement de celle des autres habitants de la côte, en la possession de qui l'on trouva cette sorte de fourrure. Ils les enlevèrent, sans aucune incision, soit au dos, soit au ventre, puis ils les suspendirent pour les faire sécher; mais on ne put savoir si l'on a recours à quelque autre procédé avant de les mettre en vente. Les Indiens trouvent très-délicate la chair de la loutre de mer. Tandis que quelques-uns d'entre eux étaient occupés à détacher la peau, d'autres, en grand nombre, entourant l'animal, en faisaient découler l'huile ou la graisse, en enfonçant leurs couteaux dans la chair, qu'ensuite ils dévoraient toute crue. Ce qu'ils ne mangèrent pas à l'instant, ils le firent cuire avec des végétaux sauvages, qu'ils se procurèrent en quantité dans les bois, et toute la troupe fit un excellent repas. Ils conservèrent, avec le plus grand

soin, les os de la loutre, ainsi que ceux de plusieurs autres animaux amphibies; mais M. Puget ne put apprendre quel était l'usage auquel ils les destinaient. Ceux des Indiens qui n'étaient pas employés comme on vient de le dire, travaillaient, avec beaucoup d'adresse, à des ouvrages qu'ils espéraient vendre à leurs amis les Anglais.

Dans la soirée, les pirogues qui nous avaient amené M. Manby, revinrent sans lui; et, comme elles n'apportaient ni lettre ni message, M. Puget en conclut que la Découverte se rendait au Port-Mulgrave. Le lendemain matin, une troupe nombreuse de naturels du pays, ayant débarqué sur la côte sud de la grande terre, vis-à-vis de la Pointe-Turner, répandit l'alarme dans le camp des Russes, où l'on se mit aussitôt sur la défensive. En même temps, le chef prisonnier fut envoyé vers les nouveaux-venus, pour opérer un accommodement et rétablir la bonne intelligence. Plusieurs messages eurent lieu; mais il n'y eut aucune entrevue, durant toute la journée, qui fut très-désagréable, le vent de l'est ayant été très-violent. Une grande pirogue de bois arriva le 4, dès le matin, portant douze Indiens, qui visitèrent le camp commandé par les Russes. Ils furent d'abord

accueillis au rivage, par une chanson des Indiens du Kodiak, auxquels ils répondirent de la même manière. Il s'établit ensuite une conférence, dans laquelle le chef des naturels du pays employa toute son éloquence à désigner l'étendue de leur territoire, et à faire sentir l'injustice des Russes, qui tuaient leurs loutres, et en emportaient les peaux, sans leur donner aucun dédommagement. Après avoir fait avec beaucoup de force l'énumération de leurs griefs, le chef envoya à Portoff une peau de loutre de mer, et ce présent ayant été accepté, les deux partis poussèrent un grand cri, puis une chanson termina le cérémonial. Les naturels du pays débarquèrent ensuite; ayant été conduits au camp, ils y furent reçus de la manière la plus amicale, et le chef dépêcha sa pirogue, pour en donner avis au reste de ses gens, qui bientôt se rendirent à la Pointe-Turner. Après avoir aussi chanté et dansé, ils mirent pied à terre, au nombre d'environ cinquante. Ils avaient six mousquets en très-bon état, et chacun d'eux portait une grande dague de fer, suspendue au cou, de manière à pouvoir s'en servir sur le champ.

Portoff n'avait aucune confiance en leurs témoignages d'amitié, et leur troupe lui cau-

sait de vives alarmes pour la sureté de ceux qui étaient sous ses ordres, vu surtout que les premiers s'étaient logés à peu de distance du camp. Quoiqu'il eût avec lui plus de neuf cents hommes, et que les naturels de la baie ne fussent pas plus de soixante et dix, y compris quelques femmes et des enfants, il redoutait infiniment une attaque ; car il paraissait persuadé que la plus grande partie de ses Kodiaques ne pourraient soutenir le choc de leurs audacieux adversaires.

M. Puget l'assura qu'aussi longtemps que le Chatam demeurerait à portée, il lui donnerait tous les secours qui seraient en son pouvoir, et qu'il emploierait tous ses efforts, à concilier aux Russes l'affection des naturels du pays. Portoff donna à ceux-ci des grains de verre bleu, petits et gros, des feuilles de cuivre et des brasselets de même métal. Ces présents produisirent un très-bon effet ; le chef et ses gens parurent fort satisfaits ; et bientôt après ils se retirèrent. Les Russes n'avaient point apporté d'articles d'échange d'autre espèce que les bagatelles qu'ils venaient de distribuer ; et il paraissait même qu'ils n'étaient pas en état d'acheter des fourrures, des tribus ou des peuplades plus au sud-est de cette côte ; mais le commerce avec

les

les habitants du nord-ouest de l'Amérique, à l'est de Prince-William's-Sound, ne semble pas être l'objet de leurs expéditions.

Assez tard, dans la soirée, Portoff dit à M. Puget que la *Découverte* doublait la pointe. Le Chatam tira immédiatement un coup de canon, et M. Johnstone fut détaché dans le grand canot; mais bientôt le vaisseau sous voiles parut comme une galiote que l'on supposa russe jusqu'au retour de M. Johnstone, qui revint à quatre heures du matin, et annonça que c'était le *Jackal*, qui avait jeté l'ancre près de la Pointe-Turner, et dont le commandant lui dit que, la veille au soir, il avait été séparé de la Découverte.

M. Puget ne recevant de moi ni lettre ni message, supposa que je retournerais au Port-Mulgrave. Le 5 au matin, les naturels de la baie quittèrent ce port, et laissèrent les Russes paisibles possesseurs de la Pointe-Turner. Avant leur départ, leur nombre s'était accru par degrés jusqu'à cent et plus. Les différents chefs vinrent voir M. Puget, qui leur fit des présents qu'ils considérèrent comme très-précieux, et qu'ils acceptèrent avec reconnaissance. Il rapporte aussi que lorsque la bonne intelligence fut établie entre ces

deux troupes d'Indiens, ils se donnèrent des fêtes dans lesquelles ils chantèrent et dansèrent, selon les différentes coutumes de chaque tribu.

Une jolie brise du nord-ouest s'étant élevée à peu près à midi, le *Chatam* quitta le Port-Mulgrave. M. Puget s'y était procuré d'assez bons rafraîchissements. Les rivages lui fournirent en abondance d'excellent céleri sauvage, et il fut redevable à Portoff, d'une grande quantité de poissons, surtout de l'espèce du flet, de quelques morues et de quelques saumons. C'était tout ce que cet estimable Russe pouvait offrir, mais il le donna de la manière la plus obligeante et la plus désintéressée. Il accepta en retour de légers présents; et il se chargea de quelques livres pour M. Shields M. Puget lui remit aussi pour M. Berrenoff une lettre dans laquelle il parlait en termes convenables de la conduite honnête de celui qui en était le porteur.

L'élévation et l'abaissement de la marée au *Port-Mulgrave* sont d'environ neuf pieds; et la mer est haute 30′ après le passage de la lune au méridien. On y trouve entre des basfonds, un bon mouillage, sur 8 et 14 brasses, fond net et de bonne tenue. M. Puget a re-

marqué beaucoup de roches, à peu près à fleur d'eau, entre la Pointe-Manby et les îles qui forment ce port, dont l'entrée par le sud-est est libre d'obstacles et de dangers.

Le Chatam ne regagna la haute mer, avec un vent d'ouest, qu'à huit heures du soir, et M. Puget fit gouverner sur *Cross - Sound.* Lorsqu'il approcha du Cap-Spencer, une douzaine de naturels du pays visitèrent le brig, et aucun d'entre eux ne voulut venir à bord qu'on ne leur eût envoyé un otage. Cette condition remplie, le chef monta sur le vaisseau, et l'on acheta une grande quantité de flets pour du fer. Tant que durèrent les échanges, il parut fort à son aise, mais lorsqu'il fut question de faire revenir le matelot, l'Indien regagna sa pirogue. Cette excessive défiance, qui n'entre pas dans le caractère général des naturels du nord-ouest de l'Amérique, n'est pas facile à expliquer, à moins de supposer, ce qui n'est que trop probable, que quelques navigateurs civilisés, les auront mis dans le cas d'avoir recours à cette précaution.

M. Puget prit aussi des glaces pour des roches, et vira de bord, afin de ne pas s'en approcher. Ayant reconnu sa méprise, il nous rejoignit bientôt, ainsi que je l'ai déja dit.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Nos opérations dans *Cross-Sound*. — Nous remettons en mer. — Excursions en canots. — Description du *Port-Althorp* et de *Cross-Sound*.

QUOIQUE durant la nuit et au matin, le temps eût été fort pluvieux, il nous arriva sept ou huit pirogues contenant des naturels du pays, hommes, femmes et enfants. Il nous parut qu'ils s'étaient établis sur l'une des deux petites branches de cette anse, afin d'être plus à portée de nous. Leur nombre s'accrut ensuite à tel point, que fréquemment il s'en trouvait plus de cent à l'entour des vaisseaux. Ils nous fournirent une grande quantité de flets et de saumons. Ceux-ci étaient d'une qualité fort inférieure, et n'avaient que peu ou point de goût. Nos Indiens se défirent aussi de quelques peaux de loutres de mer. Ils se conduisirent très-honnêtement en tout, et se montrèrent enjoués et francs. Cependant aucun d'entre eux ne voulut se remettre

en notre pouvoir à bord, quoique sur le rivage ils fussent affables et familiers.

Depuis notre arrivée sur la côte, l'état de ma santé ne m'avait pas permis de faire une seule excursion en canot; mais comme cette grande ouverture paraissait très-coupée, il était infiniment probable que M. Whidbey serait conduit très-loin en cherchant à déterminer la ligne du continent, et qu'ainsi, il ne pourrait examiner les différentes îles qui semblent la précéder et former les bornes extérieures de ce Sound. D'ailleurs, me croyant assez bien rétabli pour me livrer à ce travail, je descendis dans un canot, le 4 au matin; mais, à midi, je fus contraint de retourner au vaisseau, saisi d'une douleur violente qui se termina par une colique bilieuse, laquelle me fit garder ma chambre plusieurs jours.

Pendant mon absence, on avait aperçu au large une voile, que l'on avait prise pour le *Jackal;* et, à mon retour je détachai un canot pour offrir à ce vaisseau tous les secours dont il pourrait avoir besoin. A trois heures du matin (le 15), notre embarcation revint. Le navire qu'elle avait trouvé, était le brig l'*Arthur*, commandé par un M. Barber, parti du Bengale, et, en dernier lieu, venant du

Port-Jackson. A midi, il jeta l'ancre dans le port, en travers de l'île, formant le côté ouest, et au sud de notre mouillage. Les Indiens s'empressaient, comme de coutume, à faire des échanges autour des vaisseaux; mais, à l'arrivée de l'Arthur, je jugeai convenable de défendre à nos deux équipages d'acheter des fourrures.

Le mauvais temps continuait presque sans aucune variation, et le vent soufflait avec force de l'est. Le 18 après midi, les communications amicales avec les Indiens furent en quelque sorte interrompues, l'un d'entre eux ayant été pris à voler une des chaînes du gouvernail. Quelques coups de fusil, tirés pour faire rendre le vol, n'ayant pas produit cet effet, la chaloupe fut détachée à la poursuite de la pirogue, qui chavira presque à l'instant où les Indiens allaient débarquer. Par cet accident, l'objet dérobé fut perdu, ainsi que tout ce qu'ils avaient acquis. Les coupables, qui étaient un homme et deux femmes, furent faits prisonniers et ramenés au vaisseau avec leur pirogue. Tous trois furent mis aux fers; mais les deux dames m'ayant adressé d'humbles prières et promis de ne plus voler à l'avenir, j'ordonnai de les délivrer. L'homme demeura prisonnier jusqu'au lendemain ma-

tin. Ayant alors appris que de semblables délits avaient été commis à bord du Chatam, je résolus de faire un exemple sur le voleur qui était en notre pouvoir; et il reçut quarante-huit coups de fouet. Après ce châtiment, on lui rendit sa pirogue, et il s'en retourna avec ses femmes.

Ses compatriotes ayant appris cette exécution, toutes les pirogues quittèrent l'anse, et nous n'en vîmes plus jusqu'au 22 au soir, qu'il en vint une le long du bord. L'Indien qui la montait ayant été reçu d'une manière amicale, ses voisins suivirent son exemple, et la bonne intelligence fut rétablie. Parmi ceux qui revinrent, se trouvait une des femmes de l'embarcation qui avait chaviré. Elle avait été blessée à la lèvre pendant la bagarre; mais le chirurgien l'ayant pansée pendant plusieurs jours à bord, où elle se rendit régulièrement tous les matins, sa blessure fut bientôt parfaitement guérie.

L'*Arthur* appareilla le 23; et le 26, le *Jackal* mouilla près de nous. A cette occasion, je renouvelai la défense d'acheter des fourrures.

M. Brown avait quitté le Port-Mulgrave le lendemain du jour où M. Puget en était parti, et il avait laissé Portoff et sa troupe sur la Pointe-Turner. Un coup de vent de l'est,

l'ayant forcé de rentrer dans ce port, il y retrouva les Russes qui lui apprirent que les naturels du pays avaient fait prisonniers six Indiens du Kodiak. Portoff pria M. Brown de l'aider à se faire rendre ses gens. A cet effet, il se mit en marche avec une nombreuse flotte de pirogues et un canot du Jackal. Ayant remonté la baie, il rencontra bientôt les Indiens de la troupe ennemie, qui, après une longue discussion, lui remirent cinq de leurs prisonniers et reçurent cinq de leurs compatriotes, faisant partie d'une troupe de douze individus, hommes et femmes, dont les Russes s'étaient emparés par représailles, et qu'ils retinrent jusqu'à l'instant auquel le sixième Kodiaque fut libre. La seconde relâche de M. Brown au Port-Mulgrave fut de courte durée; et Portoff, avec sa flotte, en partit peu d'heures avant lui.

Nous attendions d'heure en heure le retour du détachement, sous les ordres de M. Whidbey, et pour lequel nous ne pouvions nous empêcher d'avoir de vives inquiétudes, à raison du mauvais temps qui avait constamment régné depuis notre arrivée en cet endroit. Dans l'après-midi, nous fûmes agréablement rassurés en le voyant paraître sans qu'il lui fût arrivé le moindre accident. Il

avait prolongé la rive continentale jusqu'à vingt lieues du Cap-Décision, puis il avait vu un canal libre qui conduit à la mer. Il avait trouvé une navigation intérieure assez facile, si ce n'est qu'à l'est du mouillage des vaisseaux, à la distance d'environ dix lieues, le passage, quoique très-large, était alors fort embarrassé, et en quelques endroits presque entièrement fermé par de grands morceaux de glaces. Je ne voulus point lutter contre de telles difficultés. M. Johnstone ayant achevé la reconnaissance que ma santé ne m'avait pas permis de faire, les vaisseaux se préparèrent à appareiller, le lendemain matin; mais jusqu'au 28, dans la matinée, le vent nous empêcha de nous mettre en marche. A l'aide d'un léger souffle du nord et de tous nos canots, nous sortîmes de ce port, auquel j'ai donné le nom de Port-Althorp. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans le Sound que le vent cessa, et que le flot nous força de mouiller jusqu'à une heure. Alors il s'éleva une brise; mais comme elle venait du sud-ouest, nous ne pûmes pas être hors du Sound avant minuit. Nous louvoyâmes en travers du Cap-Cross, pour attendre le jour et reconnaître la côte extérieure au sud, vers le *Cap-Décision*, que

nous découvrîmes alors, et que nous considérâmes comme formant la côte d'une île fort longue, ou un archipel s'étendant jusqu'à 56° 15′ de latitude, et probablement plus loin au sud. Je me proposais de mouiller près de l'extrémité sud-est de ce cap, dans le lieu que je croirais le plus convenable pour les vaisseaux, tandis que les canots iraient achever la reconnaissance de cette petite partie de la côte du continent, que nous n'avions pas encore examinée.

Avant de donner cette portion de mon journal, je dois rendre compte des opérations de M. Whidbey, que, conformément à mes instructions, il commença au Cap-Spencer, le 10 au matin, par un temps brumeux et très-désagréable, inconvénient auquel se joignirent un nombre infini de grosses pièces de glaces flottantes qui le retardèrent beaucoup dans sa traversée du Sound. Enfin l'ayant effectuée, il trouva que la rive continentale depuis le cap que je viens de nommer, se dirige presque au nord l'espace de trois lieues, jusqu'à une pointe basse et couverte de cailloux, au nord-nord-est de laquelle, à cinq milles plus loin, un petit ruisseau débouche dans le Sound, et dont la côte nord offrait les ruines d'un village abandonné. Pour at-

teindre cette station, M. Whidbey remonta un bras dont la largeur, à l'entrée est d'environ six milles, mais se réduit ensuite à moitié. Sa marche fut alors arrêtée par une masse énorme de glace, coupée à pic, s'étendant d'une rive à l'autre, et se réunissant à une chaîne de montagnes élevées, qui forment l'extrémité intérieure du bras, et soutenaient, de chaque côté, ce prodigieux volume de glace. S'étant ensuite porté sur la rive de l'est, le mauvais temps contraignit le détachement à s'arrêter. Les rivages de ce bras sont formés par une bordure de terre basse, qui est recouverte à l'instant de la haute mer et dont plusieurs parties offrent alors des îles. On trouva plantées sur cette rive deux colonnes de dix pieds de hauteur, de quatre de circonférence, peintes en blanc, et sur chacune desquelles était placé un grand coffre carré. Un de ces coffres, que fit ouvrir M. Whidbey, contenait beaucoup de cendres et des os calcinés, que l'on jugea des os humains. Ces restes étaient soigneusement enveloppés dans des peaux et de vieilles nattes. Au pied des colonnes, il y avait une vieille pirogue avec quelques pagayes.

M. Whidbey continua ses recherches, le lendemain matin. Les rives de la barrière de

glace prenaient la direction du 53° sud-est, l'espace de quatre lieues et demie jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-WIMBLEDON, et située au 53° nord-est du Cap-Spencer, à la distance de onze milles. Il fallut faire cette route au milieu d'une quantité de glaces flottantes, et entre deux petites îles de roche, qui gissent à peu de distance de la grande terre, laquelle, à l'opposite de ces mêmes îles, se termine en falaises de roche à pic et hachées. La Pointe-Wimbledon forme la pointe nord-ouest d'entrée dans une branche considérable du Sound, branche qui s'étend au loin à l'est. L'autre pointe d'entrée, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-LAVINIA, est la pointe nord-est du Port-Althorp, et gît au 12° sud-est, à six milles de ce port. Entre ces deux pointes se trouve un groupe qui consiste en trois îles de roche, deux élevées, et l'autre basse, et autour desquelles il y a quelques îlots et des rochers. A partir de là, le rivage fait un cercle, se dirige au nord-nord-est, l'espace d'une lieue, et forme l'entrée ouest d'une branche plus petite, d'environ deux milles de largeur, qui s'étend au nord et au nord-ouest, et à l'ouvert de laquelle on ne trouva, dans le milieu du canal, que dix-huit brasses d'eau, circonstance très-

rare; car dans l'examen que nous fîmes des différentes branches de cette contrée si extraordinaire, nous avions toujours fait route sur une profondeur plus considérable, et souvent telle que toute la ligne de sonde ne rapportait point de fond. Le détachement remonta cette ouverture presque dans la direction du nord-ouest, l'espace de deux lieues, puis il se vit presque arrêté par des battures, des îlots de roche et des rochers s'étendant de l'une à l'autre rive. La branche, dont la largeur n'était plus que d'environ un mille, est, pendant deux milles, embarrassée de ces obstructions, au-delà desquelles, sur la rive de l'ouest, il se trouve une petite ouverture, de peu de profondeur, qui paraît communiquer avec une autre de même genre, dont j'ai parlé dans la description de l'autre bras, et que j'ai dit être de quelques milles au dessous de la barrière de glace, et de trop petit fond pour que des canots puissent en approcher. Cette branche, qui, en grande partie, était obstruée par des glaces, se terminait à peu près à quatre milles de là dans la direction du nord. A leur retour, les canots furent extrêmement incommodés par les basfonds qui règnent depuis la rive nord du bras, jusqu'à un demi-mille de la rive sud. A peu

près à l'entrée, les sondes sont régulières, et ce mouillage est sûr; mais, à cette saison de l'année, les vaisseaux seraient infiniment incommodés par le nombre prodigieux des glaces flottantes. Cet obstacle et un temps brumeux retardèrent la marche du détachement, et le contraignirent, de bonne heure, dans l'après-midi, à se retirer sur la côte de l'est, à peu près à une lieue en dedans de l'entrée. A dix heures du matin, on avait fait rencontre de dix naturels du pays, qui montaient deux pirogues, et se conduisirent de la manière la plus honnête et la plus amicale. Sur le soir et pendant la nuit, les glaces s'amoncelèrent au point de menacer d'une destruction prochaine les canots, que, dans la position où ils se trouvaient, on ne pouvait sans beaucoup d'inconvénients, et sans une grande perte de temps, retirer sur le rivage. Le détachement ne put les garantir qu'au moyen d'une vigilance continuelle.

Le 12 au matin, le temps quoique mauvais n'était pas contraire à la marche des canots, auxquels cependant les glaces opposaient toujours de grands obstacles. Depuis la pointe est de cette branche, que j'ai nommée POINTE-DUNDAS, laquelle est située par 58° 21′ de latitude, et 224° 1′ de longitude, la côte

se dirige irrégulièrement à l'est nord-est, l'espace de six milles, jusqu'à une pointe d'où cette branche du Sound paraît s'étendre au loin vers l'est sud-est, et où elle a plus de trois milles de largeur. Le détachement s'avança jusqu'à cette station, par un canal de deux à trois milles de large, entre la côte continentale, et une île d'environ sept milles de longueur sur trois de largeur, laquelle gît dans la direction du nord-est et du sud-ouest. Cette spacieuse entrée offrait la perspective d'un travail pénible, car l'espace entre les rivages au nord et au sud, semblait, autant que la vue pouvait s'étendre, entièrement occupé par une nappe de glace. Tandis que les canots demeurèrent en travers de cette pointe, nos gens furent visités par les naturels du pays qui arrivèrent sur plusieurs pirogues, et débouquèrent par un petit courant peu profond qui se jetait dans le bras, un peu à l'ouest de la pointe. A l'exception de quelques peaux de loutres de mer, assez médiocres, ils n'avaient aucun objet d'échange. Au nord et à l'ouest de la pointe, les rivages du continent forment deux grandes baies ouvertes, terminées par des montagnes de glace, à pic jusqu'au bord de l'eau. Ces baies étaient bornées au nord, par la continuation des

hautes montagnes couvertes de neige, qui se prolongent à l'est du Mont-Fairweather. Elles étaient remplies d'une prodigieuse quantité de glaçons, qui ayant été mis en mouvement par un grand vent de nord, étaient portés au sud, et qui, depuis la rive nord, forcèrent les canots à se réfugier derrière la pointe nord-est de l'île dont je viens de parler. Cette circonstance fit craindre à M. Whidbey que la nappe de glace, qui se montrait toujours, ne le contraignît à abandonner ses recherches par cette route, à moins qu'il ne pût parvenir à s'ouvrir un passage à travers cette formidable masse.

Ses tentatives réussirent au-delà de ses espérances; car il atteignit une partie où la navigation était libre; et, à quatre heures après midi, il fut en travers d'une petite île basse et presque ronde, d'environ deux milles de circuit qui gît au 83° nord-est de la première île, à la distance de trois lieues. Cette île est modérément élevée, et les rivages en sont agréables, de facile accès et bien boisés par des arbres, principalement de l'espèce du pin. Elle offrait un aspect beaucoup plus attrayant que le pays qui s'était présenté jusque-là. Le temps et le vent étant devenus plus favorables qu'ils ne l'avaient été depuis quelques jours,

M. Whidbey

M. Whidbey continua de prolonger la rive continentale, laissant de l'arrière quelques îlots qui gissent à une lieue de l'Ile-Ronde. Surpris d'un calme, à neuf heures du soir, le détachement s'arrêta pour la nuit à l'entrée d'un ruisseau, dans une baie de la rive nord ou continentale, située au 82° sud-est de l'Ile-Ronde, à la distance de dix milles. Le 13, au matin, il y eut la visite de quinze Indiens, hommes, femmes et enfants, qui se conduisirent de la manière la plus honnête et la plus affable, et se donnèrent beaucoup de peine pour expliquer que, depuis peu, ils étaient en guerre avec les habitants du côté sud de la branche, qu'ils avaient été battus, et que ceux de leurs compatriotes qui avaient péri dans le combat, avaient été enterrés dans un village abandonné qu'ils montrèrent du doigt. Ils paraissaient faire partie d'une très-pauvre tribu, et n'avaient presque rien à vendre. Après leur avoir donné quelques bagatelles, qu'ils acceptèrent avec beaucoup de reconnaissance, M. Whidbey reprit son examen, et trouva que, depuis la dernière baie ouverte dont je viens de parler, la rive continentale est sans coupures et se dirige un peu irrégulièrement au 50° sud-est, l'espace de sept lieues, jusqu'à une pointe,

que, d'après le nom du lieu où mes ancêtres faisaient leur résidence, j'ai nommée POINTE-COUVERDEN, et sur laquelle la latitude observée fut 58° 12′, et la longitude de 225° 7′. A la distance de deux milles au nord-ouest de cette petite pointe, le détachement dépassa une petite anse, au-devant de laquelle gît une île; et, à une demi-lieue au sud de la pointe, il laissa de l'arrière un îlot de roche élevé et stérile. Le bras de mer avait en cet endroit cinq ou six milles de largeur, et se réunissait à une branche très-étendue, se dirigeant au sud-sud-est et au nord-nord-ouest. Celle-ci devant être principalement l'objet de l'examen de M. Whidbey, les canots s'avancèrent au nord, le long de la côte de l'ouest, c'est-à-dire, de la côte continentale, qui, dans cette partie, présente une lisière étroite et basse, bien boisée par de grands arbres, surtout de l'espèce du pin, et derrière laquelle s'étend une continuation de la chaîne de hautes montagnes chargées de neige. A peu près à deux milles au nord de la Pointe-Couverden, ils dépassèrent une petite île et trois îlots de roche, l'un desquels gît presqu'à mi-canal. Lorsque l'on eut remonté ce bras, l'espace d'environ quatre ou cinq lieues, la rive opposée qui avait paru compacte et continue,

se montra fort coupée. Un vent frais de nord, et un courant qu'il fallut constamment refouler, retarda tellement la marche des canots, qu'ils n'atteignirent que le 14, à midi, une pointe qui gît au 10° nord-ouest de la Pointe-Couverden, et sur laquelle M. Whidbey observa 58° 35′ de latitude. Depuis cette pointe, la rive est du bras présente toujours un aspect très-coupé ; mais celle que l'on avait prolongée, n'offrait point de coupures, et elle était dentelée par quelques anses, et précédée de quelques îlots de roche et de rochers. Les deux rives étaient bordées par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes de glace et de neige éternelle ; et les rivages paraissaient être des falaises composées de très-belles ardoises, et entremêlées de grèves d'une excellente pierre à pavés. La pointe dont j'ai parlé en dernier lieu, forme un promontoire très-saillant, d'environ une lieue de longueur, dans la direction du nord, et depuis lequel la rive du continent se prolonge sur cette ligne, l'espace d'environ neuf milles, jusqu'à un petit ruisseau près duquel le détachement débarqua. La plus grande partie du jour précédent, le temps avait été brumeux et pluvieux, et la pluie étant tombée avec plus de force en-

core pendant la nuit, contraignit M. Whidbey à s'arrêter jusqu'au 15, à neuf heures du matin, qu'à l'aide d'une jolie brise, il atteignit, à midi, un îlot où la latitude observée fut de 58° 54′, et la longitude de 224° 47′. Cet îlot est à peu près à deux milles de la rive ouest du canal principal, dont la largeur était encore de cinq milles. Un autre îlot gît au nord, entre le premier et la pointe sud d'une île d'environ cinq milles de longueur sur un mille de largeur, laquelle prolonge la rive ouest, et forme un canal large d'environ un mille, et à l'entrée sud duquel un bas-fond s'étend presque de l'une à l'autre rive. Les canots remontèrent ce canal, et trouvèrent la côte continentale, se dirigeant alors au 22° nord-ouest, l'espace de neuf milles au dessus de l'îlot désigné ci-dessus, jusqu'à une pointe où le bras se resserrant, n'a plus que deux milles de largeur, et depuis laquelle il se prolonge dix milles plus loin dans la direction du 30° nord-ouest, où son étendue navigable se termine à 59° 12′ de latitude, et 224° 33′ de longitude. M. Whidbey atteignit cette position dans la matinée du 16, après avoir laissé de l'arrière quelques îlots et quelques rochers, presque à mi-chenal. Au dessus du plus septentrional de ces îlots, lequel

gît à quatre milles au dessous d'une batture qui s'étend de l'une à l'autre rive de la partie supérieure du bras, l'eau se trouva parfaitement douce. Les canots passèrent d'une rive à l'autre sur six pieds d'eau, le long de ce bas-fond, au-delà duquel l'extrémité du bras s'étend encore à une demi-lieue. M. Whidbey aperçut à ce point une petite ouverture dans les terres, d'environ un quart de mille de largeur, conduisant au nord-ouest, et d'où débouchait sur le bas-fond un rapide courant d'eau douce, qui, selon toute apparence, était borné à peu de distance par une prolongation de la chaîne de hautes montagnes, que si souvent j'ai dit s'étendre à l'est du mont Fairweather (beau temps), et qui semblent condamnées à soutenir une masse de glaces et de neiges éternelles. Ici, l'on remarqua que, malgré la grande quantité d'eau douce que le ruisseau portait dans le bras, les rivages étaient parfaitement dégagés de glace ou de neige, quoiqu'ils fussent de trois quarts de degré plus au nord que les parties qui avaient déja été reconnues dans cette expédition, où le détachement avait été fort incommodé par les glaces. Ce fait prouve qu'il faut les attribuer à des causes locales.

Les Indiens, qui s'étaient rassemblés au nombre d'environ cent, donnèrent à entendre que huit de leurs chefs d'importance résidaient vers le haut du ruisseau, et prièrent le détachement, avec beaucoup d'instance, de demeurer quelques jours dans les environs, pour leur donner le temps d'arriver. On demanda quel était le chef de ceux qui étaient présents; mais nul d'entre eux n'en prît la qualité. Leur conduite fut paisible, honnête, amicale; mais M. Whidbey ayant à suivre un objet plus important que celui de recevoir de nouvelles visites, refusa d'attendre, et redescendit le bras, le long de la côte de l'est, qui est basse, dentelée par de petites baies et des anses, et paraît être une bordure qui s'étend depuis la base des montagnes, et se dirige au 40° sud-est, l'espace de quatre lieues et demie, jusqu'à une pointe, qu'à raison du caractère artificieux des Indiens que l'on dit résider aux environs, on nomma POINTE-SÉDUCTION.

Au sud de cette pointe, sur une étendue d'environ quatre milles, se trouvent, à la suite l'une de l'autre, plusieurs petites îles, dont la plus méridionale est un rocher stérile et plat, mais les autres produisant des arbres. Le rivage opposé, formant le côté est du bras,

était à la distance d'environ deux milles. A partir de ce point, une branche s'étend au 18° nord-ouest, l'espace d'à peu près onze milles. Là, M. Whidbey s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une bordure de terrain bas qui se réunissait aux montagnes, était une lisière étroite d'un à deux milles de largeur. La branche, après avoir serpenté vers l'ouest, trois milles plus loin, termine dans la direction du nord-ouest, ce bras très-étendu par un terrain bas, placé immédiatement au pied de montagnes d'une énorme hauteur, coupées par de profondes crevasses, et chargées de glaces et de neiges perpétuelles.

Sur la terre basse qui se joint à l'étroite lisière, coule un autre ruisseau beaucoup plus petit que le précédent, mais probablement provenant aussi de la fonte des neiges et des glaces. Sur ce bas épi, de même que sur la bordure, croissaient de très-hauts pins, quelques bouleaux et de petits aunes. L'examen de cette partie occupa M. Whidbey jusque dans l'après-midi du 16, puis il revint le long de la rive de l'est, qui, à mesure qu'on avance vers le sud, devient haute, à pic et hachée.

Il n'est pas hors de propos de remarquer, à cette occasion, que la partie supérieure de ce

bras que, d'après le nom du lieu de ma naissance (la ville de Lynn, dans le comté de Norfolk), j'ai nommé CANAL-DE-LYNN, s'approche de ces eaux intérieures du continent, que connaissent, dit-on, les commerçants et les voyageurs venant du côté opposé de l'Amérique, plus qu'aucune des entrées de la mer Pacifique du nord, que nous ayons reconnues. Cette plus grande proximité est vers le sud-ouest du *Lac Arathapescow*, selon la position que lui donne la carte du capitaine Cook, d'après laquelle l'intervalle serait de 320 milles géographiques ; mais la barrière continue formée de hautes montagnes, que j'ai décrite si souvent comme se prolongeant au sud-est, et comme à peu près parallèle à la direction de la ligne continentale, ne permet guère de penser qu'il y ait entre ces eaux et l'océan Pacifique du nord, aucune communication praticable, même pour des pirogues, sans être interrompue par des chutes d'eau, des cataractes et différents autres obstacles.

En revenant vers l'entrée, les canots furent bientôt abordés par une grande pirogue, dans laquelle il y avait environ vingt Indiens, avec un chef qui se qualifiait de roi, ou de

chef principal de tous les Indiens qui habitent sur les bords du ruisseau. Il se présenta d'une manière honnête et amicale, et donna une peau de loutre de mer à M. Whidbey, de qui il reçut, en retour, un présent convenable, et dont il parut fort satisfait. Mais, comme les autres Indiens qui s'étaient approchés des vaisseaux, il ne voulut pas se remettre au pouvoir du détachement; et, pour entrer dans la yolle, il exigeait que M. Whidbey lui-même servît d'otage, et demeurât dans la pirogue aussi longtemps que ce chef resterait dans notre embarcation. M. Whidbey ne jugea pas devoir se soumettre à cette condition. Cependant les Indiens accompagnèrent le détachement qui passa la nuit sur le rivage de l'est, à peu-près à cinq milles au sud de la Pointe-Séduction. Lorsque nos gens débarquèrent, le chef leur montra beaucoup d'attention; et, comme il l'avait déja fait en toute occasion, il s'efforça d'inspirer une bonne opinion de sa sincérité.

M. Whidbey dépeint ce chef comme un grand homme très-maigre, vêtu avec plus de magnificence qu'aucun des chefs que nous avions vus jusque-là sur cette côte. Il avait un air d'importance et de dignité, que l'on ne trouve guère parmi les chefs du nord-ouest

de l'Amérique. Sa robe de dessus, très-ample et faite d'une belle étoffe de laine de mouton des montagnes, lui descendait du cou jusqu'aux talons, était agréablement variée de différentes couleurs, et ornée, tant sur les bords que sur le fond, de petites touffes de laine filée et de diverses couleurs. Il portait sur la tête une espèce de couronne de bois, sur laquelle étaient appliquées des lames de cuivre poli, d'où tombaient des queues ou des pendants, composés de laine et de fourrures, mêlées ensemble, et terminés chacun par une peau d'hermine. Tout cet accoutrement avait une sorte de magnificence et annonçait, pour la parure et les ornements, un goût que nous ne supposions pas aux habitants de ces contrées.

Quoique la conduite de ces nouvelles connaissances parût très-cordiale, M. Whidbey ne s'en tint pas moins sur ses gardes. Sachant qu'il y avait beaucoup d'Indiens dans le voisinage, il ordonna à tout son détachement de coucher dans les canots, mouillés à peu de distance du rivage, et il recommanda positivement de faire une garde exacte, parce qu'il avait lieu de croire qu'il arriverait encore, pendant la nuit, un plus grand nombre de naturels du pays. Il ne se trompait pas;

car, à la pointe du jour, on découvrit que quatre pirogues, une grande et trois petites, s'étaient glissées dans l'anse, sans être aperçues; et, en même temps, on vit deux autres grandes pirogues, suivies de beaucoup de petites, toutes remplies d'Indiens, approcher de l'anse, tandis que celles qui s'y trouvaient déja s'avançaient vers les canots. D'après ces apparences d'hostilité, car tous les Indiens étaient armés, et semblaient préparés au combat, M. Whidbey prit à l'instant les précautions nécessaires pour repousser une attaque, et fit éloigner un peu plus ses embarcations du rivage. Le chef se trouvait alors, avec quelques-uns des siens, le long de la yolle, et se conduisait d'une toute autre manière que la veille. Sans en être prié, et tenant à la main une boîte vide, il sauta dans l'embarcation, comme s'il se disposait à la piller. Mais heureusement le tendelet qui était déployé, l'arrêta, et il fut contraint de se retirer. Cependant les pirogues s'étant formées en deux divisions, se portèrent contre les deux canots, et furent également repoussées. Le nombre des assaillants s'était alors accru jusqu'à deux cents. Néanmoins, voyant nos embarcations se tenir si bien sur la défensive, ils ne firent plus aucune tentative et

se bornèrent à des fanfaronnades. Un des chefs, entre autres, se signala par beaucoup de bravades. Il faisait partie de la troupe qui arriva la dernière, et montait une pirogue toute remplie d'Indiens, non-seulement armés de javelines, mais ayant quelques espingoles et sept fusils en très-bon état. S'étant avancé, il héla la yolle. D'une main il tenait un porte-voix, et de l'autre une lunette d'approche. Une poudrière lui pendait entre les épaules, et il avait près de lui une espingole, qu'il prenait de temps en temps, et qu'il montrait à M. Whidbey, de manière à prouver clairement que cette arme ne lui était pas étrangère; et, par son adresse à se servir du porte-voix et de la lunette, il paraissait qu'il avait assez bien appris à imiter cette partie de l'éducation d'un marin. Les projets hostiles des Indiens étaient peu douteux; et probablement ce fut un grand bonheur qu'ils n'eussent pas été plus prompts à les mettre à exécution; car, outre les armes dont j'ai fait mention, chaque homme était muni d'une courte dague, attachée autour du poignet, de manière à s'en servir avec facilité. Si, comme ils le méditaient, ils avaient inopinément et la nuit attaqué les canots, les suites en eussent été des plus sérieuses, en supposant toute-

fois qu'ils auraient eu assez de courage pour soutenir le combat, ce qui est fort douteux; car nos embarcations demeurèrent pendant quelques instants presque stationnaires, dans l'attente d'un assaut que l'on ne crut pas devoir leur livrer.

Le châtiment d'une conduite si perfide eut eu probablement l'heureux effet de prévenir de semblables agressions; mais nos gens n'ayant pas souffert, M. Whidbey s'abstint de toute vengeance. Les canots s'étant portés vers le milieu du canal, les Indiens devenaient moins dangereux ; car ils avaient paru vouloir s'assurer une retraite dans tous les cas ; et, à cet effet, ils s'étaient tenus près des rochers ou des bois. Ils suivirent le détachement l'espace de trois milles, puis ils se retirèrent en faisant beaucoup de bruit, et élevant en l'air des peaux de loutres de mer, marchandise dont selon toute apparence, ils possédaient une grande quantité.

Cette troupe n'avait que trois chefs, quoique plusieurs de ceux qui la composaient eussent dit que la tribu qui habitait les bords du ruisseau en avait huit. Elle semblait n'être composée que de guerriers; car il ne s'y trouvait point de jeunes gens, et l'on n'aperçut que cinq femmes, chacune desquelles selon la cou-

tume des naturels de cette partie de l'Amérique, conduisait une des cinq grandes pirogues, emploi affecté aux Indiennes dans toutes les expéditions guerrières. Si, comme on peut le présumer, une force militaire, si considérable, appartenait seulement à trois des huit chefs du ruisseau, et si les cinq autres avaient sous leurs ordres un nombre proportionné de combattants, cette tribu devait être une des plus nombreuses que nous eussions rencontrées sur la côte nord-ouest d'Amérique.

M. Whidbey continua tranquillement sa route le long de la côte de l'est. Le temps était sombre et menaçant; bientôt il venta grand frais de la partie du sud, et il tomba beaucoup de pluie. A l'heure du déjeûner, le détachement atteignit une pointe que j'ai nommée POINTE-SAINTE-MARIE, qui est située par 58° 43′ ½ de latitude, et 225° 2′ de longitude, et forme la pointe nord d'une baie à laquelle j'ai donné le nom de BAIE-DE-BERNER, dont la largeur est d'environ quatre milles, dans la direction du 20° sud-est, et l'enfoncement d'à peu près cinq milles au nord-nord-est. Depuis la pointe sud de cette baie, que j'ai nommée POINTE-BRIDGET, la rive continentale se dirige au 26° sud-est. Après s'être avancé

à dix milles de-là, et avoir dépassé une petite île autour de laquelle gissent des îlots et des rochers, la rigueur du temps contraignit le détachement à chercher un abri au milieu d'un groupe d'îlots, où durant la nuit, il eut un grand vent du sud, accompagné d'une grosse pluie, ce qui l'y retint jusqu'à dix heures du matin (le 18), qu'il reprit ses opérations dans un canal dont la navigation est très-difficile, même pour des canots, à raison du nombre infini de rochers qui se trouvent entre le groupe et la ligne du continent, laquelle se prolonge toujours dans la direction ci-dessus indiquée. Au-delà de ces îlots, et dans l'ouest, gît une île plus considérable; et du rivage de la grande terre, jusqu'à peu près à une demi-lieue, s'étend une batture, qui commence à environ une lieue de l'endroit où le détachement avait passé la nuit. En traversant ce canal difficile, il vit de la fumée en diverses directions, et il aperçut plusieurs Indiens sur le rivage, qu'il prolongea sur un espace d'environ cinq milles jusqu'à la pointe nord d'une petite baie, où se termine le bas-fond. Il s'y arrêta pour dîner, par un temps excessivement froid et pluvieux, avec un grand frais du sud. La pointe sud de la grande île, qui, du nord-ouest au sud-est, a

environ six milles de long sur deux milles de large, gît au 77° nord-ouest, à la distance de deux milles et demi, et forme la pointe sud d'un canal qui conduit dans le bras principal, et dont la largeur est d'environ un mille trois quarts, la pointe sud de ce canal étant aussi la pointe ouest d'une petite branche qui mène au sud-est. L'après-midi, le détachement, accompagné de douze Indiens, sur une pirogue, remonta cette dernière branche; mais le mauvais temps le retarda considérablement; et, sur le soir, il eut le désagrément de voir arriver une autre pirogue, très-grande et remplie d'Indiens.

Au déclin du jour, tout annonçant une nuit très-orageuse, il chercha, avec inquiétude un lieu où il pût trouver un abri; et, pour se débarrasser des Indiens, on leur tira quelques coups de fusil au dessus de la tête; mais cette mesure, loin de produire l'effet qu'on en attendait, parut les rendre plus audacieux encore, et les encourager à s'avancer plus près des canots. Une circonstance si fâcheuse détermina les trois embarcations à faire route jusqu'à dix heures du soir; mais elles ne firent pas plus de quatre milles, et l'on avait perdu l'espérance de voir les Indiens se retirer. Quoiqu'il parût que le bras était fermé à peu de distance,

distance, M. Whidbey voulut s'en assurer d'une manière positive, et fit gouverner sur le rivage, pour y passer la nuit. Les Indiens s'en apercevant, s'empressèrent de s'y rendre, et s'emparèrent les premiers de la grève, sur laquelle ils se rangèrent en bataille, brandissant leurs lances et paraissant prêts à s'opposer au débarquement. Il n'y avait d'autre alternative que de faire feu sur eux, ou de ramer toute la nuit. M. Whidbey prit ce dernier parti, non-seulement comme le plus humain, mais aussi comme le plus prudent; car les habitations des des naturels ne paraissaient pas fort éloignées; et, d'après la fumée que l'on avait aperçue en différentes directions, il y avait lieu de croire qu'ils appartenaient à une très-considérable tribu. Autant que l'on put distinguer les objets, avant qu'il fût tout-à-fait nuit, la branche n'a pas plus d'un mille de largeur; et il est probable qu'on en avait découvert l'extrémité intérieure; mais quand même on se fût trompé, elle était trop dangereuse, trop embarrassée par des rochers, pour qu'il fût possible à des vaisseaux d'y pénétrer; et, en conséquence, elle ne parut pas mériter que, pour l'examiner plus loin, on s'exposât à en venir aux mains avec un peuple turbulent. M. Whidbey rentra par le che-

nal dont j'ai parlé ci-dessus, dans le grand canal, où, le 19, à peu près avec le jour, les canots arrivèrent en travers d'une pointe, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-RETRAITE, et qui est située par 58° 24' de latitude, et 225° 12' de longitude. Le détachement s'y arrêta pour prendre quelque repos; et, après le déjeûner, M. Whidbey, quoique renonçant un peu à cette scrupuleuse exactitude avec laquelle nous avions procédé jusqu'alors à toutes nos reconnaissances, étant intimement convaincu que la branche qu'il venait de quitter n'était navigable que pour des petites embarcations, continua ses recherches l'espace d'environ seize milles, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-MARSDEN, et le long de la rive du canal qu'il jugea la rive continentale, laquelle se dirige au 9° sud-est. Cette rive, modérément élevée, est couverte de beaux arbres, principalement de l'espèce du pin, et se termine au bord de l'eau, alternativement par des falaises de roche, à pic, et de petites baies de sable, avec quelques roches détachées et des îlots qui gissent au-devant. Le vent conservait toujours beaucoup de violence, et le temps était brumeux, désagréable et pluvieux, à tel point qu'à peine pouvait-

on distinguer les objets à la distance d'un mille. Cependant il y eut quelquefois un léger souffle du nord, à l'aide duquel le détachement s'avança le 20, à peu près dix lieues plus loin, la rive de l'est se montrant toujours sans coupures, et le pays semblable à celui que l'on avait vu la veille. Ayant débarqué sur une pointe située par 57° 37', de latitude, et 205° 29' de longitude, et que j'ai nommée POINTE-PARKER, il y passa la nuit, qui fut très-pluvieuse ; mais, le 21 au matin, le temps fut beau et permit de voir distinctement les environs. M. Whidbey reconnut qu'il s'avançait dans un spacieux canal, selon toute apparence libre d'obstruction, dont la rive ouest, distante de sept milles, semblait former une seule masse de terre fort étendue, ou un vaste groupe d'îles, paraissant offrir des canaux, lesquels se dirigeaient à l'ouest vers la haute mer. Cette dernière conjecture étant la plus probable, j'ai donné à cet archipel le nom de KING-GEORGE-THIRHD'S ARCHIPELAGO. (*Archipel du roi George III*).

Depuis que M. Whidbey s'était porté au sud de cette spacieuse branche, qui communique avec *Cross-Sound*, le flot, quoique de courte durée, car il ne s'élevait guère que pendant

deux heures, venait régulièrement du sud, ce qui indiquait fortement que le canal communiquait également avec l'océan, dans le sud. Comme alors le temps était favorable à ses recherches, il continua de ranger la rive de l'est. Depuis la Pointe-Parker, cette rive se dirige généralement au 7° sud-est, est dentelée par de petites baies, présente des rivages fort bas, et, à la haute-mer, est extrêmement coupée par les eaux. A une lieue au sud-est de la Pointe-Parker, il y a, dans une de ces baies, une ouverture de la largeur d'environ un huitième de mille, où s'étaient rassemblés plusieurs Indiens, montés sur leurs pirogues. Comme d'après la réception que le détachement avait éprouvée, il était nécessaire que les armes fussent en état, et qu'il s'en trouvait quelques-unes de chargées depuis plusieurs jours, M. Whidbey donna l'ordre de les tirer en l'air. A l'instant même d'autres Indiens qui étaient sur le rivage, répondirent par une décharge à peu près égale, quant au nombre des armes; mais les canots s'étant approchés de l'ouverture, les pirogues s'en allèrent à force de rames et bientôt disparurent.

La sonde rapportait cinq brasses à l'entrée; et après s'être avancé environ un demi-mille,

M. Whidbey reconnut que ce n'est qu'un lieu de petit fond, rempli de rochers, et dont une partie de la rive sud forme une île à la mer haute. De chaque côté de l'entrée on construisait des cabanes; et, pour la première fois, depuis que nous communiquions avec les naturels de la côte-nord-ouest d'Amérique, on vit dans le voisinage des habitations, des carrés de terre en culture. Ces carrés produisaient une plante qui paraissait une espèce de tabac, et qui, nous a-t-on dit, est commune parmi les naturels des *Iles-de-la-reine-Charlotte.* Au retour des canots, les Indiens reparurent en grand nombre. Ils étaient sous les ordres d'un chef, qui, pour témoigner ses dispositions amicales, prenait et posait fréquemment son fusil, et annonçait par des signes que les équipages des canots pouvaient en faire autant. Après ces démonstrations, il les fit inviter à débarquer, par un jeune homme vêtu d'un habit rouge et d'un pantalon bleu. M. Whidbey ne jugea pas à propos de ce rendre à cette invitation; mais il fit entendre au messager qu'ils desirait avoir du poisson. Le jeune homme après avoir hésité quelque temps, entra dans la yolle, et détacha sa pirogue pour aller chercher ce qu'on lui demandait. La pirogue fut bientôt de retour, et

rapporta quelques petits harengs, qui furent payés largement. On n'en fut pas plutôt instruit sur le rivage, que toute la tribu se mit en mouvement, et qu'au bout de quelques minutes les trois embarcations furent entourées de plus de cinq cents Indiens de l'un et de l'autre sexe et de tout âge, qui parurent n'avoir d'autre intention que de faire, avec activité, un commerce honnête. Cette foule étant devenue incommode, M. Whidbey en avertit le chef, qui adressa à la multitude une courte harangue, après laquelle tous les Indiens retournèrent à terre. Le chef les y suivit, et envoya au détachement une ample provision de poisson. M. Whidbey lui fit passer en retour un convenable présent, puis continua ses recherches.

A peu près à dix milles de la Pointe-Parker, il laissa de l'arrière une pointe en saillie, à laquelle j'ai donné le nom de Pointe-Samuel, et qui forme la pointe nord de la *Baie-de-Hood*, baie d'environ une lieue et demie de largeur, et qui a quelques îles à peu près au centre. Le détachement déjeûna près de la pointe sud de cette baie. Il y fut visité par quatorze pirogues d'Indiens de la tribu qu'il venait de rencontrer, et sur chacune desquelles il n'y avait pas plus de quatre personnes; tous

parurent n'avoir que le commerce en vue, et montrèrent la plus grande honnêteté et beaucoup d'enjouement. Ils semblaient plus disposés à se défaire de leurs peaux de loutres de mer que de leur poisson. Ils avaient en quantité de ces peaux, et ils en jetèrent dans les pirogues quelques-unes, pour lesquelles ils reçurent, avec beaucoup de témoignages de reconnaissance, de petits articles de parure. D'après la description qu'en fait M. Whidbey, leurs pirogues ne diffèrent pas essentiellement de celles de Noutka et des parties de la côte au nord-ouest de cet endroit, quoique cependant elles soient mieux calculées, d'un meilleur service et d'un travail infiniment plus propre qu'aucune de celles qu'il avait vues sur cette côte. Les Indiens lui dirent que la côte dans l'ouest forme différentes îles, entre lesquelles le détachement venait de passer, et qu'ils avaient fait, avec des vaisseaux, dans quelque port de la côte extérieure, des échanges, au moyen desquels ils avaient acquis la plupart des marchandises d'Europe qu'ils possédaient, et qui consistaient, pour la majeure partie, en vêtements. Les justaucorps et les pantalons de drap paraissaient être les articles qu'ils préféraient, après les armes à feu et les munitions. Le cuivre

et le fer avaient peu de valeur pour eux.

En quittant cette pointe, M. Whidbey continua sa reconnaissance, le long de la rive de l'est, qui se dirige toujours au 7° sud-est. Il dépassa deux petites baies, par le travers des pointes de chacune desquelles gissent, à peu de distance, des îlots et des rochers. Dans la soirée, il atteignit une pointe située par 57° 13′ de latitude, près de laquelle le détachement passa la nuit dans une petite anse. Lorsque le jour eut cessé, quelques Indiens se présentèrent; mais on leur fit entendre que l'heure était indue, et ils se retirèrent tranquillement. M. Whidbey reconnut là que la houle de l'océan venait du sud. Le lendemain matin, après s'être avancé d'environ treize milles au 10° sud-est, il gagna une pointe, d'où il vit distinctement la haute mer, entre la terre élevée du Cap-Décision, au 9° sud-est, et l'extrémité sud de la terre formant la côte-ouest du détroit qui se trouve au sud. Il y observa 57° 1′ de latitude, et 225° 39′ de longitude. Les rivages de l'est, qu'il prolongea depuis le 19 au matin, sont d'une hauteur médiocre, et se terminent uniformément par une côte en écore, sans battures ni aucun autre obstacle à la navigation, à l'exception de la marée qui est de peu de durée, et dont le

courant porte généralement au large. La surface du pays offre beaucoup de roches hachées, entre lesquelles cependant il se trouve de bonne terre, qui produit de très-beaux pins, d'espèces très-variées, et quelques-uns desquels avaient 23 pieds de circonférence. La rive opposée semble formée de montagnes escarpées bien moins fertiles, et qui s'élèvent par une pente plus rapide, à partir du bas de la mer. Au 23° sud-est de cette pointe que j'ai nommée POINTE-GARDNER, gissent quelques rochers et une petite île, les premiers à la distance de trois quarts de mille, et la dernière à celle de trois milles. La Pointe-Gardner forme aussi la pointe sud-ouest d'entrée d'un autre bras de mer, très-spacieux, qui se dirige vers le nord-est, où, après avoir continué son examen l'espace d'environ dix milles, le long de la rive nord-ouest, au-devant de laquelle il y a plusieurs roches détachées, le détachement passa la nuit près d'une pointe que j'ai nommée POINTE-TOWNSHEND.

Le 23 au matin, le temps, quoique sombre, permit de voir les environs, qui se montrèrent trop divisés par les eaux, pour qu'il fût possible à M. Whidbey de pousser sa reconnaissance jusqu'au Cap-Décision. L'espace de temps pour lequel il avait pris des vivres

était écoulé, et il se trouvait à plus de cent vingt milles du mouillage des vaisseaux. En conséquence, il se vit dans la nécessité de discontinuer ses recherches et de regagner *Cross-Sound*. Il avait alors un vent frais de l'est, qui, lorsque l'on eut dépassé la pointe Gardner, tourna au sud-est, acquit plus de force encore, et fut accompagné de pluie. Mais comme il était favorable, on fit beaucoup de chemin jusqu'au moment où le mât de la yolle fut emporté, ce qui contraignit le détachement à s'arrêter dans une petite anse pour réparer ce dommage. Il profita de l'occasion, non-seulement pour prendre quelque nourriture, mais pour se sécher, tous nos gens étant extrêmement mouillés et presque transis de froid. Peu de temps après avoir quitté ce lieu, il passa près du village des Indiens qui avaient montré des dispositions amicales ; mais on n'en vit aucun, le mauvais temps les tenant sans doute renfermés. M. Whidbey voulait profiter d'un vent favorable pour faire route toute la nuit ; mais, à onze heures du soir, le ciel devint si sombre, qu'il fut contraint de chercher un abri, dans une petite anse de la rive de l'est, à 21 lieues de la Pointe-Gardner. Le lendemain au matin, le temps fut agréable et calme ; mais le vent avait laissé derrière une houle

irrégulière et courte, qui rendit le passage du détroit si pénible et si lent, que le détachement n'atteignit qu'à près de midi la pointe sud-est de la branche qui aboutit à Cross-Sound. A partir de cette pointe, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-AUGUSTA, et qui est située par 58° 3′ ½ de latitude, et 225° 10′ de longitude, il prolongea la rive de l'ouest; mais l'agitation continuelle des flots empêcha tellement l'action des rames, qu'il n'avait pas fait plus de deux lieues, lorsqu'il s'arrêta pour passer la nuit.

Le 25 au matin, le temps étant toujours très-beau, M. Whidbey se remit en marche. Il trouva le côté de la branche qu'il parcourait principalement composé de falaises de roche, ayant des îlots et des roches détachées à quelques distances de la rive, qui est sans coupures, d'une élévation médiocre, bien boisée, et se dirige au 60° nord-ouest, sur une étendue de dix milles, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-SOPHIE, et qui est la pointe nord-est d'entrée d'une rade profonde à laquelle j'ai donné le nom de PORT-FRÉDÉRIC, lequel, à une lieue d'ouverture, dans la direction de l'est et de l'ouest, serpente au sud, et paraissait très-divisé par les eaux. Du côté-ouest de cette rade, la côte,

près de laquelle gissent quelques îlots, court plus au nord jusqu'à une pointe qui forme l'extrémité septentrionale de cet archipel présumé, et reçut le nom de POINTE-ADOLPHE. Elle est située par 58° 18′ de latitude, et 224° 28′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Le détachement l'atteignit dans la soirée ; et, après avoir fait encore à peu près une lieue au sud-ouest, il passa la nuit dans une petite anse, abritée par une colline élevée, sur laquelle on trouva un coffre d'environ six pieds carrés, placé sur sur des colonnes de bois, à la hauteur d'environ quatre pieds de terre. Ce coffre renfermait les restes d'un corps humain, très-soigneusement enveloppé. Tout auprès était plantée une perche d'environ vingt pieds de haut, peinte en bandes horizontales, rouges et blanches, et dont les couleurs étaient vives et fraîches. Le soin avec lequel on avait construit ce monument, fit supposer que c'était le sépulcre de quelque chef. Le lendemain matin, M. Whidbey trouva la rive sud, depuis la Pointe-Adolphe, dentelée, par plusieurs baies ouvertes ; et elle court irrégulièrement au 77° sud-ouest, sur une étendue de 17 milles et demi, jusqu'à la Pointe-Lavinia. Il passa au sud des îles de roche, dont j'ai fait mention le 11, en parlant de la pointe Wim-

bledon. Ces îles forment une sorte de prolongation de Cross-Sound, qu'elles séparent à peu près du passage vers l'océan, qui venait d'être découvert. Mais entre ces mêmes îles et les rivages qui forment les côtés nord et sud d'entrée de cette branche spacieuse, il y a deux canaux étroits, dont le plus septentrional a près d'un mille de largeur, et dont le plus méridional n'en a qu'un demi-mille. Tous deux sont libres de rochers, de bas-fonds et d'autres obstacles; mais ils étaient embarrassés de larges masses de glaces flottantes, qui en rendaient la navigation très-dangereuse, quoique l'on fût en été (au mois de juillet); et il est probable qu'en hiver ils sont entièrement fermés, ou du moins impraticables. Les rives de cette branche semblaient offrir quelques bons havres; mais ils devaient être considérablement obstrués par les glaces dont M. Whidhey ne jugea pas la quantité de beaucoup diminuée, depuis quinze jours, que durait son expédition, quoique cependant il éprouvât moins de difficulté à repescendre qu'il n'en avait eu à remonter. Il revint au mouillage des vaisseaux (ainsi que je l'ai dit), ayant, malgré le temps défavorable et rigoureux que généralement il avait essuyé, achevé à peu près

en seize jours, une navigation de plus de cinq cents milles.

Il me reste maintenant à rapporter les observations que nous fîmes dans le port, et à décrire les parties de *Cross-Sound*, voisines de notre mouillage.

Quoique l'existence de ce spacieux bras de l'océan ait été niée par quelques marins qui ont visité ces parages postérieurement à la découverte qui en a été faite par le capitaine Cook, elle n'en est pas moins certaine; et, pour rendre justice aux talents de ce grand navigateur, je dois observer qu'il en a donné une description beaucoup plus exacte qu'on n'eût dû l'attendre du coup-d'œil passager qu'il a pu y jeter, et de la distance à laquelle il l'a vue. Néanmoins il résulte de la reconnaissance que nous en avons faite, que le *Cap-Cross* n'est pas précisément la pointe sud d'entrée du Sound, et qu'un bas terrein de roche s'étend, dans la direction du nord, l'espace d'environ sept milles, depuis ce cap jusqu'à une pointe, d'où la côte sud tourne brusquement à peu près au 40° nord-est, et forme ainsi la pointe sud-est d'entrée, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-BINGHAM. Cette pointe gît au 17° sud-est du Cap-Spencer, à la distance de dix milles, et offre une

belle entrée dans le Sound, sans roches ni bas-fond, ni aucun autre obstacle habituel. Il paraît que tel est aussi l'état des autres parties du Sound; et si la navigation y a quelque inconvénient, c'est une profondeur à laquelle la sonde ne peut atteindre, excepté tout près des rivages, le long desquels, en beaucoup d'endroits, il y a des roches détachées qui, néanmoins, se trouvent hors de la route de la navigation, et sont assez visibles pour qu'on puisse les éviter facilement.

Les rives nord du Sound, depuis le Cap-Spencer jusqu'à la Pointe-Wimbledon, pointe qui, à mon avis, en forme la limite de ce côté, ont été déja décrites dans le compte que j'ai rendu de l'expédition de M. Whidbey; et comme, selon moi, la Pointe-Lavinia est dans l'est la limite de ce même sound, il ne me reste plus qu'à donner une idée de la partie du sud-est.

Entre la Pointe-Lavinia et la Pointe-Bingham, il y a deux ouvertures. L'une, située au 60° nord-est, à quatre milles de la dernière de ces pointes, paraît avoir à peu près un mille et un quart de largeur, et se diriger au 30° sud-est, et à quelque distance. Nous ne l'examinâmes point; mais il est probable que l'on y trouverait un bon mouillage

et un abri sûr. La seconde ouverture est le Port-Althorp, que nous venions de quitter. La pointe sud d'entrée de ce port, que j'ai nommée POINTE-LUCAN, est située sur la même ligne, à dix milles de la Pointe-Bingham. A peu près au nord-ouest de la première, gît une île élevée, de la longueur d'environ deux milles, et d'un quart de mille de largeur. Entre la pointe sud-est de cette île et la Pointe-Lucan, il y a deux îlots qui rendent ce passage, soit pour entrer dans le port, soit pour en sortir, moins commode que celui par lequel nous y pénétrâmes, et qui est au nord de l'île, entre cette même île et la partie ouest d'un groupe de trois petites îles, qui s'étend à peu près à deux milles du côté est du port. Ce dernier canal est libre, sans aucun danger, et de la largeur d'environ un mille et un quart. On y trouve une anse assez bien abritée, située précisément en dedans de la pointe nord-ouest d'entrée, où nous avons mouillé, et dans laquelle nous nous sommes tenus durant notre relâche. L'île étroite et élevée garantit très-bien la partie nord du port qui, à l'opposite de cette même île, a environ deux milles et demi de largeur. Mais presque au milieu du havre, et devant la pointe sud de l'île, il y a des roches détachées ;

tachées; et, à la Pointe-Lucan, qui est au 23° sud-est de l'anse, à quatre milles et demi de distance, la largeur du havre est de deux milles. De là, il s'étend au 36° sud-est, l'espace d'environ deux lieues, et se termine en un bassin, qui offre un bon et sûr mouillage. L'anse où nous étions mouillés, fournit aussi un bon ancrage; mais elle n'est pas aussi bien abritée que le bassin, et l'on ne peut, qu'avec beaucoup de peine, s'y procurer de l'eau douce. Toutefois il y a sur la côte de l'est un ruisseau d'une eau excellente, où l'on remplit nos barriques. Le pays qui forme les environs est principalement composé de roches hachées; et cependant il est couvert par des forêts qui consistent surtout en pins, et qui, à moins que la pente des montagnes n'empêche les arbres de croître, s'avancent jusqu'au bord de la mer.

Durant la plus grande partie de notre relâche, le temps fut orageux, pluvieux et contraire aux opérations astronomiques. Cependant, d'après le résultat de celles que nous pûmes faire, la longitude vraie du lieu de nos observations était de 223° 55', et la latitude de 58° 12'

CHAPITRE DIXIÈME.

Nous faisons route au sud, en prolongeant la côte extérieure de l'*Archipel du-Roi-George III*. — Nous arrivons au *Port-Conclusion*. — Nos opérations dans ce port. — Excursions de deux détachements. — Fin de la reconnaissance de la côte continentale du *nord-ouest de l'Amérique*.

AYANT pour but de reconnaître la côte extérieure de l'Archipel-de-George III, le 29 à la pointe du jour et à l'aide d'une brise de l'ouest, nous en prolongeâmes les rivages vers le sud, le Cap-Cross nous restant au 68° nord-est du compas, à la distance de 4 ou 5 milles. De ce cap, la côte se dirige au 31° sud-est, l'espace d'environ sept lieues jusqu'à un autre promontoire que j'ai nommé CAP-EDOUARD, par le travers duquel gît un groupe d'îlots et de rochers. La côte entre ces deux caps est très-coupée, et a plusieurs ouvertures qui semblent devoir fournir des abris ; mais le grand nombre de roches et d'îlots, les uns produisant quelques arbres, les autres absolument stériles, qui, s'étendent à la distance de deux ou trois milles du rivage, rendront dangereuses les entrées de ces havres, jusqu'à ce que l'on ait acquis des connaissances certaines sur leur

position. La partie qui paraît être de l'accès le plus facile se trouve à peu près à deux lieues au nord du Cap-Edouard, et comme la latitude en est de 57° 44′, je pensai que c'était le *Havre-de-Portlock*. Nous n'atteignîmes que dans l'après-midi le Cap-Edouard, la brise de l'ouest ayant été remplacée par de petits vents variables, soufflant directement vers le rivage, qui n'était visible que par intervalle, à raison de la brume, et de la pluie. Au point du jour, le 30, le Cap-Edouard nous restait au 27° nord-ouest du compas, à la distance de douze milles. A partir de ce point, la côte se replie davantage vers l'est, et se dirige à peu près au 30° sud-est, jusqu'à une très-remarquable ouverture. Nous étions par le travers de la baie des îles sur les huit heures du matin. Depuis le Cap-Edouard, nous avions de la brume, ce qui, joint à notre éloignement de la terre, a pu causer quelque erreur dans la position que j'ai donnée à cette partie de la côte, sur ma carte. Près de la terre formant le côté sud de la Baie-des-îles, il y a plusieurs îlots; et depuis la pointe sud de la même baie, que j'ai nommée Pointe-Amélia, la côte s'étend au 5° sud-est, l'espace de seize milles jusqu'au *Cap-Edgecombe*. A peu près au milieu de cet intervalle,

il y a une ouverture avec deux îlots en avant, laquelle semble former un bon havre, et que j'ai nommée PORT-MARIE. Les autres parties de la côte, que nous dépassâmes, à la distance d'environ une lieue, sont dentelées par de petites baies ouvertes.

A midi, notre latitude était de 57° 4 $\frac{1}{2}$, et notre longitude de 224° 19′, le *Cap-Edgecombe* nous restant au 80° sud-est, à la distance de 4 ou 5 milles. Il résulta des mêmes observations que ce cap gît par 57° 2′ de latitude, et 224° 25′ $\frac{1}{2}$ de longitude, ce qui fait un mille au sud et dix-huit milles et demi à l'est de la position que le capitaine Cook lui donne. Nous avions alors une vue très-distincte du Mont-Edgecombe ; et, quoiqu'il puisse passer pour une terre fort haute, il était entièrement débarrassé de neige, et il ne nous paraissait que médiocrement élevé, en le comparant aux montagnes que nous avions trouvées le long de la côte du continent. Le Cap-Edgecombe forme la pointe nord-ouest d'une spacieuse ouverture, qui se divise en plusieurs bras, et à laquelle M. Dixon a donné le nom de *Norfolk-Sound.* La pointe sud-est, que j'ai nommée POINTE-WOODHOUSE, gît au 50° sud-est de ce cap, à la distance de 17 milles. Une des branches nord du Sound, commu-

niquant avec la Baie-des-îles, semble faire une île de la partie intermédiaire de la côte. Sur le côté nord du Sound, à deux lieues en-dedans du Cap-Edgecombe, sont, à ce qu'il nous a paru, deux îles; et, au nord-nord-ouest de la Pointe-Woodhouse, gît un groupe d'îlots et de roches très-étendu, se prolongeant à trois ou quatre milles de la côte, qui, de ce point, court au 36° sud-est, presque sans aucune variation. Cette partie de côte est infiniment coupée par de petites ouvertures; et des îlots et des roches détachées en gissent par le travers. A huit heures du soir, nous n'étions qu'à environ seize milles au-delà de la Pointe-Woodhouse; et, la nuit, ayant été poussés au large, nous ne pûmes revoir la terre que le 31 à dix heures du matin. Nous dépassâmes quelques petites ouvertures, près desquelles sont plusieurs îlots et des roches détachées : mais nous ne pûmes en avoir une vue bien nette, à cause de la brume qui les enveloppait.

Nous avions eu presque sans interruption le même désavantage depuis notre départ de Cross-Sound ; et quoique j'aye lieu de croire que nous avons assez exactement déterminé la ligne générale de la côte, cependant il

est possible que quelques ouvertures, ou quelques havres nous ayent échappé.

Vers midi, nous avions dépassé l'extrémité sud de cet archipel qui s'étend à quelques milles plus au sud que M. Whidbey, ne l'avait cru. Nos observations la placent par 56° 10′ de latitude, et 225° 37′ ½ de longitude. Elle forme un promontoire très-remarquable, qui se termine en une haute falaise de roche à pic, près de laquelle il y a un îlot, aussi de roche. Le rivage du côté de l'est se dirigeant tout-à-coup vers le nord, ce promontoire devient une pointe de terre étroite, que le capitaine Colnett a vue et qu'il a nommée *Cap-Ommaney*. Le même navigateur a donné à l'ouverture entre ce cap et le Cap-Décision, le nom de *Christian-Sound*.

Après avoir fait sept à huit milles au-delà du Cap-Ommaney, nous découvrîmes sur la côte est de l'archipel, une ouverture qui prend la direction du sud-ouest. Nous portâmes dessus, malgré une brise assez forte; et, à sept heures du soir, nous jetâmes l'ancre en travers d'une anse, qui est à peu-près à une demi-lieue en-dedans de l'entrée du havre. Le 1.er août, nos deux vaisseaux affourchèrent de l'avant et de l'arrière, dans cette anse, où

ils n'avaient pas l'espace suffisant pour faire leur évitée. Accompagné de M. Whidbey et de M. Johnstone, qui allaient entreprendre chacun une excursion séparée, je me portai à l'entrée du port, afin de les mieux diriger. La yolle et le grand canot de la Découverte furent mis sous les ordres de M. Whidbey et de M. Swaine, et le grand canot du Chatam avec le petit canot de la Découverte sous ceux de M. Johnstone et de M. Barrie : ils partirent le 2, au matin.

Le mouillage que nous avions choisi, quoiqu'assez commode, était extrêmement solitaire ; nous n'apercevions point d'habitants sur les côtes voisines, ni rien qui annonçât que les naturels s'y rendissent quelquefois. Nos brasseurs firent à terre de la bière de *spruce*, qui, avec un peu de perce-pierre et quelques flets que l'on prit à l'hameçon, à l'entrée du havre, furent les seuls rafraîchissements que nous trouvâmes en ce lieu.

Les cinq jours suivants, nous eûmes de petits vents variables, accompagnés de beaucoup de pluie ; mais le temps étant devenu meilleur, le 8, je fis la reconnaissance du havre. La pointe sud d'entrée en est située au 15° nord-est, à peu près à deux lieues du Cap-Ommaney, et la pointe opposée, au 7° nord-ouest

et à deux milles de distance. A mi-chenal, entre ces deux pointes, la sonde rapporte 75 brasses, mais la profondeur tombe à 8 ou à 10 près des rivages, sans qu'il y ait ni roches ni bas-fonds, si ce n'est près des pointes, où même il est facile d'éviter ceux qu'on y trouve. Au sud-sud-ouest, à environ un demi-mille de la pointe nord d'entrée, est un bassin excellent et bien abrité, d'à peu près un tiers de mille de largeur et d'un demi-mille de longueur; mais on y arrive par un canal très-étroit, long d'un demi-mille, dans la direction du 70° sud-ouest, et par le travers de la pointe sud duquel il y a quelque îlots et des rochers. Ces rochers sont presque à pic, ainsi que les rivages des deux côtés, dont l'intervalle varie d'un sixième à un douxième de mille, et où le passage est navigable et sain sur 8 à 12 brasses, dans le milieu, et 5 sur les bords. Les sondes sont assez régulières dans ce bassin, depuis 30 brasses au milieu, jusqu'à 10 tout près de la rive. Immédiatement en-dedans de la pointe nord, il y a une belle grève de sable, et un ruisseau d'eau douce excellente, et il en est de même au fond du bassin. Il se trouve une troisième grève de sable précisément en-dedans de la pointe sud d'entrée. Dans le voisinage de ces grèves, principalement de

la première et de la troisième, il y a un terrein bas, d'une médiocre étendue; mais les autres parties des rivages présentent de tous côtés, des falaises hachées et à pic, environnées d'épaisses forêts de pins qui y sont plus vigoureux qu'en aucune autre partie du havre. Depuis l'entrée jusqu'à l'extrémité intérieure, ce havre s'étend à peu près l'espace d'une lieue, au 33° sud-ouest, sans aucun autre inconvénient que la profondeur de l'eau. Près du côté sud de l'entrée, gissent un îlot et quelques rochers qui sont absolument hors de la route. On ne peut considérer les sondes comme très-régulières; mais le fond en général est de bonne tenue. En quelques endroits, ils est pierreux, et en d'autres, de vase et de sable; mais dans l'anse où les vaisseaux étaient mouillés, il est de roche. L'enfoncement de cette anse approche d'un quart de mille de celui d'une autre anse, dont l'entrée est en-dehors, et à environ deux milles au sud de la pointe sud du havre. A l'entrée de celle-ci, la sonde rapporte 7 brasses; on y voit des herbes marines; et, au nord, il y a un petit îlot avec quelques rochers. Les rivages environnants sont généralement de roche et à pic, et couverts de bois, presque jusqu'au bord de l'eau; mais sur les pentes

des collines adjacentes, il y a des espaces dénués d'arbres, et principalement occupés par un sol humide et marécageux; et le terrein offre beaucoup de mares. Il y croit quelques arbustes à baies, dont les fruits n'étaient pas mûrs. J'ai su ce dernier fait de quelques-uns de nos officiers, qui firent des promenades dans les environs. Sur la côte ouest de la dernière anse que j'ai décrite, ils trouvèrent un petit nombre d'habitations indiennes abandonnées, les seules qu'ils virent. Ce fut une chose assez fâcheuse pour nous de ne recevoir aucune visite des naturels, ce qui nous procurait ordinairement un peu de distraction, et souvent ajoutait de la variété aux rafraîchissements que nous pouvions nous procurer nous-mêmes.

Du 9 au 13, le temps fut presque toujours orageux, très-variable et pluvieux, ce qui m'empêcha de faire des observations de distances.

J'avais cru que huit ou dix jours suffiraient à nos détachements; et cependant il s'en était écoulé quinze depuis leur départ, sans que j'en eusse reçu la moindre nouvelle. En les attendant, non sans de vives inquiétudes, j'ordonnai les préparatifs nécessaires, pour être prêt à me porter partout où les circonstances

exigeraient ma présence. Les vaisseaux furent placés dans la partie opposée du havre, d'où il était plus facile d'appareiller subitement. Nous y demeurâmes dans la plus pénible incertitude jusqu'au 19, que, par un déluge de pluie et un vent très-fort du sud-est, nous eûmes l'inexprimable satisfaction de voir les canots entrer dans le havre, venant ensemble du nord. Nos gens rentrèrent bientôt à bord, apportant l'heureuse nouvelle qu'ils avaient effectué les reconnaissances dont je les avais chargés.

On conçoit qu'en voyant enfin terminée, après trois années de dangers et de travaux, une entreprise dont les difficultés peuvent être plus aisément imaginées que décrites, nous ressentîmes une joie bien pure et bien douce. Afin que les équipages des deux vaisseaux, qui avaient supporté de si longues fatigues, avec tant de courage, d'obéissance et de bonne humeur, pussent célébrer convenablement un si beau jour, je leur fis servir un supplément de grog. Nous nous félicitâmes mutuellement d'un vaisseau à l'autre, par trois acclamations; et jamais congratulations ne furent plus réciproques et plus cordiales.

Je n'avais plus aucun motif de prolonger

ma relâche dans ce port, qu'à juste titre j'ai nommé PORT-CONCLUSION; mais le mauvais temps nous y retint jusqu'au 22 au soir. Avant de passer au récit d'autres opérations, je dois rendre compte de celles de nos deux détachements.

Conformément à mes instructions, M. Whidbey se porta à l'endroit où il avait terminé ses dernières recherches, à la *Pointe-Gardner*. Il y arriva, le 3, vers midi, après avoir rangé de près la côte ouest du détroit jusque vis-à-vis la branche qui mène à l'est. Il dépassa plusieurs ouvertures sur cette rive, dont quelques-unes lui ont paru communiquer à la haute mer, dans la direction du nord, et dont les autres semblaient offrir un mouillage assez bien abrité. Le temps était alors si pluvieux et si épais, qu'il ne put voir, que d'une manière imparfaite, l'entrée qui se présentait devant lui. Il continua cependant à prolonger la côte de babord, dans la direction du 60° nord-est, l'espace d'environ six milles et demi, laissant de l'arrière plusieurs petites baies fermées par des rochers, et il atteignit l'entrée à une haute pointe de roche, à pic, que j'ai nommée POINTE-NEPEAN, et qui gît par 57° 10′ de latitude, et 226° 6′ de longitude. Une chaîne de rochers, de la longueur d'en-

viron un demi-mille, s'étend par le travers de cette pointe, depuis laquelle la côte se dirige plus au nord. Le mauvais temps contraignit le détachement à s'arrêter à deux milles au-delà, et il ne put reprendre ses opérations que le lendemain, à huit heures du matin. Il passa entre une côte dentelée par de petites baies, et un grand nombre d'îlots et de rochers. Le ciel s'étant éclairci vers midi, M. Whidbey observa 57°18′ de latitude sur une petite île, tout près d'une pointe que j'ai nommée Pointe-Pybus, située au 38° nord-est, à la distance de dix milles et demi de la Pointe-Nepean. Dans cette position, il eut une vue assez distincte de l'entrée, dans laquelle il s'était avancé presque dans l'obscurité. Il reconnut que c'était un grand bras de mer, contenant, dans la plupart des directions, un nombre infini d'îles, d'îlots et de rochers. Le pays à gauche, c'est-à-dire, la partie de côte qu'il vénait de prolonger, excepté les environs de la Pointe-Nepean, paraissait d'une hauteur médiocre; et, quoique le sol en soit de roche, il était couvert d'une superbe forêt, principalement composée de beaux pins : mais le côté opposé de l'entrée était à une trop grande distance, pour qu'il fût possible de le bien distinguer. Il s'avança

ensuite le long d'une côte de roche, six milles plus loin, dans la direction du 41° nord-est, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-GAMBIER, et qui forme la pointe sud d'une branche conduisant vers le nord-ouest, dont la pointe opposite d'entrée, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-HUGH, en est à cinq milles de distance, au 29° sud-est. Une autre branche très-considérable paraissait s'étendre au nord; mais la première devant être d'abord l'objet des recherches de M. Whidbey, il en prolongea la rive ouest, laquelle est basse, et, en plusieurs endroits, terminée par des grèves de sable. Il s'arrêta sur une de ces grèves, à peu près à dix milles de la Pointe-Gambier, et il y passa la nuit qui fut très-orageuse de la partie du sud. A dix heures du matin (le 5), le vent s'étant modéré, et l'état de l'atmosphère lui permettant de voir à quelque distance, il se remit en route avec une favorable brise, et remonta cette branche de l'océan, que jai nommée CANAL-DE-SEYMOUR, et qui, en cet endroit, a de deux à trois milles de largeur, mais qui s'élargit graduellement jusqu'à l'extrémité intérieure, où, dans la direction du nord-est et du sud-ouest, elle a presque deux lieues de large. Sur la côte ouest, il y a plusieurs petites

baies, et celle-ci se termine, comme l'extrémité nord-ouest, par un petit ruisseau d'eau douce, par 57°51' de latitude, et 226° de longitude, à la distance de vingt-neuf milles au 33° nord-ouest de la Pointe-Hugh. A un mille de la pointe sud du ruisseau, il y a une petite île d'environ trois milles et demi de longueur et d'une lieue de largeur; et à un demi-mille de la pointe sud de cette île, gît une autre île, à peu près de la même largeur, et de six milles de longueur. Ces deux îles occupent le milieu du canal, sur la rive nord-est duquel il y a un grand nombre d'îlots; et quelques roches bordent la rive opposée. Là, le détachement vit cinq Indiens, qui montrèrent beaucoup de circonspection. Il y tua quelques jeunes canards, mais ils sentaient le poisson, et firent un mauvais manger. Le pays environnant est d'une hauteur modérée, et couvert de forêts de grands arbres, excepté vers la Pointe-Hugh, qui est un promontoire élevé et de roche, d'où s'étend une chaîne de rochers sur lesquels la mer brise avec une grande violence. Le mauvais temps ne permit pas de les dépasser avant dix heures du soir, le 6, et ce ne fut pas même sans le plus imminent danger qu'on y parvint, à cause d'une grosse

pluie et de l'obscurité, qui empêchèrent M. Whidbey de s'apercevoir de la périlleuse situation où il se trouvait, et qu'il ne reconnut qu'à très-peu de distance des brisans ; mais, à force de travail, et en saisissant le moment opportun, les canots passèrent, et le détachement s'arrêta pour la nuit, à environ un mille sur le côté nord-ouest de cette pointe. La pluie continua avec un grand vent du sud jusque dans la matinée du 7. Le temps alors s'étant éclairci, M. Whidbey reconnut qu'il était sur la côte ouest de la branche, que de la Pointe-Gambier il avait vu s'étendre au nord, et qui a environ quatre milles de largeur. Mais alors il la vit se diriger plus à l'ouest, presque en ligne parallèle au Canal-de-Seymour qu'il avait quitté, ce qui faisait du rivage intermédiaire une étroite bande de terre. La côte opposée, ou nord-est de cette branche nord, est composée d'une chaîne bien liée de montagnes d'une hauteur prodigieuse, presque stériles et couvertes de glaces et de neige. Le détachement fit route le long de la côte sud, qui est presque en ligne directe, sans coupures, sans rochers, ni aucun autre obstacle. A l'aide d'une brise du sud-est, il s'avança l'espace d'environ douze lieues, à partir

partir de la Pointe-Hugh, et il passa la nuit vis-à-vis d'une île ronde et élevée, qui gît au milieu du canal.

Le 8 au matin, il quitta cette station, située par 58° 1' de latitude, et 226° 3' de longitude; et, par un temps calme et pluvieux, M. Whidbey continua ses recherches le long de la côte ouest, qui se dirigeait alors au 10° nord-ouest, l'espace de huit milles, jusqu'à une pointe à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-ARDEN, où la branche se divise en trois bras. Celui qui paraissait être la continuation de cette branche, prenait la direction du nord-est. Le second qui en était à une demi-lieue au nord-ouest, et n'avait pas plus d'un demi-mille de largeur, se dirigeait au nord-ouest, et semblait faire une île de la terre, qui en forme la côte sud-ouest. En remontant à peu près à trois lieues, on trouve un îlot dans le milieu du canal. On eut ici une nouvelle preuve de la position locale des glaces; car le bras en était entièrement obstrué, tandis que les autres en étaient débarrassés. Le troisième bras qui a environ une lieue de largeur, et conséquemment est celui qui en a le plus des trois, court généralement au 81° nord-ouest. M. Whidbey l'examina le premier, et il en prolongea la rive sud, l'es-

pace d'environ cinq lieues jusqu'à la *Pointe-Young*, qui forme la pointe est d'une anse, à l'entrée de laquelle gissent une île et un rocher; et une autre île se trouve dans l'enfoncement de la même anse. A cette pointe, la largeur du bras n'est plus guère que d'une demi-lieue; et de là, la rive sud s'étend au 42° nord-ouest. Après une marche d'environ sept milles, le détachement atteignit la pointe est d'une autre petite anse, près de laquelle est un îlot. Sur le derrière de cet îlot, il y a un village indien, et l'on en vit un autre situé sur une pointe opposée, dans le nord, à peu près à une lieue et demie de l'anse, sur la terre qui forme la rive nord du bras, et semble être la pointe nord-ouest de la terre qui paraît être une île.

Au-delà de cette anse, la ligne de la côte suit toujours la même direction. M. Whidbey reconnut l'endroit où, la nuit du 18 juillet, dans son excursion de Cross-Sound, la conduite hostile des habitants l'avait contraint de se retirer. Il aperçut alors qu'il s'était trompé, en supposant que le bras, dont il faisait la reconnaissance à cette époque, était fermé; car il le vit communiquer avec celui qu'il venait de remonter; et il en résultait que la terre intermédiaire, qu'il avait jusque-là re-

gardée comme une partie du continent, était une île fort étendue, à laquelle j'ai donné le nom d'Ile-de-l'Amirauté.

Toutefois, afin de ne laisser aucun doute à ce sujet, il s'avança jusqu'à la *Pointe-Retraite*. Les canots, après avoir depassé le village, qui est au 33° sud-est de cette pointe, à la distance d'environ dix milles, furent suivis de beaucoup de pirogues, grandes et petites; et, comme la nuit s'approchait, et qu'on voulait se défaire d'une visite si importune, on tira au dessus de la tête de ces Indiens, un coup de fusil, qui n'eut d'autre effet que de les enhardir; car ils se mirent à ramer avec une extrême activité. Lorsqu'ils furent encore plus près, on tira un second coup de fusil, dirigé sur la grande pirogue, qui probablement fut touchée; car les Indiens se baissèrent aussitôt et ne se montrèrent plus. Ils firent force de rames en fuyant, à couvert par la hauteur et par la largeur de l'arrière de leur embarcation, et n'ayant d'exposé que les mains. Lorsqu'ils furent à quelque distance des canots, qui poursuivirent paisiblement leur route, ils s'arrêtèrent comme pour tenir conseil; mais bientôt après ils gagnèrent le village, et M. Whidbey s'avança sans obstacle, jusqu'à la Pointe-Retraite. Il pro-

longea le côté sud-ouest d'une île très-étroite, d'environ un demi-mille de largeur et de près d'une lieue et demie de longueur. Il en avait rangé la côte nord-est, le 18 juillet, mais par une nuit si obscure, qu'il n'avait pu reconnaître que c'était une île. Le chenal qu'il suivait, et dont la largeur est d'environ trois quarts de mille, est aussi embarrassé et aussi dangereux, par les îlots et les rochers dont il est semé, que celui dont il a été fait mention dans la première excursion, de sorte que la navigation entre ces deux branches très-étendues de l'océan, est très-périlleuse pour des vaisseaux. Dans ce canal sud-ouest, à peu près à une lieue de la Pointe-Retraite, et sur la rive sud, se trouve une anse profonde, laquelle, avec l'île étroite qui gît au-devant, forme un havre très-abrité et de facile accès par le passage tournant au nord de la Pointe-Retraite, la partie rocheuse du canal étant au sud-est de cette anse, que M. Whidbey a nommée Anse-de-Barlow. Les côtes de l'Ile-de-l'Amirauté, dont il avait fait entièrement le tour, et qu'il trouva d'environ soixante lieues de circonférence, sont, à l'exception de cette partie et de celle du sud-est, escarpées et à pic, fournissent plusieurs baies commodes et des ancrages sûrs

avec de beaux courants d'eau douce, et présentent un aspect très-différent de celui du continent. Cette île est en effet généralement peu élevée, et produit une forêt non interrompue de beaux arbres, principalement du genre des pins; mais la rive continentale est bornée par une prolongation de la chaîne de ces hautes montagnes glacées, lesquelles s'étendent au sud-est du *Mont-Fairweather*, s'élèvent brusquement au bord de l'eau, sont couvertes d'une neige éternelle, tandis que les flancs en sont coupés par des ravines que remplissent des masses énormes de glace.

De la Pointe-Retraite, le détachement retourna à l'Anse-de-Barlow, où il passa la nuit. Le lendemain matin, un vent très-violent du sud-est et une grosse pluie le retardèrent considérablement dans le passage, qui sépare l'île de l'Amirauté du continent, et auquel j'ai donné le nom de PASSAGE-DE-STEPHENS. Comme M. Whidbey l'avait conjecturé, la pointe sur laquelle se trouve le village nord, est la pointe ouest de l'entrée du bras étroit rempli de glaces, dans lequel il vit de nouveau l'îlot qu'il avait remarqué la veille au matin dans le sud-sud-est; et il fut ainsi constaté que la terre intermédiaire formant le côte nord du Passage-de-Stephens, est

une île que, du nom de l'évêque de Salisbury, j'ai nommée ILE-DOUGLAS. Cette île a près de vingt milles de longueur sur six de largeur dans le milieu ; mais elle se rétrécit à chaque extrémité, et surtout à celle de l'est, où elle se termine en une pointe aiguë. Le canal, entre cette île et le continent, étant impraticable, à raison des glaces, les canots se portèrent a la côte sud pour se mettre à l'abri contre le vent de sud-est, qui avait acquis une telle force, qu'ils ne purent dépasser le village le plus au sud, que fort tard dans la soirée. Après avoir fait à peu près trois milles dans l'est, le détachement s'arrêta pour attendre le jour.

Quoiqu'il fût resté longtemps en vue du village, aucun individu ne parut, mais il entendit des cris extraordinaires et horribles qui sortaient des habitations. On supposa que quelque personnage d'importance avait été atteint par le coup de feu tiré la veille sur la grande pirogue. Le 10, au matin, M. Whidbey eut la visite d'un vieil Indien qui vint avec un enfant, et s'en alla après avoir reçu quelques présents. De là le détachement s'avança vers le bras conduisant au nord-est du Passage-de-Stephens dont la pointe ouest d'entrée, à laquelle j'ai donné le nom de

POINTE-SALISBURY, est située par 58° 11′ de latitude, et 226° 3′ de longitude. La grande quantité de glaces flottantes qui se trouvaient dans ce bras, et un vent de nord très-violent et contraire retardèrent tellement la marche de M. Whidbey qu'il eut beaucoup de peine à s'ouvrir un chemin. Le temps était excessivement froid, et il tombait une pluie abondante qui était fréquemment mêlée de neige. Depuis l'entrée, le bras se prolonge au 11° nord-est, l'espace d'environ treize milles. De ce point, les rivages s'étendent à l'est et à l'ouest, et forment un bassin d'environ une lieue de largeur, et de deux lieues du nord-ouest au sud-est et, vers l'extrémité nord-est duquel gît une petite île. Des rives de ce bassin une masse compacte de glace s'étendait à quelque distance. Le pays adjacent présente une chaîne non-interrompue de hautes montagnes glacées dont les flancs, presque à pic, sont entièrement formés de roches, excepté prés du bord de l'eau où quelques pins nains trouvent assez de terre pour végéter, et au dessus desquels règnent d'éternels frimas. Des crevasses hachées qui coupent les flancs de ces montagnes se projetaient des masses énormes de glace dont les bords perpendiculaires touchaient à la surface de

l'eau, de manière qu'il n'y avait aucun lieu de débarquement pour les canots, et que partout le bassin présentait l'aspect le plus épouventable dont on puisse se former une idée. L'élévation et l'abaissement de la marée paraissaient être de plus de dix-huit pieds. L'examen de ce bassin, etc., occupa M. Whidbey jusqu'à près de midi, du 11, qu'il revint le long de la côte de l'est qui est une continuation de la chaîne des hautes montagnes qui s'élèvent brusquement du bord de l'eau. Sur la fin du jour, il atteignit l'île placée au milieu du Passage-de-Stephens. Le détachement y passa la nuit qui fut très-orageuse de la partie du sud-est, et pendant laquelle il tomba beaucoup de pluie. Le 12 au matin, le vent se modéra, mais la pluie continua avec une houle très-désagréable qui retarda infiniment la marche des canots dans le Passage. M. Whidbey en trouva la rive de l'est dentelée par de petites baies, et prenant généralement, depuis le lieu opposé à l'île qu'il venait de quitter, la direction du 41° sud-est, l'espace d'environ douze milles, jusqu'à une pointe à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-STYLEMAN, et qui forme la pointe nord-ouest d'un havre situé par 57° 53′ de latitude, et 226° 22′ de longitude, et dont la pointe op-

posée se trouve au 33° sud-est, à la distance de deux milles. Ce havre, que j'ai nommé Port-Snettisham, se prolonge d'abord à environ une lieue de l'entrée dans la direction du nord-est, où, de chaque côté, le rivage forme une anse très-étendue que termine une grève de sable, et où se jette un beau courant d'eau douce. Sur le côté nord-ouest de l'entrée, il y a une petite anse dans laquelle tombe aussi un ruisseau, et qui est précédée d'un îlot. Les rivages sont élevés et à pic, et produisent quelques arbres. On aperçut de la fumée en plusieurs endroits, mais on ne vit aucun Indien. De la pointe sud de ce port, que j'ai nommée Pointe-Hammer, la côte se dirige au 29° sud-est, l'espace de neuf ou dix milles, jusqu'à une pointe à laquelle j'ai donné le nom de Pointe-Coke, et qui est la pointe nord d'une baie très-enfoncée, d'environ quatre milles de largeur, et que j'ai nommée Holkam-Bay. Le détachement ne l'atteignit que le 13 au matin. Il y trouva, presque dans le milieu, trois petites îles, depuis la plus ouest desquelles un bas-fond s'étend de chaque côté de la baie qui est bordée par de hautes montagnes formant une prolongation de la chaîne dont j'ai parlé si souvent. Il y avait beaucoup de glaces flot-

tantes entre ces îles. Depuis la Pointe-Coke, dans la direction du 43° sud-est, et à deux milles et demi, gissent, presque dans le milieu de la branche, deux petits îlots de roche; et, depuis la pointe sud de cette baie, que j'ai nommée POINTE-ASTLEY, les rivages sont de roche, présentent plusieurs petites anses ouvertes, et prennent la direction du sud, l'espace de treize milles, jusqu'à une petite pointe à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-WINDHAM, et qui est située par 57° 31' de latitude, et 226° 36' de longitude. Cette pointe est la pointe ouest de l'entrée dans le Passage-de-Stephens. Là, le détachement arriva dans cette spacieuse partie de l'ouverture qu'il avait vue de la Pointe-Gambier.

En s'avançant, il vit plusieurs petites îles en différentes directions; et, à partir de la Pointe-Windham, on trouve quelques baies sur la rive de l'est. Les rivages se dirigent généralement au 25° sud-est, l'espace de douze milles et demi, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-HOBART, et qui est la pointe nord d'une petite branche, où le détachement attendit le jour. Le lendemain matin, M. Whidbey en trouva les pointes d'entrée au 11° nord-ouest, et au 11° sud-est l'une de l'autre, et séparées par un inter-

valle d'une lieue. Depuis l'entrée, elle se prolonge au 70° sud-est, et se termine à la distance de cinq ou six milles. Près de la pointe sud de cette branche, que j'ai nommée POINTE-WALPOLE, gissent quelques îlots et des roches submergées. De la Pointe-Hobart un banc de sable se prolonge à peu de distance du rivage ; mais, entre ce banc et les îlots, il y a un passage sain où se trouve un havre bien abrité, dans lequel les sondes, à une considérable distance du rivage, rapportent de six à dix brasses, fond de sable et de vase. Il est borné par de hautes montagnes, du pied desquelles s'étend une petite bordure de terrein bas formant les rivages de ce havre, que j'ai nommé PORT-HOUGTON. Au-delà, les rivages sont précédés de beaucoup de rochers, et se dirigent au 12° sud-ouest, l'espace de six milles et demi jusqu'à une basse pointe en saillie et très-apparente, à laquelle j'ai donné le nom de CAP-FANSHAW, et qui est située par 57° 11′ de latitude, et 226° 44′ ½ de longitude. On y vit un ancien village abandonné, et une spacieuse branche de l'entrée, de huit milles de largeur, et conduisant à l'est et au sud-est.

Une si grande étendue, dans cette direction, fit craindre à M. Whidbey de ne pou-

voir achever, dans cette excursion, les reconnaissances dont je l'avais chargé. En conséquence, il s'avança, sans perdre de temps, le long de la côte nord, qui, depuis le Cap-Fanshaw, se dirige au 66° sud-est, l'espace de seize milles, jusqu'à une pointe étroite, de deux milles de longueur et d'un demi-mille de largeur, qui se détourne au sud de la ligne générale de la côte, sur ses deux flancs; mais le mauvais temps et une forte brise de l'est ne lui permirent pas de l'atteindre avant le 15, après midi. A cette pointe basse que j'ai nommée POINTE-VAN-DEPUT, la largeur de la branche se réduit à trois milles et demi, dans la direction du sud, jusqu'à une pointe escarpée, d'où les rives prennent une direction plus sud. Un bas-fond s'étend l'espace d'environ un mille au sud de cette pointe, sur la côte est de laquelle il y a une petite baie, d'où la côte court au 34° sud-est, l'espace de sept milles, jusqu'à une autre pointe depuis laquelle un bas fond se prolonge à trois quarts de mille du rivage. Cet obstacle empêcha les canots d'approcher de la pointe pour y chercher un abri contre le mauvais temps, et les équipages furent contraints de demeurer dans leurs embarcations, mouillés, tran-

sis et affamés (faute de provisions cuites), jusqu'au 16 au matin. Le ciel, alors, s'étant éclairci, M. Whidbey se vit au-devant d'une terre basse et plate, de peu d'étendue, placée immédiatement devant des montagnes qui s'élèvent brusquement à une hauteur prodigieuse. A quelques milles au sud de cette lisière, elles s'avancent au bord de l'eau où quelques-unes présentent un épouvantable aspect. Elles se recourbent vers la mer, et sont chargées d'une immense quantité de glace et de neige qui en déborde la base, laquelle paraît trop faible pour soutenir des masses d'un tel poids, de sorte qu'en passant au dessous on est frappé d'un spectacle où se confondent la magnificence et l'horreur.

Un peu au-delà de ce remarquable promontoire, le bras de mer sur lequel il est suspendu paraît absolument fermé par une grève qui en entoure l'extrémité intérieure. Il y avait à l'extrémité sud-est un vaste amas de glace formé dans une sorte de vallée, entre les montagnes les plus rapprochées de la rive, et de laquelle semblaient s'être détachés un grand nombre de glaçons qui couvraient la surface de l'eau dans cette direction. Dans l'angle sud-ouest débouchait un petit ruisseau d'eau très-blanche

qui probablement devait sa couleur à la neige fondue qui filtrait à travers la terre basse; mais, M. Whidbey ne le jugeant pas navigable, ne s'arrêta point à l'examiner. L'absence du détachement s'était prolongée au-delà du temps pour lequel il avait pris des vivres, et il se trouvait à plus de cent milles des vaisseaux. Pour les rejoindre, il devait suivre une côte dont la plus grande partie exigeait un très-minutieux examen. En conséquence, il se hâta de revenir en rangeant la côte sud.

Depuis cette époque, nous avons appris de M. Brown, capitaine du Jackal, qui visita cette côte après M. Whidbey, que le courant dont je viens de parler est navigable pour les pirogues et les canots, et qu'il communique avec l'entrée de bas-fonds où M. Johnstone avait inutilement tenté de pénétrer le 28 août 1793. M. Brown nous dit aussi que la terre intermédiaire qui semble former l'extrémité intérieure du bras entre ses limites au sud-est et au sud-ouest, est une île située sur un banc de très-petit fond, lequel, à la profondeur de quelques pieds, lie les deux rivages, et se trouve à sec à la fin du jusant des grandes marées. Cela peut expliquer ce que les Indiens avaient dit à M. Brown, l'année pré-

cédente, et qu'il eut la complaisance de me communiquer le 21 juillet 1793, relativement à l'*Ewen-Nass*. A ce moyen, il y a une navigation intérieure pour des pirogues et des canots depuis l'extrémité sud de l'*Entrée-de-l'Amirauté*, par 47° 3′ de latitude, et 237° 18′ de longitude, jusqu'à l'extrémité nord du *Canal-de-Lynn*, par 59° 12′ de latitude, et 224° 34′ de longitude. Par cette information, il paraît aussi que notre opinion à la fin de la saison précédente, relativement au *Cap-Décision* que nous regardions comme faisant partie du continent, n'était pas absolument exacte, puisque le passage pour des canots, découvert par M. Brown, prouve que ce cap en est séparé par les eaux des hautes marées.

M. Whidbey observe que pendant ses recherches, soit dans les différentes branches de *Prince-William's-Sound*, soit dans *Cross-Sound*, ou dans le cours de sa dernière excursion, il n'a point trouvé de grandes masses de glace sur les îles; toutes celles qu'il vit sur les rivages, étaient logées dans les gorges ou les vallées, entre les montagnes qui forment principalement la côte continentale, depuis *l'Entrée-de-Cook* jusqu'ici, quoique leur distance des bords de la mer ne soit pas

toujours la même. Il remarque aussi que toutes les îles, et les groupes d'îles, sont des terres d'une élévation modérée, en les comparant à ces montagnes qui forment la limite continentale, et qu'il les a vues se prolonger vers le sud-est, depuis ce passage de petit fond, tandis que la terre à l'ouest, beaucoup moins haute, était dégagée de neige, et produit une forêt de très-grands pins.

Le jour étant très-beau, il crut devoir saisir cette occasion pour faire sécher les vêtements, mettre en état les armes, et nettoyer les canots. A cet effet, le détachement débarqua sur une grève commode; mais avant que la besogne fût achevée, une grande pirogue arriva, portant des femmes, des enfants, et seize Indiens très-forts, bien munis d'armes du pays, mais sans armes à feu. Ils se conduisirent d'abord d'une manière très-amicale; mais bientôt ils donnèrent des sujets de crainte; les enfants se retirèrent dans les bois, et les hommes attachèrent leur dague à leur poignet, et donnèrent beaucoup d'autres marques de mauvaises intentions. M. Whidbey jugea qu'il était plus humain et plus prudent de se rembarquer, et il en donna l'ordre. Continuant sa route, le long de la rive sud-ouest de la branche, il dépassa quelques îlots qui s'en approchent

approchent. Les Indiens en firent autant, mais ils se tinrent sur la rive opposée, et bientôt leur pirogue disparut. Le détachement, qui croyait en être quitte, s'arrêta pour dîner, près de la haute pointe qu'il avait remarquée, étant à la Pointe-Vandeput ; mais, avant la fin du repas, les mêmes Indiens se montrèrent de nouveau. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à la distance d'un quart de mille, on tira un coup de mousquet par-dessus leurs têtes, afin de les empêcher d'avancer plus près. Malgré cette menace, toujours plus déterminés, ils ramèrent avec plus de force encore ; mais un second coup ayant été tiré sur la pirogue, ils rétrogradèrent et furent bientôt derrière la pointe. Cependant M. Whidbey craignant une surprise pressa le dîner du détachement, et se rembarqua. Ses conjectures étaient bien fondées ; car presqu'à l'instant même, il vit sortir de la forêt un grand nombre d'hommes armés, précisément à l'endroit où l'on avait dîné, et en même temps on revit la pirogue qui arrondissait la pointe de l'anse.

Cette conduite des Indiens excita toute la vigilance de M. Whidbey ; et, tandis que nos gens les observaient avec attention, leurs regards furent tout-à-coup attirés par un objet

bien agréable, les canots sous les ordres de M. Johnstone paraissaient à peu près à deux milles de distance.

Le stratagème pratiqué par les naturels du pays, suffit pour justifier les craintes que nous eûmes à bord, relativement à la sureté de nos amis ; et c'est une des raisons qui me font croire que nous avons saisi juste le moment de remplir la tâche périlleuse et difficile dont nous étions chargés. Les Européens qui commercent sur cette côte, fournissant sans cesse des armes à feu aux Indiens, une année plus tard, nous n'aurions peut-être pas eu des moyens suffisants pour repousser leurs attaques.

A la vue des deux autres canots, les naturels disparurent, et bientôt les deux détachements se réunirent. M. Johnstone avait examiné la côte depuis le *Cap-Décision* jusqu'à cet endroit; et, à cette occasion, M. Whidbey remarque qu'il est impossible de peindre la joie qui, dans le moment de cette réunion, brilla sur chaque visage, à la pensée que le principal objet de notre voyage était rempli, et que notre entreprise était amenée à une heureuse fin. Les équipages se félicitèrent mutuellement par trois acclamations, que leur firent pousser le plaisir d'avoir achevé de

si pénibles travaux, et le louable orgueil d'avoir été les instruments d'une si importante opération.

La petite escadre se rendit alors dans une anse, à environ une lieue à l'ouest, et elle y passa la nuit. Dans la soirée, les matelots plaisantèrent beaucoup sur ce que nous étions partis de la *Vieille-Angleterre*, le 1.er d'*avril*, pour trouver un passage au nord-ouest, en suivant les prétendues découvertes de Fuca, de Fonte et d'un grand nombre de navigateurs spéculatifs.

Le 17 de grand matin, les deux détachements se rembarquèrent pour se rendre au Port-Conclusion; et, à l'aide d'un frais du sud-est, ils firent beaucoup de chemin à la voile.

Présumant qu'ils se rencontreraient, et qu'ainsi la reconnaissance de la côte nord-ouest d'Amérique, dans les bornes que lui assignaient mes instructions, serait achevée, j'avais donné mes ordres à M. Whidbey pour prendre, au nom de sa majesté britannique, de ses héritiers et successeurs, possession du continent, depuis la *Nouvelle-Georgie*, dans le nord-ouest, jusqu'au *Cap-Spencer*, ainsi que de toutes les îles adjacentes que nous avions découvertes dans l'étendue de ces limites. Aussitôt que l'on eut débarqué pour

dîner, le pavillon anglais fut arboré, les équipages se mirent sous les armes, et la cérémonie se fit au bruit de trois décharges de mousqueterie, et avec toutes les formalités d'usage, puis une double ration de grog fut servie à tous nos gens, pour boire à la santé de sa majesté. L'heureuse rencontre des deux détachements ayant eu lieu le jour de la naissance de S. A. R. Frédéric duc d'Yorck, le *Sound* dans lequel ils se réunirent, fut honoré du nom de PRINCE FRÉDÉRICK'S-SOUND; et j'ai nommé NOUVEAU-NORFOLK la contrée adjacente, au nord du *Nouveau-Cornouailles*, jusqu'à *Cross-Sound.*

Les détachements s'étant remis en route, il ne leur arriva rien de particulier jusqu'au Port-Conclusion; mais, lorsqu'ils furent sur le point d'y entrer, le vent soufflant avec force de la partie du sud, éleva de grosses vagues qui, avec la rencontre de la marée, produisirent une sorte de ras. Pendant quelques instants, les canots furent dans la situation la plus critique; mais les efforts des équipages ayant surmonté ces dangers, ils arrivèrent sains et saufs.

Il me reste à rendre compte de l'expédition de M. Johnstone qui, depuis le Cap-Décision, trouva la côte extérieure se dirigeant

d'abord au 30° nord-ouest, l'espace d'environ trois lieues; puis au 10° nord-ouest, sur une étendue à peu près égale, jusqu'à la pointe nord d'un havre d'environ un mille de largeur. La côte, entre ce havre et le Cap-Décision, offre de petites baies ouvertes, à peu de distance desquelles gissent plusieurs rochers. M. Johnstone atteignit le havre le 3 : l'accès en est libre et facile, en rangeant de près la côte sud. Il court d'abord au nord-est, l'espace d'une lieue, et il se termine dans la direction du sud-sud-est, à peu près une lieue plus loin. Il s'y trouve des îlots et des roches, et cependant il fournit un excellent abri, avec des sondes de 17 à 34 et à 12 brasses d'eau. Commodément situé relativement à la haute mer, sa pointe sud, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-MALMESBURY, gît par 56° 17′ $\frac{1}{2}$ de latitude et 225° 58′ de longitude. Sa pointe nord, que j'ai nommée POINTE-HARRIS, présente une très-remarquable saillie sur laquelle il n'y a qu'une seule colline qui, de différents points de vue, ressemble à une île, avec un îlot et quelques rochers qui s'étendent à la distance d'environ un mille dans le sud-ouest. Au nord de cette pointe, à trois milles et demi, et ensuite au nord-nord-est, à peu près à la même distance, est la pointe sud d'une vaste

baie, remplie d'îlots et de roches en nombre infini, avec une multitude de petites branches, en différentes directions. L'extrémité sud de cette baie gît à 56° 15′ de latitude, et 226° 15′ de longitude; la branche la plus à l'est, est à 56° 28′ de latitude, et 226° 18′ de longitude, et l'extrémité nord à 56° 33′ de latitude, et 226° 12′ de longitude. Entre ces deux dernières branches, le détachement rencontra une douzaine de naturels du pays, qui occupaient une seule habitation sur le rivage, et furent les premiers que l'on eût aperçus depuis le commencement de cette expédition. La journée du 5 fut très-orageuse, et il tomba beaucoup de pluie; mais celle du 6 fut très-belle et permit à M. Johnstone d'achever l'examen de ce Sound si divisé; et, dans la soirée, il en atteignit la pointe nord-ouest d'entrée, que j'ai nommée POINTE-ELLIS, et sur laquelle il passa la nuit. Cette pointe située par 56° 31′ de latitude, et 225° 56′ de longitude, est aussi la pointe sud-est d'une petite entrée, aussi embarrassée d'îlots et de rochers que la précédente, et dont l'examen dura toute la journée du 7. Elle forme un bras étroit qui, depuis la Pointe-Ellis, s'étend au 56° nord-est, l'espace de dix milles, distance à laquelle elle se

termine. Le détachement y trouva une habitation isolée, pareille à celle dont je viens de parler, et contenant à peu près le même nombre d'individus. De là il revint le long de la rive nord de ce bras, qui a depuis un demi-mille, jusqu'à une demi-lieue de largeur, sur une étendue d'environ sept milles, à partir de l'extrémité intérieure, jusqu'à la pointe nord, laquelle forme aussi la pointe sud d'une baie ou d'une entrée, remplie d'îlots et de rochers et dont la pointe nord, que j'ai nommée POINTE-SULLIVAN, gît par 56° 38′ de latitude, et 225° 51′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Au-delà de cette pointe, les rivages sont moins rocheux, se montrent sans coupures et prennent la direction du 9° nord-ouest jusqu'à une pointe très-apparente, que, du nom du vice-amiral Kingsmill, j'ai nommée POINTE-KINGSMILL. De celle-ci qui est la pointe sud de l'entrée spacieuse par laquelle M. Whidbey avait poursuivi ses recherches au nord-est, les rivages prennent la direction du 47° sud-est l'espace de six milles et demi jusqu'à une autre pointe à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-CORNWALLIS, et qui forme la pointe sud-ouest d'entrée dans un bras qui conduit au sud-est. L'intervalle de l'une à l'autre

pointe est rempli par deux baies qui prennent l'une et l'autre la direction du sud-est, dont la largeur varie d'un demi-mille à une demi-lieue, dont l'enfoncement est de quatre ou cinq milles, et dans lesquelles, ainsi que le long de la côte, il y a un grand nombre d'îlots et de rochers dangereux. Après avoir examiné cet espace, jusqu'au 10 au matin, M. Johnstone quitta l'entrée principale, et remonta le bras qui conduit au sud-est, lequel prend d'abord la direction du 68° sud-est, pendant neuf milles, puis celle du 26° sud-est, sur une étendue de sept milles et demi, distance à laquelle il s'y joint une branche d'environ une demi-lieue de largeur, qui prend la direction du sud-sud-ouest l'espace d'environ huit milles, point où elle se termine à 56° 38′ ½ de latitude. Les rivages des parties sud de cette branche, que j'ai désignée par le nom de PORT-CAMBDEN, n'offrent qu'un très-petit nombre d'îlots et de rochers, mais ceux du nord-est en sont tellement embarrassés que l'approche de la côte est très-périlleuse. Cette branche s'étend, dans une direction nord et sud, jusqu'à environ deux milles de l'extrémité nord-est de la petite entrée que M. Johnstone avait exa-

minée le 7, et dans la même direction jusqu'à peu près à la partie nord de celle qu'il avait reconnue le 5 et le 6.

A l'extrémité intérieure de celle-ci se trouvait un petit village composé de trois maisons et contenant quarante ou cinquante personnes. En y rencontrant quelques-uns des Indiens que l'on avait vus dans les branches sud, M. Johnstone présuma qu'il existait quelque passage qui lui avait échappé; mais les Indiens levant de terre leur pirogue, et lui montrant une petite vallée dans la direction du sud, lui firent comprendre, par des signes auxquels il était impossible de se méprendre, qu'ils avaient traversé l'isthme à pied et portant leur embarcation. Le lendemain matin, quoique le temps fût très-humide et brumeux, le détachement revint le long de la rive est de ce bras, et il en dépassa la pointe nord-est, qui est au nord-nord-est, à peu près à quatre milles de l'extrémité intérieure, et près de laquelle il y a quelques rochers. Immédiatement il entra dans une autre branche qui se dirige d'abord au 68° sud-est, l'espace d'environ cinq milles, puis tourne irrégulièrement au sud. Le ciel étant clair, à midi, M. Johnstone observa la latitude qu'il trouva de 56° 42', et la longitude était de 226° 25'. La branche

dans laquelle il s'était avancé jusque-là, est de trop petit fond, et trop embarrassée de roches pour offrir un passage à des embarcations plus considérables que des pirogues et des canots, pour lesquels même elle est difficile et dangereuse; et M. Johnstone n'en eût pas poussé plus loin l'examen, s'il n'avait pas trouvé que la marée coulait dans une direction contraire à celle qu'elle avait à l'entrée principale que M. Whidbey devait examiner, et qui s'étendait au nord-est. Dans ce cas, la terre intermédiaire, qui est si coupée, eût été une île, ce qui eût infiniment facilité la reconnaissance de ce qu'il supposait la rive continentale.

Cet espoir l'engagea à persévérer ; mais au lieu de trouver le canal se prolongeant dans l'est, il le vit s'étendre dans l'ouest du sud, et communiquer dans la partie nord-ouest du Détroit-de-Clarence, avec une baie qu'il avait reconnue, le 11 septembre 1793 ; mais cette communication n'avait pas alors été constatée à cause des nombreux îlots, des rochers et des bas-fonds qui remplissent cette baie et la rendent absolument inaccessible à des vaisseaux. Il vit distinctement le Port-Protection et les rivages adjacents, puis il retourna sur ses pas. Le grand nombre d'îlots et de ro-

chers, et l'examen de plusieurs petites baies retardaient considérablement sa marche. Il aperçut au loin, dans l'est, de hautes montagnes tapissées de neige ; mais le terrein dont il était environné était, par comparaison, bas, d'une surface très-inégale, extrêmement divisé par les eaux, et couvert de bois. Il ne s'arrêta que peu de temps la nuit du 12, et profita du flot, qui commença vers une heure et demie du matin. Il rangea de près le rivage de l'est, en faisant le tour de chaque anse et de chaque recoin, n'ayant que ce seul moyen d'en déterminer les limites ; car un brouillard très-épais lui déroba jusqu'à dix heures du matin tous les objets placés à quelque distance. Un vent frais de l'ouest s'étant alors élevé, M. Johnstone reconnut qu'il était près de la pointe ouest d'une petite branche, par 56° 55′ de latitude, et 226° 16′ de longitude. Les rivages adjacents, dans toutes les directions, et principalement dans le nord-ouest, étaient bordés d'îlots et de rochers qui s'étendaient presqu'à la distance de deux milles dans l'ouverture, laquelle avait environ deux lieues de largeur.

Cette branche, large de près d'un mille, se terminait à cinq milles de distance dans la direction de l'est. Avant d'arriver à ce point,

M. Johnstone avait déja vu les restes de huit villages abandonnés, dont quelques-uns tombaient plus en ruine que les autres. Tous étaient situés au bord de quelque précipice, ou de quelque roche à pic et détachée, position que l'art et de grands travaux avaient rendue plus forte encore, ce qui prouvait que les habitants avaient été exposés aux incursions de quelques ennemis. Ces espèces de fortifications étaient très-bien construites. Une plate-forme de bois, très-solide, placée sur la partie la plus élevée du rocher, s'avançait assez pour en couvrir la pente. Le bord de cette plate-forme était garni d'une barricade de pieux posés les uns à côté des autres. Aux environs de ces ruines, on voyait des tombeaux faits avec une propreté que l'on trouve rarement dans les habitations, et dans lesquels étaient déposés des cadavres. Une charpente de bois, élevée d'environ dix pieds de terre, était divisée en deux parties. Celle de dessous, de cinq pieds de hauteur, était ouverte, et dans quelques-unes il y avait une pirogue. La partie supérieure, séparée de l'autre par un plancher, était entièrement entourée et couverte de planches, et contenait, dans des cercueils, des corps humains enveloppés de nattes ou de peaux. Ces sépulcres n'étaient pas tous

de la même grandeur, et ne renfermaient pas le même nombre de cadavres. Dans les plus grands, il y en avait quatre ou cinq, placés à côté l'un de l'autre. Ces monuments étaient tous construits au bord de l'eau, et fort souvent sur quelque pointe très-apparente. Plusieurs paraissaient érigés depuis longtemps, et il était visible que les plus anciens avaient été réparés. Il résulterait de là que, quelle que soit l'inimitié qui règne entre les différentes tribus des naturels du pays, les restes des morts sont respectés par eux et reposent en paix.

Le détachement, après avoir satisfait sa curiosité, et atteint l'extrémité intérieure du bras, s'arrêta pour dîner dans une anse voisine. Jusque-là, il ne s'était point montré d'Indiens; mais, en cet endroit, on en vit plusieurs, qui vinrent principalement de l'extrémité intérieure du bras, où sans doute ils s'étaient tenus à l'écart, sans quoi on les eût remarqués. Bientôt ils se trouvèrent au nombre de plus de cent, parmi lesquels il y avait un chef et quelques-uns de ceux que l'on avait déja rencontrés sur l'isthme dont j'ai parlé ci-dessus. M. Johnstone leur fit signe de se retirer plus loin; mais ils ne parurent pas disposés à le faire, quoique le détachement eût pris les

armes pour sa défense. Leur troupe devenant toujours plus nombreuse, ils s'avancèrent. Quelques coups de fusil qu'on leur tira, les firent s'arrêter pendant quelques instants; mais bientôt ils se remirent à suivre les canots qui redescendaient le bras, et ils se tinrent hors de la portée du mousquet. Quoiqu'ils eussent quelques fusils, et qu'ils fussent bien munis d'armes du pays, M. Johnstone n'imputa point leur conduite à des intentions hostiles, mais à l'ardeur qu'ils avaient de s'approcher des canots pour faire des échanges de marchandises d'Europe contre des peaux de loutres de mer qu'ils paraissaient avoir en quantité. Lorsque l'on fut plus au large, une des pirogues devança les autres, portant un chef qui se tenait au milieu, et qui arrachant les plumes blanches du croupion d'un aigle, et les jetant en l'air, accompagnait cette action de chants et d'autres signes qui paraissaient des gages de paix et d'amitié. On lui permit de s'avancer près du bord, et il donna une peau de loutre de mer à M. Johnstone, qui lui fit en retour un présent convenable, et l'assura de ses dispositions pacifiques par tous les signes qu'il put imaginer. Les Indiens qui parurent sincères aussi dans leurs protestations, s'approchèrent des

canots, sans armes et avec la plus grande confiance. Lorsque le jour baissa, on signifia au chef que les pirogues ne devaient pas suivre plus longtemps les canots, et il rejoignit ses compatriotes, qui néanmoins continuèrent à redescendre aussi. A la fin, un ou deux coups de fusil les arrêtèrent, et ils disparurent bientôt.

Comme la côte était absolument à pic et sans coupures, M. Johnstone fit continuer à ramer jusqu'après minuit, et le détachement coucha dans les canots. Il avait atteint le bras principal de prince Fédérick's-Sound, et reconnu que les côtes forment un grand promontoire arrondi, quoique peu élevé, coupé par de petites baies, précédées de quelques roches détachées. J'ai donné à ce promontoire, dont l'extrémité ouest est située par 57° 1′ ½ de latitude et 226° 12′ de longitude, le nom de Pointe-Macartney. Depuis cette pointe, la côte court au 15° nord-est, l'espace d'environ une lieue; et, sur cette étendue, la largeur du Sound est d'environ sept milles dans la direction du 47° nord-ouest jusqu'à la Pointe-Nepean. Au 28° nord-est, à la distance d'environ une lieue et demie de cette dernière pointe, gît une petite île, précédée de groupes de rochers. Le promontoire continue à s'ar-

rondir vers le 65° nord-est, cinq milles plus loin, après quoi la rive méridionale du Sound s'étend au 75° nord-est, l'espace de 17 milles jusqu'à la pointe ouest d'une petite anse, la seule ouverture qu'il y ait dans la côte depuis la Pointe-Macartney. En travers de quelques petites pointes en saillie, entre l'anse et cette pointe se trouvent des roches détachées à peu de distance du rivage. M. Johnstone ne put atteindre la première avant l'après-midi du 16. Elle s'étend au 34° sud-est, l'espace d'environ une lieue, puis elle se termine; et, selon notre reconnaissance, le terrein qui la sépare de l'extrémité intérieure du Canal-de-Duncan, forme un isthme d'environ deux milles de largeur, dans la direction du nord.

Après le dîner, M. Johnstone reprit l'examen de la côte sud du Sound, qui se dirigeait presqu'à l'est. Il n'avait fait que peu de chemin, lorsque, sur les cinq heures du soir, il eut la satisfaction de revoir M. Whidbey.

M. Johnstone regarde cette partie de la côte, qui fut l'objet de son examen durant sa dernière excursion comme une péninsule liée à la terre plus à l'est par l'isthme étroit dont j'ai parlé ci-dessus. Il ne la représente pas non plus si élevée ni si montueuse que la

terre

terre qui compose le pays adjacent, sur la côte opposée au nord-est du Sound, laquelle, à peu de distance, consiste en montagnes très-hautes, hachées, affreuses, stériles et couvertes de glace et de neige, au lieu que celle de la presqu'île est médiocrement élevée, et produit une superbe forêt de grands pins, très-droits, parmi lesquels il y a des aunes et quelques arbustes à baies. Le long des baies et des bras, qu'il avait examinés, les rivages, en général, sont bas; et il est probable que, si le terrein était défriché, le sol en pourrait être propre à la culture. Ces baies et ces bras abondent plus en saumons et en loutres de mer que toute autre partie de la côte; et, comme on les a trouvés en plus grande quantité vers les extrémités intérieures, on en a conclu que les saumons et les autres moindres poissons forment une bonne partie de la nourriture des loutres qui, en conséquence, sont attirées dans les canaux où ils se réfugient en été.

Dans ses remarques sur l'Ile-de-l'Amirauté, M. Whidbey observe que, quoique cette île paraisse formée d'une substance de roche, couverte d'une légère couche de terre, principalement composée de végétaux dans un état de dissolution imparfait, cependant,

comme sur la péninsule dont il vient d'être question, il y croît du bois de haute futaie supérieur à tout celui qu'il en avait vu jusque-là dans cette partie de l'Amérique. Il rapporte aussi qu'en plusieurs endroits qu'il a examinés dans ses deux dernières excursions, l'océan gagne évidemment et très-rapidement sur les terres, et que les bordures de terrein bas, qui s'étendent du pied des montagnes jusqu'au bord de la mer, ont, à une époque peu reculée, produit des arbres d'une taille considérable, les troncs de quelques-uns desquels étaient toujours debout, tenaient encore à la terre par leurs racines, et se trouvaient à différents degrés de pourriture. Ceux qui s'étaient le mieux conservés, avaient été moins exposés à l'action de l'eau salée, qui les atteignait à chaque marée. Tels sont les envahissements de l'océan sur ces rivages, qu'en plusieurs endroits, à la mer basse, les troncs les plus courts étaient au niveau, ou même au dessous de la surface de l'eau.

La même remarque avait été faite au Port-Chalmers; et, à cette occasion, M. Whidbey cite d'autres exemples de pareils empiétements, non-seulement dans Prince-William's-Sound, mais aussi dans l'Entrée-de-Cook. Il pense, d'après cela, que les bancs

qui remplissent une grande partie du Havre-de-Gray, ont été récemment produits par la même cause. Il n'est pas moins raisonnable d'en conclure que les eaux de l'océan Pacifique du nord, ont peut-être pour des siécles, une tendance générale à produire le même effet sur toute la côte comprise dans les limites ci-dessus mentionnées.

Le retour du beau temps, le 18, mit les deux détachements en état de bien voir cette grande étendue de terres coupées qui se trouvent entre Cross-Sound et le Cap-Ommaney. D'après leur rapport, je persiste à regarder cette contrée comme divisée en plusieurs îles; et c'est là le motif pour lequel je lui ai donné le nom d'Archipel. M. Whidbey regarde le détroit qui la sépare de la rive de l'est, et que j'ai nommé DÉTROIT-DE-CHATAM, comme un des lieux où l'on peut se procurer des peaux de loutres de mer, avec le plus d'avantage. Non-seulement il en vit une grande quantité entre les mains des naturels du pays, mais un nombre immense de ces animaux se montraient près des rivages en toutes directions. M. Brown, commandant du Jackal, qui nous a suivis dans ces régions, est du même avis, et nous a dit que les peaux

qu'il y avait prises, étaient d'une très-belle qualité.

Maintenant que nous avons atteint le but principal que sa majesté s'était proposé en ordonnant ce voyage, je me flatte que l'exactitude avec laquelle nous avons fait la reconnaissance de la côte nord-ouest d'Amérique, dissipera tous les doutes concernant un *passage par le nord-ouest*, ou une communication par eau, navigable pour des vaisseaux, entre l'océan Pacifique du nord, et l'intérieur du continent de l'Amérique, dans toute l'étendue de nos recherches.

La longitude vraie du lieu de nos observations dans le *Port-Conclusion*, fut de 225° 37′ 30″, et la latitude de 56° 14′ 55″.

LIVRE SIXIEME.

Retour vers le long de la côte ouest de l'Amérique. — Passage du Cap-Horn. — Relâche à Sainte-Hélène. — Arrivée en Angleterre.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du *Port-Conclusion.* — Arrivée à *Noutka.* — Nos opérations en ce lieu. — Nous allons voir *Maquinna* à *Tahsheis.*

Un vent contraire, accompagné d'une grosse pluie et d'une brume épaisse, nous retint jusqu'au 22 (août) au soir. L'atmosphère s'étant alors éclaircie, et le vent ayant un peu moins de violence, la *Découverte* et le *Chatam* sortirent du *Port-Conclusion.*

Nous ne fûmes en pleine mer que le 24 au matin. Avant d'y arriver, nous fûmes exposés au danger le plus imminent; car la nuit précédente, vers minuit, les deux vaisseaux fu-

rent portés avec force sur le Cap-Ommaney, et faillirent se perdre. Il fallut les plus grands efforts pour nous éloigner de la terre; et si nous n'y avions pas réussi, notre perte eût été inévitable. Nous fûmes quelque temps dans la situation la plus alarmante; mais, à l'aide d'une jolie brise du nord-nord-ouest, nous parvînmes à nous en tirer.

Vers les deux heures du matin, nous étions assez loin de la côte pour pouvoir reprendre à bord les canots qui nous avaient remorqués. Dans cette opération, nous eûmes le malheur de perdre *Isaac Wooden*, un des matelots du grand canot, qui tomba à la mer. Sur le champ, une autre embarcation fut à son secours; mais, comme il ne savait pas nager, et qu'en tombant il avait donné de la tête contre le plat-bord, il disparut si promptement, qu'il fut impossible de le sauver. Ce pauvre garçon avait été de la plupart des détachements; ses camarades l'aimaient beaucoup, et ses officiers le regrettèrent infiniment. Pour conserver la mémoire de ce triste événement, j'ai donné le nom de WOODEN'S-ROCK, au rocher qui gît en travers du Cap-Ommaney.

Au point du jour, nous eûmes un vent frais du nord-ouest, et je dirigeai la route au sud-

est sur Noutka. Nous passâmes à peu près à trois lieues dans l'ouest des *Iles-Brumeuses (Hazy-Islands)*, qui forment un groupe d'îlots de roche, d'une lieue d'étendue, lequel gît au 7° sud est, à la distance de seize lieues du Cap-Ommaney. A midi, la terre la plus méridionale en vue, était le *Cap-S.-Bartholomeo*, qui est la pointe nord de l'entrée dans *Puerto* (port) *del-Baylio-Bucareli*, découvert par M. Quadra, en 1793. Elle nous restait au 87° sud-est du compas. La côte la plus proche était un promontoire très-apparent, que, du nom de l'orateur de la chambre des communes (1), j'ai nommé CAP-ADDINGTON. Nous l'avions au 73° nord-est, à la distance de quatre à cinq lieues. Dans cette position, notre latitude observée fut de 55° 29′ ½, et notre longitude se trouvait de 225° 58′.

L'après-midi, nous laissâmes de l'arrière le *Cap-S.-Bartholomeo*, qui, selon nos observations, est situé par 55° 12′ ½ de latitude, et 226° 34′ de longitude. Au 21° sud-est, à 14 milles de ce cap et à 12 milles de la

(1) M. Addington est aujourd'hui premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier (*Note du Traducteur*).

côte la plus voisine, gît un îlot de roche, très-bas et très-plat, environné de rochers et de brisans qui s'étendent à quelque distance. La forme de cet îlot et l'éloignement auquel il est de la terre, le rendent extrêmement dangereux; c'est pourquoi je l'ai nommé WOLF-ROCK *(Rocher-du-Loup)*. Au 11° sud-ouest de ce rocher, et à la distance de trois lieues, se trouve une petite île élevée que M. Dixon a nommée *Ile-Forrester.* Nous passâmes entre cette île et le Rocher-du-Loup.

Nous eûmes des calmes ou des vents variables si contraires, que ce ne fut que le 1.er septembre que nous vîmes la plus occidentale des *îles Scott.* A midi, cette île nous restait au 8° nord-est du compas, et notre latitude observée était de 50° 21′, et notre longitude de 230° 35′.

Le vent de nord-ouest devint graduellement petit frais. Il était accompagné d'un beau temps; et, le 2, à six heures du soir, nous étions à l'ancre dans *l'Anse-des-Amis (Friendly-Cove)*, dans *Noutka-Sound.* Nous y trouvâmes les vaisseaux armés de S. M. C. la *Princissa, l'Aransasu* et le *S. Carlos,* appartenant à l'établissement de *S. Blas,* la barque le *Phœnix*, commandée par M. Hugh Moor, du *Bengale,* le sloup, le *Prince-lee-*

Boo, de l'escadrille de M. Brown, commandé par M. Gordon, venant de *Chine*, lequel durant l'été avait ramassé des fourrures sur cette côte, principalement au nord de Noutka. Outre ces navires, il y avait aussi la *Washington*, commandé par M. *J. Kendrick* de *Boston* en *Amérique*, qui s'était occupé du même commerce.

La *Princissa*, commandée par M. Fidalgo, n'était arrivée que de la veille, et avait amené le brigadier général *Don Jose Manuel Alava*, colonel du régiment de Puebla, et gouverneur de Noutka, notre estimable ami, M. *Quadra*, étant mort à S.-Blas dans le mois de mars, universellement regretté. Notre douleur, en apprenant ce triste événement, peut être plus facilement imaginée que décrite. Aux sentiments de notre reconnaissance se joignit le profond regret de la perte d'un homme si aimable, et si bien fait pour être un ornement de la société.

La *Découverte* ayant, dans le cours de la journée, laissé le *Chatam* assez loin de l'arrière, celui-ci n'arriva qu'à la nuit close. M. Puget avait prolongé la côte, depuis *Woody-Pointe* (Pointe-Boisée) beaucoup plus près que moi, et j'appris de lui qu'entre l'Entrée-du-Sound et les brisans qui en sont à la dis-

tance de sept ou huit milles à l'est, il avait trouvé beaucoup d'herbes marines, à peu près à deux milles du rivage, sur des sondes très-irrégulières de 5 à 10 brasses, fond de roche, jusqu'à deux milles de l'Anse-des-Amis, où les algues disparaissent, et la profondeur devient plus considérable.

Le 3 au matin, nous allâmes faire visite au gouverneur, qui résidait à bord de la *Princissa*. Nous fûmes reçus de lui et de M. Fidalgo, avec beaucoup de politesse. Le premier me dit qu'il était venu principalement pour terminer la négociation relative à la cession de Noutka. Il attendait ses instructions qu'il espérait recevoir avant le 15 octobre; mais si elles arrivaient plus tard, on devait les lui envoyer à Monterrey. En conséquence, il me proposa de rester à Noutka jusqu'à cette époque; et, comme je n'avais eu aucune nouvelle d'Angleterre, je pensai qu'on pourrait m'adresser par la même voie un duplicata des instructions que j'attendais aussi. D'après cette idée et des considérations tirées de l'état des vaisseaux, qui exigeait beaucoup de réparations, j'acceptai la proposition.

Je saisis la première occasion d'exposer en détail nos besoins à M. Alava, et de lui demander la permission d'élever notre obser-

vatoire et nos tentes à terre. Il y consentit de bonne grace, et me parut regretter vivement de ne pouvoir nous fournir tous les secours qu'il eût desiré nous offrir.

M. Saavedra, qui était demeuré à Noutka depuis notre dernière relâche, nous rejoignit à bord de la *Princissa*, où nous passâmes la journée à demander des nouvelles du monde civilisé, et à déplorer les troubles et le malheureux état de l'Europe. Les funestes événements que nous avait appris M. Brown, nous furent alors confirmés par les Espagnols, qui nous dirent ce qui s'était passé jusqu'à la fin de l'année 1793. Leur récit nous causa la plus profonde tristesse, et nous conçûmes les plus vives alarmes sur les résultats que devaient produire de telles calamités.

Le temps était sombre, et il pleuvait sans cesse; mais cela n'empêcha pas *Maquinna Clewpanelou* et quelques autres chefs de venir nous voir. Les deux premiers reçurent des présents convenables à leur rang, et dont ils parurent très-satisfaits. Les autres nous vendirent une petite quantité de poisson à un prix exorbitant. Le poisson avait alors beaucoup de valeur parmi les Indiens. Soit que la pêche eût été mauvaise, l'été précédent, soit qu'ils eussent négligé de faire leur pro-

vision d'hiver, ils avaient éprouvé une grande disette pendant cette dernière saison ; et il est même probable que, sans le secours de M. Saavadra, plusieurs d'entre eux auraient péri.

Le gouverneur, M. Fidalgo, M. Saavadra, et quelques autres Espagnols nous rendirent notre visite, le 4 au matin : mais ma poudre étant fort diminuée, je me dispensai des saluts d'usage, et ces Messieurs reçurent très-poliment mes excuses.

Le temps continua d'être pluvieux et désagréable jusqu'au 6, qu'une bise de l'ouest dispersa les nuages. Les tentes, l'observatoire, et les instruments furent alors envoyés à terre.

Le 10, le vent repassa au sud-est, et nous eûmes un très-rare exemple, dans ce climat, d'éclairs et de tonnerre, avec des torrents de pluie qui tombèrent jusqu'au soir.

Le vent d'ouest revint, le 11 au matin, et nous eûmes un beau temps. *L'Aransasu* mit à la voile pour S.-Blas, et je fis passer par cette occasion, une lettre à l'amirauté.

Le temps et le vent devenaient très-variables, comme on pouvait s'y attendre à l'approche de l'équinoxe. Jusqu'au 17, la pluie et des coups de vent retardèrent considérablement nos travaux; mais nous eûmes ensuite de beaux jours.

Depuis notre arrivée, nous avions eu assez souvent la visite de Maquinna, de Clewpanelou, de quelques chefs inférieurs et d'un grand nombre d'habitants qui nous avaient apporté un peu de poisson et du gibier. M. Alava nous témoigna le desir d'aller les voir; et, comme nous savions qu'une telle démarche de notre part flatterait infiniment Maquinna et les autres chefs, nous nous mîmes de la partie. Nous nous embarquâmes sur trois canots, et une grande chaloupe espagnole porta notre bagage. Le temps, qui était beau, nous invitait aussi à prendre cette récréation.

MM. Alava, Fidalgo et Menziez m'accompagnèrent dans la yolle; M. Puget et quelques officiers du Chatam montèrent le grand canot; le lieutenant Swaine et quelques officiers de la Découverte se placèrent dans le grand canot de ce vaisseau. En y comprenant les Espagnols qui conduisaient la chaloupe, nous étions au nombre de soixante-six personnes, bien armées. Notre marche fut dirigée vers *Tahsheis*, mais comme le vent ne nous aidait que faiblement, nous ne parvînmes qu'à peu près au coucher du soleil, à un endroit très-agréable et peu éloigné du village de Maquinna. Le jour étant trop avancé pour lui faire une visite de cérémonie, nous lui en-

voyâmes Clewpanelou, qui ne nous avait pas quittés depuis notre départ de vaisseaux, pour le prévenir que nous la différions jusqu'au lendemain. Maquinna nous attendant avec tout son monde, nous dépêcha sur le champ un autre messager, pour nous prier de nous rendre, dès le soir même, à son habitation. Nous ne jugeâmes pas à propos de céder à sa demande, mais quelques-uns de nos officiers allèrent à pied jusqu'à la bourgade, et lui dirent que l'heure seule nous avait empêchés de les accompagner.

Tous nos arrangements pour la nuit étant terminés, on posa des sentinelles, autant pour éviter toute surprise de la part des naturels, que pour empêcher nos gens de se rendre aux habitations des Indiens.

Le 26, après le déjeûner, nous nous mîmes en marche, avec les quatre embarcations. Lorsque nous approchâmes du rivage, nous fûmes accueillis par un vieillard, qui s'écria d'une voix forte : *wascosh, wascosh*; expression d'amitié et de bienveillance pour nous. Après lui avoir répondu de même, nous débarquâmes et nous fûmes reçus par *Maquinna* et par ses deux frères *Whaclassse Poultz* et *Tatouchsiatticus*, qui répétèrent le *wacosh*, de manière à nous assourdir. Ce cérémonial terminé, nous

fûmes conduits à travers le village, à l'habitation de Maquinna, où nous trouvâmes, préparés pour nous, à l'extrémité de la chambre, des siéges couverts de nattes fort bien travaillées.

Dès que nous fûmes assis, environ trente Indiens frappèrent avec un bâton sur une pièce de bois creuse, à l'effet de convoquer les habitants. Ceux-ci s'étant rassemblés, Maquinna s'empressa de leur dire, dans un discours, de quelque étendue, que l'on devait considérer notre visite comme un grand honneur pour lui, et que nous la lui faisions à cause de la bonne conduite que tous les habitants du Sound, soumis à son autorité, avaient tenue envers les Espagnols et les Anglais. Ils observa qui ni *Wicananish*, ni aucun autre chef, dont les gens avaient été coupables d'excès envers les navires étrangers qui avaient visité leur pays, ne recevraient un tel honneur, mais que les Indiens de Noutka se conduisant différemment, c'était par cette raison que les navigateurs les visitaient plus fréquemment, et qu'à ce moyen, leurs richesses, en cuivre, en étoffes et autres articles de grande valeur pour eux, s'étaient accrues dans une proportion plus grande que chez leurs voisins. Il cita particulièrement quel-

ques tribus, que nous ne connaissions pas, et à l'égard desquelles notre visite serait le sujet d'un grand triomphe pour lui. La vivacité de ses expressions annonçait qu'entre ces peuplades et la sienne, il y avait beaucoup de jalousie. Maquinna fit ensuite l'énumération des bonnes qualités qui distinguaient les Espagnols et les Anglais, lesquels lui étaient fortement attachés, et, à ce qu'il espérait, seraient satisfaits de la manière dont il recevait ceux qui lui faisaient visite.

Les acteurs étaient tout prêts en dehors, et fort empressés de jouer leurs rôles. A l'instant où Maquinna eut cessé de parler, les tambours recommencèrent à battre, et il se présenta un homme, portant un vêtement de guerre, très-bizarre, orné d'une manière infiniment variée, et lui tombant jusqu'au gras de la jambe. Il avait la figure peinte en noir et en rouge, de telle sorte que ses traits étaient méconnaissables, ou plutôt qu'on ne les distinguait plus. Ses cheveux étaient couverts du plus fin duvet blanc des jeunes oiseaux de mer. Il tenait à la main un mousquet armé de sa baïonnette; et il offrait à la fois l'aspect le plus grotesque et le plus sauvage. Il fut suivi de vingt autres acteurs vêtus avec beaucoup de variété aussi, et de la

la même manière que lui, mais armés différemment les uns des autres. Ceux-ci avaient des fusils, ceux-là des pistolets, des épées, des dagues, des javelines, des arcs, des flèches, des harpons de pêche et des haches, comme s'ils avaient voulu montrer ce qu'ils avaient de richesses et de moyens, en étalant les divers instruments dont ils se servaient, soit pour la guerre, soit pour se procurer les choses nécessaires à la vie.

Ce singulier groupe se déploya devant nous; et, quoique nous fussions bien convaincus des dispositions pacifiques de ces Indiens, je crois qu'il n'y eut pas un de nous qui n'éprouvât plus ou moins, de désagréables sensations. L'action et les cris des acteurs ajoutaient encore à la férocité de leur physionomie. Le spectacle qu'ils nous offrirent consistait principalement à sauter d'une manière toute particulière. Dans cet effort, l'action des jambes paraissait faible, quoiqu'ils s'élevassent quelquefois à une considérable hauteur; et l'on nous dit que l'on considérait comme les plus habiles ceux qui tenaient constamment leurs pieds parallèles l'un à l'autre, ou dans une certaine position, en ployant le moins possible les genoux. Lorsqu'ils eurent fini, Maquinna lui-même exécuta une danse mas-

quée, pendant laquelle il changea fréquemment de masque et d'une manière si adroite, que l'on ne pouvait saisir l'instant où le changement s'opérait. Les masques dont il se servit, faisaient honneur à son imagination, quant à la bizarrerie des effets. Son vêtement, qui différait de celui des autres danseurs, consistait en un manteau et en une espèce de tablier court, couvert de coquilles et de petites pièces de cuivre, placées de manière à frapper l'une contre l'autre, et à rendre des sons aigus, qui, accompagnés de l'espèce de musique que j'ai décrite plus haut, et de quelques chants, produisaient un bruit discordant aussi désagréable à notre oreille, que la danse l'avait été à nos yeux. Mais une détermination prise d'avance assurait aux acteurs nos applaudissements qui firent grand plaisir à tout le cercle des spectateurs.

Il y eut alors un entr'acte qui fut rempli à la grande satisfaction de notre hôte et de ses amis. Les présents que nous leur destinions furent étalés; c'étaient du cuivre, du drap bleu, des couvertures, des coquilles et différents petits articles de moindre valeur. Nous les distribuâmes, M. Alava et moi, à Maquinna et à ses parents, selon le rang et l'impor-

tance de chacun. Ces gages de notre amitié eurent un si grand succès, que tout le village retentit bientôt d'acclamations et d'applaudissements. Nous eûmes ensuite un second divertissement vocal et instrumental, après lequel, Whaclasse-Poultz, en qualité de maître des cérémonies, adressa à M. Alava un petit discours où il rappelait l'amitié qui subsistait depuis si longtemps entre les Espagnols et les tribus soumises à l'autorité de Maquinna, lequel dit l'orateur, était extrêmement flatté de la visite dont nous l'honorions, et il ajouta que, pour preuve de la reconnaissance de ce chef, il déposait une peau de loutre aux pieds de M. Alava. On en offrit également une à moi, à M. Fidalgo, et à M. Puget, puis M. Alava et moi, nous en reçumes chacun une seconde.

Comme il nous restait assez de temps, et que le jour était beau, nous parcourûmes le village, que nous trouvâmes fort grand, mais faiblement habité. Maquinna nous en donna pour raison que la plupart des familles étaient absentes, parce qu'elles ne s'étaient pas encore procuré toutes leurs provisions d'hiver; et il nous dit qu'à leur retour, la bourgade ne contiendrait pas moins de huit à neuf cents personnes. La maison de Maquinna était beau-

coup plus vaste et bien moins sale que toutes les autres. Il n'y en avait d'occupé que la moitié, et elle n'était pas entièrement couverte, quoiqu'elle ne fût pas nouvellement construite. Le capitaine Cook a décrit d'une manière si détaillée, surtout quant à l'intérieur, la construction des maisons de Noutka, qu'il ne m'a laissé que peu de chose à dire à ce sujet. Cependant il est très-remarquable qu'il n'ait point parlé (quoique M. Webber les ait représentées dans le dessin qu'il a publié du village de l'Anse-des-Amis), des immenses pièces de bois élevées, et placées horizontalement sur des piliers de bois, à peu près à dix huit pouces au dessus du toit des maisons les plus considérables de ce village. Une de ces pièces de bois eût pu servir de mât inférieur à un vaisseau de guerre du troisième rang. Ces poutres, de même que les figures colossales dont j'ai parlé ailleurs, nous parurent, à l'époque du troisième voyage du capitaine Cook, caractériser l'habitation du chef ou du principal personnage d'une tribu; et les observations que nous fîmes pendant le voyage dont je donne la relation, confirmèrent cette opinion. Une ou plusieurs maisons, dans les villages habités ou déserts que nous avons visités, offraient aussi cette

marque de distinction. Celle de Maquinna en avait trois. La pièce du milieu était la plus large, et avait près de cinq pieds, de diamètre à l'un des bouts. Elle s'étendait sur toute la longueur de l'habitation, qui était d'environ cent pieds, et était placée sur des piliers de bois. Celui qui la soutenait à l'extrémité intérieure de la maison, avait près de quinze pieds de circonférence, et présentait une de ces figures gigantesques et monstrueuses que j'ai déja décrites.

Notre curiosité étant satisfaite, et tous nos présents distribués, nous nous portâmes vers l'extrémité intérieure du bras, ce qui me procura l'occasion d'expliquer à M. Alava la manière dont se terminent les nombreux canaux et les bras de mer qu'il avait vus sur nos cartes; car celui-ci finit, comme tous les autres, par une basse lisière devant une vallée, d'où débouchent quelques petits ruisseaux; mais les rivages adjacents étaient infiniment moins élevés que nous n'étions accoutumés à les trouver. Après nous être promenés pendant quelque temps à l'entrée des bois, nous regagnâmes notre camp. Maquinna et plusieurs autres Indiens nous y attendaient. Ils nous pressèrent vivement de retourner à leur habitation, pour y jouir, le soir, d'un

spectacle pareil à celui que nous avions eu le matin ; mais, comme nous nous étions proposés de rentrer à bord, dans la matinée du 28, et que nous avions promis à Clewpanelou de lui faire une visite à sa principale résidence, appelée *Mouetchy*, laquelle était à une grande distance de Tahsheis, nous ne pûmes nous rendre à cette invitation.

Maquinna, la plupart des personnes de sa famille et plusieurs autres chefs dînèrent avec nous ; et, nous ayant donné des témoignages non équivoques de leur amitié et du grand plaisir que notre visite leur avait fait, ils se retirèrent.

Mouetchy étant situé près de la partie supérieure d'une branche à l'est du canal de Tahsheis, nous suivîmes la route par laquelle nous étions venus ; et, le soir, ayant atteint le point de réunion de ces deux bras de mer, lequel est au 6° nord-est, à la distance de six ou sept milles de l'Anse-des-Amis, nous dressâmes nos tentes pour passer la nuit, afin d'avoir toute la journée du lendemain pour notre visite à Clewpanelou, dont l'habitation était encore à six ou sept milles. Nous nous rembarquâmes le 27, après le déjeûner, et nous laissâmes la chaloupe espagnole dans un endroit assez agréable pour préparer le

dîner. Notre marche fut contrariée par le vent et le courant qui, je crois, se dirige en général vers la mer. Nous traversâmes une contrée si sauvage, que plusieurs fois M. Alava me témoigna sa surprise qu'elle fût un sujet de contestation entre nos deux gouvernements. Les rivages offrent tantôt d'impénétrables forêts, dont les arbres croissent entre des rochers hachés, tantôt d'énormes roches, taillées à pic, s'élevant depuis le bord de l'eau à une considérable hauteur, et présentant d'épouvantables précipices, de sorte qu'à l'exception des glaces et des grandes chutes d'eau que nous avions rencontrées si fréquemment en d'autres parties de la côte, M. Alava put se former une idée complète des pays situés au nord de Noutka.

Il était trois heures après midi, lorsque nous arrivâmes au village de Mouetchy, consistant en un petit nombre de maisons entassées dans une anse, avec aussi peu de régularité qu'il paraissait y en avoir dans la conduite des habitants, qui se rassemblèrent en foule autour de nous, et nous incommodèrent beaucoup, quoique sans avoir l'intention de nous nuire. Notre ami Clewpanelou, leur chef, ne paraissait pas avoir assez d'autorité sur eux pour les contenir, même dans sa propre habitation,

à laquelle nous fûmes conduits à travers un passage étroit, entre les maisons. La malpropreté et la mauvaise odeur nous contraignirent de faire promptement la distribution de nos présents, afin de pouvoir nous retirer sans offenser notre hôte et ses amis. On observa les mêmes cérémonies qu'à Tahsheis, mais, sans parler de la différence de population, le défaut d'ordre et de décence que nous remarquâmes à Mouetchy, nous prouva que l'autorité de Maquinna est bien supérieure à celle des autres chefs, parmi lesquels cependant Clewpanelou était considéré comme un des premiers en richesses et en pouvoir. Je vis dans sa maison autant de ces grands coffres carrés dans lesquels les Indiens renferment ce qu'ils possèdent, que j'en avais trouvé dans toutes les autres maisons prises ensemble. Nous ne sûmes point ce qu'ils contenaient; mais s'il en faut croire notre hôte, ils étaient tous très-bien fournis, et il y avait des peaux de loutres marines, d'ours, de daims, de martres et d'autres animaux du pays, ainsi que du cuivre, du drap et d'autres marchandises d'Europe.

Nous regagnâmes nos embarcations, accompagnés de Clewpanelou, qui nous fit des présents pareils à ceux que nous avions reçus

de Maquinna; et, ce qui était bien précieux, il y ajouta un jeune daim fraîchement tué. Nous quittâmes Mouetchy, aux acclamations réitérées de *Wacosh Wacosh*. Nous arrivâmes le soir, à l'endroit où nous avions laissé la chaloupe, et nous y trouvâmes tout en ordre.

Le lendemain matin, en retournant aux vaisseaux, nous nous arrêtâmes à un mouillage, appelé *Mouhenna*, par les naturels du pays, et qui est en grande réputation parmi les commandants des navires de commerce, et surtout parmi les Américains. Il se trouve sur la côte ouest du Sound, à quatre ou cinq milles au nord de *l'Anse-des-Amis*, sur laquelle, quoiqu'à une plus grande distance de la haute mer, il a plusieurs avantages, tant pour la sureté que pour la commodité. Le terrein des environs continue à être bas à une plus grande distance de la mer qu'autour de cette anse, et présente moins de roches. Le port est petit, mais bien abrité; on n'y ressent pas les effets de la houle, et l'on peut en sortir avec assez de facilité. Toutefois, comme position militaire, l'Anse-des-Amis est bien préférable à Mouhenna; car il ne peut rien entrer dans le Sound, ni en sortir, sans être vu du premier de ces deux mouillages.

A midi, nous rejoignîmes nos vaisseaux ; et il ne s'était rien passé d'important pendant notre absence.

La *Jenny* de Bristol arriva le 29 après-midi. Ce petit navire avait relâché à Noutka, en octobre 1792, alors gréé comme une goëlette à trois mâts, et commandé par M. Baker, qui l'avait conduit en Angleterre avec un chargement de fourrures. Cette fois, il avait pour commandant M. *John-Adamson*, qui l'avait ramené d'Angleterre, et durant le cours de l'été précédent, avait ramassé, aux environs des *Iles-de-la-Reine-Charlotte*, plus de deux milles peaux de loutres de mer qu'il portait à la Chine. Arrivé à Canton, son navire devait être employé comme paquebot au service de la Compagnie des Indes Orientales. M. Adamson nous apprit qu'il avait rencontré le *Jackal* sur la côte, par 54° de latitude.

Le 2 octobre, le gouverneur, M. Fidalgo, M. Saavedra et la plupart des officiers espagnols me firent l'honneur de dîner à bord de la *Découverte*. L'épuisement de mes provisions m'avait empêché de les recevoir aussi souvent que je l'aurais desiré.

Le 5 au soir, le *Jackal* arriva. Depuis notre séparation, M. Brown avait rassemblé plus d'un millier de peaux de loutres de mer

de la première qualité, et beaucoup d'autres de moindre valeur. Il les avait obtenues de ces Indiens, dont la conduite avait paru suspecte à M. Whidbey, à son retour de Cross-Sound. Ils en avaient très-bien agi, à l'égard de M. Brown. La promptitude avec laquelle il était entré en commerce avec eux, lui avait probablement gagné leur confiance; car il nous a été démontré en plusieurs occasions que notre refus de commercer avec plusieurs tribus, les avait indisposées contre nous.

Le mois d'octobre avançait. Nous savions par expérience que la belle saison tirait à sa fin dans ce pays; et, comme la plupart des travaux importants qui se faisaient à terre étaient sur le point d'être terminés, je profitai du beau temps, le 6, pour reprendre à bord notre observatoire et nos tentes.

Le paquebot espagnol n'étant point arrivé, nous remîmes en mer, le 16, à minuit, de conserve avec le *Chatam*; la *Princissa*, commandée par M. Fidalgo, et portant le gouverneur Alava devait nous suivre le lendemain. Nous nous donnâmes rendez-vous à Monterrey, où ces officiers ne doutaient pas que nous ne reçussions un bon accueil. Je l'espérais aussi, d'après un entretien que j'avais eu avec M. Alava, de qui j'appris que les plaintes que

j'avais portées à M. Quadra, du traitement que nous avions essuyé à la *Nouvelle-Albion*, avaient été transmises après sa mort au vice-roi du Mexique, dont les intentions avaient sans doute été mal interprétées par M. Arrillaga.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de *Noutka-Sound.* — Violente tempête. — Arrivée à *Monterrey.* — Nous recevons à bord les déserteurs du *Chatam* et du *Dédale.* — Excursion dans l'intérieur du pays. — Montagne remarquable.

UNE légère brise de terre favorisa notre sortie de *Noutka-Sound ;* et, le 17 à la pointe du jour, nous étions à trois lieues de la côte, lorsque le vent fut remplacé par un calme et une petite brume, qui durèrent toute la journée. L'obscurité de l'atmosphère nous avait empêchés de voir le *Chatam* depuis le 18 au soir ; mais la *Découverte* se trouvant presque stationnaire, je jugeai que notre conserve ne pouvait être éloignée. Cependant, ayant fait vainement tirer plusieurs coups de canon, et allumer un fanal, jusqu'au 19 à trois heures du matin, nous mîmes toutes voiles dehors et nous gouvernâmes au sud-sud-est.

En cherchant des yeux le *Chatam*, nous découvrîmes un vaisseau à notre arrière. Nous diminuâmes de voiles sur le champ ; mais ayant bientôt reconnu que c'était la *Princissa ,*

nous usâmes de nouveau de toute notre voilure pour profiter d'une jolie brise de l'est et d'un beau temps, qui ne fut pas de longue durée. Le 24, à midi, nous n'étions, selon notre estime, que par 47°12′ de latitude, et 232°12′ de longitude.

Le 28, notre latitude observée fut de 44°14′, et notre longitude de 233°27′. Peu de temps après notre départ de Noutka, nous fûmes incommodés par une houle très-forte, venant de l'ouest et du sud-ouest, et qui, le 29, s'était considérablement accrue. Le vaisseau souffrait infiniment, et embarquait une grande quantité de vagues. Le 1.er novembre après midi, le temps fut assez beau, et nous vîmes de nombreuses volées d'oies sauvages et de canards se porter vers le sud, ce qui annonçait que, dans les régions plus septentrionales, l'hiver se faisait déja sentir avec beaucoup de rigueur.

Nous fîmes peu de chemin jusqu'au 3 au matin, que le vent parut se fixer au nord-ouest, avec un temps fort beau. Ayant déployé toutes nos voiles, nous gouvernâmes sur le *Cap-Mendocin*, dont le promontoire sud nous restait, à midi, au 51° sud-est du compas; et ainsi que la côte qui en est au nord, et que nous avions en vue dans le nord-

est, il se trouvait à neuf ou dix lieues de distance. Notre latitude observée était de 40° 42′, et notre longitude, selon la position que nos premiers calculs assignent au Cap-Mendocin, de 235° 30′.

Comme nous nous rapprochions de la partie nord du cap, l'eau se décolora tout-à-coup, et nous eûmes une mer très-irrégulière.

Je me proposais, avant d'arriver à Monterrey, d'examiner la *Baie de Sir Francis Drake*, et de là faire une excursion en canots, afin d'acquérir sur le *Port-Bodega* des connaissances plus précises que nous n'en avions. En conséquence, après avoir doublé le Cap, je dirigeai la route le long de la côte dans le sud-est.

Le soir, vers le coucher du soleil, un spectacle singulier s'offrit à nos regards, par-dessus les montagnes de l'intérieur du pays, immédiatement derrière ce promontoire élevé. Une masse énorme de nuages épais enveloppait la cime de ces montagnes, s'agitant en tout sens, et semblables à une vapeur s'élevant au dessus d'une chaudière immense. Ils s'étendaient dans le nord, et obscurcissaient toute cette partie de l'horizon, tandis qu'au sud le ciel était d'une sérénité parfaite. Nous regardions le Cap-Mendocin comme situé sur

la limite qui sépare les climats orageux de cette côte de ceux qui sont plus modérés, et nous jugeâmes que l'immense amas d'exhalaisons arrêtées par les montagnes d'une hauteur prodigieuse, produit les tempêtes violentes venant du sud-est, que nous essuyâmes si fréquemment au nord, et que l'on ne trouve que rarement, et toujours à un moindre degré de violence sur la côte de la Nouvelle-Albion, placée plus au sud. Ce phénomène extraordinaire nous fit présumer que bientôt nous aurions quelque orage; mais nous ne pouvions deviner dans quelle partie il éclaterait, car nous avions un vent favorable de nord-ouest qui nous avait toujours annoncé un temps agréable et modéré. Cependant, le 4, au matin, les vapeurs, que nous avions vues se rassembler la veille au soir, formèrent une tempête du côté que nous l'attendions le moins. Durant la nuit, nous avions fait tant de chemin le long de la côte, que, sur les quatre heures du matin, il nous fallut serrer le vent pour ne pas dépasser, avant le jour, le port où je voulais entrer. Le vent, qui alors était nord-nord-ouest, avec une mer terrible venant du même rumb, s'accrut tellement, que je fis prendre le large sous la misaine et les voiles d'étai seulement; mais

la

la misaine, quoique très-bonne, ne pouvant résister à la violence de la tempête, fut presque mise en pièces, le 5 au lever du soleil. Immédiatement on la remplaça par la meilleure que nous eussions; on amena les mâts de perroquets, et le vaisseau fut dégréé dans le haut, le plus qu'il fut possible; mais ne pouvant fuir vent arrière sans danger, nous nous éloignâmes de la côte, l'avant du vaisseau à l'ouest, sous les voiles d'étai de gros temps. Comme il était impossible de porter plus de voiles, et dangereux de gouverner vers la partie de la côte que je me proposais d'examiner, ou de courir à voiles et à cordes dans un port, que nous connaissions aussi peu que celui de la Baie-de-Sir-Francis-Drake, le parti le plus prudent était de tenir la mer.

A l'exception des tempêtes que nous eûmes à la Nouvelle-Zélande et aux environs, celle-ci est une des plus violentes que nous eussions essuyées dans le cours du voyage. Cependant le vaisseau n'en souffrit pas considérablement. Les vagues, quoique hautes étaient longues et régulières, et le ciel clair et sans nuages. A l'horizon, et un peu au dessus, régnait une brume, qui devenait plus sensible par inter-

valles, et le vent alors redoublait de violence.

La tempête s'étant un peu calmée, je fis gouverner sur la terre, dont nous étions à 45 lieues de distance. Ce ne fut cependant que sur les dix heures du soir que nous pûmes porter les huniers tous les ris pris. Vers minuit, nous nous servîmes de notre voile de Perroquet du grand mât, environ une heure; mais bientôt le vent redevint terrible, et la terre n'étant pas éloignée, le 6, à deux heures du matin, nous gagnâmes le large, et nous louvoyâmes à petites voiles. Lorsque le jour parut, nous étions à trois ou quatre lieues de la *Pointe-Anno-Nuevo*. La *Pointe-Pinos*, que nous avions en vue, nous restait au sud-est demi-est du compas; et avec une brise modérée, et par un beau temps, nous gouvernâmes sur *Monterrey* où, à peu près à deux heures après-midi, nous mouillâmes presque à l'endroit où nous avions jeté l'ancre, à notre précédente relâche.

Nous y trouvâmes le *Chatam*, qui était arrivé, le 2 au soir. J'appris de M. Puget que tandis que nous étions en calme à peu de distance de Noutka, il avait été favorisé d'une brise légère de l'est, qui avait acquis de la force par degrés. Il avait gouverné au sud, croyant que j'en

aurais fait autant; et ce ne fut que, le 18 à midi, que la brume s'étant dissipée, il reconnut que la *Découverte* ne se trouvait pas dans son horizon visible. Ayant jugé que nous étions de l'avant, il se porta au sud; et, le 19 au matin, tandis que nous étions encore en vue de Noutka, il était à plus de quarante lieues de la côte. Le Chatam eut un temps presque aussi orageux que nous, jusqu'à ce qu'il eût passé le *Cap-Mendocin*, qu'il doubla le 30 septembre; et lorsqu'il en fut à la distance de quarante lieues, il fit beau, et le vent souffla de l'est et du nord-ouest. La plus grande distance à laquelle il se vit de la côte du *Cap-Disappointment*, fut de 93 lieues; et, de-là au sud du *Cap-Mendocin*, de 60 à 70 lieues. La nôtre ne passa pas 78 lieues, à la hauteur de *l'Ile-Destruction*; et, au sud du *Cap-Look-out*, nous ne nous éloignâmes que de 16 à 40 lieues de la terre, L'orage du nord-ouest avait été senti à Monterrey; mais le vent y venait principalement de l'ouest.

M. Puget m'annonça, à ma grande satisfaction, qu'il avait été parfaitement reçu par notre ancien ami, M. Arguello, lieutenant du Présidio, qui, ainsi qu'à notre précédente relâche, commandait en l'absence du gouverneur de la province. M. Arrillaga, nommé

à quelque autre commandement, avait quitté celui de Monterrey, deux mois avant notre arrivée, et l'on attendait, de jour en jour, pour le remplacer Don-Diégo-de-Borica, lieutenant au service d'Espagne.

Dès que la Découverte fut à l'ancre, j'envoyai au Présidio un officier chargé de faire les compliments d'usage, et de présenter mes excuses de ce que je n'avais pas fait de salut. En débarquant, je fus reçu par M. Arguello avec tous les témoignages d'amitié, tous les égards possibles; et il me dit que les ordres du vice-roi de la Nouvelle-Espagne lui prescrivaient de faire pour notre bien-être, tout ce qui serait en son pouvoir.

Nous retrouvâmes ici les déserteurs du Dédale et du Chatam. Le commandant avait ordre de me les livrer; mais, comme on attendait incessamment le gouverneur de la province, je différai de les recevoir jusqu'à son arrivée. D'après le même motif, je ne voulus point établir notre observatoire à terre, et je jugeai qu'il serait plus convenable d'en obtenir la permission de M. Borica lui-même, que de M. Arguello, à qui je demandai seulement de faire du bois et de l'eau, et de me procurer les rafraîchissements les plus nécessaires.

M. Arguello me fit passer, le 7 au matin, la seule lettre qui fût arrivée pour moi. Elle était du comte de Revilla Gigedo, dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, qui répondait à celle que j'avais adressée à S. Ex., le 22 mai 1793. Il m'informait, dans les termes les plus polis et les plus obligeants, de l'heureuse arrivée de M. Broughton à Madrid, et approuvait formellement la conduite de M. Fidalgo qui nous avait rendu, à Noutka, d'importants services, dont j'avais informé S. Ex. Sa lettre était datée du 20 octobre 1793, c'est-à-dire, à peu près du temps où nous éprouvâmes les effets des dispositions malveillantes de M. Arrillaga. Elle m'était adressée à Monterrey; et, au cas où je ne me rendrais pas dans ce port, on devait me l'envoyer en Angleterre. On peut voir par-là que le vice-roi pensait que j'y ferais *au moins une seconde visite*; et, en conséquence, il avait pris soin d'y envoyer les déserteurs, au lieu de les faire conduire à Noutka, comme il en avait eu d'abord l'intention.

N'ayant reçu ici aucune nouvelle officielle d'Angleterre, et nulle dépêche n'y attendant M. Alava par les mains duquel on aurait pu me faire passer quelques instructions, je fus fort inquiet et fort affligé. Cependant

j'espérais encore qu'il arriverait quelques lettres à S. Diégo. Quoiqu'il y ait plus de 400 milles anglais de Monterrey jusqu'à cet établissement, M. Arguello donna l'ordre de s'y rendre à un courrier extraordinaire, qui devait être de retour au bout de dix ou douze jours. Dans la position fâcheuse où je me trouvais, je n'avais d'autre parti à prendre que de rester assez de temps à Monterrey pour y rétablir les forces des équipages. Si nous n'étions pas réellement malades, cependant la santé du plus grand nombre d'entre nous demandait des soins. D'après les pénibles travaux qui nous avaient occupés si long-temps, et la petite quantité de vivres frais que nous avions pu nous procurer, depuis le milieu du mois de mars précédent, il nous était bien permis de profiter d'une si favorable occasion de nous reposer pendant trois semaines ou un mois.

Du bœuf frais d'une excellente qualité fut servi continuellement et en abondance aux deux équipages; mais les légumes étaient fort rares, à raison de la grande sécheresse de la saison, qui donnait à tout le pays un air brûlé. Cependant nous ne craignions pas de manquer de rafraîchissemeuts. Il y avait dans le voisinage de la baie une quantité prodi-

gieuse d'oies, de canards, de pluviers, de corlieus et d'autres oiseaux sauvages auxquels nos chasseurs ajoutèrent une grande quantité de belles cailles, et quelques lièvres. Dans mes précédentes recherches, ces oiseaux n'étaient pas en si grand nombre à Monterrey.

Le temps était agréable, et une brise modérée, soufflant de la mer, nous amena la *Princissa*, le soir. Ce vaisseau s'était trouvé au nord du Cap-Mendocin, à l'époque où nous luttions au sud contre la tempête du nord-ouest; mais il n'en avait pas été extrêmement tourmenté. Au reste, sa marche, ainsi que la nôtre avait été fort retardée par des vents contraires. Tous nos amis de la *Princissa* étaient en bonne santé, et furent tout aussi affligés que nous de ne pas recevoir des nouvelles de *Mexico*; mais le courrier devant partir le lendemain matin, M. Alava saisit cette occasion de faire prendre encore des informations à S. Diégo.

La sécheresse de la saison avait rendu l'eau très-rare. Les puits que nous avions creusés, à notre première relâche, n'étaient pas tout-à-fait à sec, mais ils ne pouvaient plus suffire à nos besoins. Nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau dans une vallée située à un demi-mille du Présidio, et à la même distance de

la côte, où un petit ruisseau coule lentement sur un lit de sable. En enfonçant quelques tonneaux, nous fîmes ainsi des puits temporaires qui rendirent peu, mais dont l'eau était très-bonne.

Le 10, une partie de l'équipage eut la permission de faire une promenade sur le rivage. Le 11, don Diégo Borica arriva au Présidio où je me rendis, le lendemain matin, accompagné de M. Puget et de la plupart des officiers des deux vaisseaux, pour le complimenter et lui rendre compte des motifs qui m'amenaient dans les ports de sa juridiction. Il me parut en être satisfait, et il nous reçut de la manière la plus honorable. Nous en obtînmes la permission d'établir nos tentes et notre observatoire à terre, sous la direction de mes officiers et la protection de notre propre garde. Enfin, il m'assura qu'il contribuerait à rendre notre séjour aussi agréable que le permettraient le peu de société et de ressources du pays.

Comme il n'y avait pas d'autre manière de voyager, M. Borica avait fait la route de Mexico à Monterrey, à cheval, accompagné de sa femme et de sa fille, âgée de onze ans, et avec une suite convenable. Il était pourvu de tentes que l'on dressait pour se mettre à l'abri

de la chaleur du jour, et pour passer la nuit. Il avait mis plus de huit mois à ce voyage, et avait traversé un pays faiblement habité, et qui n'offre aucune espèce de commodité.

Dans la soirée, un exprès de Mexico lui apporta des dépêches du gouverneur de la Nouvelle-Espagne, avec des instructions adressées à M. Alava, et relatives à la cession de Noutka à la couronne de la Grande-Bretagne; mais il n'y en avait point pour moi; et M. Borica me dit que je ne devais plus espérer d'en recevoir par S.-Diégo. L'embarras dans lequel j'étais depuis si longtemps, était considérablement augmenté. Cependant M. Alava m'en tira jusqu'à un certain point, en me communiquant une partie de ses instructions, portant qu'il ne devait rester aucun sujet de différent sur le sens du premier article de la convention, du 20 octobre 1790; que les renseignements transmis par M. Quadra et par moi-même, avaient mis les deux cours en état d'arranger les choses à l'amiable, et presque aux mêmes conditions que j'avais offertes si souvent à M. Quadra, en septembre 1790. Il me produisit, en outre, une lettre du ministre d'Espagne, portant que cette affaire ne serait plus suivie par moi, la cour de Londres ayant fait choix d'un nouveau com-

missaire (1). Les mêmes dispositions étaient annoncées à M. Borica par le nouveau vice-roi de Mexico, le marquis de Branciforte, qui lui donnait des instructions pour recevoir au Présidio la personne chargée de cette commission.

Après de mûres réflexions, et ne doutant point de l'authenticité des dépêches que m'avait communiquées M. Alava, je me déterminai à reprendre le plus promptement possible la route d'Angleterre par le *Cap-Horn.* N'ayant point intention de visiter aucune partie de la côte d'Amérique, au nord du 44° de latitude sud, je me proposais de gagner ce parallèle sans m'arrêter, à moins que je ne fusse assez heureux pour tomber sur les *Iles-Gallipagos*, dont je desirais vivement déterminer la position encore incertaine.

Les déserteurs du Chatam et du Dédale, du moins ceux qui étaient sujets de la Grande-Bretagne, m'avaient été remis, à ma requête. Le compte de leur dépense, montait à 325 piastres et demie; mais ne me croyant pas autorisé à les payer, quoique je ne doutasse

(1) Ce fait n'était pas exact, puisque de nouvelles instructions me furent d'abord adressées (*Note de l'auteur*).

pas que la dette n'eût été en effet contractée par eux, j'en informai M. Borica, par une lettre que je lui écrivis le 16; je lui disais en même temps que je mettrais l'affaire sous les yeux de l'amirauté qui, sans contredit, ferait tout ce qui serait juste à ce sujet. Le gouverneur me parut très-satisfait, et en vertu de la bonne intelligence qui régnait entre nous, il me pria d'employer mes bons offices en faveur des déserteurs.

Le temps qui, depuis le 8, était très-beau, nous invitait à faire quelques promenades à pied et à cheval, dans l'intérieur du pays. Les attentions obligeantes des Espagnols, les rendaient plus agréables encore. J'étais rarement en état d'en profiter moi-même, à cause de l'affaiblissement de ma santé qui, depuis huit mois, était extrêmement délabrée. Cependant, le 19, je crus pouvoir me mettre d'une partie qui se rendit dans la vallée où coule la rivière de Monterrey, et où j'eus le spectacle de la montagne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue. (Voyez pl. XVI). D'un côté, elle offre l'aspect d'un somptueux édifice tombé en ruine; on croirait voir de hautes colonnes d'une grosseur proportionnée et d'une forme élégante, faites de cette pierre de couleur de crême, dont j'ai

parlé ailleurs. Entre ces magnifiques colonnes, il y a des séparations qui semblent offrir des passages pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice imaginaire, dont le toit, composé du sommet de la montagne, paraît soutenu par ces colonnes, qui s'élèvent perpendiculairement avec une exactitude géométrique. L'ensemble donne l'idée d'un bel ouvrage de l'industrie humaine, quoique ce soit bien certainement celui de la nature.

Durant cette promenade, j'eus l'occasion de remarquer ce qu'on m'avait dit souvent, que le sol devenait plus riche et plus fertile à mesure que l'on avançait dans l'intérieur du pays.

Nous arrivâmes à une vallée très-étendue, entre deux chaînes de hautes montagnes, dont les parties les plus élevées offrent un aspect affreux et stérile, tandis que les flancs et la gorge qui les sépare, annoncent une terre riche et féconde. Des arbres de différentes sortes, mais d'une médiocre élévation, croissaient vers le sommet de ces montagnes, dont les pentes, ainsi que le vallon, étaient en nature de pâturage, que la continuité de la sécheresse avait toutefois dépouillé de sa verdure. Cependant le chêne anglais et le chêne à feuille de houx, l'érable,

le peuplier, le saule et le pin, distribués sur la surface, tant isolément qu'en groupes, démontraient, ainsi qu'un grand nombre d'arbrisseaux, la grande supériorité du sol de cette partie, sur celui que l'on trouve au bord de la mer.

Le 21 au soir, le courrier envoyé à S. Diégo, fut de retour, mais il n'apporta aucune nouvelle; et le 24 étant le jour fixé pour le départ du courrier de Mexico, je saisis cette occasion de transmettre à l'amirauté, un compte succinct de nos opérations pendant l'été, et une copie des reconnaissances que nous avions faites cette année et la précédente. D'après l'avis du gouverneur, j'adressai mes dépêches au marquis de Branciforte, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, en le priant de vouloir bien les faire passer en Angleterre, par la voie la plus prompte et la plus sûre. Je remis aussi une copie de mes cartes à M. Alava, pour l'instruction de la cour d'Espagne, comme j'en avais fait la promesse à M. Quadra.

N'espérant plus de voir revenir M. Broughton, je nommai commandant du *Chatam*, le lieutenant Puget, et je donnai à MM. Baker et Swaine, la lieutenance et la sous-lieutenance de la *Découverte*. M. Thomas Manby,

fut fait lieutenant du Chatam, et M. Humphreys, *master* de ce même bâtiment.

Nos travaux à terre, tiraient à leur fin. Le 27, pendant qu'on achevait de remplir nos barriques, je détachai le lieutenant Swaine avec trois canots, pour aller chercher des végétaux à Santa-Cruz. Il revint le 29, et en rapporta une assez grande quantité, de sorte qu'avec les animaux vivants et les vivres frais que nous avions pris à Monterrey, nous étions aussi bien pourvus pour notre traversée, que nous eussions pu l'être en aucun port du monde.

Le résultat de nos observations astronomiques, relativement à la longitude et à la latitude de Monterrey, fut le même qu'à nos précédentes relâches.

CHAPITRE TROISIÈME.

Départ de *Monterrey*. — Quelques détails sur les *Iles-des-trois-Maries*. — Nous avançons vers le Sud.

Le 2 décembre, nous partîmes de *Monterrey*, avec un bon vent du nord-est, et un beau temps, et après avoir fait de tendres adieux au gouverneur Alava et aux autres Espagnols.

De la baie de Monterrey, je dirigeai la route au sud-est; mais, dans la soirée, le vent tomba absolument; et, après douze heures de calme, il y eut des vents faibles et variables, qui nous furent contraires, et continuèrent jusqu'au 4 à midi, qu'ils se fixèrent dans l'ouest, et nous eûmes alors une brise agréable et modérée. La latitude observée était de 35° 29′, et la longitude de 238° 16′. La côte de la Nouvelle-Albion était encore en vue, nous restant de l'est-nord-est, au nord-ouest-quart-nord du compas. Ce fut la dernière fois que nous l'aperçûmes. Le vent entre l'ouest-nord-ouest et le nord-nord-ouest, fraîchit graduellement; et, dans la soirée du

8, nous eûmes connaissance de *l'Ile-Guadaloupe*. Nous la dépassâmes pendant la nuit; et, d'après les observations faites le jour précédent et le jour suivant, lesquelles s'accordaient parfaitement avec notre estime, j'eus la satisfaction d'en trouver la position telle que je l'avais antérieurement assignée.

Je fis gouverner ensuite sur la côte de la *Californie*. Le 9, à la pointe du jour, nous eûmes en vue *l'Ile-de-Cerros*, qui nous restait de l'est-nord-est au nord-est du compas, à peu près à dix lieues de distance. Les cartes espagnoles lui donnent dix lieues de longueur et la placent au-devant d'une grande baie, sur le rivage de la péninsule. La pointe sud-ouest de cette baie forme un promontoire très-apparent, nommé *Morro-Hermoso*, à l'ouest duquel est indiquée une petite île appelée *Ile-de-la-Nativité*. Les rivages de l'Ile-de-Cerros, nous parurent d'abord fort coupés, mais, de plus près, nous les avons jugés continus. La partie sud qui en est la plus élevée, est occupée par la base d'une montagne à pic, très-remarquable et très-haute, dont l'escarpement est fort singulier, et qui, en se projetant dans la mer, fait, de l'extrémité sud-ouest de l'île, une basse pointe de roche hachée. Cette pointe que nous dépassâmes

passâmes à la distance de cinq ou six lieues, est, de même que l'autre partie de l'île, dénuée d'arbres, et presque de toute production végétale. L'Ile-de-la-Nativité paraît être d'une élévation plus modérée; et, à midi, elle nous restait au 70° nord-est du compas. Nous avions au 46° nord-est, la pointe sud-est de l'Ile-de-Cerros; au 37° nord-est, la haute montagne à pic; au 27° nord-est, la pointe sud-ouest; au 20° nord-est, la partie la plus à l'ouest en vue; et au 11° nord-ouest, à huit ou neuf lieues de distance, *l'Ile-de-S.-Benito*, qui est fort petite, et autour de laquelle il paraissait y avoir quelques rochers et des îlots. Dans cette situation, la latitude observée était de 27° 51', et la longitude, d'après le chronomètre d'Arnold, N.° 14, de 244° 38' $\frac{1}{2}$; d'après celui de Kendall, de 244° 38' $\frac{3}{4}$, et celui d'Arnold, N.° 176, de 244° 54'; la déclinaison de l'aimant sur la boussole des relèvements, était alors de 8° vers l'est.

Le temps continuait à être agréable; et, à l'aide d'une jolie brise du nord-ouest, nous prolongeâmes la côte. Dans l'après-midi, nous eûmes la vue d'une terre, que nous supposâmes être Morro-Hermoso, qui, à la distance où nous en étions, nous parut former une

île, et, de même que l'Ile-de-la-Trinité, être modérément élevée. Malgré notre éloignement, nous pûmes déterminer la position des points les plus saillants; et, d'après nos calculs, le côté ouest de l'Ile-de-Cerros semble offrir une profonde baie, entre la pointe nord-ouest et la pointe sud-ouest de cette île, pointes séparées par un intervalle de cinq lieues, dans la direction du 20° nord-est et du 20° sud-ouest. La montagne à pic étant l'objet que nous pouvions le mieux fixer, nous en reconnûmes la latitude par 28° 8', et la longitude par 244° 58'. L'Ile-de-S.-Benito en est au 65° nord-ouest, à vingt milles; et l'Ile-de-la-Nativité, au 4° sud-est, à quatorze milles. Celle-ci nous parut avoir à peu près quatre milles de longueur, dans la direction du sud-est et du nord-ouest; et, comme l'Ile-de-Cerros, elle présente un aspect stérile et sauvage. Derrière celle-ci était la pointe que nous avions prise pour Morro-Hermoso, laquelle est située par 27° 52' de latitude, et 245° 7' de longitude. Pendant la nuit, nous portâmes plus au sud; et, le matin, nous étions à la distance de 12 ou 14 lieues de la côte. A midi, la terre la plus septentrionale en vue nous restait au 3° nord-ouest du compas, à 17 lieues. Une

pointe haute et séparée, qui semblait former la pointe nord d'une baie ou d'une ouverture sur la côte, se présentait au 17° nord-est, à la même distance. Nous avions au 25° nord-est, et à 13 lieues, une pointe très-apparente, depuis laquelle la côte semble tourner à l'est. Dans cette position la latitude observée, fut de 26° 48′, et la longitude de 245° 26′ $\frac{1}{4}$; et, si le calcul ci-dessus est exact, la dernière pointe se trouve à 27° 20′ de latitude, et 245° 49′ de longitude. On vit alors à la surface de la mer plusieurs tortues, l'une desquelles fut prise par notre petit canot. Le 11 au matin, n'ayant plus la côte en vue, je dirigeai la route plus à l'est; et, le 12, à la pointe du jour, nous aperçûmes une haute montagne ronde, que nous supposâmes être la grande terre de la péninsule, et qui nous restait au nord-est $\frac{1}{2}$ est du compas.

La partie de l'océan sur laquelle nous étions alors, est remplie de bonites, d'albicores, et de beaucoup d'autres poissons des mers du tropique, ainsi que d'un grand nombre de tortues. Celles-ci ne paraissant éprouver aucune crainte, lorsque nous en approchions ou que nous passions au dessus, j'envoyai le petit canot en prendre quelques-unes; et, au bout d'une demi-heure, il en rapporta treize

vertes, qui étaient fort belles, et pesaient de 70 à 200 livres. Elles étaient excellentes. On en prit aussi quelques-unes au harpon; mais la plupart furent prises à la main et sans les blesser. La latitude observée à midi fut de 25° 11′, et la longitude de 247° 48′ $\frac{1}{4}$. La haute montagne ronde nous restait alors au 30° nord-est, à la distance de vingt lieues. Nous avions au 30° sud-est, la terre que nous prenions pour une île, et à l'est de laquelle nous gouvernâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi. Nous découvrîmes alors que nos conjectures étaient mal fondées; car, au lieu de former une île, c'est la pointe ouest d'une vaste baie ouverte, dont les rivages contigus sont très-bas et bordés de buissons, tandis que le pays intérieur s'élève en monticules détachés, qui, de dessus le pont, nous paraissaient un groupe d'îles, mais dont on voyait la liaison du haut des mâts. Nous serrâmes donc le vent, et nous passâmes à l'ouest de cette terre, qui, sous chaque point de vue, même à une faible distance, paraissait insulaire par l'effet de l'abaissement du sol à l'est de la partie élevée qui forme la pointe, et qui, dans la direction du sud-est et du nord-ouest, semble occuper un espace d'environ cinq milles. C'est dans le centre qu'elle s'élève

le plus. De là son extrémité nord-ouest se prolonge et descend graduellement jusqu'à une basse pointe d'une surface unie; mais, dans toutes les autres parties, la pente est rapide et irrégulière; et sa surface, coupée de gorges profondes, se termine en falaises de roche, escarpées. Sur le côté nord, gît un îlot avec des roches, à peu de distance du rivage, qui, en cette partie, offre une apparence de verdure et de fertilité; mais partout où la surface est de roche et coupée, le pays est stérile et nu. Dans la soirée, nous passâmes à peu près à 5 milles de cette pointe que je supposai la pointe sud de la *Baie-de-la-Magdalina,* et qui, selon nos observations, est située par 24° 53′ de latitude, et 274° 56′ de longitude. On trouve ensuite, dans une direction sud-est, à la distance de 3 ou 4 lieues, une autre partie de côte élevée, qui, ainsi que la première, paraît être une île. Les cartes espagnoles représentant cette côte comme basse et dangereuse, sur un espace de quelque étendue au sud-est de ce point, nous nous étendîmes au sud-est durant la nuit. Le 13 au matin, n'ayant aucune terre en vue, nous nous portâmes à l'est, et bientôt nous aperçûmes la côte qui est haute et montueuse.

Favorisés par une jolie brise du nord-ouest, et par un très-beau temps, nous gouvernâmes sur la terre jusqu'à neuf heures du soir. La côte alors ne pouvant être éloignée, nous serrâmes le vent et nous louvoyâmes à petites voiles, la sonde rapportant de 80 à 90 brasses. A cinq heures du matin, le 14, nous portâmes de nouveau vers la terre ; et, à notre grande surprise, nous vîmes, au point du jour, que nous en étions à la distance de huit lieues. Elle nous restait du 54° nord-est au 68° sud-est du compas. A dix heures du matin, étant à peu près à trois lieues de la côte, nous arrivâmes vent arrière, et nous gouvernâmes sur le *Cap-S.-Lucas*. La côte par le travers de laquelle nous étions, se trouve, en grande partie, formée de falaises blanches, de roche et à pic, derrière lesquelles le terrein, dont la surface est très-inégale et très-coupée, s'élève et atteint une chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuse, visibles d'une très-grande distance en mer. Les rivages se projettent en petites pointes, qui se terminent par des falaises coupées brusquement. Ces pointes ayant par-derrière une terre moins élevée, semblent former des îles le long de la côte ; mais l'illu-

sion cesse, lorsque l'on s'en approche. Le pays est absolument dénué d'arbres et de toute production végétale.

La latitude observée, à midi, était de 25° 12', et la longitude de 250°. A cette heure, la partie la plus septentrionale en vue de la côte extérieure de la Californie, nous restait au 15° nord-est du compas. Nous avions au 63° nord-est, à la distance de trois lieues, la côte la plus proche, et au 39° sud-est, à six lieues, une pointe au nord du Cap-S.-Lucas, dont elle nous interceptait la vue. Bientôt nous le découvrîmes, au 47° sud-est, à deux lieues de cette pointe. Dans l'après-midi, nous dépassâmes ce promontoire qui s'abaisse par degrés, mais irrégulièrement, depuis la chaîne de montagnes, et qui, à son extrémité sud, se termine par un bas mondrain ou par une terre modérément élevée, qui semble aussi rocheuse, aussi stérile que celle que nous avions aperçue le matin.

Selon nos observations, le Cap-S.-Lucas gît par 22° 52' de latitude, et 250° 16' 18" de longitude. La côte tournant très-brusquement depuis ce point, vers le golfe de Californie, nous pûmes déterminer avec précision la position de la partie du cap la plus saillante, qui, selon les cartes espagnoles et les

renseignements que j'ai reçus des Espagnols, eux-mêmes est situé sous le même méridien que leur établissement de S.-Joseph, lequel, dans la carte espagnole imprimée, et que Miguel Costanso a compilée en 1770, est placé par 23° 3′ 42″ de latitude, et 250° 17′ 30″ de longitude. La différence en longitude n'étant que de 1′ 12″, mes calculs se trouvaient confirmés par cette autorité.

Je dirigeai la route vers les Trois-Maries avec une brise fraîche du nord et un très-beau temps. La mer abondait toujours en poissons, et nous voyions plusieurs tortues; mais notre provision, en ce genre, n'était pas épuisée, et nous avions un vent trop favorable, pour que je consentisse à perdre un instant.

Selon *Dampierre*, les *Trois-Maries* gissent dans l'est-sud-est, à 40 lieues du Cap-Saint-Lucas. Elles en sont, selon la carte espagnole imprimée, à la distance de 47, et à celle de 60 selon la carte espagnole manuscrite. Il était difficile de choisir entre ces deux dernières autorités; et le peu d'accord des deux cartes espagnoles, en rendait l'exactitude suspecte. Dans cette incertitude, le 15, à peu près à neuf heures du soir, étant à 42 lieues du Cap-Saint-Lucas, et dans la direction où, dit-on, gissent les Trois-Maries, nous louvoyâmes,

à petites voiles, jusqu'au lendemain matin. Mettant alors toutes voiles dehors, nous cinglâmes à l'est-sud-est; et, à neuf heures du matin, nous fûmes en vue de ces îles, qui nous restaient à l'est-demi-nord du compas. Je fis sur le champ gouverner dessus; mais le jour étant tombé avant que nous eussions pu gagner un mouillage, nous passâmes la nuit à conserver notre position; et, le 17, au matin, nous portâmes sur le passage, qui est entre la plus septentrionale des îles et celle du centre, ou l'*Ile-du-Prince-George*, nom que lui a donné Dampierre. La plus au nord et la plus grande de ce groupe, a environ 13 milles de longueur dans la direction du sud-est-quart-d'est et du nord-ouest-quart-d'ouest, ce qui est aussi à peu près la ligne sur laquelle se trouvent ces îles relativement l'une à l'autre. En prolongeant la plus septentrionale, elle nous parut médiocrement élevée, quoique nous l'ayons vue à peu près à 18 lieues de distance. La partie la plus haute de l'île est vers le sud; de là elle s'abaisse par degrés; et une longue pointe basse, qui, selon nos observations, est située au 68° sud-est, et à la distance de 64 lieues du Cap-Saint-Lucas, en forme l'extrémité nord-ouest, en travers de laquelle gissent un îlot bas et

une falaise remarquable de roches blanches et à pic. Les rivages, principalement du côté sud-ouest, sont aussi composés de blanches falaises de roche, à pic. L'île même paraît être de roche en grande partie ; et, quoiqu'en quelques endroits, elle soit passablement couverte d'arbrisseaux, peu élevés, il est vrai, l'ensemble ne présente que l'aspect de la stérilité. L'extrémité sud-est qui s'abaisse graduellement aussi, depuis le centre de l'île, se termine également en une basse pointe en saillie, au-devant de laquelle se trouvent quelques roches. De chaque côté de cette pointe, il y a une petite baie. Celle de l'est est bordée par une grève alternativement composée de roches et de sable ; et comme à la distance à laquelle nous la dépassâmes, la sonde rapportait 35 brasses, nous jugeâmes que si le fond en est de bonne tenue, elle doit offrir un bon mouillage, vu qu'elle est à l'abri des vents dominants. Cependant le ressac brisait avec violence sur les rivages de cette île, qui, d'après le peu de productions végétales que nous y aperçûmes, et la sécheresse du sol, ne nous parut pas devoir nous offrir ce que nous cherchions alors, de l'eau. En conséquence, je me portai vers le mouillage que Woods Rogers dit avoir occupé, où, à peu près

à la même saison de l'année, il prétend s'être procuré de l'excellente eau, et qu'il indique au côté nord-est de l'Ile-du-Prince-George. Nous fîmes route entre celle-ci et la plus septentrionale, par un passage d'environ six milles de largeur, où la sonde rapporte de 20 à 40 brasses, fond de sable et sans aucun obstacle, du moins sur l'espace que nous avons pu connaître. Le côté sud-ouest de l'Ile-du-Prince-George est bordé par des roches détachées, qui gissent à peu de distance des rivages, lesquels, en général, mais surtout ceux des côtés nord et est, descendent graduellement depuis le centre de l'île (dont le sommet est presqu'aussi élevé que celui de la plus au nord), et aboutissent à une belle grève de sable. Celle-ci est infiniment plus verdoyante que l'autre île; les productions végétales s'étendent depuis les parties les plus élevées du terrein jusqu'au bord de la mer, et annoncent une végétation assez forte, quoique cependant nous n'ayons pas aperçu de grands arbres, et que cette île ne nous ait paru offrir aucun courant d'eau douce. En la prolongeant, nous vîmes quelques crevasses qui, avec l'aspect agréable de la terre, nous flattèrent de l'espoir qu'après un examen plus attentif, nous trouverions

l'eau dont nous avions besoin. Ayant atteint, un peu après midi, le lieu indiqué par les navigateurs qui nous avaient précédés, nous mouillâmes sur un fond de sable net, par 10 brasses, à peu près à trois quarts de mille du rivage sur le côté nord-est de l'Ile-du-Prince-George.

Deux canots furent immédiatement détachés avec M. Whidbey et M. Manby, pour chercher de l'eau sur deux différentes directions. Ils revinrent le soir. Le premier s'était porté au nord-ouest de notre mouillage, sans trouver d'eau; et le second n'avait pas eu plus de succès au sud-est, après avoir arrondi la pointe sud de l'île. Sur le côté sud-est, ce dernier observa les lits de plusieurs courants d'eau qui lui parurent devoir en fournir beaucoup dans la saison des pluies; car il y en avait quelques-uns de 20 pieds de largeur. Il remarqua même de l'humidité en différents endroits, et il jugea qu'en creusant des puits, on pourrait se procurer de l'eau; mais le succès d'une pareille tentative étant trop incertain pour y consacrer une partie de notre temps, je remis en mer sans délai; et, à huit heures, nous étions sous voiles.

N'ayant pu reconnaître avec exactitude les rivages de ces îles, et rien ne m'ayant indi-

qué qu'elles fussent particulièrement dignes de l'attention des navigateurs, je n'en ai point donné de carte. Le mouillage que nous occupâmes est situé par 21° 28′ de latitude, et 253° 54′ de longitude, dans les directions du 50° nord-ouest et du 50° sud-ouest. Les *Trois-Maries* occupent un espace d'environ 14 lieues. La longueur de la plus septentrionale a été indiquée ci-dessus, et la largeur en est d'environ 9 milles. La seconde, tant pour l'étendue que pour la direction, est celle du Prince-George dont la circonférence est d'à peu près 8 lieues. La troisième, ou la plus au sud, a environ 9 milles de circuit. En navigant dans leur voisinage, nous n'avons aperçu aucun danger. Quelques îlots et quelques roches détachées gissent en avant des rivages ; mais ils sont assez visibles pour être facilement évités ; et la régularité des sondes, autant que nous avons pu les examiner, nous a donné lieu de croire que l'on trouverait à une distance commode, un ancrage sûr et à l'abri des vents dominants.

J'appris de ceux des officiers qui débarquèrent (le mauvais état de ma pensée ne me permit pas de quitter le vaisseau), que le sable domine dans le sol de l'île du Prince-George, que le *lignum vitæ* en était la principale production végétale de quelque valeur, et

qu'elle est couverte d'une impénétrable forêt de petits arbres et de buissons à épines, mêlés de poiriers épineux, et de quelques arbres de la nature des orangers et des limoniers, tous croissant aussi près du bord de l'eau, que le permet le ressac. Ils nous rapportèrent quelques branches de *lignum vitæ*, qu'ils coupèrent près de la grève, et dont le diamètre est de 8 pouces francs Ce bois était très-pesant, extrêmement dur, et d'un grain noir et serré. Je ne me rappelle pas d'avoir vu des arbres de cette espèce dans aucune de ces mers; et il est probable qu'ils sont plus gros dans l'intérieur de cette île. Vers la lisière des bois, on vit beaucoup d'oiseaux dont les plus grands étaient des autours de plusieurs espèces, des perroquets verts à tête jaune, et d'autres, et une grande variété de petits oiseaux, la plupart d'un beau plumage. On y remarqua aussi des pélicans, des goélands, des corlieus, des hirondelles de mer, des guignettes; mais on n'y aperçut aucun quadrupède, quoique M. Manby ait remarqué sur le sable, au fond du lit de quelques-uns des courants d'eau, les traces d'un animal qu'il jugea de la grosseur du renard. La grève présentait aussi des traces de tortues; et les carcasses d'une centaine de lamentins, ou de

vaches marines, étaient couchées un peu au dessus de la ligne du ressac. D'après l'état de putréfaction où elles étaient, M. Manby jugea qu'elles se trouvaient là depuis 10 ou 12 jours, et qu'elles y avaient été jetées par une violente tempête du sud. Les vautours et d'autres animaux de proie s'étaient rassemblés en grand nombre pour les dévorer; et il est probable que les animaux carnivores des Trois-Maries ont souvent de ces somptueux repas; car, outre les cadavres de vaches marines qui étaient encore entiers, on vit les squelettes de plusieurs centaines d'animaux du même genre. Il y avait près du rivage une grande variété de poissons communs aux mers d'entre les tropiques, parmi lesquels des requins très-hardis, suivaient les canots, et s'efforçaient de mordre les rames, tentative dans laquelle un d'eux réussit; mais il en perdit cinq dents qui demeurèrent fichées dans la pale. On trouva aussi, quoiqu'en petit nombre, des serpents et des iguanes; et quelques-uns de ces derniers étaient très-bons à manger. Rien n'annonça que des hommes eussent visité cette île. Néanmoins, il y avait, sur le rivage, du bois flotté qui évidemment avait subi l'action des outils d'Europe.

Les *Iles-des-Trois-Maries* ne sont pas à plus de 160 lieues d'Acapulco, et elles se trouvent dans le voisinage immédiat de S.-Blas. La carte manuscrite espagnole les place à l'ouest de ce port, à la distance d'environ 20 lieues, ce qui paraît correspondre exactement avec nos observations, quant à leur position relativement au Cap-S.-Lucas, et différer seulement de trois lieues, quant à leur distance de ce promontoire.

En les quittant, mon intention était de toucher au *Cap-Corientes*, pour en déterminer la latitude et la longitude. Je dirigeai la route entre ces îles et le continent, gouvernant directement à l'est pour éviter un écueil que l'on dit s'étendre à quelque distance de la plus méridionale des trois. A minuit, nous portâmes plus au sud; mais quoique le temps fût beau, le vent était si faible, que, le lendemain 18, à la pointe du jour, les îles que nous avions quittées étaient encore en vue, la plus méridionale des trois nous restant du 82° nord-ouest au 72° nord-ouest. Nous avions la terre du continent du nord-est-quart-nord à l'est-quart-sud. Elle était trop éloignée pour que nous pussions former aucun jugement sur le pays, si ce n'est qu'il nous parut d'une

surface

surface très-inégale et très-haute, et qu'il présentait différentes éminences dont la masse et la forme variaient.

La latitude observée à midi, fut de 21°, et la longitude de 254° 27′. La haute terre par derrière le Cap-Corientes nous restait au 25° sud-est du compas. Elle paraissait former une petite île, placée au 66° sud-est, à quelque distance du continent. La partie la plus septentrionale de la grande terre en vue se montrait au nord-nord-est, et la plus méridionale des Iles-des-Trois-Maries, au 58° nord-ouest, à la distance de 9 lieues. A notre très-grande surprise, dans l'après-midi, nous approchâmes d'un petit rocher noir et haché, ou, à parler plus exactement, d'un groupe de petits rochers, lequel, quoique bien digne d'attention par sa position et pour la sureté de la navigation entre le Cap-Corientes, S.-Blas et les Trois-Maries, n'est point indiqué sur les cartes espagnoles, et ne paraît pas avoir été remarqué par aucun des navigateurs dont les travaux me sont connus. L'espace qu'occupe ce groupe ne semble pas excéder celui que couvrirait la coquille d'un grand vaisseau, et il n'a guère plus d'élévation. Il est à une grande distance de toute terre; et autant que nous avons pu en juger en le prolongeant à peu

près à une demi-lieue, la mer est très-profonde à l'entour. Les rivages de la grande terre, qui en est à environ huit lieues à l'est, nous ont paru hachés ; et il y a deux îlots, à peu près à 10 milles en dedans de ce groupe qui, selon nos observations, est situé par 20° 45′ de latitude, et 254° 27′ de longitude. Il gît au 76° sud-ouest, et à 6 lieues de distance de la terre, qui nous parut faire une petite île, et au 36° sud-est, à 12 ou 13 lieues de la plus méridionale des Trois-Maries.

Dans la soirée, la brise qui avait été modérée, fraîchit; et, vers minuit, nous doublâmes le *Cap-Corientes*, à la distance d'environ cinq lieues. Cette heure était peu favorable pour en déterminer la position ; mais, comme le lendemain matin, 19, à la pointe du jour, il était encore en vue, nous restant au 8° nord-est du compas, et que, durant la nuit, nous l'avions constamment aperçu, je supposai que nos observations, qui le placent à 20° 22′ de latitude, et à 254° 40′ de longitude, étaient assez exactes. En conséquence, le groupe de rochers, dont je viens de parler, gît au 26° nord-est de ce cap, à la distance de neuf lieues.

La côte d'Amérique au sud du Cap-Corientes ne prenant plus une direction favo-

rable à notre route, je ne songeai plus à la prolonger, et je me portai directement vers l'*Ile-des-Cocos* et les *Gallipagos*. La latitude observée à midi, fut de 19° 15′, et la longitude de 254° 48′. La terre alors était toujours en vue, au 85° nord-est du compas, et nous nous trouvions à la distance d'environ dix lieues de la partie nord-est de la côte la plus proche. Nous étions alors environnés d'un grand nombre de poissons des mers du tropique et d'oiseaux océaniques; et, quoique nous eussions une brise fraîche du nord-ouest, le temps était désagréable et étouffant. Le thermomètre, dans ces deux jours, s'était élevé de 70 à 81°, et la chaleur était plus oppressive qu'on ne devait l'attendre d'après cette progression. L'état de l'atmosphère devint encore plus désagréable, le 20 au matin. Le vent de nord-ouest étant alors tombé, nous eûmes des calmes ou des vents faibles et variables. Le ciel était parfaitement pur et dégagé de nuages ou de brouillards; et d'après cette circonstance, il était difficile de rendre compte d'une différence si extraordinaire de climat entre le point où nous étions et les Trois-Maries, qui n'en sont pas éloignées de plus de 70 lieues. Peut-être l'expliquerait-on par la projection du Cap-Corientes et des autres

parties de cette montueuse contrée, qui interceptent les vents frais du nord, si agréables et si salutaires au corps humain.

La partie du globe que nous allions parcourir n'ayant été que peu fréquentée par des personnes en état de faire des observations régulières sur l'inclinaison verticale de l'aiguille aimantée, je résolus de m'en occuper; et l'occasion s'en présenta le même jour par 18° 20′ de latitude, et 255° 40′ de longitude.

L'extrémité marquée nord, faisant face à l'est, indiquait	38°	17′	
Idem. nord. à l'ouest	38	3	
Idem. sud. à l'est	34	3	
Idem. *Id.* à l'ouest	36	20	
L'inclinaison verticale moyenne de la pointe nord de l'aiguille marine d'inclinaison était de	36	41	
La déclinaison moyenne horizontale était d'environ	6		vers l'est.

Les vents continuant d'être très-faibles, notre marche était fort lente. La surface de la mer était couverte, en toutes directions, d'un nombre infini de tortues, qui flottaient endormies, de sorte qu'en mettant le canot

en mer, et sans nous arrêter, nous en prenions autant que nous en voulions. Le mouvement du vaisseau était à peine sensible.

Le 21, au matin, nous fûmes encore en vue de la côte d'Amérique, qui nous restait du 5° nord-est au 72° nord-est du compas, mais à une telle distance, qu'à midi nous ne l'apercevions plus. Notre latitude observée à cette heure, était de 17° 56′, et notre longitude de 255° 52′. Nous eûmes une chaleur étouffante jusqu'au 25, qu'une brise modérée du nord-ouest nous apporta quelque soulagement. Tout le temps que les vents faibles durèrent, nous fûmes incommodés d'une grosse houle venant du sud-est, qui fatiguait extrêmement le vaisseau. Elle était à peu près finie; mais, quoique le ciel fût clair, la chaleur était extrême, et le thermomètre ne variait, de la nuit au jour, que de 81 à 83°. La mer était tranquille et offrait une grande variété de poissons; des tortues en couvraient la surface; et un nombre infini d'oiseaux océaniques, planant au dessus des vagues, ou plongeant pour saisir leur proie, nous offraient une scène animée, telle que l'océan séparé de toute terre, ne peut que rarement en présenter une semblable. Nous ne fûmes point embarrassés ici de pourvoir

à notre repas de la fête de Noël, la quatrième que nous avions passée loin du monde civilisé. Au moyen des poissons que nous prîmes, ainsi que du bœuf et du mouton frais, et des volailles que nous embarquâmes à Monterrey, la table des officiers fut servie avec une abondance et une variété peu commune au milieu de l'océan Pacifique. Outre les viandes fraîches et ce que la mer fournissait, les équipages eurent une ration extraordinaire de grog pour célébrer la solennité du jour et boire à la santé de leurs amis et amies d'Angleterre. En cette occasion, ils se rappelèrent les bienfaits de M. Quadra, et n'oublièrent point de porter la santé de Tamaahmaah.

Les mêmes vents continuant de jouer, notre marche fut ennuyeuse et lente au-delà de toute description. Pour surcroît de désagrément, nous découvrîmes que quelques-unes de nos barriques d'eau avaient coulé, et je me vis contraint de restreindre les rations aux trois quarts. Le 31, à midi, nous n'étions que par 13° 50′ de latitude, et 259° 5′ 30″ de longitude.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Relâche à *l'Ile-des-Cocos*. — Description de cette île. — Nous continuons de nous avancer au sud. — Nous passons entre *l'Ile-de-Wenman* et *l'Ile-de-Culpepper*. — Nous voyons les *Iles-de-Gallipagos*, et nous en déterminons la position.

Le vent de la partie du nord-ouest continuait à être étale, et il acquérait de la force à mesure que nous avancions. La chaleur était moins accablante, et le mercure du thermomètre se tenait en général à 78°; le ciel était constamment clair, et la mer, extrêmement unie, présentait un nombre infini de poissons volants, de dauphins, de bonites, d'albicores ou d'albacores, et une prodigieuse variété de poissons plus petits. Quant aux tortues, nous en prenions autant que nous en voulions.

Le 5, à midi, nous avions atteint 9° 27′ de latitude. Un courant très-fort, portant à l'ouest, nous avait fait considérablement dériver depuis le 31 décembre. Le même jour,

et à la même heure, la déclinaison de l'aiguille de boussole était telle que ci-après :

L'extrémité marquée nord, faisant face à l'est, de			24°	50′
Idem.	nord.	à l'ouest	25	30
Idem.	sud.	à l'est	24	45
Idem.	*Id.*	à l'ouest	24	30
L'inclinaison verticale moyenne de l'aiguille marine se trouvait donc de			24	54
La déclinaison était d'environ			7 ½	vers l'est.

Les deux jours suivants, le courant nous porta au sud, d'à peu près un demi-mille par heure. Le 7, le vent du nord-est ayant molli de nouveau, je fis distiller de l'eau de mer, qui fut parfaitement douce et propre à tous les usages de la cuisine. La mer continuait à nous fournir beaucoup de poissons.

Depuis le 7, nous remarquâmes souvent un fort clapotage à la surface de l'eau ; mais nous éprouvâmes à peine quelque effet des courants. La latitude observée le 11, fut de 7° 47′, la longitude selon le chronomètre d'Arnold, n.° 14, était de 266° 27′, et selon notre estime de 268° 32′, de sorte que depuis le 5, l'erreur de celle-ci n'était que de

19′. La déclinaison de l'aiguille était alors de 8° vers l'est. Pendant la dernière semaine, les nuages, particulièrement du côté du nord, avaient quelquefois extrêmement obscurci l'horizon ; mais ils s'étaient dispersés sans pluie, excepté le 10, vers midi, que nous eûmes une forte ondée, qui dura près de deux heures.

A mesure que nous avancions vers le sud-ouest, les clapotages devenaient plus fréquents et plus forts. La marche du *Chatam* en était fort affectée. Ayant essayé de sonder, nous ne trouvâmes point de fond à 140 et à 170 brasses. Le 14, à midi, nous atteignîmes 5° 37′ de latitude, et 268° 31′ de longitude, approchant du parallèle de l'Ile-des-Cocos, et à deux ou trois degrés de longitude à l'ouest du méridien de cette île, selon le rapport de différents navigateurs. Rien n'annonçant que nous l'eussions laissée dans l'ouest, je dirigeai la route à l'est.

Nous étions toujours accompagnés d'un grand nombre de poissons de grandeur et d'espèces très-variées. Nous ne voyons plus que quelques oiseaux, et le nombre des tortues était tellement diminué, que, le 15, notre canot ne put en prendre que deux. Le ciel étant toujours très-clair, nous permettait de voir si distinctement autour de nous, que s'il y eût

eu quelque terre dans les limites de notre horizon, elle ne nous eût point échappé. Après avoir passé au sud du 6e degré de latitude nord, nous éprouvâmes de nouveau l'action d'un courant. Le 16, à midi, notre latitude observée fut de 5° 51′, et notre longitude de 269° 32′. Un grand changement semblait alors se préparer. Nous avions une très-forte houle de l'ouest, et l'atmosphère se chargeait d'épais nuages, principalement entre le sud-est et le sud-ouest, direction dans laquelle notre vue était bornée à quelques milles. Vers minuit, nous n'avions pas encore pu atteindre le parallèle assigné à l'île que nous cherchions, laquelle, selon l'amiral Anson, gît par 5° 20′; et selon les flibustiers, par 5° 15′.

Le 17, le résultat de nos observations nous plaçait par 5° 46′ de latitude et, à plusieurs milles dans l'est de notre propre estime. La longitude était de 270° 37′, et la déclinaison de l'aiguille, de 8° $\frac{1}{4}$ vers l'est.

Dans les 24 heures qui venaient de s'écouler, nous avions traversé plus d'un degré de longitude, sans voir un peu loin au sud de la latitude de 5° 30′, à raison d'une brume épaisse. D'après cela, il était possible que nous eussions passé au nord de *l'Ile-des-Cocos*. Quelques personnes de mon bord regardaient la

chose comme probable, parce que nous étions alors entourés d'un grand nombre de différentes espèces d'oiseaux qui fréquentent les rivages des îles inhabitées des tropiques; mais cette preuve n'était point décisive, ces oiseaux pouvant être attirés par les bonites, les albicores et les autres poissons dont la mer abondait.

Depuis quelques jours, nous avions considérablement dérivé dans l'est. Pour découvrir l'Ile-des-Cocos, il fallait pouvoir diriger la route de manière à vaincre la force du courant qui portait au nord-est. A cet effet, le vent étant sud-sud-ouest, nous gouvernâmes au sud-est; et, dans la soirée, nous eûmes, de l'avant, une vue assez distincte de cette île; mais l'horizon au sud-ouest était toujours obscurci par d'épais nuages et par de la brume. Le lendemain matin (le 18), le ciel devint clair et serein; et, à l'aide d'une jolie brise du nord-ouest, nous marchâmes au sud. Ce jour, à midi, nous étions à 5° 33′ de latitude, et à 271° 7′ de longitude, après avoir été portés dans les 24 heures précédentes, à 13′ au nord. et à 11′ à l'est de notre estime.

Durant la nuit nous eûmes des vents variables et de la pluie, avec un temps obscur et menaçant. Le 19, à midi, la latitude observée

fut de 5° 14′, et la longitude de 271° 9′, nous trouvant ainsi 10′ plus au nord, et 4′ plus à l'est que ne l'indiquait le loc. Notre horizon était alors très-étendu ; cependant nous n'apercevions aucune terre ; et comme le nombre des oiseaux était considérablement diminué, on en tirait la conséquence que nous avions laissé l'Ile-des-Cocos dans l'ouest. Quant à moi, je n'en étais pas convaincu.

Le 20, notre latitude observée à midi fut de 5° 16′, et notre longitude de 271° 52′, ce qui faisait 24′ plus au nord et 10′ plus à l'est que ne l'annonçait l'estime. Bientôt on vit du haut des mâts, à une grande distance dans l'est-nord-est, quelque chose qui avait l'apparence d'une terre. Ayant fait trois lieues de plus, nous jugeâmes que c'était indubitablement l'Ile-des-Cocos, dont nous étions à la distance de 14 ou 16 lieues. A l'instant même, je fis, par des signaux, savoir cette bonne nouvelle à notre petite conserve. Toutes les tortues nous avaient quittés ; mais nous avions encore autour de nous une assez grande quantité de poissons et d'oiseaux de mer.

Le vent qui avait été variable dans la soirée, devint très-faible, et le courant nous fit passer l'île malgré nous. Le 21, vers les deux heures du matin, nous trouvant assez près de la

côte, M. Whidbey alla sur le grand canot, chercher un mouillage. Durant les trois ou quatre nuits précédentes, la mer avait été très-lumineuse; mais je ne pus expliquer d'une manière satisfaisante la cause de ce phénomène. Au point du jour, le courant nous porta par-delà l'extrémité ouest de l'île; et quoique nous eussions le cap au sud-ouest, nous dérivions avec beaucoup de vîtesse, le long de la côte-nord, à la distance de quelques milles des rivages, auxquels nous n'avons pas trouvé cet agréable aspect, que leur donnent *Lionnel Wafer* (1), et d'autres navigateurs.

Nous n'avions point du tout de vent, et le courant nous portait avec une grande rapidité au nord-est de la terre, qui, à midi, nous restait du 17° sud-ouest au 35° sud-ouest, à la distance de 7 ou 8 milles. Le temps nous permit alors de déterminer exactement la position du vaisseau, qui se trouvait par 5° 40′ de latitude, et 273° 8′ de longitude. Il paraissait que, les deux jours précédents, le courant nous avait poussés à 60 milles dans le 50° nord-est, et que l'île était à plus de vingt lieues, lorsque nous l'aperçûmes pour la première fois.

(1) Voyez la Collection des voyages dans l'hémisphère austral, publiée en 2 vol. in-8.°, en 1788.

M. Whidbey revint sur les 4 heures ; et j'eus la satisfaction d'apprendre que les rivages abondaient en courants et en chutes de la meilleure eau, et que nous pourrions nous procurer facilement du bois de chauffage et des cocos, surtout dans deux petites baies, qui offrent l'une et l'autre un mouillage bien à l'abri des vents dominants, la première desquelles est dans la partie nord-est, et la seconde dans la partie nord-ouest de l'île. M. Whidbey donnant la préférence à celle du nord-est, je fis sur le champ gouverner sur cette baie, que le courant ne nous permit d'atteindre que le 23, à 4 heures du matin. Nous y jetâmes l'ancre par 36 brasses, fond de sable et de gravier, et (autant que nous avons pu le connaître) de bonne tenue et sans rochers. Le *Chatam* mouilla près de nous, par 26 brasses, même fond.

Dès que la *Découverte* fut à l'ancre, je descendis à terre. Le ressac était peu considérable sur la grève, et je vis que non-seulement nous pourrions facilement faire du bois et de l'eau, mais aussi nous procurer des cocos en abondance. Le terme moyen de quatre observations faites à midi par différentes personnes, et avec différents instruments, détermina notre latitude à 5° 35′ 15″,

résultat qui diffère essentiellement de celui du lord Anson et d'autres navigateurs. Le 24, au matin, je détachai M. Whidbey sur le grand canot, pour aller lever le plan des côtes. Il revint à 4 heures, apres avoir effectué sa mission. Il reconnut que les rivages sont composés de falaises de roche à pic, près desquelles il y a des îlots et des rochers, et où la mer brise avec assez de violence pour rendre impossible tout débarquement, excepté dans la baie où nous étions, et dans celle dont j'ai parlé ci-dessus. Le 25 au matin, je me rendis, avec quelques officiers, à cette derniere baie, que nos canots atteignirent à mi-jusant, et sur les côtes de laquelle nous débarquâmes avec assez de facilité. Après avoir déjeûné, nous satisfîmes notre curiosité, en examinant les environs; mais nous fûmes arrêtés par un impénétrable hallier, lequel s'étend presque jusqu'à la grève de sable, qui forme l'extrémité intérieure de la baie.

J'observai, sur la partie du rivage où se faisaient nos travaux, des marques certaines de la relâche de navigateurs européens; et dans la baie de l'ouest, nous avons trouvé suspendue à un arbre, près d'un courant d'eau douce, une bouteille contenant une note, adressée au commandant de tout vaisseau qui touche-

rait à cette île. Cette note, signée *James-Colnett*, portait que le navire le *Ratler*, pêcheur de baleines dans la mer du sud, parti de Londres, était arrivé le 26 juillet 1793, et qu'après avoir embarqué de l'eau, du bois et d'autres rafraîchissements, il avait continué sa route, tout son équipage étant en bonne santé. M. Colnett ajoutait qu'avant de quitter l'île, il y avait laissé des cochons et des chèvres, et semé différentes graines de plantes potagères.

A l'instant où nous arrivâmes à bord, il tomba une très-forte pluie, et j'appris que le ressac avait augmenté de manière à ralentir infiniment nos travaux à terre. Le mauvais temps dura jusqu'au 26. Cependant nous avions alors à peu près achevé notre approvisionnement de bois et d'eau. Ayant presque épuisé de noix de cocos les rivages adjacents, je détachai, le lendemain matin 27, M. Manby avec deux canots, pour aller en chercher dans la baie de l'ouest, où il y en avait en quantité. Il revint vers midi, n'ayant eu que peu de succès, parce que le ressac l'avait empêché de débarquer dans la partie où ces fruits étaient le plus abondants.

Après avoir embarqué environ 35 tonnes d'eau, et pris autant de bois que nos bâti-

ments

ments purent en recevoir, nous quittâmes cette île, dans la soirée du même jour, et nous nous portâmes en diligence au sud.

Il ne paraît pas que l'on sache à qui l'on doit la découverte de la petite Ile-des-Cocos; et les descriptions qui en ont été faites par différents navigateurs, tels qu'Anson, Chipperton, Dampier et Lionnel-Wafer, ne s'accordent ni entre elles, ni avec l'aspect qu'elle nous a présenté, ni avec sa position. Je crois cependant que c'est celle qu'a visitée Chipperton, et qu'il a nommée Ile-des-Cocos.

Nous trouvâmes gravée sur le roc, près de l'aiguade, une inscription, dont les lettres, originairement formées, étaient fort effacées. La voici :

Look Υ *asyou goe for I coco.*

Je jugeai qu'elle signifiait : « Dirigez votre route au sud pour trouver l'Ile-des-Cocos. » Mais l'opinion du plus grand nombre d'entre nous, l'expliquait de la manière suivante : « Regardez bien lorsque vous venez dans l'Ile-« des-Cocos que voici. » Le caractère effacé qui suit le mot *Look* peut avoir été tracé pour indiquer le nord; cependant comme nous n'avons rencontré dans le voisinage aucune autre

île, il est probable que la dernière interprétation est la plus exacte; et c'est pourquoi j'ai adopté pour l'île en question, le nom d'*Ile-des-Cocos.*

Selon l'esquisse de M. Whidbey, cette île a environ quatre lieues de circuit, et gît dans la direction du nord-est et du sud-ouest. La longueur en est de près de quatre milles sur deux milles de largeur. Des roches, que l'on peut facilement éviter, en bordent les rivages. La petite baie dans laquelle nous mouillâmes, a, d'une pointe à l'autre de chacun des deux îlots qui en forment les extrémités, à peu près un mille dans la direction du 52° sud-est et du 52° nord-ouest. L'enfoncement, depuis cette ligne jusqu'à l'extrémité intérieure, en est aussi d'environ un mille. Les sondes en sont régulières de 12 à 50 brasses. La baie de l'ouest est la plus étendue; mais les sondes n'y ont pas tant de régularité, et le fond n'en est pas si sain. Nous avons jugé le climat tempéré et salubre; car, quoique le thermomètre se tînt ordinairement entre 78 et 80°, nous n'avons pas éprouvé cette chaleur étouffante que nous avions eue plus au nord.

L'aspect de cette île n'est agréable par aucun côté. Quoique la surface intérieure en

soit variée par des collines et des vallons, cependant la seule terre basse de quelque étendue, dont nous ayons eu connaissance, est au fond des deux baies, chacune desquelles forme l'extrémité d'une de ces vallées, et aboutit à des escarpements hachés, d'où se prolonge une étroite lisière d'un terrein bas et plat, qui se termine par une grève au bord de l'eau. Toutes les autres parties du rivage semblaient formées de roches à pic et hachées, et l'intérieur de l'île paraissait être aussi de même nature ; car on voyait souvent les falaises nues étendre leurs flancs stériles à travers le hallier qui couvre toute la surface de l'île. Autant que nous pûmes nous en assurer, ce hallier était principalement composé d'une grande variété d'arbres d'une médiocre grosseur, avec un impénétrable sous-bois de vignes et de lianes, qui s'opposait à toute excursion dans le pays. Quelques tentatives furent faites, je crois, pour y pénétrer par eau ; mais les rochers et d'autres obstructions y opposèrent un obstacle insurmontable. L'eau que cette île offre en abondance peut la rendre d'une grande utilité pour les navigateurs. Il y en a partout et l'on peut s'en procurer facilement aux différents mouillages. Comme elle est pure,

limpide, et qu'elle n'a ni la couleur ni le mauvais goût que communiquent les feuilles mortes, ou toute matière corrompue, on peut en conclure, quoiqu'il y eût eu beaucoup de pluie pendant que nous fûmes à l'ancre, que les ruisseaux les plus considérables ont une source éloignée et plus sûre que celle que pourraient former les ondées accidentelles qui tombent sur l'île à cette saison de l'année. Le sol, dans le voisinage immédiat des ruisseaux qui se jettent dans chacune des deux baies, est maigre, sablonneux et sans consistance; mais à peu de distance derrière la grève, et entre les fentes des rochers, nous remarquâmes un riche terreau noir qui nous parut propre à nourrir des végétaux; et peut-être en est-il de même dans toutes les autres parties de l'île. Les plantes annonçaient une végétation vigoureuse; et le pays en étant totalement revêtu, offrait un aspect agreste et sauvage. Sur celles des falaises de roche, dont la surface inégale peut soutenir un peu de terre, il croît une sorte d'herbe grossière, qui procure aux oiseaux de mer une retraite où ils peuvent en sureté se jucher et construire leurs nids, ou, pour parler plus exactement, déposer leurs œufs; car ils ne prennent pas la peine de

faire un nid quelconque. Nous vîmes aux environs de ces falaises, des arbres d'une espèce très-particulière, et assez semblables à ceux dont les habitants des îles de la mer du Sud tirent leurs étoffes. Quelques-uns de ces arbres s'élèvent à la hauteur d'environ trente pieds; l'écorce en est d'une couleur claire, et ils ne poussent de branches qu'à la cime, qui forme en quelque sorte un buisson, ce qui nous leur fit donner le nom d'*arbres-à-parasol*. Le feuillage de quelques autres ressemble infiniment à celui de l'arbre à pain; mais comme il n'y en avait point aux environs de la grève, je n'ai pu en déterminer positivement l'espèce. Plusieurs des arbres qui composent la forêt, surtout dans les parties intérieures et élevées de l'île, paraissaient très-gros, poussaient de fortes branches vers la cime, et surpassaient de beaucoup tous les autres. Je crus qu'ils étaient de la même espèce que ceux qui nous avaient fourni principalement notre provision de bois, et que près du bord de la mer, ils ne venaient pas si gros que sur les hauteurs. A cet égard, M. Manby qui surveillait ordinairement ce service m'a donné les renseignements suivants. L'arbre dont il s'agit croît généralement sur toute l'île; le tronc en est très-droit; les branches n'en

sortent qu'à la hauteur de vingt ou trente pieds ; elles sont fortes, très-près les unes des autres, et s'étendent assez pour mettre parfaitement à l'abri des rayons du soleil, et de la pluie. Le tronc de cet arbre peut donner jusqu'à 12 et 14 pouces d'équarrissage. L'aubier en est d'un grain serré , un peu varié et rougeâtre vers le cœur. Ce bois cède aisément à la hache et à la scie, et comme il n'a point de nœuds, on peut sans beaucoup de peine en tirer des planches. Les feuilles sont d'un vert foncé , lisses vers la pointe, assez semblables à celles du laurier, quoique plus longues. Des gousses renferment la semence de cet arbre, laquelle ressemble à un petit grain de blé. Le bois enfin en est bon à brûler. M. Manby me fit aussi la description d'un arbre d'une autre espèce, duquel nous tirâmes également du bois de chauffage. Celui-ci, dont l'écorce est blanchâtre et lisse, croît très - droit, s'élève très - haut , et ne produit que peu de branches. La feuille en est large, veloutée, d'un vert clair, et ressemble à celle du châtaignier sauvage. Cet arbre n'est guère propre qu'à faire du feu , parce que le tronc et les branches en sont remplies d'une grande quantité de moelle. Le bois en est blanc et d'un grain serré ; il

se fend très-promptement, mais ne brûle pas très-bien. Les cocotiers croissent non-seulement sur la côte, mais aussi sur les flancs des collines; et sont les seuls arbres auxquels nous ayons vu porter des fruits, quoiqu'on ait pris sur l'un des ruisseaux, une goyave qui flottait, et probablement venait de l'intérieur de l'île. Nous remarquâmes en outre une grande quantité de fougères de différentes espèces, dont quelques-unes avaient une tige d'environ six pouces de diamètre, et s'élevaient à la hauteur de près de vingt pieds. Autant que je m'en souviens, elles étaient absolument semblables à celles que l'on trouve communément dans la Nouvelle-Zélande. Telles sont les productions végétales que nous avons observées dans cette île. Nous y avons ajouté des semences de pommes, de pêches, de melons, de citrouilles, ainsi que des pois et des féves, etc. M. Swaine les a déposés dans un terrein qu'il a préparé à cet effet, et où il a pensé qu'ils prospèreraient les uns et les autres.

Quant au règne animal, les poissons et les oiseaux de mer nous ont paru très-nombreux, et nous espérons que les navigateurs futurs profiteront de la libéralité du capitaine Colnett; car presque à l'instant où M. Swaine

allait se rembarquer, ses gens et lui virent un jeune cochon en très-bon état, qui, aussitôt qu'il les eût aperçus, s'enfonça dans le bois. Il est assez particulier que quoique nous en eussions rencontré un grand nombre, à peu de distance, rien ne nous ait indiqué que les tortues fréquentent les rivages de cette île, qui sont remplis de rats blancs et bruns, et de crabes de terre. Tous les oiseaux océaniques, communs aux régions situées entre les tropiques, s'y rendent en foule, et ne font pas un mauvais manger. On y vit aussi des éperviers, une espèce de héron brun et blanc, des râles, une sorte de merle, et quelques autres oiseaux qui habitent les bois, et qui, avec quelques canards et quelques sarcelles, y composent principalement la race des volatilles. Les rivages abondent en poissons excellents. Les requins étaient aussi très-nombreux, et la plupart plus hardis et plus voraces que je ne les eusse vus en aucun lieu. Rassemblés de manière à former de larges bancs dans la baie, ils suivaient constamment les canots, mordaient les rames, et s'élançaient sur tout ce qui tombait à la mer, ou que l'on y jetait. Fréquemment ils saisissaient, avant qu'il fût hors de l'eau, le poisson accroché à l'hameçon; et, ce qu'il y avait de

plus singulier, lorsqu'un d'entre eux était pris au harpon, et que les autres s'apercevaient qu'il ne pouvait plus se défendre, ceux-ci l'attaquaient, le mettaient en pièces, et le dévoraient tout vivant. Quoiqu'alors ils reçussent de grands coups de harpon, de couteau et d'autres armes, qui leur faisaient de profondes blessures, il n'y avait pas moyen de les empêcher de renouveler l'attaque, tant qu'il restait un peu de chair aux os de la victime. Je dois observer ici que c'est une erreur de croire que le requin soit obligé de se tourner sur le dos pour saisir sa proie; car, dans l'espèce de combat dont je viens de parler, nous vîmes souvent le contraire.

L'état de guerre qui subsiste entre les marins et ces animaux voraces, fournit d'abord beaucoup d'amusement à l'équipage. Les matelots prenaient au harpon ou de toute autre manière un requin pour le faire dévorer aux autres; mais il en résultait un fâcheux effet, celui de les attirer en grand nombre autour du vaisseau. Ayant appris que le maître d'équipage et un des *Midshipmen* avaient failli être victimes de ce jeu, et qu'ils avaient été sur le point d'être arrachés du canot par un énorme requin qu'ils avaient harponné au milieu d'une vingtaine de ces animaux, je dé-

fendis tout divertissement de cette sorte, qui, indépendamment des suites funestes qu'il pouvait avoir, était trop cruel pour qu'on le regardât sans peine. Les requins paraissaient être de trois espèces très-distinctes. Les plus nombreux étaient tigrés et marqués de belles raies sur les côtés. Les autres étaient bruns ou bleus; et, ce qu'il y a de particulier, quoique tous dévorassent ceux des deux premières espèces, cependant lorsqu'il y en avait un de pris, de la dernière, le reste de la troupe dont il faisait partie ne l'attaquait point; et même lorsqu'après avoir tué l'animal et en avoir coupé la chair en morceaux, on la jetait aux requins bleus, ceux-ci n'y touchaient pas.

Les autres poissons que j'ai observés, outre ceux qui se trouvent dans toutes les mers d'entre les tropiques, sont deux espèces de brèmes, le grand *Snapper* des Indes occidentales, une sorte de boulerau, et une espèce communément appelée *Yellow-Tail* (queue jaune). Tous sont excellents et mordent promptement à l'hameçon.

Il est probable qu'après un examen plus approfondi, l'on trouvera dans cette île plusieurs sortes de rafraîchissements; mais heureusement, nous n'eûmes pas besoin d'en chercher fort avant; car, quoique ma santé

fût toujours très-chancelante, tout autre individu à bord, se portait parfaitement. L'indisposition dont j'étais travaillé depuis si long-temps, ne me permit de descendre à terre qu'une seule fois dans chacune des deux baies.

Les secours que nous avons tirés de cette île précieuse lui donnèrent des droits à notre reconnaissance; et, comme par sa position, elle peut devenir très-importante pour les navires qui se trouveront dans cette partie de l'océan Pacifique, on m'excusera sans doute de n'avoir point abrégé les détails. J'ai dû non-seulement en faire connaître les productions, mais montrer que la description qu'en a donnée *Dampier*, d'après les observations des autres, et que celle de Lionel Wafer, d'après les siennes, ne conviennent point à l'état actuel de cette île, ou sont relatives à quelqu'autre terre située dans les mêmes parages, quoique d'après la connaissance assez complète que j'ai de cette partie de l'océan, entre le 5e et le 6e degrés de latitude nord, sur quatre degrés au moins de longitude, à l'ouest de cette île, je doute qu'il y en ait aucune autre.

Pour perpétuer le souvenir de notre relâche à l'Ile-des-Cocos, j'ordonnai de graver la date de notre arrivée et les noms des vaisseaux et des commandants, sur le roc où se trouve l'autre inscription. Les deux premières parties

de ces dispositions furent exécutées, mais quelque obstacle empêcha que la dernière ne le fût.

La longitude vraie du lieu de notre mouillage fut de 273° 5′ 34″, et la latitude de 5° 35′ 12″.

La déclinaison de l'aiguille aimantée était en moyen résultat de	7° 45′ vers l'est.
L'inclinaison verticale de l'aiguille aimantée, l'extrémité marquée nord faisant face à l'est, était de	19 47
Idem. nord. à l'ouest	20 17
Idem. sud. à l'est.	19 17
Idem. *Id.* à l'ouest	19 40
L'inclinaison moyenne de la pointe nord de l'aiguille marine d'inclinaison, était de	19 45

L'élévation et l'abaissement des marées étaient considérables et réguliers deux fois dans les 24 heures. Les marées de nuit nous ont paru les plus hautes, et nous les avons estimées de dix pieds de hauteur perpendiculaire. La mer était haute environ 2^h 10′ après le passage de la lune au méridien.

Ayant, comme je l'ai dit ci-dessus, quitté

l'Ile-des-Cocos dans la soirée du 27 janvier, je dirigeai la route au sud; mais la brise fut si modérée pendant la nuit, que, le 28 à neuf heures du matin, cette île était encore en vue, à la distance de 46 milles; mais bientôt après les nuages et la brume nous empêchèrent de l'apercevoir. Notre latitude observée à midi fut de 4° 43′, et notre longitude de 273° 17′. Depuis que nous avions quitté notre mouillage, un courant paraissait nous avoir portés au 12° sud-est, l'espace de 18 milles.

Le 29, à midi, la latitude fut de 3° 29′, et la longitude de 273° 25′. Il parut en résulter qu'un courant nous avait poussés au 5° sud-est, l'espace de 46 milles. Un petit nombre de tortues parurent ce jour autour du vaisseau, et nous en prîmes quelques-unes.

Le 30 à midi, la latitude fut de 2° 35′, ce qui faisait 30′ au sud de ce qu'indiquait le loc.

Le 31 à midi, la latitude observée fut de 2° 11′, et la longitude de 272° 12′. Il paraissait que, durant les 24 heures précédentes, le courant nous avait portés à 12 milles au sud, et depuis le 29 à midi, à 41 milles à l'ouest. Depuis notre départ de l'Ile-des-Cocos nous avions observé beaucoup de clapotages, et nous avions eu une houle très-irrégulière

et très-fatigante qui venait du sud. Le 1.er février, le temps étant beau, la brise du sud-sud fut si étale, que je pensai qu'enfin nous avions atteint le vent alizé régulier. Dans l'après-dînér, nous rencontrâmes quelques goëmons, du bois flotté, une noix de coco et une tige de canne à sucre, d'environ neuf pieds de longueur, choses qui, à l'exception de la première, ne paraissaient pas être dans l'eau depuis longtemps. La latitude observée à midi fut de 1° 31', et la longitude de 270° 26'. La première correspondait parfaitement à celle qu'indiquait le loc, mais la dernière annnonçait que, depuis la veille à midi, nous avions été entraînés à 10 milles dans la direction de l'ouest. La multitude de poissons dont nous étions environnés, nous procurait un très-profitable amusement, et il y avait toujours un grand nombre d'oiseaux autour de nous. Le vent qui alors s'étendait fort loin au sud, nous obligeait de faire route beaucoup plus à l'ouest que je ne l'eusse desiré pour passer près des-Iles-Gallipagos, dont je voulais déterminer la position; mais comme on place la plus occidentale de ces îles sous le même méridien que l'Ile-des-Cocos, qui se trouvait alors à peu près à trois degrés dans l'est, je désespérai d'effectuer ce dessein.

Dans la matinée du 2, on découvrit dans l'ouest sud-ouest une terre qui nous parut être une petite île, qui nous restait au 72° sud-ouest du compas, à la distance de 8 à 9 lieues. Notre latitude observée à midi fut de 1° 26′ et notre longitude de 268° 43′, la déclinaison de l'aiguille aimantée de 8° vers l'est. Il nous parut que, dans les 24 heures précédentes, nous avions été portés 10 milles au nord et 28 milles à l'ouest. L'influence de ce courant portant à l'ouest-nord-ouest était très-sensible. Une heure et demie avant le coucher du soleil, nous aperçûmes une autre île qui se montrait au 72° nord-ouest, et l'on voyait encore la première.

Le 3, à midi, notre latitude observée fut de 1° 28′, et notre longitude de 267° 49′, d'où il paraissait que le courant nous avait portés depuis la veille à pareille heure, 10 milles au nord et 50 milles à l'ouest. Les deux îles dont je viens de parler gissent au 42° nord-ouest et au 42° sud-est l'une de l'autre, à la distance de 21 milles. La plus méridionale qui est aussi la plus considérable, ne nous parut pas avoir plus de quatre milles de circonférence; et celle de la septentrionale n'est que d'environ une demi-lieue. La première est située par 1° 22′ 30″ de latitude, et 268° 16′.

de longitude. La côte nord-ouest de cette île est une longue colline en forme de selle, dont la partie nord est plus haute dans le milieu, et présente ensuite une pointe basse qu'au premier aspect nous prîmes pour un îlot. Une petite langue de terre en pic, ou un îlot gît en travers du côté sud-ouest, lequel, ainsi que toutes les autres parties de l'île, excepté celles qui sont vers le nord, est composé de falaises de roche perpendiculaires et nues. Nous crûmes voir quelques arbres sur le terrein bas de la partie nord-ouest; mais l'île, en général, nous offrit l'aspect de la sécheresse et de la stérilité. L'île la plus septentrionale s'élève en présentant des falaises nues. Par le travers de celle-ci, gissent deux petits îlots ou deux rochers, dont le plus à l'est est remarquable par un sommet en plateau, et parce qu'il est percé presque dans le milieu. D'après la position de ces îles, dont la plus orientale est à peu près 5° à l'ouest du méridien de l'Ile-des-Cocos, nous crûmes d'abord que c'était une nouvelle découverte, et qu'elles ne faisaient pas partie du groupe des *Iles-Gallipagos*, puisque toutes les anciennes relations s'accordent à placer *l'Ile-des-Cocos* exactement au nord de la plus occidentale des îles de ce groupe; mais prenant en considération l'effet

l'effet des courants qui avaient contrarié notre marche, nous expliquâmes facilement les erreurs dans lesquelles ont dû tomber d'autres navigateurs qui n'avaient pas les mêmes moyens que nous, de déterminer toute l'influence de cette cause, qui, depuis notre départ de l'Ile-des-Cocos, avait produit une différence de plus de deux degrés, entre notre longitude observée et celle qu'indiquait l'estime. La décision de ce point devait dépendre de nos progrès ultérieurs vers le sud; car, si la première ou la plus méridionale des îles était *l'Ile-de-Wenman*, et la plus au nord, celle de *Culpepper*, qu'on dit être la plus septentrionale des îles du groupe des-Iles-Gallipagos, il n'y avait pas lieu de douter qu'en poursuivant notre route plus au sud, nous n'en trouvassions plusieurs autres.

Le 5, notre latitude observée était de 59′, et notre longitude de 268° 27′, et, par l'estime, de 271° 24′. Dans les vingt-quatre heures précédentes, le courant nous avait portés à 7 milles au nord et à 48 milles à l'ouest. Comme nous approchions de l'équateur et que la surface de la mer était assez unie, nous fîmes sur l'inclinaison verticale de l'aiguille aimantée, quelques observations, dont voici le résultat:

L'extrémité marquée nord, faisant face	à l'est;	7°	8′
Idem. nord.	à l'ouest	8	3
Idem. sud.	à l'est	7	28
Idem. *Id.*	à l'ouest	7	18
L'inclinaison verticale moyenne était ainsi de		7	28
La déclinaison du compas était, à la même époque, de		8	vers l'est.

Le 6 au point du jour, et gouvernant au sud-est, nous découvrîmes une terre plus étendue que les deux îles que nous venions de dépasser, et qui nous restait du 10° sud-est au 35° sud-est du compas. Elle paraissait très-haute, fort éloignée et divisée en trois îles au moins; mais en nous approchant, nous reconnûmes que les parties moins élevées étaient liées; de sorte que, dans la matinée, cette terre ne semblait plus divisée qu'en deux parties; et même, à mesure que nous avançâmes, nous doutâmes qu'elle le fût aucunement; car la terre basse s'élevait insensiblement presque jusqu'à midi que nous la vîmes s'étendre du 42° sud-est au 10° sud-est du compas, ayant une roche détachée au 2° sud-ouest. Dans cette position, la latitude observée fut de 28′ nord, et la longitude de 268° 32′.

Durant les 24 heures précédentes, le courant nous avait portés à 26 milles à l'ouest.

L'après-midi, il s'éleva une petite brise du sud-ouest avec laquelle nous portâmes sur la côte en serrant le vent; et, avant le coucher du soleil, nous vîmes distinctement que les terres que nous avions considérées comme faisant deux îles, étaient liées par un terrein bas sur lequel était un mondrain qui nous avait aussi paru une petite île; et l'on voyait à une grande distance au-delà de cette terre basse, une très-considérable et très-haute montagne en plateau. L'extrémité est de la terre immédiatement devant nous formait également une montagne en plateau; et, vers la pointe ouest, il y en avait une ronde et très-régulière, qui, quoique d'une moindre hauteur que les autres, était néanmoins très-élevée, et dont la pente semblait très-uniforme. La plus orientale se termine en une pointe basse sur laquelle il y a quelques petits mondrains; et, à six heures du soir, elle nous restait au 47° sud-est du compas. La plus occidentale se termine d'une manière assez brusque, au 13° sud-ouest; et nous avions au 71° sud-ouest, le rocher isolé, lequel est escarpé et dont le sommet est plat.

Toute cette terre paraissait former une côte élevée et très-étendue.

Nous portâmes sur l'île jusque vers neuf heures du soir, que nous en étions à environ une lieue. Toute la nuit nous courûmes de petites bordées, 100 brasses de ligne ne rapportant point de fond. Le 7 au matin, nous étions presque à la hauteur de l'extrémité ouest de l'île. Voulant, pendant que le vaisseau prolongerait la côte, faire reconnaître le pays, je détachai MM. Whidbey et Menziez avec ordre de débarquer dans la partie sud de l'extrémité ouest de la terre qui était alors en vue, et qui a été nommée *Cap-Berkeley*. La partie de l'île vis-à-vis de laquelle nous étions, et celle dont nous nous étions approchés la veille au soir, qui en forme le côté nord-ouest, se projettent en longues pointes basses et noires, ou se terminent brusquement en falaises à pic, et de peu de hauteur, sans aucune apparence d'abri pour les vaisseaux. Le ressac brisait sur toutes les parties de la côte avec une violence extrême, et le pays est dénué de bois et presque de verdure jusqu'à une grande distance du bord de la mer, et à peu près jusqu'au sommet des montagnes, particulièrement de celles qui for-

ment la partie nord-ouest de l'île, où l'on aperçoit quelque végétation.

La latitude observée à midi, à la distance de quatre à cinq milles de la côte de cette île, était de 7° ½ nord, et la longitude de 268° 29′ ½. Dans cette position, le rocher plat et coupé à pic, appelé *Rodondo-Rok*, nous restait au 26° nord-ouest du compas. Nous avions au 78° nord-est la partie la plus orientale de l'île alors en vue; et le Cap-Berkeley se présentait au sud sur la même ligne que la terre la plus éloignée, que nous supposâmes une autre île. A mesure que nous en approchions, la montagne de forme ronde et régulière se montrait plus pointue; et sa pente, un peu inégale, se terminait à l'extrémité nord-ouest en une pointe de roche basse et unie, située selon nos observations par 2° de latitude nord, et 268° 30′ de longitude est. Le rocher Rodondo en est au 2° nord-ouest, à la distance de douze milles; et les rivages du côté nord-ouest de l'île, aussi loin que nous les prolongeâmes, se dirigent vers le 50° nord-est, l'espace de 16 milles. A l'aide d'un courant, nous passâmes dans l'après-dîner au sud du Cap-Berkeley, depuis lequel les rivages au sud de la pointe tournent à l'est et forment de basses pointes de roche.

L'aspect de l'intérieur du pays annonçait le terrein le plus haché que j'eusse jamais vu. On y remarquait une innombrable quantité de cratères dont la hauteur et la forme variaient. M. Whidbey qui revint sur les quatre heures, me dit qu'à peu près à deux lieues à l'est-sud-est du Cap-Berkeley, il avait découvert une baie autour d'un mondrain très-remarquable, laquelle pouvait fournir un bon ancrage et un sûr abri contre les vents dominants. N'ayant que peu de temps à perdre, et les rivages n'offrant ni eau douce, ni bois, M. Whidbey ne l'examina pas en détail; mais il s'occupa d'acquérir quelque connaissance sur les productions du pays. Durant le court espace de temps que les officiers passèrent à terre, ceux qui étaient restés dans le canot s'occupèrent à le charger de très-beaux poissons, en quantité suffisante pour en distribuer à tout mon équipage, et même pour en donner au Chatam. Il semble que cette partie de l'île doit son élévation au dessus de l'océan à ses éruptions volcaniques, ou qu'à une époque, non éloignée, elle a été si abondamment couverte de matière de même nature, que la surface n'en peut produire que de faibles végétaux, qu'on ne trouve encore que dans les fentes de la lave, dont tout le sol de l'île

paraît formé. Quelque singulière que semble cette particularité, les rivages de cette île, au lieu des différentes espèces de tortues, que l'on trouve généralement entre les tropiques et près de l'équateur, étaient couverts de ces animaux que l'on voit ordinairement dans les zones tempérées et près des cercles arctiques et antarctiques. On y aperçut aussi des pingouins et des phoques ; et quelques-uns de ces derniers, selon le rapport qu'on me fit, étaient de l'espèce qui donne des fourrures. On y vit aussi des iguanes et des serpents. Ces divers animaux, avec un petit nombre d'oiseaux parmi lesquels les pigeons sont les plus nombreux, semblent être les seuls habitants de cette île, que, d'après son aspect peu connu, j'aurais voulu examiner plus en détail ; mais nous n'avions pas de temps à perdre à une pareille recherche, et ma santé qui continuait d'être assez mauvaise, ne m'eût pas permis de m'en occuper en personne.

Au coucher du soleil, le rocher Rodondo nous restait au 5° nord-ouest du compas, et la terre en vue du 56° nord-ouest au 9° sud-est, le premier étant la pointe nord-ouest de l'île, et le dernier, la terre que nous avions vue à midi sur la même ligne. Nous en étions

à une considérable distance, et ils semblaient former des pointes très-avancées d'où les rivages s'enfonçaient au loin dans l'est; mais nous ne pûmes savoir si ces pointes étaient celles d'une profonde baie, ou si la terre était séparée en deux îles.

Dans la soirée, nous nous tînmes près de la côte, parce que le courant qui nous était favorable y avait plus de force. A minuit, nous eûmes un calme qui dura jusqu'au lendemain (le 8) au point du jour, qu'à l'aide d'une brise légère et du courant, nous fîmes quelques progrès le long de la côte. En avançant, nous découvrîmes au sud-sud-est une terre plus distante et qui semblait détachée. A midi, la latitude observée était de 18° $\frac{1}{2}$ sud, et la longitude de 268° 23'. Dans cette situation, nous étions en travers de la terre que nous avions vue la veille à pareille heure. Elle prend une forme circulaire et se projette en plusieurs petites pointes basses. De la plus apparente de ces pointes, laquelle est nommée *Cap-Donglas*, les rivages adjacents suivent d'un côté la direction du nord-est, et de l'autre celle du sud. La pointe ouest de la terre détachée, découverte la dernière, et qui est appelée *Pointe-Christophe*, se montrait au 28° sud-est, et le Cap-Berkeley, au

14° nord-ouest. La terre en travers de laquelle nous étions, ressemblait infiniment à celle que nous avions vue le jour précédent. Elle était également stérile vers le bord de la mer; mais on apercevait quelques végétaux sur les parties plus élevées, qui forment une montagne en plateau, d'une grande hauteur et d'une considérable dimension. C'était la quatrième de cette sorte que nous eussions remarquée sur cette terre.

Dans le cours de l'après-midi et de la nuit, nous eûmes une jolie brise du sud; et, aidés du courant qui portait au vent, nous fîmes quelques progrès. Le 9 au matin, nous étions assez avancés au sud pour reconnaître que la côte que nous avions découverte en dernier lieu, nous restait au 54° sud-est, à la distance de neuf lieues, qu'elle était différente de celle que nous avions vue la seconde, c'est-à-dire de l'île, et que la Pointe-Christophe, qui en est la partie ouest, gît au 13° sud-est, à vingt milles de la pointe sud de la seconde, appelée *Cap-Hamond.*

Ainsi se termina notre reconnaissance de ces côtes que je jugeai les *Iles-Gallipagos.* Le vent qui semblait fixé dans la partie du sud-est était étale; et, comme nous avions un beau temps, nous nous flattions de l'espoir

d'avoir atteint le vent alizé régulier du sud-est. En conséquence, je fis cingler au sud ouest toutes voiles dehors ; et, à midi, nous observâmes 44° de latitude sud ; d'après le chronomètre d'Arnold, la longitude était de 267° 54′ 30″, et, selon l'estime, elle paraissait être de 272° 2′ 0″.

La déclinaison de l'aimant sur la boussole des relèvements était de 8° vers l'est, et l'inclinaison verticale de l'aiguille marine d'inclinaison était comme il suit :

L'extrémité marquée nord,				
faisant face		à l'est,	2°	50′
Idem.	nord.	à l'ouest	2	45
Idem.	sud.	à l'est	2	30
Idem.	*Id.*	à l'ouest	2	30
L'inclinaison moyenne de la pointe nord était de			2	29

Quant à la position relative de la terre, dont nous avons été occupés depuis le 6 de ce mois, si l'on en retrace les côtes d'après nos observations, on les trouvera d'une ressemblance parfaite avec celles de la plus occidentale des Iles-Gallipagos, telle qu'elle est représentée sur la carte générale du capitaine Cook ; et, quoique la position de *l'Ile-Wenman* ne soit pas précisément la même, cependant la correspondance des portions de

terre les plus considérables, avec cette même carte, ne me laisse aucun lieu de douter que ce ne soient les Iles-Gallipagos. De-là je suppose que la première et la troisième portion des terres que nous avons vues, forment l'*Ile-Albermarle*, et que la seconde est *l'Ile-Narborough* (1). Les flibustiers leur ont donné ces noms. Ce sont eux aussi qui ont nommé *Rodondo-Rock* le rocher plat et escarpé, et *Pointe-Christophe*, la pointe ouest de la troisième terre. D'après cette conviction, je pense que c'est la pointe sud-ouest de l'Ile-Marlborough, laquelle est située par 50° de latitude sud, et 268° 34′ de longitude est.

Le climat des Iles-Gallipagos est extrêmement tempéré pour un pays situé sous la ligne. Depuis notre départ de l'Ile-des-Cocos, le mercure du thermomètre s'était élevé rarement au dessus de 78°; et, pendant les trois jours précédents, il avait été, la majeure partie du temps, entre le 74 et le 76°. L'atmosphère était légère et le ciel agréable; et le vent qui venait principalement du sud était très-rafraîchissant. Les côtes nous ont paru escarpées,

(1) Cette conjecture s'est vérifiée depuis mon retour en Angleterre par les informations que j'ai reçues à la suite de la relâche du capitaine Colnett sur ces îles (*Note de l'auteur*).

mais sans battures ni écueils cachés. Les hautes montagnes dont ces terres sont principalement composées, excepté celles qui en forment la partie nord-ouest, nous ont, en général, semblé descendre régulièrement de leur sommet en plateau, et se terminer, à leur base, en pointes saillantes sur un terrein bas, de sorte qu'à quelque distance, chacune de ces montagnes a l'air d'une île. C'est peut-être là ce qui a donné lieu à la différence des rapports des navigateurs sur le nombre des îles de ce groupe. Tous s'accordent à dire qu'on y trouve beaucoup de tortues de terre et de mer, d'excellent poisson de différentes sortes, et un grand nombre d'oiseaux sauvages. Quoique nous n'ayons vu que peu de tortues dans le voisinage de ces îles, ce n'est pas une preuve que ces animaux ne les fréquentent point; car nous ne remarquâmes en mer, ni phoques, ni pingouins, quoique les rivages en fussent pour ainsi dire couverts. Les parties de la côte qui se sont présentées à nos regards, consistent principalement en roches hachées d'un difficile accès pour les tortues de mer, qui, pour l'ordinaire, cherchent les grèves de sable, surtout pour y déposer leurs œufs. Quant au poisson, nous avons eu plusieurs fois la preuve qu'il s'y

trouve en abondance, et qu'on l'y prend aisément. A l'égard de l'eau douce, les uns disent que ces îles en offrent de grands ruisseaux et même des rivières, tandis que d'autres prétendent qu'elles n'en ont que très-peu; mais le voisinage de l'Ile-des-Cocos rend cet objet de peu d'importance. Comme nous avons vu dans les environs un grand nombre de baleines, de l'espèce de celles qui donnent le spermaceti, il est probable que l'on pourrait former, aux Iles-Gallipagos, un établissement avantageux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Nous continuons à nous avancer vers le sud. — Le grand mât de la *Découverte* consent. — Le scorbut se déclare à bord. — Nous dépassons les *Iles-de-Massafuero* et de *Juan-Fernandez*. — Notre arrivée *Valparaiso*. — Voyage à *S. Yago*, capitale du *Chili.*

Nos progrès, en quittant l'océan Pacifique du nord, où nous avions passé les trois années précédentes, ne répondirent pas à nos vœux; car, le 11, nous n'avions atteint que 2° 3′ de latitude sud. Nous avions d'entre le sud-est et l'est-sud-est, une brise étale et modérée; et, quoique le ciel fût dégagé de nuages, la température de l'air était agréable et douce, le thermomètre se tenant nuit et jour entre 75 et 76°. Le 13 à midi, notre latitude observée était de 4° 15′ sud, et notre longitude de 265° 15′. Depuis notre départ des îles Gallipagos, un courant nous avait portés à l'ouest; mais il ne paraissait pas qu'il eût beaucoup de force, l'écart de notre estime en longitude n'étant pas de plus d'un degré.

La très-mauvaise marche du *Chatam* avait,

durant tout le voyage, considérablement retardé nos travaux ; mais depuis que nous avions quitté Monterrey, ce mal s'était infiniment accru. Considérant que j'avancerais nos opérations au sud, si je le précédais, je déclarai à M. Puget ma résolution de me porter avec *la Découverte*, vers *l'Ile-de-Juan-Fernandez*. Je lui laissai des instructions d'après lesquelles il devait se diriger, au cas où il n'y arriverait pas avant mon départ, et je lui promis qu'il y en trouverait d'ultérieures. Je cinglai ensuite à toutes voiles, avec une jolie brise étale du sud-sud-est. Nous étions environnés d'un grand nombre d'oiseaux océaniques et de beaucoup de poissons. Nous fûmes assez heureux pour prendre quelques-uns de ceux-ci. Vers le soir, le *Chatam* était considérablement de l'arrière ; et, le lendemain matin 16, on ne le voyait plus, même du haut des mâts, de sorte qu'en 24 heures nous avions une avance de près de 5 lieues sur lui.

Notre marche fut alors non-seulement très-prompte, mais fort agréable. Nous avions un brise étale d'entre l'est sud-est et le sud-sud-est. La mer était tranquille et offrait une grande variété de poissons. Le ciel était alternativement clair et nuageux, et il tombait quelques ondées de pluie ; mais l'air fut tou-

jours tempéré, le thermomètre se tenant entre 75 et 77°. Le 21, nous étions par 12° 43′ de latitude sud; et, selon notre estime, par 260° 32′ de longitude. A mesure que nous avancions, le vent diminuait de force et tournait à l'est et au nord de l'est; mais le temps était toujours beau. Le 26, notre latitude était de 19° 44′, et notre longitude de 253° 45′.

Le 1.er mars à midi, notre latitude observée fut de 23° 24′, et notre longitude, selon l'estime, de 260° 25′. Nous nous retrouvâmes ensuite sous la zone tempérée; et, quoique depuis notre départ des Iles-Gallipagos, nous eussions eu le soleil vertical, la hauteur du mercure n'avait jamais excédé 77 degrés.

Le 4, par 26° 45′ de latitude, et 264° 10′ de longitude, selon l'estime, nous rencontrâmes quelques morceaux de bois, et il y eut beaucoup d'oiseaux et de poissons autour du vaisseau.

Depuis cette époque, un vent qui fut toujours contraire et varia entre le sud et l'est-sud-est, retarda considérablement notre marche. Cependant le temps fut agréable jusqu'au 8 au matin, que la brise fraîchit et fut accompagnée de quelques ondées de pluie et de grains pesants. A la suite d'un de ces grains, le plus violent que nous eussions éprouvé depuis

puis longtemps, nous nous aperçûmes que la tête du grand mât avait consenti, de la manière la plus fâcheuse, à peu près à 5 pieds au dessous des agrès, et à 7 pieds au dessus, dans la partie opposée à celle que nous avions précédemment reconnue pour défectueuse. Toutes les voiles en furent amenées sur le champ; et, en l'examinant avec plus d'attention, nous vîmes que la tête en était en très-mauvais état. Pour le soulager, on jeta sur le pont tout ce qui se trouvait au dessus de la hune; et les charpentiers furent employés à préparer deux jats d'ancre pour servir de jumelles. A midi, la latitude observée était de 8°, et la longitude de 259° 32′. Le thermomètre se tenait de 70 à 72°. Le temps était assez favorable à la réparation du mât, qui, dans l'après-midi du 9, fut assuré le mieux qu'il nous fût possible.

Nous fîmes route lentement et sans aucun événement remarquable, jusqu'au 14. Nous fûmes ce jour par 33° 13′ de latitude, et 262° 43′ de longitude. A ma très-grande surprise, M. Menziez m'apprit que, malgré toutes mes précautions, le scorbut s'était déclaré à bord. J'en cherchai longtemps la cause, que je découvris lorsque je m'y attendais le moins. J'avais positivement défendu au cuisinier de

laisser manger, par les gens de l'équipage, l'écume des viandes salées que l'on faisait bouillir. Celui-ci, homme estimable et posé, se rendit sur le gaillard d'arrière, et me fit une confession volontaire de cette désobéissance. Il m'avoua que, dans les derniers temps, et après notre départ de Noutka, il avait eu la faiblesse de céder aux importunités des matelots, qui lui avaient demandé l'écume des marmites pour la mêler avec les légumes secs qu'ils avaient obtenus des Espagnols, en abondance.

En l'interrogeant, je reconnus qu'il s'était fait moins de scrupule de céder à ces sollicitations, d'après des arguments fréquemment soutenus à bord par des personnes qui semblaient adopter les opinions du président de la société royale, lequel prétend que les légumes secs, mêlés avec des graisses quelconques, sont une nourriture saine et même anti-scorbutique.

Quand on songe à l'insipidité des pois et des féves, sans beurre et sans assaisonnement qui les relève, on ne peut guère s'étonner qu'une défense du genre de celle que j'avais faite, ait été violée par des gens aussi peu soigneux de leur santé, que le sont généralement les matelots. La

franchise, le repentir et les promesses du cuisinier lui firent pardonner sa faute. Cet homme s'appelle *John Brown*, et je publie son nom avec plaisir, parce qu'on lui doit des révélations qui, d'après deux expériences, constatent un fait d'une grande importance pour les marins, et qu'il les a faites au risque d'être puni.

Nous eûmes recours à tous nos anti-septiques; mais l'effet n'en fut pas aussi heureux que précédemment; et, comme le nombre de nos malades augmentait chaque jour, j'eus lieu de croire que cette nourriture mal-saine, que j'avais interdite, avait été d'un usage général.

Le vent était étale d'entre le nord-nord-est et le nord-ouest, et accompagné d'un beau temps. Nous faisions autant de chemin que le permettait le mauvais état du vaisseau. Le 18, à midi, notre latitude observée était de 33° 30′ sud, et notre longitude vraie, ou à peu près, de 273° 25′ 30″.

Le 19, au point du jour, nous découvrîmes une voile, à une grande distance à l'arrière, ou plutôt au vent du vaisseau. C'était le *Chatam*, qui, malgré notre mauvaise marche, ne put nous atteindre que le 20, à neuf heures du matin. M. Puget étant venu sur

mon bord à l'instant, m'apprit que, depuis notre séparation, il avait eu un très-beau temps, et que, le 2 mars, il avait fait la rencontre d'un gros navire de commerce espagnol, appelé la *Rosalie*, commandé par Antonio-Joseph Valaro, chargé de cacao et de quinquina, venant de *Guayaquil*, d'où il était parti le 20 janvier précédent, faisant route par le Cap-Horn jusqu'à Rio-de-la-Plata, et de là à Cadix. M. Valaro lui raconta la perte du vaisseau l'*Edouard*, de Londres, qui avait péri à Manguiva. Il lui dit en outre que plusieurs autres navires anglais qui avaient fait avec succès la pêche de la baleine au sud, avaient relâché en différents ports sur la côte du Pérou et sur celle du Chili, où ils avaient été parfaitement reçus, et que les Anglais étaient fort considérés dans ces contrées. M. Puget apprit aussi, de ce même capitaine, que le mouillage à l'*Ile-de-Juan-Fernandez* passait pour très-mauvais et fort exposé, qu'une frégate espagnole s'y était perdue depuis peu, et que l'île n'offrait que peu de rafraîchissements. Le même officier lui recommanda fortement, au cas où le Chatam aurait besoin de munitions navales, de se rendre au port de Valparaiso.

Après les informations et les politesses d'u-

sage entre navigateurs, les deux vaisseaux se séparèrent; et, le lendemain, le Chatam coupa le tropique sud, par 257° 40′ de longitude, environ un degré et demi à l'est du point où nous l'avions coupé quarante heures auparavant. Les vents lui avaient permis de gouverner plus à l'est que je n'avais pu le faire, ce qui, joint à la nécessité où je me trouvais de réduire notre voilure, contribua à opérer plus tôt notre jonction, et me dispensa de relâcher à l'*Ile-de-Juan-Fernandez*.

En conséquence des injonctions très-fortes contenues dans mes instructions, de ne toucher à aucun des établissements espagnols sur cette côte, que dans le cas d'une absolue nécessité, je crus à propos de mettre sous les yeux de M. Puget et des principaux officiers de la *Découverte*, le rapport écrit des charpentiers sur l'état de notre mât, que, d'après un examen plus attentif, nous avions reconnu très-pourri, et de leur communiquer en même temps la partie de mes instructions secrètes, relatives à ce cas. Ils furent tous d'avis qu'il était indispensable que la *Découverte* se rendît dans le port le plus voisin, pour s'y procurer un nouveau mât. En conséquence, je dirigeai la route vers le port de Valparaiso, par un vent frais du nord, et un

beau temps. Notre latitude observée à midi fut de 33° 55′ sud, et notre longitude, selon l'estime, de 284° 19′.

Sur les quâtre heures de l'après-dîner, nous eûmes connaissance de *l'Ile-de-Massafuero*, qui nous restait à l'est-nord-est du compas, à 11 ou 12 lieues; mais cette distance et l'approche de la nuit, nous empêchèrent de la bien voir. A minuit, nous étions à environ quatre lieues du côté sud de cette île, dont le centre nous restait au 15° nord-ouest du compas. La latitude du vaisseau estimée par le loc, depuis midi, était de 34° 3′ sud. Celle du centre de l'île, déduite des observations des jours précédents et des jours suivants, lesquelles furent parfaitement d'accord avec l'estime, est de 33° 49′ sud, et la longitude vraie de 279° 26′ est. *L'Ile-de-Massafuero* ne paraît pas avoir plus de 3 lieues de circuit. La surface en est semée de hauteurs et d'aspérités, et elle semble se terminer brusquement en falaise de roche au bord de la mer. Le 21 au matin, la vergue de fortune de notre grand hunier fut emportée, parce qu'elle était tout-à-fait pourrie; et elle fut immédiatement remplacée par une autre, dont nous n'avions guère meilleure opinion. A peu près à dix heures du matin, *l'Ile-de-Juan-*

Fernandez, nous restait au 60° nord-est du compas. La latitude observée à midi était de 33° 56′ sud, et la longitude par l'estime de 286° 51′. Durant les deux derniers jours, un courant nous avait portés à l'est, avec une vîtesse de dix milles en 24 heures. Dans la position où nous étions alors, la pointe sud-ouest de l'Ile-de-Juan-Fernandez, ou plutôt de ce que nous supposions être *l'Ile-de-la-Chèvre*, nous restait au 39° nord-est du compas, à la distance de 18 milles. L'après-midi, nous en prolongeâmes le côté sud, à 14 milles de distance. Selon nos calculs, la pointe sud-ouest en est située par 33° 45′ de latitude sud, et 281° 8′ 47″ de longitude est. Elle se termine en un escarpement élevé, dont la partie de l'est semble un peu moins haute; et toute l'île est composée d'un groupe de collines irrégulières et rompues, qui forment la scène la plus sauvage et la plus bizarre que l'on puisse imaginer.

Le 22 à midi, nous étions, d'après nos observations, par 32° 55′ de latitude sud, et 285° 30′ de longitude vraie. Le thermomètre se tenait de 66 à 68°.

Dans la matinée du 24, nous eûmes une vue éloignée de la haute côte du Chili dans l'est. La latitude observée à midi était de

32° 53' sud. Nous étions alors à une trop grande distance de la terre pour en distinguer aucune partie; mais, au coucher du soleil, nous vîmes les rivages s'étendre du 50° nord-est, au 68° sud-est du compas, à peu près à 10 lieues. Sous ce point de vue, la côte paraissait composée de montagnes, derrière lesquelles, dans l'intérieur du pays, il s'en élevait une chaîne, d'une hauteur prodigieuse, et qui étaient enveloppées d'une neige perpétuelle. Celles-ci sont les *Andes*; et lorsque nous les aperçûmes pour la première fois, un peu après midi, elles étaient, je crois, à une distance d'environ 40 lieues, mais nous n'eûmes aucune occasion de faire les observations nécessaires pour nous en assurer.

Le 25, sur les onze heures du matin, après avoir gagné le large, nous arrivâmes vent arrière, par 33° 10' de latitude sud, vers une pointe peu distante de l'endroit où nous croyions trouver la Baie-de-Valparaiso. A midi, cette pointe, la partie la plus septentrionale de la côte en vue, se présentait au 43° nord-est du compas, et paraissait former une petite île de roche, située près d'une pointe de terre basse ou modérément élevée, et terminée au bord de la mer par un mon-

drain qui ressemble à une cloche. Un îlot de roches découpées, placé près de la grande terre et de la pointe sud d'une petite baie de sable, qui était le rivage le plus proche, se montrait au 64° nord-est, à deux ou trois milles de distance ; et nous avions au sud-est-quart-sud, la partie la plus méridionale de la côte en vue.

La côte du *royaume de Chili* présentait peu d'objets qui pussent exciter notre curiosité. Les parties voisines du rivage que nous apercevions, sont composées de falaises à pic, avec des escarpements de roche, contre lesquelles la houle brisait avec une grande violence. Au dessus de ces falaises, le pays est coupé par des éminences irrégulières, dont quelques-unes sont formées de roches absolument nues, et les autres sont composées d'une substance rougeâtre, presque aussi peu productive, mais sur laquelle cependant on voyait çà et là un peu de verdure, et quelques arbustes et arbrisseaux rabougris, à une grande distance les uns des autres. On n'y remarquait aucun arbre, et le paysage borné par les sommets glacés des *Andes*, s'élançant au dessus des montagnes stériles qui descendent vers la côte de la mer, offrait l'aspect le plus sauvage et le plus triste.

En avançant, une pointe basse et escarpée au-delà de celle qui, à midi, terminait notre vue de la côte, se montra dans la direction du 51° nord-est, à peu près à trois lieues de distance ; et nous la reconnûmes pour la pointe-ouest d'entrée dans la *Baie-de-Valparaiso.*

Nous cherchâmes ensuite le grand rocher, ou la petite île que la description de sir Richard Hawkins, description qui date de 1593, place une lieue plus au sud du port, et qu'il désigne comme un bon guide pour y entrer. Je fus d'abord fort embarrassé de reconnaître lequel des deux rochers que nous avions vus à midi, était celui dont parlait sir Richard, l'un et l'autre se trouvant plus éloignés de la Baie-de-Valparaiso qu'il ne l'a dit; mais, en approchant, je ne doutai pas que le plus au nord ne fût ce grand rocher ou la petite île. Il gît à plus de trois lieues au 51° sud-ouest de la *Pointe-des-Anges*, qui est la pointe ouest de la Baie-de-Valparaiso ; et c'est, pour entrer dans le port, un indice d'autant plus sûr, qu'il se trouve très-près d'une pointe en saillie, appelée par les Espagnols *Pointe Quaraumilla*, et depuis laquelle les rivages de la grande terre au sud prennent une direction de quelques degrés à l'est du sud, tandis que ceux qui

sont au nord courent vers Valparaiso. Cette pointe est aussi la pointe sud-ouest d'une baie spacieuse, bornée par une grève de sable, et qui doit être fort exposée; et plusieurs rochers se présentant à peu de distance du rivage, il est à craindre que le fond n'en soit de même substance. Nous vîmes sur le côté nord-est de cette baie une maison et quelques habitations plus petites. Le pays des environs paraît moins stérile que celui que nous avions vu le matin. La surface, quoiqu'inégale, en est moins hachée; et, si la végétation n'y est pas riche, cependant les falaises de roches nues et découpées formant, de chaque côté de la baie, une barrière contre l'océan, ne s'étendent pas dans l'intérieur du pays, où le sol est recouvert d'un peu de terre, qui produit des herbes blanchâtres, que des moutons et de gros bestiaux broutaient sur les pentes des montagnes.

A deux heures après-midi, nous nous trouvâmes en travers de la Pointe-des-Anges, en avant de laquelle se projettent quelques roches, à une demi-encablure. Nous les avons dépassées à deux fois cette distance, sans que le plomb ait touché. Pendant que nous arrondissions la pointe, le pays nous offrit un genre de scène auquel nous étions étrangers depuis

longtemps. Nous saisissions alors l'ensemble de la baie, qui est terminée par une grève de sable, à l'extrémité de laquelle, ainsi que sur les flancs des collines adjacentes, s'élève la ville de Valparaiso. Si du point où nous l'apercevions, cette ville ne paraît pas dans une position fort agréable, du moins elle semble régulièrement bâtie et d'une considérable étendue (Voy. pl. XVII). Les églises dominent les autres édifices, et les différents forts qui la défendent annonçaient que nous approchions du monde civilisé. Nous mouillâmes sur les trois heures par dix brasses de fond de vase.

Un de mes officiers alla sur le champ informer le gouverneur et de notre arrivée et des secours dont nous avions besoin. Un vaisseau que nous avions rencontré au large dans la matinée, vint mouiller peu de temps après nous. En le comptant, ainsi que la *Découverte* et le *Chatam*, il y avait alors dix navires dans la baie, dont cinq à trois mâts et deux brigs de commerce espagnols. Le huitième était l'*Eclair*, de *Bristol*, allant à la pêche de la baleine, dans la mer du Sud, et commandé par M. Cook. Peu de temps après que nous eûmes jeté l'ancre, et avant le retour de M. Manby, un officier espagnol vint nous complimenter de la part du colonel Don

Louis Alava, gouverneur du port, et frère de notre ami de ce nom, qui résidait à Monterrey.

Le gouverneur me donnait, dans son message, les plus fortes assurances de nous fournir tous les secours qui seraient en son pouvoir, et me disait qu'il comptait sur le plaisir de nous voir bientôt à terre.

A son retour, M. Manby me confirma tout ce que l'officier espagnol m'avait dit. Il ajouta que M. Alava, sans douter que *Don Ambrosio-Higgins-de-Vallenar*, président et capitaine-général du Chili, ne confirmât toutes les promesses que lui-même venait de faire, jugeait nécessaire, avant que nous nous livrassions à aucune de nos opérations essentielles, d'en obtenir la permission de son excellence, à laquelle il enverrait, dans la soirée, un courrier à S. Yago de Chili, lieu de sa résidence. Le gouverneur espérait que je profiterais de cette occasion pour communiquer au président les raisons qui m'amenaient à Valparaiso. Ce fut ce que je fis; et en attendant la réponse de Don Higgins, les officiers eurent toute liberté de se rendre à la ville, les marchés nous furent ouverts, et l'on nous permit de faire du bois et de l'eau.

Tout étant ainsi réglé, je fis saluer la gar-

nison de treize coups de canon, qui nous furent rendus, puis j'allai voir le gouverneur pendant que l'on amarrait les deux vaisseaux sur leurs ancres de poste, dans la direction du nord-nord-est et du sud-sud-ouest, un cable de chaque côté, l'ancre au sud sur 10 brasses, et celle au nord sur 16, fond d'argile, vaseuse et dure. La Pointe-des-Anges nous restait au 35° nord-ouest, à la distance d'environ un mille; le fort du côté-ouest de la baie, qui nous avait rendu le salut, au 53° nord-ouest, à peu près à la moitié de cette distance; un autre fort qu'habite le gouverneur, au 86° sud-ouest, à trois encablures; au 7° sud-ouest une pointe de roche, s'avançant au-devant de la ville, et qui était le rivage le plus proche, à une encablure et demie; une redoute sur une colline au 5° sud-est; au 83° nord-est, le fort le plus à l'est; au 61° nord-est, une montagne escarpée, d'une grande hauteur, couverte de neige, et terminée par deux sommets, l'un plat, l'autre en pointe, et faisant partie des Andes; au 57° nord-est, à environ une lieue, la pointe orientale de la baie; au 17° nord-est à trois lieues, une autre pointe plus éloignée; et enfin, au 6° nord-ouest, la partie la plus septentrionale de la côte en vue.

Le 26 au matin, j'allai, accompagné de

M. Puget et de plusieurs officiers des deux vaisseaux, faire une visite de cérémonie au gouverneur, qui nous reçut avec toute l'hospitalité que nous pouvions desirer. Lorsque nous fûmes de retour à bord, il y vint lui-même, avec plusieurs officiers et les habitants les plus considérables de la ville. Je les fis saluer de treize coups de canon.

Un de mes premiers soins fut de prendre les mesures les plus efficaces pour extirper le scorbut, dont les équipages des deux vaisseaux étaient attaqués, et qui avait considérablement augmenté. Le nombre des scorbutiques hors d'état de faire leur service, était de 17, sur la *Découverte.* Il y en avait moins sur le *Chatam*, quoique les progrès du mal y fussent plus rapides. J'appris de M. Puget qu'après en avoir longtemps cherché l'origine, il avait également découvert cette pernicieuse pratique dont j'ai parlé. J'ordonnai que les équipages des deux vaisseaux, outre le bœuf frais, les légumes et le pain cuit à terre, qu'on leur servait régulièrement, eussent, tous les jours, une certaine quantité de raisins, de pommes et d'oignons ; et bientôt j'eus la satisfaction de voir la maladie céder à ce régime salutaire.

La ville de Valparaiso n'ayant aucune au-

berge, il nous fallait, chaque fois que nous allions à terre, mettre à profit l'hospitalité des habitants qui nous recevaient avec la plus grande honnêteté; et, à cet égard, je dois citer en particulier Don Juan-Barrara, receveur des droits du roi, et Don Praeta, le capitaine du port. Mais, comme leurs maisons étaient entièrement occupées par leurs familles, et que le mauvais état de ma santé demandait que je profitasse de l'occasion de passer la nuit à terre, et de faire autant d'exercice que mes forces me le permettraient, je priai le gouverneur de me donner pour moi et pour un petit nombre d'officiers, un logement dans quelque édifice public, ce qu'il m'accorda fort obligeamment.

Le 28 au soir, le courrier fut de retour, comme on l'avait calculé, et j'eus la satisfaction de recevoir de son excellence le président du Chili, la plus ample confirmation des offres libérales qui nous avaient été faites par le gouverneur, ainsi qu'une lettre contenant des félicitations sur notre arrivée, et une invitation de nous rendre à S. Yago, si ce voyage pouvait nous être agréable.

Le 30, notre grand mât fut porté sur la grève, entre *Valparaiso* et le village d'*Almandrel*, où nous dressâmes une tente; et,

à

à la demande du gouverneur, j'y mis une garde de soldats de marine pour prévenir tout vol et tout désordre de la part des habitants, vu que, la nuit précédente, on avait volé des tendelets de la pinasse. C'était néanmoins une chose sans exemple, que, dans les états de sa majesté catholique, on demandât à un vaisseau de guerre anglais une garde pour faire un service militaire.

Nos travaux furent interrompus le 31, qui était l'anniversaire de notre départ de Falmouth, et du jour où commença la cinquième année de notre expédition. Il fut consacré au repos, et l'on servit aux équipages une double ration de grog et un excellent dîné, composé de toutes les bonnes choses qui abondent dans le pays où nous étions.

Toutes nos opérations furent reprises gaiement le lendemain matin, 1.er avril; l'observatoire fut envoyé à terre, et, comme de coutume, confié aux soins de M. Whidbey. Après avoir réglé ces dispositions et quelques autres relatives au rééquippement des vaisseaux, je résolus de profiter de la permission que nous avait donnée le président, et j'ordonnai les préparatifs d'un voyage à S. Yago, capitale du Chili.

M. Puget, le lieutenant Johnstone (du

Chatam), les lieutenants Baker et Swaine et M. Menziez (de la *Découverte*), devaient m'accompagner. J'avais déja fait connaître au gouverneur Alava mon projet d'aller à S. Yago; et, comme on ne trouve à louer aucune voiture à Valparaiso, il donna les ordres nécessaires pour que nous eussions un nombre suffisant de chevaux pour nous, et de mulets pour notre bagage.

Le gouverneur général avait envoyé de S. Yago deux dragons originaires d'Irlande, pour nous servir de guides et d'interprètes. Ces deux hommes étaient, depuis longtemps, au service d'Espagne, et ils paraissaient enchantés et même un peu vains de la commission dont ils étaient chargés. Ils avaient le pouvoir de prendre dans les étables ou dans les pâtures tous les chevaux dont nous pourrions avoir besoin ; mais notre voyage n'étant que de pur agrément, je ne voulus pas souffrir qu'il en résultât aucune contrainte, et je fis louer un nombre suffisant de chevaux et de mulets, à 12 piastres chacun, pour l'aller et le retour.

Le 3 au matin, nous partîmes formant une nombreuse cavalcade. Quoique l'établissement des Espagnols dans ce pays soit ancien, on nous avait prévenus que dans les villages

où nous aurions à nous arrêter, nous ne trouverions ni lits, ni siéges, ni table, ni aucun ustensile de cuisine, et qu'il fallait non-seulement emporter tout cela avec nous, mais emmener encore un cuisinier. Je fis aussi plier une tente dans des malles qui furent mises à dos de mulet, selon l'usage du pays. Je ne pus m'empêcher de témoigner la peine que je ressentais de voir ces animaux si chargés, et je hasardai quelques remarques, surtout par rapport aux bâtons de la tente avec lesquels les mulets me semblaient devoir marcher difficilement; il y eut même à ce sujet quelque altercation entre les muletiers et les dragons; mais, comme la décision de ces derniers était sans appel, nous fûmes obligés de nous soumettre, les muletiers et moi. Les chevaux qu'on nous avait loués étaient petits et paraissaient faibles. Outre leurs cavaliers, ils avaient à porter une selle énorme et pesante; mais nos guides irlandais les dirent assez forts, et l'événement prouva qu'ils avaient raison.

La ville de *Valparaiso* est bâtie à peu de distance du bord de la mer sur une bande étroite, d'un terrein très-inégal, au pied des escarpements de roche à pic, qui forment les rivages. De là, dans l'intérieur du pays,

il n'y a de chemin que pour les gens de pied. La route principale s'approche de la mer et traverse le village d'*Almandrel*, par lequel nous devions passer. Ce village est agréablement situé (voyez pl. XVIII) sur une basse lisière, plus large que celle où se trouve la ville de Valparaiso ; mais il est également adossé à des collines escarpées et presque stériles. Cependant les vallées et les plaines des environs sont fertiles, et l'on y voit de grands jardins d'utilité et d'agrément. Depuis Almandrel, on a pratiqué une route en zig-zag, assez bonne, quoique roide, sur une chaîne de colline d'une grande étendue et d'une considérable élévation, dont nous ne pûmes atteindre le sommet qu'au bout de deux heures. L'ancienne route étant très-mauvaise et très-dangereuse, son excellence en a fait ouvrir une nouvelle, d'environ seize verges de largeur ; et, quoiqu'elle ne soit pas encore achevée, elle fournit déja une communication plus agréable avec le pays qui environne et l'une et l'autre ville. Cependant, vu le peu de consistance des terres, et l'escarpement des hauteurs le long desquelles on l'a dirigée, il nous a paru qu'elle doit être bien gâtée dans l'hiver, temps auquel, nous a-t-on dit, tombent de très-fortes pluies.

Après avoir gagné la partie supérieure de la route, qui passe sur un enfoncement de cette chaîne de collines élevées qui bordent la côte de la mer, nous arrivâmes dans une plaine spacieuse, presque de niveau avec les hauteurs que nous laissions derrière nous. Cette plaine s'étend au loin vers le nord-est, l'est et le sud-est, et se termine au pied d'une seconde chaîne de collines, derrière lesquelles on en voit de nouvelles, de formes variées, et qui s'élèvent les unes au dessus des autres jusqu'aux sommets des Andes, enveloppés d'une neige qui ne fond jamais. Toute cette plaine n'est qu'un désert, où l'on ne trouve qu'une petite quantité d'arbres rabougris, de petits buissons semés çà et là; et, excepté sur les bords de quelques faibles ruisseaux, on y voyait à peine quelque autre trace de végétation. Les malheureux habitants, épars sur cette terre, vivent dans de misérables huttes, construites en bois et enduites de boue. Le terrein même, avec ses inégalités, en forme le plancher; et, n'ayant point de toit, ou étant très-mal couvertes, elles défendent peu des rayons brûlants du soleil, et ne doivent offrir aucun abri contre les vents et la pluie.

Nous avons compté une douzaine de ces

habitations, à l'une desquelles nous nous arrêtâmes pour dîner, après une marche d'environ 15 milles, à partir de Valparaiso. Une table sale, une escabelle, un mauvais lit dans un coin, et cinq ou six crucifix ou croix, en formaient tout l'ameublement. Nous fûmes fort surpris de voir que les habitants de la hutte prenaient habituellement de la *matte*, qui est l'infusion d'une sorte de thé, que l'on apporte du Paraguay, et que le peu d'ustensiles dont ils se servaient pour les usages domestiques les plus communs, étaient d'argent. La terre autour de ces pauvres cabanes est absolument abandonnée ; et les habitants de ce désert semblent se reposer, pour leur nourriture journalière, sur les soins de la Providence.

Le pays que nous parcourûmes dans l'après-midi est à peu près le même que celui que j'ai décrit ci-dessus. Sur le soir, nous arrivâmes au village de *Casa-Blanco* ou la *Maison-Blanche*. Nos guides nous proposèrent d'y passer la nuit; et, après avoir fait 28 milles d'une manière à laquelle nous étions peu accoutumés, nous y consentîmes avec beaucoup de plaisir.

Casa-Blanco est un village d'environ 40 maisons, où il y a une jolie église, et qui est entourée de quelques terres cultivées et

encloses. Le principal personnage du lieu était le curé qui nous accueillit avec beaucoup d'hospitalité. Il nous fournit une maison située au centre du village, mais si grossièrement construite, qu'à peine nous pûmes croire que c'était l'ouvrage d'un peuple civilisé. Les murailles en étaient en mottes de terre, coupées carrément en forme de briques, posées les unes sur les autres, lorsqu'elles étaient encore humides, et on les avait recouvertes avec de la terre humectée; mais l'enduit ayant séché inégalement, était tombé de plusieurs endroits. L'intérieur, ouvert comme une grange, n'était composé que d'un appartement, où nous ne trouvâmes que notre bagage qui était arrivé quelques heures avant nous; et, par un temps de pluie, nous n'y eussions été que très-imparfaitement à couvert. La terre, dans son état naturel, formait le plancher; mais, si cette maison n'était pas remarquable par la propreté, du moins elle était spacieuse, et par cette raison plus commode que la tente que nous portions. Comme il n'y avait aucune sorte de meubles, nous fûmes obligés d'emprunter des voisins les choses les plus indispensables, qu'ils nous fournirent avec beaucoup d'empressement. Pendant que l'on pré-

parait notre souper, nous fîmes des visites dans le village, dont les habitants nous reçurent avec une grande affabilité, surtout les jeunes personnes, parmi lesquelles nous en distinguâmes quelques-unes qui eussent soutenu la comparaison avec les plus belles de nos compatriotes, si les premières n'avaient pas été dans la sale et intolérable habitude de se peindre de rouge et de blanc. Elles montrèrent constamment l'envie de plaire; et la plupart d'entre nous passèrent très-agréablement leur soirée. Les maisons du village étant toutes peintes en blanc, avaient, de loin, assez d'apparence; mais, en cédant aux invitations des principaux habitants qui nous pressèrent d'entrer chez eux, nous y remarquâmes autant de mal-propreté et de misère, et un aussi grand nombre d'indices d'indolence et de superstition que parmi les habitants du pays désert et brûlé que nous venions de parcourir, avec cette différence néanmoins que ceux de Casa-Blanco étaient mieux vêtus, et paraissaient même s'être parés pour nous recevoir.

Tous les habitants assistèrent à notre souper, et les principaux d'entre eux prirent part à notre repas. On but gaiement à la ronde, et nos nouveaux amis se retirèrent fort tard. Nous ne passâmes pas la nuit si agréable-

ment que nous l'avions espéré; et, tourmentés par des milliers de punaises et de puces, nous nous levâmes sans avoir goûté de véritable repos. Nous nous remîmes en route de bon matin, et nous arrivâmes bientôt au pied de la chaîne de collines qui bornent la plaine où se trouve Casa-Blanco. Ces collines paraissaient s'élever plus brusquement et à une plus grande hauteur au dessus de cette plaine, que celles qui commencent au rivage de la mer, à Almandrel. La nouvelle route traverse ici la partie la moins haute de la chaîne; et néanmoins, elle est si escarpée, qu'il a fallu la couper en zig-zag, et que de la base jusqu'au sommet des collines, elle fait 25 angles ou retours. On y travaillait lors de notre passage.

Arrivés à la partie la plus élevée de cette seconde chaîne de collines, nous vîmes très-distinctement le village de Casa-Blanco, qui embellit beaucoup le pays que nous laissions derrière nous. La route vers S. Yago descend par le côté nord; mais elle ne fait pas tant de détours que celle par laquelle nous venions de monter, parce que la vallée qui la sépare de la chaîne des monts qui se présentaient devant nous, est beaucoup plus élevée au dessus du niveau de la mer, que

la plaine où est situé le village de Casa-Blanco.

Après avoir déjeûné, nous nous remîmes en route par un chemin très-étroit, qui traverse une forêt de petits arbres, l'espace d'environ 4 milles. A 4 heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes près d'une hutte, à la distance de près de 5 milles de la montagne de *Praow*. Le pays que nous venions de parcourir, a le même aspect que celui que nous avions vu précédemment. Fatigués de notre manière de voyager et de la chaleur du jour, nous suivîmes volontiers le conseil que nous donnèrent les deux dragons, de passer la nuit en cet endroit. Nous nous procurâmes bientôt un agneau et de la volaille qui étaient fort bons, et nous dînâmes à l'ombre d'un berceau de vignes, et à la vue de quelques paysans qui se conduisirent très-honnêtement. Nous nous retirâmes de bonne heure; et, comme auparavant, nous dormîmes sur la terre, enveloppés de nos couvertures.

Suivant le conseil de nos guides, nous fûmes à cheval à quatre heures du matin, afin d'éviter la chaleur excessive à laquelle nous eussions été exposés en gravissant la haute montagne de Praow, au sommet de laquelle nous arrivâmes avant le lever du

soleil, par la nouvelle route que l'on a pratiquée sur le flanc de la montagne, et qui fait trente-deux tournants. Nous trouvâmes l'air si froid en montant, que nous aurions fort bien supporté nos redingottes. Du sommet du *Praow*, le paysage est très-intéressant. A l'est de ce mont, s'étend la grande vallée dans laquelle est située la ville de S. Yago, et que terminent les *Andes*, montagnes d'une hauteur prodigieuse, et dont la cime est toujours enveloppée de neige. L'aspect du pays qui se trouve à l'ouest, n'est pas moins digne d'attention. Nous distinguions un grand nombre de chaumières, que nous n'avions pas remarquées dans le pays que nous avions parcouru, et j'appris que la vallée que nous avions traversée, est infiniment plus peuplée que les environs de Valparaiso. Elle est surtout habitée par des paysans dont la principale occupation est de garder des bœufs et des moutons qui paissent autour des habitations.

Nous descendîmes le Praow par le côté nord-est, où il offre bien moins de défilés que dans la partie opposée. Le pays est généralement sur un plan incliné, qui s'élève vers S. Yago, quoique la surface en soit coupée par les chaînes de montagnes, dont

je viens de parler. La route qui suivait toujours la direction de l'est, était là, aussi large et aussi bien faite qu'une grande route en Angleterre. Il y avait de chaque côté, de petits vergers, des champs, et des pâturages assez médiocres, il est vrai, mais où l'on voyait des bestiaux qui paissaient à l'ombre de quelques arbres. Cependant le défaut général de culture donnait au terrein, un aspect sauvage et stérile, et rien n'annonçait le voisinage d'une ville aussi grande et aussi peuplée que l'est celle de S. Yago. Nous ne rencontrâmes que deux ou trois voyageurs et quelques muletiers.

Nous nous arrêtâmes pour déjeûner, à 15 milles de la capitale, dont nous distinguions alors les hauts clochers dominant les nombreuses maisons que la ville paraissait contenir. Bientôt nous nous remîmes en marche; la route était unie, large et solide; et, après avoir fait un peu de chemin, nous vîmes de chaque côté, des plantations et des vignobles, au milieu desquels est généralement située une maison blanche et propre. La culture et la fertilité de ces terres, qui contrastent avec les prodigieux sommets des Andes, produit un très-agréable effet. Après avoir fait trotter nos chevaux pendant deux heures,

nous atteignîmes une maison placée à environ un mille de la capitale. A la suite d'un voyage de 90 milles, la fatigue nous contraignit de nous y arrêter, non-seulement pour nous y reposer, mais aussi pour nous préparer à faire visite au capitaine général. De là, je dépêchai un des deux dragons, que je chargeai d'une lettre, par laquelle j'annonçais notre arrivée à son excellence, et lui demandais la permission d'aller lui rendre mes devoirs, dans la soirée. A peine eûmes-nous dîné, que le dragon reparut, accompagné d'un officier, qui venait nous complimenter, de la part de Don Higgins, et nous presser de nous rendre tout de suite au palais, sur des chevaux richement harnachés, qu'il nous envoyait. Nous nous efforçâmes de nous ajuster de notre mieux, et nous réservâmes pour la visite de cérémonie, au président, nos uniformes, qui étaient extrêmement usés, et peu convenables pour des cavaliers. Les chevaux qu'on nous avait amenés, étaient très-beaux, richement caparaçonnés, avec de belles selles, de belles brides, et des housses galonnées et ornées de franges d'or et d'argent, ce qui s'accordait très-mal avec les mauvais habits dont nous étions revêtus. Nous demandâmes avec instance, qu'il nous fût permis d'entrer

à S. Yago, avec moins d'appareil; mais, au lieu de se rendre à nos vœux, on nous présenta sur le champ des éperons et des fouets, afin que rien ne manquât à notre équipage. Nous refusâmes presque tous de chausser les éperons, ce qui mécontenta un peu l'officier chargé de nous conduire.

Notre marche fut très-lente; et la multitude qui s'était rassemblée, eut tout le loisir de nous voir. A notre arrivée au palais, nous fûmes reçus par une garde d'honneur placée en dehors; et l'on nous conduisit à la salle d'audience, où son excellence Don Ambrosio Higgins de Vallenar, nous fit l'accueil le plus cordial. Don Ambrosio s'entretint avec nous dans notre propre langue, avec une facilité qui nous surprit infiniment, étant instruit que depuis 24 ans, il habitait la Nouvelle - Espagne, où il avait eu peu d'occasions de parler anglais. Mais notre étonnement, cessa lorsqu'il nous apprit qu'il était né en Irlande, d'où il était sorti depuis environ 40 ans. N'obtenant pas assez d'avancement dans l'armée anglaise, il était entré au service de sa majesté catholique, dans le corps des ingénieurs; puis il avait passé dans un régiment de dragons, et bientôt il avait été élevé au grade de lieutenant - colonel. Il avait servi quelque

temps en Espagne, en cette qualité; ensuite il avait été nommé commandant des frontières du Chili, et gouverneur de la Conception. Il avait occupé ce poste pendant 12 ans; et, en traitant les Indiens avec humanité, il était parvenu à les soumettre à la domination espagnole. En récompense d'un service si important, il fut nommé gouverneur-général, en 1783; et, depuis cette époque, il a reçu du roi, comme de nouveaux témoignages de satisfaction, les cordons des ordres de Charles III et de St.-Jacques, et le grade de lieutenant-général des armées.

J'eus une grande chambre dans le palais; et un vaste appartement, qui était voisin de cette chambre, fut donné à M. Puget et au reste des officiers qui y trouvèrent de petits lits, avec des châssis garnis de gaze, pour garantir des piqûres des moustiques. Les deux dragons qui nous avaient amenés de Valparaison furent chargés de nous servir. Avant le souper, le président nous présenta au corrégidor, Don Ramon de Rosas, et à Don Francisco Cassada, capitaine de dragons, qui eut ordre de nous montrer ce qui pouvait mériter l'attention des étrangers, et de nous faire connaître les principales familles de S. Yago.

Le souper, composé d'une grande variété

de mets chauds, fut servi dans de la vaisselle d'argent. Les convives étaient le président, Don Ramon de Rosas et nous. La conversation roula principalement sur les découvertes que nous venions de faire à la côte nord-ouest d'Amérique; et j'eus la satisfaction d'apprendre que rien dans notre conduite n'avait donné aucun sujet de plainte aux Espagnols. Peu de temps après que nous fûmes sortis de table, des femmes parurent aux grilles des fenêtres du palais, et nous offrirent des bouquets, en nous priant d'aller les voir, ce que je promis de faire le lendemain. Nous ne nous retirâmes que fort tard, et nous eûmes d'assez bons lits; mais la mal-propreté de nos appartements nous causa un extrême dégoût. Le plancher de celui qu'occupaient mes officiers était couvert de saleté et de poussière. Les dragons, à qui nous demandâmes des balais, nous dirent qu'on ne se servait pas de meubles de cette sorte à S. Yago. Nous fûmes donc réduits à jeter un peu d'eau sur cette poussière, qui était si épaisse dans l'appartement des officiers, que, pour s'en débarrasser, il aurait fallu plutôt une pelle qu'un balai.

Tous les dimanches matin, le président a un lever, auquel assistent tous les officiers militaires et les principaux habitants de la ville

et

et des environs. Dans le dessein de nous y présenter, nous nous ajustâmes le moins mal que le permit l'état de notre garde-robe, et nous nous rendîmes à la salle d'audience. Cette salle est grande, propre, mais peu meublée, et elle est précédée d'une antichambre d'une grandeur convenable. Ces deux pièces sont au rez-de-chaussée, et l'on y entre par de grandes portes à deux battants. On remarque, dans la première, les portraits de tous les présidents du Chili, depuis l'établissement de la domination espagnole dans ce pays; et, dans le nombre, on trouve celui de Don Ambrosio. Les murs sont couverts, jusqu'à la hauteur de 8 ou 10 pieds, de carreaux vernissés comme ceux qui sont en usage en Hollande. Cette sorte de lambris corrige un peu l'effet du plâtre blanc et fade, dont le reste est revêtu jusqu'au plafond. A l'extrémité de la salle d'audience, il y a une estrade élevée de quelques pieds au dessus du plancher, sur laquelle est placé un fauteuil pour le président, et qui est surmontée d'un dais de damas cramoisis. De chaque côté du siége, on voit l'un des portraits de leurs majestés catholiques. Il se trouvait au lever à peu près 120 personnes, la plupart en habits d'uniforme de milice du pays, près desquels les nôtres, usés jusqu'à la corde, ne

brillaient pas. J'avais eu soin de prévenir Don Ambrosio sur le mauvais état de nos vêtements; et, en nous présentant, son excellence n'oublia pas de parler des travaux que nous avions supportés, et de faire l'éloge de la pénible entreprise que nous avions terminée et qui nous avait occupés si longtemps. Cette attention nous tira bientôt de l'embarras que nous éprouvâmes d'abord, au milieu d'un cercle de gens qui paraissaient attacher beaucoup d'importance à se conformer à la mode du jour et à l'étiquette de la cour. Ces messieurs nous adressèrent et les compliments les plus flatteurs sur notre arrivée à S. Yago, et les invitations les plus pressantes pour aller les voir chez eux. Nous sortîmes ensuite, accompagnés de Don Ramon et du capitaine Cassada, pour nous rendre au lever de l'évêque du Chili, qui commence toujours lorsque celui du président est fini ; et nous y fûmes reçus avec autant de politesse et d'affabilité qu'à celui de Don Ambrosio. On donne à l'évêque le titre *d'illustrissimo ;* et le palais qu'il habite est, pour la magnificence, bien au dessus de celui du président, après lequel ce prélat tient le premier rang. Les murs étaient couverts d'une tenture de soie jaune, et les meubles, plus fastueux qu'élégants, annon-

çaient la richesse et l'élévation du maître.

Les mêmes personnes que nous avions trouvées au lever de son excellence, se rendirent avec nous au palais de l'évêque, pour qui les expressions de leur respect furent bien plus marquées qu'elles ne l'avaient été pour le président. Il y avait beaucoup de prêtres dans la salle d'audience; et c'en est toujours un qui présente à l'évêque celui qui vient lui rendre ses devoirs. Le genou en terre, on reçoit alors la bénédiction du prélat, qui, d'une main, fait un signe de croix, et, de l'autre, donne à baiser une bague qu'il porte au doigt. Aucun des Espagnols qui étaient présents, ne se dispensa de ce cérémonial, auquel je me fusse soumis, si l'on m'eût fait entendre qu'on l'attendait de nous. Nous fîmes un salut profond, qui nous parut bien reçu, et nous valut une très-gracieuse bénédiction.

L'évêque nous fit alors des questions très-judicieuses sur les contrées que nous venions de visiter; et le contenu de nos réponses parut lui faire beaucoup de plaisir. Je regrettai vivement de ne pas savoir assez d'espagnol pour soutenir la conversation de ce prélat, que je jugeai un homme de beaucoup d'esprit.

Au sortir du palais épiscopal, on nous conduisit chez les juges et les autres grands offi-

ciers, qui tous, nous accueillirent avec la même cordialité. Sur les 2 heures, nous retournâmes au palais du président, qui nous attendait à dîner. Après le café, chacun se retira pour se livrer au sommeil dans son appartement. La coutume en est si générale dans ce pays, que l'après-midi, entre 3 et 6 heures, on ne trouve personne dans les rues, que les boutiques sont fermées, et qu'il règne autant de tranquillité dans la ville que pendant la nuit. Quoique nous n'y fussions aucunement habitués, nous fîmes nous-mêmes la *siesta* (la méridienne), avec autant de plaisir que l'habitant le plus voluptueux de S. Yago.

Le soir, on nous mena chez M. Cotappas, négociant espagnol, fort considéré. La description de sa demeure donnera une idée de la manière dont sont construites les maisons de S. Yago. Comme la plupart de celles des principaux habitants, elle forme un quadrilatère renfermant une grande cour d'environ 30 verges en carré, dont l'un des côtés est un mur parallèle à la rue. Toutes les maisons n'ayant que le rez-de-chaussée, ce mur les masque entièrement. On entre de la rue dans la cour par une grande porte, en face de l'édifice, dont les ailes, ou les deux autres côtés du carré, à droite et à gauche, renferment les

chambres à coucher et les logements des domestiques. L'appartement de M. Cotappas était composé d'une antichambre, d'une grande salle, qui servait à la fois de salle à manger et de salon de compagnie, et d'une chambre à coucher. Toutes ces pièces étaient très-spacieuses ; et la plus vaste avait environ 60 pieds de long sur 25 de large, et je crois que la hauteur en était à peu près égale à la largeur. Cette salle était très-bien meublée. Deux lustres de cristal étaient suspendus au plafond ; et des tableaux, dont les sujets tirés de l'Ecriture-Sainte, en décoraient les murs. A chaque extrémité, il y avait de grandes portes à deux battants. La compagnie était séparée en deux, les dames assises sur des coussins, à l'un des côtés de la salle, et les hommes placés vis-à-vis d'elles sur des siéges. Les récréations de la soirée consistèrent en un concert et en un bal. Le concert fut exécuté par les dames seules. L'une d'elles le dirigeait, en touchant sur le forte-piano, et les autres jouaient du violon, de la flûte et de la harpe. L'exécution nous en parut fort bonne, et nous fit goûter un plaisir auquel nous étions depuis longtemps étrangers.

Nous eussions été charmés de pouvoir céder aux instances de M. Cotappas et de nous réunir aux dames pour danser ; mais leurs contre-

danses nous paraissant très-difficiles, et nul d'entre nous n'y reconnaissant les figures auxquelles nous étions accoutumés en Angleterre, il fallut avouer notre ignorance et nous refuser à la politesse du maître de la maison. Quelques dames ayant quitté la danse, nous firent prier d'aller près d'elles ; ce que nous acceptâmes sur le champ et avec d'autant plus de reconnaissance, qu'en cela elles s'écartaient des règles ordinaires. Les dames de S. Yago ne manquent pas de charmes personnels ; la plupart de celles que nous vîmes dans cette assemblée, eussent pu passer pour belles. Elles sont généralement brunes, elles ont les yeux noirs et vifs et les traits réguliers ; mais nous observâmes en plusieurs points qu'elles manquaient de cette propreté dont se piquent nos belles compatriotes, et qu'elles avaient surtout les dents fort sales. Cette négligence, dont l'effet était fort désagréable, nous parut en contradiction avec la peine qu'elles avaient prise pour se parer. Toutes étaient richement vêtues à la mode du pays. La partie la plus singulière de leur habillement était une sorte de jupon à panier, qui leur descendait de la ceinture jusqu'au dessous du genou, quoique quelques-unes le portassent plus court ; et, immédiatement au dessous, on

voyait une autre espèce de jupon de toile, garni d'une dentelle dor, ainsi que l'extrémité de leurs jarretières.

Les manières des dames de S. Yago sont en général vives et franches. Ignorant leur langue, nous fûmes privés du plaisir de jouir des saillies et de l'esprit que, d'après les rires et les applaudissements qui éclataient dans le cercle, nous avions lieu de supposer à ce qu'elles disaient. C'était certainement une preuve qu'elles avaient beaucoup d'esprit, mais non qu'il fût très-cultivé; et, s'il en faut croire leurs compatriotes, l'éducation des femmes de S. Yago est si négligée, qu'on n'en trouve qu'un petit nombre qui sachent lire et écrire. Nous avons, en outre, observé dans leurs propos une telle liberté, qu'un étranger ne peut prendre une bonne opinion de leur vertu. Cependant, pour rendre justice à celles que j'ai eu l'honneur de fréquenter, et qui étaient en grand nombre, je dois déclarer que je n'ai rien vu qui pût inspirer le moindre soupçon sur la fidélité qu'elles devaient à leurs époux, ou perdre de réputation celles qui n'étaient pas mariées. Elles ont eu d'ailleurs pour nous les attentions les plus polies, et elles n'étaient occupées qu'à nous procurer des amusements. Les hommes, de leur côté,

s'efforçaient de nous rendre agréable le séjour de S. Yago, en nous donnant les renseignements qui pouvaient nous amuser ou nous être utiles. Nous devons, à cet égard, une reconnaissance particulière à Don Ramon de Rosas, et au capitaine Cassada.

Tout le temps que nous passâmes dans la capitale du Chili s'écoula de la manière que je viens de décrire, et sans aucun événement particulier. Je vais maintenant donner quelques détails sur les édifices publics de cette ville, et sur quelques autres objets, sans toutefois en garantir la parfaite exactitude, vu que je ne savais pas assez d'espagnol pour être à même d'éclaircir beaucoup de faits.

La ville de S. Yago, y compris les maisons détachées ou les faubourgs, n'a pas moins, je crois, de trois ou quatre milles de circonférence. Personne ne m'a donné des renseignements positifs sur ce point; mais, comme les rues en sont coupées à angles droits, et qu'il y en a quelques-unes qui ont un mille de longueur, mon calcul ne doit pas être éloigné par la vérité. Elle est bien pourvue d'eau par la rivière de *Mapocho*, qui a sa source dans les montagnes, et qui, à quelque distance de la capitale, se divise de manière à passer dans les principales rues. C'est, sous un

climat chaud, un très-grand avantage, en ce qu'il contribue à la santé des habitants. Cependant, au lieu de profiter de ce cours d'eau pour tenir les rues propres, la quantité d'ordures qu'on y jette, des maisons, en fait un égoût.

Au mois de juin 1783, la Mapocho déborda avec une telle impétuosité, que les eaux renversèrent toutes les digues, causèrent un grand dommage dans la ville et effrayèrent tous les habitants. Le capitaine général actuel donna des ordres sur le champ pour la reconstruction de la muraille ou de la digue, qui avait jusque-là contenu la rivière ; mais quelle qu'en fût l'utilité, un parti s'éleva contre cette entreprise, ainsi que contre celle de la nouvelle route ; et ce ne fut qu'au mois de janvier 1792, après beaucoup de peines, d'embarras et de dépenses, que l'on parvint à jeter les fondements du nouveau mur.

Cette digue a, dit-on, quatorze pieds en terre, et autant au dessus du niveau de la rivière. Elle paraît solidement construite, bien exécutée et propre à résister à tout l'effort des eaux. Non-seulement elle procure une entière sécurité aux habitants, mais encore une très-agréable promenade. On a élevé, du côté de l'eau, un parapet d'une hauteur

suffisante pour garantir de tout accident. La terrasse a environ un quart de mille de longueur ; on y monte par des escaliers commodes, placés convenablement, et l'on y jouit de la vue de S. Yago et des environs. Le tout est bâti en briques et à la chaux. Après avoir posé la première pierre, on a élevé un obélisque, à l'imitation de la place de Saint-Pierre de Rome, et sur le piédestal duquel on lit l'inscription suivante, qui est en espagnol: *D. O. M. sous le règne de Charles IV, le gouverneur Don Ambrosio Higgins de Vallenar, a fait construire cette digue, l'an* 1792.

On élève à S. Yago deux grands édifices qui, lorsqu'ils seront achevés, n'auront pas leurs pareils dans la Nouvelle-Espagne. L'un est la *Cassa de Moneda*, ou l'hôtel des Monnaies, et l'autre la cathédrale.

L'hôtel des Monnaies est placé à la distance d'environ cinq *quadras* (1) au sud de la place principale. La situation en est bien choisie et saine. Il paraît que l'on suit pour la construction de ce spacieux édifice le plan de *Sommerset-House* à Londres, que cependant il n'égalera point en magnificence ni

(1) Trente-six quadras font un mille d'Angleterre.

en étendue. Tous les officiers de la Monnaie, tous les employés doivent y faire leur résidence. Les appartements des premiers sont vastes et commodes, et les logements des derniers très-convenables. Il s'y trouve une infirmerie et une chapelle pour le service divin. De grands emplacements sont destinés à recevoir les matières premières et les ustensiles dont on se sert pour l'affinage et l'essai des métaux précieux. De grandes briques forment les murs, et le ciment ou le mortier est de la chaux de coquilles. Une partie de l'intérieur est enduit d'une substance blanche très-délicate, qui paraît devoir être fort durable. On a tiré d'Espagne la plupart des fers travaillés que l'on a employés dans ce bâtiment, ainsi que tous les outils et instruments nécessaires à la fabrication de la Monnaie de S. Yago. On a envoyé en Biscaye les modèles des balcons, des balustrades et des grilles, et on les y a parfaitement exécutés. Tout le bois est de chêne, à l'exception des portes et des fenêtres qui sont en cyprès. La façade principale est au nord, et a environ cent cinquante verges de longueur. Outre la grande porte d'entrée, ornée de huit colonnes, elle est percée de dix-huit croisées au

rez-de-chaussée, et de dix-huit au dessus, que précèdent ces balcons. Les deux autres façades regardent, l'une l'est, et l'autre l'ouest; et chacune a cent soixante-huit verges de longueur. Elles sont décorées, de même que la façade principale, de colonnes et de balcons, entre lesquels on voit des écussons avec des devises qui font allusion à la destination de l'édifice. La cour, de quarante-cinq verges en carré, est ornée de colonnes, d'architraves, de frises et de corniches. La principale entrée conduit dans un vaste salon. A droite, se trouvent les appartements destinés au surintendant, et à gauche ceux de l'auditeur. Dans les deux ailes sont les bureaux, la salle pour les comptes, celle où l'on pèse l'or et l'argent, la trésorerie, l'auditoire, la chapelle, l'hôpital, etc. etc. Après avoir traversé la cour, du côté des ateliers où se fondent les matières, on entre dans un corridor de quatorze verges de largeur, qui tourne autour des ateliers et des bureaux. L'édifice est d'ordre dorique. La distribution en est bien-étendue et commode; et en tout, il est digne d'être examiné. On croit qu'il aura coûté un million et demi de piastres, lorsqu'il sera terminé. La construction en est dirigée par Don

Joa. Joesca, élève du lieutenant-général Francisco-Savatini, premier architecte de sa majesté catholique.

A environ douze quadras de la place principale, il y a dans un terrein appartenant aux religieux de Saint-Dominique, une petite montagne appelée Domingo, qui renferme une carrière de pierre blanchâtre, douce, et que l'on travaille aisément. Le voisinage de cette carrière, et la facilité avec laquelle on peut l'exploiter, déterminèrent l'évêque Don Juan Gonzales de Melgarejo, à faire bâtir une cathédrale dont il posa la première pierre, le 1.er juillet 1748, et pour laquelle il donna une somme de quarante-trois mille piastres. Comme il ne se trouvait pas alors dans le royaume de Chili, un artiste à qui l'on pût confier un pareil ouvrage, l'architecture en offre un mélange des idées de toutes les personnes qui ont présidé à la construction. La façade principale est à l'est, celle qui communique avec le palais épiscopal, est au sud, et la façade au nord est parallèle à la rue. La longueur du bâtiment est d'environ cent vingt verges, sur trente cinq de largeur au moins; et la hauteur de la nef est de dix-huit.

Ce ne fut qu'au bout de trente ans que l'on demanda à Madrid un artiste habile

pour terminer l'édifice. En 1778, on en chargea Don Joesca; et heureusement, à cette époque, la façade principale n'était pas commencée. Ses plans furent présentés à l'évêque Don Manuel de Alday; et, le 1.er mars 1780, cet architecte prit la direction de l'édifice. Il ne manquait alors que cinq arches pour compléter la ligne de la façade, qui, m'a-t-on dit, est une imitation de celle de Saint-Jean-de Latran à Rome. Elle offre trois portes ornées de colonnes d'ordre ionique. En dedans, se trouve un bel escalier par lequel on monte sur des tours élégantes et légères. L'église contient dix autels; et, quoiqu'ils ayent été élevés sans aucun égard aux règles des proportions, ils sont dignes d'attention. Ces autels sont décorés de colonnes et de pilastres, qui sont de couleur verte, et imitent parfaitement le jaspe; les piédestaux sont rouges, les corniches jaunes, les socles et les chapiteaux dorés. Le tout produit un très-bon effet. La couleur de la pierre dont est construit l'édifice ressemble à celle de la pierre de Portland. La maçonnerie nous parut assez mal faite; car il n'y avait que peu de pierres taillées avec assez de précision pour que les joints en fussent exacts. On doit encore ajouter à cette cathédrale des flèches et d'autres

ornements; mais le temps où elle sera achevée est encore incertain. Cependant on dit la messe dans une partie qui est à peu près terminée.

On bâtit aussi une autre église très-vaste, sous la direction du même architecte. La façade en est d'ordre dorique, avec deux hautes tours qui offrent de belles proportions. L'intérieur qui est d'ordre ionique, présente une nef, deux ailes et sept chapelles.

Les prisons de la ville étant en si mauvais état que l'on ne pouvait plus y garder en sureté les prisonniers, on a construit pour cet usage un vaste édifice d'ordre toscan, d'une belle apparence et bien distribué. Au centre du bâtiment, est une grande tour où se trouvent l'horloge de la ville et une cloche qui sonne la retraite à neuf heures, passé lequel temps les patrouilles arrêtent toutes les personnes suspectes, ou qu'elles rencontrent dans les rues avec des armes défendues.

A peu près à un demi-quadra de la grande place, on voit la maison de Don Jose Ramirez de Saldana, corrégidor perpétuel, et l'un des citoyens les plus opulents de S. Yago. La façade principale de cette maison offre un portique décoré de colonnes d'ordre ionique, et de chaque côté duquel se présentent

des pilastres du même ordre, disposés avec beaucoup de goût. Cet édifice passe pour être le seul dans la ville, où toutes les règles de l'architecture ayent été strictement observées.

A quatorze quadras de la même place, les religieux franciscains, dits du petit couvent, faisaient bâtir une église. L'ordre ionique domine dans l'extérieur de l'édifice; mais les pilastres de l'intérieur sont d'ordre corinthien. Cette église contient dix chapelles, et elle est dédiée à Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

S. Yago, capitale du Chili, a été, dit-on, fondée le 12 février 1541. Cette ville est la résidence du président, qui est aussi capitaine général de tout le royaume, gouverneur et premier juge de la cour de justice. On assure qu'elle contient 30,500 ames; et, si je juge bien de l'étendue dont elle est, elle peut passer pour bien peuplée. Les villes inférieures de ce grand royaume sont *Coquimbo, Chillan, la Conception et Valdivia*, et les autres villes principales, *Valparaiso, Capiapo, Vallenar, S.-Francisco-de-Borja, S.-Raphael-de-la Rosa, la Ligua, Quillota, Los-Andes, Melipilla, S.-Joseph-Aconcagua, S.-Ferdinando, Curico, Talca, Linares, Nueva, Bilboa, Caugeres*, et plusieurs autres de moindre importance.

Le

Le royaume du Chili s'étend dans une direction nord et sud, depuis les parties inhabitées de l'Acatama, qui le sépare de la vice-royauté du Pérou jusqu'au détroit de Magellan, et dans la direction de l'est et de l'ouest, depuis l'océan jusqu'au pied des Cordilières, qui le séparent de la vice-royauté de Buenos-Ayres; mais je suis d'avis qu'au sud, il ne se prolonge pas au delà de l'extrémité méridionale des Iles-de-Chiloé; car je regarde la côte d'Amérique, au sud de ces îles, comme faisant partie de la terre des Patagons. Ce royaume est divisé en deux évêchés, ou en deux provinces, qui sont celles de S. Yago et de la Conception, chacune desquelles se trouve sous l'autorité et la direction immédiate d'un intendant. Le brigadier Don Francisco La Mata Linares occupe la dernière de ces places, et le capitaine général actuel réunit à ses autres titres d'honneur celui d'intendant en chef de la province de S. Yago. Les appointements de celui-ci sont, par année, de 30000 piastres, tandis que ceux de Don Linares n'excèdent pas 10000 piastres. Chacune des deux provinces est divisée en petits districts, anciennement appelés *Corregimientos*, et aujourd'hui *Subdelegaciones*.

On frappe, chaque année, à S. Yago, à peu

près un million (1) d'espèces, qui forme le fond sur lequel on paye toutes les dépenses du gouvernement. L'armée consiste en un bataillon d'infanterie en garnison dans la province de la Conception, en deux escadrons de cavalerie, en une compagnie de dragons et en deux compagnies d'artillerie. La cavalerie est très-bien montée et manœuvre bien. Si elle était aussi bien dressée à l'usage des armes à feu, qu'à manier le sabre et la lance, elle pourrait valoir la meilleure cavalerie de l'Europe. On m'a fait entendre qu'en cas d'attaque contre Valparaiso, qui est le principal port du royaume, on pourrait, en-vingt-quatre heures, lever un corps de huit mille hommes, tant en cavalerie qu'en milices.

Le pays au sud de la rivière de *Biobio*, dans la province de la Conception, est habité par une nation d'Indiens, qui, à une époque peu éloignée, ont commis de grandes déprédations sur les frontières des Espagnols; mais par l'effet de la conduite humaine et judicieuse de M. Higgins, leur turbulence est fort diminuée. Cette nation peut, m'a-t-on dit, armer dix mille guerriers, et est composée

(1) L'original ne dit pas de quelle sorte de livre est ce million; mais il est probable que l'auteur y attachait la valeur d'un million sterling.

d'une race d'hommes très-vigoureux. Elle est maintenant sous la protection de la couronne d'Espagne qui en a garanti les propriétés territoriales. Pendant mon séjour à S. Yago, j'ai eu occasion de voir un chef et six Indiens de cette tribu, qui étaient venus faire leur visite annuelle au capitaine général. Ils étaient de moyenne taille, robustes et bien faits, ils avaient des traits réguliers, et ils ne me parurent pas différer des Indiens du nord-ouest de l'Amérique. Ils étaient vêtus comme le sont les Espagnols dans ce pays. Si l'on pouvait, d'après un si petit nombre, se former une opinion de la bravoure de leurs compatriotes, elle ne répondrait en aucune sorte à l'idée que je m'en étais faite.

Le commerce extérieur du Chili se fait principalement par les ports de la *Conception*, de *Coquimbo* et de *Valparaiso*. La position centrale de la dernière de ces villes lui donne de grands avantages sur les autres. Elle est à la distance de trente lieues de S. Yago par la route ancienne, mais lorsque l'autre sera finie, elle n'en sera plus éloignée que de vingt-deux. Depuis S. Yago jusqu'à la cime de la première colline, vers Valparaiso, ce qui fait un espace d'environ six lieues, la nouvelle route est terminée. Entre

le pied de la colline et la capitale, il y a trois ponts de briques, placés sur des marais qui autrefois étaient impraticables; et, dans les endroits où elle s'enfonce, elle est pavée de manière à donner de l'écoulement aux eaux des pluies.

Je n'ai pu savoir quelle est la distance de S. Yago à Buenos-Ayres; mais j'ai ouï dire que la poste met vingt jours à la franchir, et que le pays depuis cette dernière ville jusqu'aux Cordilières, n'est du nord au sud et à l'est de S. Yago, qu'un désert où l'on ne remarque aucune trace de végétation, et dont la surface est si plane, qu'elle ne présente pas un seul monticule.

La mine d'argent la plus voisine de S. Yago en est à la distance d'environ sept lieues, et la mine d'or la moins éloignée, est à peu près à trente lieues au nord-est de cette capitale.

Le Chili, tant pour les productions du sol que pour l'exploitation de ses inépuisables mines, peut être considéré comme une des plus riches possessions de sa majesté catholique; mais il faudrait y encourager la culture des grains, y exciter la multiplication des bestiaux, et y porter le peuple au travail.

Lorsque le temps que j'avais jugé nécessaire pour les différentes opérations que

j'avais ordonnées, à mon départ de Valparaiso, fut écoulé, je me disposai à retourner à cette ville. Après avoir témoigné toute notre reconnaissance au gouverneur, et fait nos remercîments de l'hospitalité amicale et généreuse que nous avions reçue des habitants de la capitale, nous partîmes de S. Yago. Notre retour ne donna lieu à aucune remarque.

A notre arrivée à Valparaiso, je trouvai les travaux fort avancés. Le grand mât avait été réparé et replacé ; mais quand on voulut gréer la grande vergue, on s'aperçut qu'elle était pourrie à peu près dans le milieu et hors d'état de servir. Comme nous ne pouvions nous procurer une éparre convenable, il n'y avait d'autre moyen à employer que de faire une vergue d'un mât de rechange de grand perroquet, en y ajoutant les mattegaux de l'ancienne, qui n'étaient pas trop bons.

Il fallait donc rester encore quelque temps à Valparaiso. D'après le mauvais état du grand mât de la *Découverte*, et celui de sa grande vergue, qui allait être de trois pièces, je me voyais dans la cruelle nécessité d'abandonner tout projet de recommencer l'examen de la côte au sud des Iles-de-Chiloé, et de ne plus songer qu'à doubler en toute diligence le Cap-Horn

pour me rendre à Sainte-Hélène. Le regret que j'éprouvai en cette circonstance ne peut être exprimé. J'avais espéré qu'après notre rééquipement à Valparaiso, je parviendrais à remplir en entier la commission que sa majesté avait bien voulu me confier; mais, dans l'état où se trouvaient le *Chatam* et la *Découverte*, je ne crus pas devoir suivre mes inclinations, au risque de perdre les vaisseaux de sa majesté, et tant de braves gens qui avaient gaiement enduré les fatigues de nos premiers travaux, et qui, absents depuis si longtemps de leur patrie, méritaient que je prisse tous les soins possibles pour les rendre sains et saufs à leur famille et à leurs amis.

Les vaisseaux qui veulent entrer dans le port de Valparaiso durant l'été, doivent bien reconnaître la côte au sud de la baie, pour s'assurer d'un bon vent. Les vents du sud qui se font généralement sentir à 60 et à 70 lieues de la côte, dominent ordinairement jusqu'au mois de mai; et, depuis le milieu de ce mois, et dans le cours de juin, de juillet, d'août et de septembre, les vents, m'a-t-on dit, soufflent constamment du nord. Ceux-ci sont communément accompagnés d'une quantité considérable de pluie et de beaucoup de brume, mais il est rare qu'ils ayent une

grande violence. Dès que les vents repassent au sud, la saison de la sécheresse commence, et elle continue presque sans interruption, tout le reste de l'année. A quatre ou cinq lieues de la Pointe-des-Anges qui est la pointe ouest de la baie, il y a une basse pointe de roche, près de laquelle est une haute roche nue et détachée. Ces pointes sont au 51° sud-ouest et au 51° nord-ouest l'une de l'autre. Au nord et à environ deux milles de la dernière, gissent quelques rochers épars, au nord desquels et une baie de sable, où je crois que l'on trouverait un ancrage, quoiqu'elle soit très-exposée. On peut s'approcher à une demi-lieue de la côte de la Pointe-des-Anges, par le travers et tout près de laquelle, il y a aussi quelques rochers; et, aussitôt qu'on la dépassée, on découvre la ville de Valparaiso, à peu près à sept milles au nord-est de cette pointe. A quelque distance de la côte, gît un groupe de rochers sur lesquels la mer brise avec beaucoup de violence. La baie a environ quatre milles de largeur et près d'un mille d'enfoncement. Il paraît qu'elle est extrêmement exposée au vent du nord. A mesure que l'on s'éloigne de la rive, la profondeur de l'eau augmente jusqu'à trente-cinq brasses, et le fond acquiert plus

de tenacité. Il était de glaise très-forte, à l'endroit où nous mouillâmes, sur seize brasses de profondeur. Nous avions la Pointe-des-Anges au 35° nord-ouest du compas, le fort de la ville au 86° nord-est, la redoute sur la colline au 5° sud-est, l'église d'Almandrel au 65° sud-est, le fort de l'est au 83° nord-est, la pointe est de la baie au 57° nord-est, et le rivage le plus proche, au 7° sud-ouest, à une encablure de distance.

Au sommet d'une colline, sur le côté est de la baie, est une batterie à barbette en pierres et en briques, qui a été élevée depuis peu, et sur laquelle on peut placer dix pièces de canon. Elle commande tout ce côté de la baie, la grève et le village d'Almandrel. Au haut d'une autre colline se trouve une redoute de forme circulaire, et qui a onze embrasures. Celle-ci domine la grève et le village d'Almandrel à l'est, la baie au nord, et la ville et le havre de Valparaiso au nord-ouest. Quoiqu'elle soit très-négligée, on m'a donné à entendre que le principal magasin y est placé. La plus considérable et la plus étendue des fortifications est dans le milieu de la ville; et le gouverneur y fait sa résidence. Elle est située sur une petite éminence dont un côté regarde la mer, dont elle n'est séparée que

par un passage très-étroit. La muraille la plus basse, qui est d'une bonne maçonnerie, a environ quinze pieds jusqu'aux embrasures, dont six font face à la mer, deux à la rue du côté de l'est, et deux à la place du marché qui est à l'ouest. La partie supérieure de la colline est environnée, à mi-côte, d'une autre muraille très-forte, et d'environ dix pieds de hauteur; une troisième muraille, qui a trois embrasures sur la mer, et au dessous de laquelle se trouvent le fort et la maison du gouverneur, coupe encore la colline. A l'endroit où se termine ce dernier mur, c'est-à-dire près du sommet de la colline, le flanc de la hauteur est taillé à pic sur un précipice très-profond, lequel, entourant le fort, empêche qu'on ne puisse le prendre d'assaut, et fournirait un moyen de le défendre longtemps, si d'autres hauteurs, à la portée du mousquet, ne le dominaient de toutes parts. L'espace renfermé par la muraille inférieure, est d'environ 400 verges de longueur, et en quelques endroits d'à peu près cent de largeur. Là, sont les casernes; et, à l'extrémité, il y a un bâtiment où se tiennent les séances du tribunal de police de la ville. Une porte faisant face à la place du marché, est la seule entrée; et un escalier tournant qui est auprès, mène aux différentes parties

des fortifications. Sur le côté ouest de la baie, au pied d'une autre colline, et à peu près à un demi-mille du fort, est un autre ouvrage qui n'est que peu élevé au dessus du niveau de la mer. Il a cinq embrasures à l'est; et, dans cette direction, il commande le côté ouest de la baie. Trois autres embrasures au nord sont disposées de manière à porter sur tout vaisseau qui arrondit la Pointe-des-Anges; et deux autres, au sud, dominent les navires qui sont dans le havre et la baie. Nous avons compté dans ces différentes fortifications environ soixante et dix pièces de canon. Dans leur état actuel, il n'y en a aucune qui pourrait résister au feu bien dirigé de deux ou trois frégates. C'est cependant du port de Valparaiso que le Pérou dépend, principalement pour sa subsistance en grains, en échange desquels il y envoie du sucre, du tabac, de l'indigo et des liqueurs spiritueuses.

Les maisons de Valparaiso, comme celles de S. Yago, n'ont qu'un rez-de-chaussée, à cause des tremblements de terre fréquents dans l'Amérique méridionale. Les murs en sont de vase, et recouverts d'un enduit de chaux. Elles sont commodes, propres au climat, et généralement assez bien meublées. Il y a, tant dans cette ville que dans le vil-

lage d'Almandrel, six églises, lesquelles font partie du diocèse de l'évêque de S. Yago. La ville et les environs de Valparaiso sont sous la juridiction d'un gouverneur qui a 4000 piastres d'appointements, mais qui se trouve cependant sous les ordres du capitaine-général. Toutes les causes civiles et militaires sont portées à S. Yago. Les crimes capitaux sont rares. Trois ans avant notre arrivée, un homme avait été pendu, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps.

Je n'ai pu savoir positivement quel revenu le roi d'Espagne tire des importations et des exportations de Valparaiso. J'ai de même cherché vainement à connaître quelle est la quantité de piastres que l'on envoie de ce port en Espagne ; mais j'ai lieu de croire qu'elle n'est guère au dessous d'un million et demi. La quantité d'or et d'argent qui se frappe au Mexique est prodigieuse. Un compte de la monnaie, fabriquée à Mexico, du 1.er janvier au 31 décembre 1793, présente le résultat suivant :

En or, pesos ou piastres fortes.	884,262
En argent, pesos, ou piastres fortes.	23,428,680
Total,	24,312,942

C'est, il est vrai, la plus grande quantité que l'on ait frappée, en un an, à la Monnaie de Mexico.

Notre grande vergue fut achevée le 27. Etant fort empressé de partir, je donnai ordre de reporter l'observatoire et les instruments à bord, et de se tenir prêt à mettre à la voile dès le premier instant favorable. Cependant nous ne pûmes appareiller que le 6 mai; et, après avoir salué le fort de treize coups de canon qui nous furent rendus, et pris congé du gouverneur Alava et de nos autres amis de Valparaiso, nous sortîmes du port, accompagnés du Chatam et de deux vaisseaux espagnols, un briq et une goëlette.

Le commerce de Valparaiso se fait sur des navires, du port de 250 à 700 tonneaux. On en exporte annuellement pour *Lima*, à peu près 15,000 tonnes de froment et de farine de ce grain, une quantité considérable de petits cordages, du poisson salé sec, et des pommes, des poires, et des pêches en grande quantité. Le pays fournit la plupart des espèces de végétaux, et une nombreuse variété de fruits, tant de ceux d'entre les tropiques, que de ceux des parties les plus septentrionales de l'Europe. Tous sont excellents et à très-bon marché. L'eau est très-bonne à Valparaiso; mais nous étions obligés de rem-

plir nos futailles par un petit conduit, qui, de la place du marché, l'amène à la grève. Quoiqu'il n'y ait point de courant sensible dans la baie, la différence entre le flot et le jusant était évidemment d'à peu près trois pieds.

La longitude vraie de l'endroit où était placé notre observatoire, fut de 288° 28′ 52″, et la latitude de 33° 1′ 30″.

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de *Valparaiso*. — Nous continuons à faire route au sud. — Nous passons au sud du *Cap-Horn*. — Vaine recherche de l'*Ile-Grande*. — La *Découverte* est séparée du *Chatam*. — Elle arrive à *Sainte-Hélène*. — — Le *Chatam* l'y rejoint. — Départ de *Sainte Hélène*. — Nous nous emparons du *Macassar*, vaisseau de la compagnie des Indes hollandaises. — Nous faisons route au nord. — Rencontre d'un grand nombre de navires convoyés par le vaisseau de sa majesté, le *Sceptre*. — Nous nous réunissons à ce convoi, avec lequel, ensuite, nous faisons voile vers le *Shannon*. La *Découverte* se rend dans la *Tamise*.

AYANT donné à M. Puget l'*Île-Sainte-Hélène* pour premier rendez-vous, nous sortîmes de la Baie-de-Valparaiso (le 7 mai), avec un vent frais qui variait entre le sud-sud-ouest et le sud-quart-d'est, et nous doublâmes la Pointe-des-Anges, en portant à l'ouest-sud-ouest.

Le 9, notre latitude fut de 33° 21′ sud, et notre longitude, d'après l'estime, de 282° 25′. Le 12, nous vîmes autour du vaisseau quelques pétrels, et six ou huit pintades; et,

les deux jours suivants, nous remarquâmes, à peu de distance, plusieurs gros albatross.

Le 20 à midi, notre latitude fut de 50° 50′ sud, et notre longitude, selon l'estime, de 281° 11′. Selon les cartes espagnoles, le *Cap-Noir* nous restait au 42° sud-est, à cent lieues; et, d'après nos calculs, au 46° sud-est, à cent sept lieues de distance.

Le 26, notre latitude, observée à midi, fut de 56° 4′ sud, et notre longitude, selon l'estime, de 286° 33′. D'après les observations des deux jours précédents, il paraissait que nous avions eu dans notre estime une erreur de 13 milles en latitude, et de 25 en longitude. Depuis le 22, le vent avait beaucoup de violence, et soufflait principalement d'entre l'est-sud-ouest et l'ouest-nord-ouest. Ayant passé, le 26 au soir, à l'est et à l'est-sud-est, il amena beaucoup de neige, et n'en fut pas moins impétueux.

Le 27, un peu avant neuf heures, nous aperçûmes une terre dans le 15° nord-ouest. C'étaient les *Iles-S.-Ildephonse*. Dans l'après-midi de ce jour, et à trois lieues de cette terre, nous étions par 55° 53′ de latitude sud, et 290° 19′ de longitude. Le 28, il tomba fréquemment de la neige en abondance. Notre latitude, observée à midi, était de 56° 57′, et

notre longitude, selon l'estime corrigée d'après le n.° 14 d'Arnold, parut être de 293° 39'.

Considérant que nous nous étions assez avancés au sud pour n'avoir rien à craindre des îles qui gissent par le travers du Cap-Horn, je me déterminai à diriger la route vers le nord-est, de manière à pouvoir reconnaître la position de l'*Ile-Grande*, dont la pointe sud est située, dit-on, par 45° 30' de la titude, et 313° 20' de longitude. Le 30, d'après une assez médiocre observation faite à midi, notre latitude était de 55° 28', et notre longitude de 299° 9', selon l'estime.

Le 4 juin, la latitude, selon notre estime depuis le jour précédent, était de 46° 16', et la longitude de 310° 8'. Comme nous avions un vent frais de l'ouest et du sud-ouest, nous pouvions supposer que nous approchions rapidement de l'Ile-Grande. Je continuai la route au nord; mais, dans l'après-midi, nous eûmes une violente tempête, qui vint d'abord du nord-ouest, et bientôt après du sud-ouest, et qui nous obligea de gouverner à l'est.

Le 5, notre latitude, observée à midi, fut de 45° 30', et notre longitude de 312° 55'. Le temps était beau, et le ciel très-clair en toutes directions, excepté entre le nord-ouest

et

et le nord-nord-est, de sorte que s'il y avait eu quelque terre dans les limites de notre horizon, à la distance de 10 à 20 lieues, elle n'eût pu échapper à notre connaissance. Dans la partie même qui était obscurcie par la brume, nous eussions vu la terre à 5 ou 6 lieues; et, comme c'était dans cette direction que nous gouvernions, s'il en eût existé une nous l'eussions certainement rencontrée. Depuis midi, nous fîmes route au nord-quart-d'est, ce qui, à huit heures du soir, nous porta par 45° 4′ de latitude, et 313° 3′ de longitude. Le temps continua d'être assez clair jusqu'à la chute du jour; mais nous ne vîmes aucune terre, ni rien qui en indiquât le voisinage, excepté un grand nombre d'oiseaux qui se montrèrent autour du vaisseau.

Le 6 à quatre heures de l'après-midi, nous trouvant par 45° 6′ de latitude sud, et 314° 50′ de longitude, l'atmosphère était assez claire, pour qu'une terre au dessus de notre horizon, à la distance de 6 ou 8 lieues, n'eût pu nous échapper; mais nous ne vîmes rien.

Le 7, le mauvais état de notre voilure et de nos agrès, me contraignant d'abandonner toute recherche ultérieure de l'*Ile-Grande*, je continuai la route au nord-nord-est, pour gagner Sainte-Hélène le plus promptement

possible. A minuit, le *Chatam*, qui avait eu beaucoup de peine à nous suivre depuis notre départ de Valparaiso, se trouvait près du flanc de la *Découverte* ; mais à quatre heures du matin, le 8, il était presque hors de notre vue, de l'arrière. Je fis vainement diminuer de voiles dans l'espoir qu'il pourrait nous rejoindre ; le 9, au point du jour, on ne le voyait plus du haut des mâts, et, ne sachant en quelle direction le chercher, je fus complétement convaincu que l'infériorité de sa marche avait opéré notre séparation. Notre latitude observée à midi, fut de 36° 45′, et notre longitude d'après le chronomètre d'Arnold, n.° 14, de 324° 43′.

Le temps fut très-mauvais jusqu'au 20. Ce jour, par 34° 38′ de latitude sud, et 347° 10′ de ongitude, d'après le chronomètre d'Arnold, n.° 14, il nous parut que le vaisseau avait été porté à 25 milles en latitude, vers le nord, et à 34 milles en longitude, vers l'est de notre estime.

Le 21, à peu près à cinq heures et demie du matin, Richard-Jones, un des matelots, tomba malheureusement à la mer, des chaînes de haubans du grand mât, et se noya. Sur le champ, on lui jeta un caillebottis, et le vaisseau mit en panne, mais ce fut vaine-

ment, le pauvre garçon alla à fond, et on ne le revit plus. Ce funeste événement nous priva d'un bon homme de mer, et enleva un bon camarade aux gens de l'équipage. Le 22, à midi, par 32° 3′ de latitude sud, et 351° 15′ de longitude, il parut que le vaisseau avait été porté à 9 milles de latitude au nord, et à 25 milles de longitude à l'est de notre estime.

Le 2 juillet, à deux heures de l'après-midi, nous eûmes la vue de l'île *Sainte-Hélène*. Le lendemain au point du jour, nous gouvernâmes vers la baie; et, à six heures du soir, nous découvrîmes le Chatam dans le sud-est. Je crus convenable de faire lire publiquement l'ordre de l'amirauté, qui m'ordonnait de demander les livres de loc et les journaux que chacun pouvait avoir tenus, ainsi que les cartes et dessins qui avaient été exécutés par les officiers, sous-officiers et autres personnes à bord de la *Découverte*, et de défendre de dire où nous aurions été, jusqu'à ce qu'on en eût obtenu la permission. J'adressai une copie de cet ordre à M. Puget, pour qu'il le fît publier sur le *Chatam*.

En approchant de la baie de Sainte-Hélène j'eus la mortification d'en voir sortir une flotte de gros navires qui faisaient route au nord.

C'était celle des Grandes-Indes qui retournait en Angleterre, sous le convoi du vaisseau de sa majesté le *Sceptre*, commandé par le capitaine Essington, avec plusieurs prises hollandaises. Je regrettai vivement de ne pouvoir achever ma route sous sa protection. A huit heures et demie, nous mouillâmes par 16 brasses. Après avoir salué le fort de treize coups de canon qui nous furent rendus, j'allai, accompagné de M. Puget, rendre visite au gouverneur, qui nous reçut avec sa politesse accoutumée. Ayant appris de lui que la guerre était déclarée entre la cour de Londres et les états-généraux des Provinces-Unies, j'envoyai un officier à bord d'un vaisseau hollandais (le *Macassar*) venant de l'Inde, qui arrivait dans la baie, et je m'en emparai.

Tous les symptômes de scorbut avaient disparu avant notre départ de Valparaiso; et, à notre arrivée à Sainte-Hélène, j'eus la satisfaction de voir mes officiers et mon équipage, rendus, après une absence de quatre ans et trois mois, dans un établissement anglais, tous en parfaite santé. Quant à moi, il n'en était pas ainsi.

J'appris de M. Puget que les officiers de l'équipage du Chatam étaient en état de convalescence, quoiqu'ils eussent beaucoup souf-

fert depuis leur départ de Valparaiso. La petitesse du *Chatam* le rendit plus sujet que la *Découverte* aux influences du mauvais temps. M. Puget avait été obligé, seize jours de suite, de fermer tous ses faux sabords; ses gens avaient été dans un état d'humidité continuel; et, en approchant du Cap-Horn, il n'avait plus que cinq hommes en état de faire leur service, les autres étant accablés de rhumatismes. Il ne lui était rien arrivé d'ailleurs d'important, depuis notre séparation. S'il n'avait point répondu aux signaux que je lui avais faits, le 8 juin, c'était parce que le fond des siens, par le feu, était totalement épuisé. Il me dit en outre, qu'à peu près dans la latitude assignée à l'*Ile-Grande*, le *Chatam* avait rencontré un grand nombre d'oiseaux, qui, avec quelques algues, furent les seuls indices qu'il ait aperçus du voisinage d'une terre.

Selon notre compte des jours, nous étions au 6 juillet; mais, à Sainte-Hélène, on n'était encore qu'au 5, parce qu'ayant fait voile autour du monde, dans la direction de l'est, nous avions gagné 24 heures. Nous étant remis ce même jour, au calendrier de l'Europe, nous recommençâmes le 5.

Le *Sphinx*, vaisseau de sa majesté, commandé par le capitaine Brisac, arriva le 7,

chargé de dépêches de l'amiral sir George Keith Elphinstone (1), adressées au général Clarke, à S.-Salvador, sur la côte du Brésil, où celui-ci attendait, avec les troupes sous son commandement, les instructions de sir George, pour concourir avec l'amiral à la réduction du Cap-de-Bonne-Espérance. Le 12 au matin, *l'Orphée*, de *Londres*, entra dans la baie de Sainte-Hélène. Le commandant de ce navire, M. Bowen, était porteur d'un duplicata des dépêches de l'amiral Elphinstone, et d'une lettre qui recommandait au gouverneur de les faire passer sur le champ au général Clarke, à S.-Salvador. Le Chatam se trouvant alors à peu près en état de remettre en mer, je jugeai qu'il serait utile au service de sa majesté de charger M. Puget de ces dépêches; et le lendemain, après en avoir reçu l'ordre de moi, il partit pour la côte du Brésil.

Avant de prendre cette détermination, j'avais appris de M. Bowen, que, nonobstant la guerre entre les deux nations, l'assemblée nationale de France avait décrété que la *Découverte* et le *Chatam* ne seraient point inquiétés par les croiseurs Français. Cette

(1) Maintenant lord Keith.

agréable nouvelle me fit changer le plan que j'avais formé d'attendre un convoi. Les navires, sous la protection du *Sceptre*, n'étaient pas encore assez éloignés pour que je ne pusse les atteindre, avant qu'ils eussent gagné les latitudes sous lesquelles nous avions à craindre quelque chose des forces ennemies, dont les commandants ne seraient pas encore instruits de ce décret, ou auraient connaissance qu'il eût été révoqué. En conséquence, je pressai le rééquipement de la Découverte.

Sainte-Hélène nous fournit une considérable provision de végétaux; mais les fruits y étaient forts rares, faute de pluie. Il y avait eu, les trois années précédentes, une telle sécheresse, que tous les arbres qui n'étaient pas indigènes avaient péri, et entre autres six plants de l'arbre à pain, qui avaient été apportés par le capitaine Bligh, à son retour des îles de la mer du Sud, sur le vaisseau la *Providence*. Les herbages avaient souffert aussi dans la même proportion, et dans l'espace de temps dont je viens de parler, l'île avait perdu six cents têtes de bétail. Les moutons étaient très-maigres; et la quantité de vivres frais que je pus obtenir se trouva bien au dessous de ce que je desirais.

D'après le résultat de nos observations, la

longitude vraie de la baie de Sainte-Hélène est de 354° 11′ 0″.

Le 15, je reçus une nouvelle vergue à bord, où elle fut gréée sur le champ ; et la Découverte était prête à remettre à la mer. Après avoir rendu mes devoirs au gouverneur, et l'avoir remercié de son hospitalité et de ses obligeantes attentions, je laissai le lieutenant Johnstone à bord du *Macassar*, avec mes instructions par écrit, pour conduire en Angleterre ce bâtiment, dont je lui avais confié le commandement, et qui était en très-mauvais état. J'appareillai sur les six heures du soir, avec une légère brise du sud-est, et je dirigeai la route au nord-ouest.

Le temps était très-beau et nous faisions beaucoup de chemin. Le 25, nous coupâmes l'équateur par 21° 35′ de longitude ouest de Greenwich. Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 5 août, que nous aperçûmes une des *îles du Cap-Vert*, qui nous restait au 16° nord-est du compas.

Depuis notre départ de Sainte-Hélène, l'équipage s'était momentanément occupé à raccommoder les voiles ; et fréquemment j'avais fait faire l'exercice du canon et de la mousquetcrie.

Le 20 à quatre heures après-midi, nous

découvrîmes trois bâtiments dans le nord; et, à huit heures du soir, nous en apercevions huit du haut des mâts. A l'instant je fis mettre toutes voiles dehors, espérant que je pourrais les atteindre, et que c'était le convoi parti de Sainte-Hélène, le jour de notre arrivée. Le lendemain, à cinq heures dn soir, un canot du *Général-Goddard*, vaisseau de la compagnie des Indes, vint à nous, et nous apprîmes que les 24 voiles que nous voyions alors en avant formaient le convoi, qui était sous la protection du Sceptre. Ayant fait mettre une embarcation à la mer, je me rendis sur le champ près du capitaine Essington, sous les ordres duquel je me mis; et, après avoir reçu ses instructions, je retournai à bord de la *Découverte*, qui bientôt atteignit le *Sceptre*.

La satisfaction que j'éprouvai de me voir réuni à une force si imposante fut fort augmentée, lorsque j'appris du capitaine Essington, qu'il croyait prématurée la nouvelle du décret de l'assemblée nationale de France, en faveur de la *Découverte* et du *Chatam*. Si malheureusement j'avais rencontré un ennemi d'une force supérieure, j'aurais difficilement échappé aux horreurs d'une captivité en France, et j'eusse eu la douleur de savoir

perdue pour ma patrie, une grande partie des renseignements que j'avais amassés pendant mon voyage. Cette pensée me réconciliait avec la lenteur de notre marche, que causait principalement le déplorable état de la plupart des prises hollandaises, qui, sans cesse menaçaient de couler bas. Le 1.er septembre, par 46° 12′ de latitude nord, et 29° 32′ de longitude ouest, il y en eut une qui fit signal de détresse. J'envoyai sur le champ mon grand canot à son secours; mais on la trouva presque coulée bas, et dans un si mauvais état qu'il fut impossible de la sauver. Elle fut abandonnée par ordre du capitaine Essington; et l'on y mit le feu. Après avoir exécuté ce service, mon canot revint; et, en le hissant à bord, il fut mis en pièces. C'était l'embarcation que je montais toujours, et avec laquelle j'avais échappé à tant de dangers, que, quoique ce fût un être inanimé, je fus frappé d'une impression involontaire si douloureuse en le voyant brisé, que je détournai les yeux pour cacher une faiblesse que j'aurais rougi de laisser apercevoir.

Le 5, sur les six heures du soir, une autre prise hollandaise fit signal de détresse. Nous allâmes à son secours sur le champ, et elle en avait le plus grand besoin; car elle

faisait eau de toutes parts, et son équipage était malade.

Le 8, sur les sept heures du matin, notre grand mât de hune consentit, pendant une rafale; mais cet accident, qui n'eut aucune suite fâcheuse, fut réparé à midi.

La route ayant été judicieusement dirigée, très loin dans l'ouest, il était vraisemblable que notre attérage se ferait sur la côte d'*Irlande*, et nous gouvernâmes pendant quelques jours vers les rivages de cette île; enfin, le 12, à peu près à cinq heures du matin, un des navires de la tête du convoi nous avertit, par un signal, qu'on voyait la terre, et bientôt après les vigies annoncèrent cette bonne nouvelle, du haut des mâts. La terre en vue nous restait à l'est sud-est du compas. A onze heures on reconnut que c'était la côte-ouest d'Irlande. Sur le champ, le *Sceptre* rassembla tous les vaisseaux, pour entrer dans le Shannon, où le capitaine Essington se proposait de rester jusqu'à l'arrivée d'une force suffisante pour conduire dans les ports d'Angleterre le convoi précieux qu'il avait amené dans les domaines de sa majesté. Je lui communiquai la partie de mes instructions qui réglait ma conduite en cette circonstance, et j'en reçus l'ordre de me

rendre immédiatement à Londres. Le lendemain, 13, après avoir vu mon vaisseau surement amarré avec le reste de la flotte dans le Shannon, et donné toutes les instructions nécessaires à mon premier lieutenant, M. Baker, dont le zèle et les talents m'étaient connus depuis si longtemps, je lui laissai le commandement de la *Découverte* (1), et je fis mes adieux à mes officiers et à l'équipage. Ce ne fut pas toutefois sans éprouver des émotions bien naturelles, au moment où je me séparais d'une société avec laquelle j'avais vécu si longtemps et partagé tant de dangers, et de qui j'avais reçu des services si importants. Après quelques jours de route, j'arrivai à l'amirauté.

Depuis le moment où j'ai pris le commandement de l'expédition jusqu'à celui où je l'ai remis, la conservation de tous les individus placés sous mes ordres a été l'objet de mon premier soin; et, à notre retour, j'ai eu l'inexprimable satisfaction de voir en aussi bonne santé que lorsque nous descendîmes la Tamise, presque tous ceux qui s'étaient embarqués sur la *Découverte*, parmi lesquels, cependant, je ne compte point les officiers que j'envoyai en Angleterre, ou qui passèrent

(1) Elle est arrivée en bon état dans la Tamise, le 20 octobre 1795.

en avancement de grade sur le *Chatam* (1). Quant à ceux que nous avons perdus, en voici la liste :

Jean Brown, aide du charpentier, qui se noya par accident, étant de service, par le travers du sud *Sud-Foreland*, le 3 février 1791.

Neil Coil, soldat de marine, mort le 7 août 1791, du flux de sang, maladie qu'un vaisseau de *Batavia* communiqua à la *Découverte*, au *Cap-de-Bonne-Espérance*.

Joseph Murgatroyd, aide du charpentier, qui tomba à la mer le premier janvier 1793.

Joseph Carter, qui s'empoisonna en mangeant des moules, le 15 juin 1793.

Isaac Wooden, qui se noya étant de service, le 24 août 1794, par le travers du rocher auquel j'ai donné son nom.

Richard-Jones, qui, étant de service, se noya entre le port de *Valparaiso*, et *l'Ile Sainte-Hélène*, le premier juin 1795.

On voit par cette liste que, depuis le 15 décembre 1790 jusqu'au 13 septembre 1795, ce qui fait un espace de quatre ans huit mois et vingt-neuf jours, la *Découverte*, sur

(1) Dix-sept matelots, que le capitaine Vancouver laissa à Sainte-Hélène pour ramener le *Macassar* en Angleterre, y sont arrivés, le 22 novembre, tous en bon état.

les cent hommes qu'elle portait étant au complet, n'en a perdu qu'un seul par maladie. Au moment où nous nous séparâmes du *Chatam* (1), à *Sainte-Hélène*, ce navire n'avait pas, dans tout le cours du voyage, perdu un seul homme, soit par maladie, soit par accident.

Je fus fort affligé de la perte que fit la Découverte; mais quand je considère le dangereux service qui nous a si longtemps occupés et les positions critiques dans lesquelles nous nous sommes trouvés si souvent, et d'où la Providence nous a tirés, j'offre en toute humilité l'hommage de ma profonde reconnaissance et de mon adoration au GRAND ETRE QUI DISPOSE DE TOUS LES ÉVÉNEMENTS, pour sa puissante protection, et la bonté avec laquelle il lui a plû de veiller sur nous, et de nous rendre sains et saufs à notre patrie, à nos parents, à nos amis.

FIN DU JOURNAL.

(1) Le *Chatam* est arrivé en Angleterre le 17 octobre 1795, les hommes et le navire en bon état.

NOTES

ET OBSERVATIONS DIVERSES.

DEPUIS mon retour en Angleterre, j'ai eu avec le *capitaine Colnett* différentes conversations sur la saisie de son vaisseau à Noutka, et le traitement que lui-même, ses officiers et son équipage ont reçu des Espagnols. D'après tout ce qu'il m'a dit, il paraît qu'ils ont été extrêmement maltraités, et qu'il ne faut ajouter aucune foi aux récits qu'ont adressés, soit à M. Quadra, soit à moi, les commandants des vaisseaux américains que l'on donne pour témoins de la plupart des faits. Les renseignements et les papiers que m'a communiqués le capitaine Colnett, prouvent clairement que les Américains, pour décrier le caractère de ce navigateur et nuire aux sujets de sa majesté britannique, qui s'occupent du commerce sur la côte nord-ouest d'Amérique, ont méchamment altéré la vérité

dans tout ce qu'ils ont rapporté de cette affaire.

L'*Argonaute* que commandait M. Colnett, fut saisi dans l'*Anse-des-Amis*, sur le prétexte le plus frivole, et par une sorte de perfidie de *Don Martinez*, commandant le vaisseau espagnol la *Princissa*, qui prétendit que les papiers du capitaine anglais étaient faux, quoiqu'il n'y comprît pas un mot, fit abattre le pavillon anglais et arborer le pavillon espagnol, et ordonna au navire américain la *Colombia*, de tirer sur l'*Argonaute*, si celui-ci tentait d'appareiller. Tous les officiers furent faits prisonniers, l'équipage mis aux fers, et chacun des Anglais dépouillé de ses effets. Ils étaient depuis dix jours dans cette situation, lorsque la *Princesse-Royale* parut à l'entrée de l'Anse. Don Martinez voyant M. *Hudson*, qui la commandait, s'approcher du rivage dans son canot, détacha sa chaloupe armée qui se saisit du canot, et amena M. Hudson à bord de la Princissa, où on lui présenta à signer une lettre, ordonnant à l'officier auquel il avait laissé le commandement de son navire, de le livrer sans résistance. En même temps, on lui montrait une corde à la grande vergue, à laquelle on le menaçait de le pendre, s'il refusait de signer, ou si son sloup faisait feu

feu sur la chaloupe qui allait porter la lettre. En consequence il se vit réduit à faire ce qu'on exigeait de lui.

Le traitement que le capitaine Colnett éprouva à bord de la *Princissa* faillit lui devenir fatal. Il fut saisi d'une fièvre ardente, accompagnée de délire, et qui ne se calma, que lorsqu'il eut été remis à bord de son navire, où on le tint étroitement resserré dans une cabane qui n'avait pas six pieds carrés. Le 14 juillet, tous les officiers avec seize hommes d'équipage, les uns et les autres sujets de la Grande-Bretagne, furent envoyés prisonniers, sur l'*Argonaute*, de *Noutka* à *S.-Blas*. Selon le capitaine Colnett, tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant leur passage, qui fut de seize jours, est au dessous de toute description. Son navire lui fut ensuite rendu ; et le vice-roi du Mexique lui donna un passe-port, où l'on voyait que, quoique Don Martinez n'eût eu aucun ordre particulier pour se saisir de l'*Argonaute* et de la *Princesse-Royale*, ni d'aucun autre navire anglais, cependant tout vaisseau n'appartenant point à sa Majesté catholique et touchant à *Noutka* pouvait y être retenu. M. Colnett fut autorisé par un autre passe-port à se rendre à Noutka, et à s'y faire délivrer la *Princesse-*

Royale, qu'on y avait envoyée pour s'y réparer, après avoir été pendant quelques mois employée au service espagnol; mais il ne l'y trouva point et ne put en apprendre aucune nouvelle. Il se hâta donc de gagner *Macao*, selon l'injonction que contenait le second passe-port du vice-roi.

Dans l'année 1792, le commerce des fourrures entre la côte nord-ouest d'Amérique et la Chine, a occupé plus de vingt navires de différentes nations. Ainsi, l'utilité de ce commerce se trouve confirmée par la pratique de plusieurs armateurs, asiatiques, chinois et américains.

Quoique notre reconnaissance de la côte nord-ouest d'Amérique nous ait prouvé clairement qu'il n'existe aucune communication navigable entre la mer Pacifique du nord et l'océan Atlantique du nord, depuis le 30e jusqu'au 56e degré de latitude nord, ni entre les eaux de l'océan Pacifique, et aucun lac ou aucune rivière des parties intérieures du continent de l'Amérique septentrionale, il ne sera pas hors de propos de dire ici, que, quoique M. *Broughton*, aujourd'hui capitaine de vaisseau dans la marine royale, ait été forcé dans son examen de la rivière Colombia, d'abandonner le projet qu'il avait de déterminer l'étendue

navigable de toutes les petites branches qui y débouchent, il est demeuré intimement convaincu, d'après la vue qu'il en a prise et par ses observations sur toutes, qu'aucune de ces branches ne fournit de communication navigable quelconque avec l'intérieur du pays.

Quant aux anciennes découvertes de Fuca, elles ne sont appuyées que sur une simple tradition; et l'on ne doit les admettre qu'avec beaucoup de restrictions.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le tome cinquième.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. VI. Passage de l'*Entrée-de-Cook* à *Prince-William's-Sound.* — Rencontre d'une grande flotte de pirogues. — Notre mât de beaupré est endommagé par un coup de vent. — La vergue de misaine est emportée. — Arrivée au *Port-Chalmers.* — Reconnaissance de *Prince-William's-Sound* en canots. — Violente tempête. — Nous recevons la visite de quelques Russes. — Détails sur leurs établissements dans le *Sound.* — Le *Chatam* est détaché pour continuer la reconnaissance de la côte à l'est du *Cap-Hinchinbrook.* Pag. 1

CHAP. VII. Nous quittons *Prince-William's-Sound.* Observations géographiques et autres sur le pays adjacent et sur ses habitants. — Nous continuons la reconnaissance de la côte extérieure. — Nous dépassons le *Port-Mulgrave.* — Nous recevons l'avis que la reconnaissance a été poussée jusqu'à ce port par le *Chatam.* — Nous arrivons dans *Cross-Sound.* — Le *Chatam* y rejoint la *Découverte.* 66

CHAP. VIII. Récit des opérations de M. PUGET, et de la reconnaissance qu'il a faite de la côte, entre *Prince-William's-Sound* et *Cross-Sound,* pendant que le *Chatam* fut séparé de la *Découverte.* 112

CHAP. IX. Nos opérations dans *Cross-Sound.* — Nous remettons en mer. — Excursions en canots. — Description du *Port-Althorp* et de *Cross-Sound.* 148

CHAP. X. Nous faisons route au sud, en prolongeant la côte extérieure de l'*Archipel-du-Roi-George III.* — Nous arrivons au *Port-Conclusion.* — Nos opérations dans ce port. — Excursions de deux détachements. — Fin de la reconnaissance de la côte continentale du *nord-ouest de l'Amérique.* 194

LIVRE SIXIEME.

Retour vers le long de la côte ouest de l'Amérique. — Passage du Cap-Horn. — Relâche à Sainte-Hélène. — Arrivée en Angleterre.

CHAP. I. Départ du *Port-Conclusion.* — Arrivée à *Noutka.* — Nos opérations en ce lieu. — Nous allons voir *Maquinna* à *Tahsheis.* Pag. 245

CHAP. II. Départ de *Noutka-Sound.* — Violente tempête. — Arrivée à *Monterrey.* — Nous recevons à bord les déserteurs du *Chatam* et du *Dédale.* — Excursion dans l'intérieur du pays. — Montagne remarquable. 269

CHAP. III. Départ de *Monterrey.* — Quelques détails sur les *Iles-des-trois-Maries.* — Nous avançons vers le sud. 287

CHAP. IV. Relâche à l'*Ile-des-Cocos.* — Description de cette île. — Nous continuons de nous avancer au sud. — Nous passons entre l'*Ile-de-Venman* et l'*Ile-de-Culpepper.* — Nous voyons les *Iles-de-Gallipagos*, et nous en déterminons la position. 311

CHAP. V. Nous continuons à nous avancer vers le sud. — Le grand mât de la *Découverte* consent. — Le scorbut se déclare à bord. — Nous dépassons les *Iles-de-Massafuero* et de *Juan-Fernandez*. — Notre arrivée à *Valparaiso*. — Voyage à *S. Yago*, capitale du *Chili*. 350

CHAP. VI. Départ de *Valparaiso*. — Nous continuons à faire route au sud. — Nous passons au sud du *Cap-Horn*. — Vaine recherche de l'*Ile-Grande*. — La *Découverte* est séparée du *Chatam*. — Elle arrive à *Sainte-Hélène*. — Le *Chatam* l'y rejoint. — Départ de *Sainte-Hélène*. — Nous nous emparons du *Macassar*, vaisseau de la compagnie des Indes hollandaises. — Nous faisons route au nord. — Rencontre d'un grand nombre de navires convoyés par le vaisseau de sa majesté le *Sceptre*. — Nous nous réunissons à ce convoi, avec lequel, ensuite, nous faisons voile vers le *Shannon*. — La *Découverte* se rend dans la *Tamise*. 414

